



**Tadeusz Łepkowski**

Traduction de Nicolas Véron

# Une école libre polonaise en France occupée

LYCÉE POLONAIS CYPRIAN NORWID  
VILLARD-DE-LANS – 1940-1946



Tadeusz Łepkowski

**Une école libre polonaise  
en France occupée**

Traduction de Nicolas Véron

En couverture :  
En salle de classe  
En route pour la messe « des Polonais »  
(Photo Mémoire du Lycée polonais Cyprian Norwid)

Création de la couverture et mise en page :  
Jean-Claude Irma – [www.jcirma.com](http://www.jcirma.com)

© Mémoire du Lycée Cyprian Norwid – Villard-de-Lans  
(1940-1946), juin 2013.

## REMERCIEMENTS

Nous remercions tous ceux qui nous soutiennent financièrement. Sans eux, cet ouvrage n'existerait pas dans sa version française : la municipalité de Villard-de-Lans; la Société historique et littéraire polonaise; la région Rhône-Alpes; les députés de la circonscription de Villard; le Conseil général de l'Isère; les ministères de la Défense, de la Culture et de la Communication.



## À PROPOS DE L'AUTEUR<sup>1</sup>

Tadeusz Łepkowski est né le 21 janvier 1927 à Wilno, Pologne.

Son père fait partie des légions du maréchal Piłduski avant d'être l'un de ses gardes du corps. Dans les années 1930, il devient chef du département de la sécurité à Toruń puis au commissariat gouvernemental de Varsovie, et s'occupe à ce titre de la protection des membres du gouvernement. Il est enfin nommé adjoint du préfet de la région de Poznań. Au début de la guerre, il organise l'évacuation de cette ville. Lui-même la quitte le 4 septembre avec sa femme et son fils Tadeusz.

Un long périple à travers le sud de l'Europe mène la famille Łepkowski en France. Le père rejoint l'armée polonaise alors que Tadeusz entre au lycée polonais de Paris. Après la débâcle, tous se réfugient à Marseille. Le père devient délégué du Groupe d'aide aux Polonais en France (TOPF) et dirige un moment le refuge polonais qui avait son siège au Grand Hôtel à Grenoble. Il décède d'une grave maladie en 1942.

Tadeusz Łepkowski reste un moment avec sa mère. À l'automne 1943, il est admis au lycée polonais de Villard-de-Lans. Il y passe son baccalauréat en 1945 et commence des études d'histoire à l'université de Grenoble. Il revient en Pologne en 1946 et poursuit ses études à Varsovie. Il y obtient son doctorat en 1955 et son doctorat de second degré (« habilitowany ») en 1960.

À partir de 1953, et toute sa vie, il travaille à l'Institut d'histoire de l'Académie polonaise des sciences (équivalent du CNRS français). Il devient spécialiste de l'histoire de la Pologne et de l'Amérique du Sud il enseigne à l'université de Varsovie, donne des conférences à Cuba, au Mexique et aux États-Unis, participe à des colloques à Paris, Moscou, San Francisco, Bucarest, Stockholm, Caracas, Szeged. Il publie abondamment : quelque 370 livres, essais, articles...

Politiquement, son parcours est tourmenté. Il adhère au parti communiste polonais (le PZPR ou Parti ouvrier unifié polonais) en

---

1. Sources : *Les Villardiens*, d'Ewa Valentin-Stączek – Archives de Marcel Malbos.

1949, en est exclu comme ennemi de la classe ouvrière en 1951, est réintégré en 1956. En 1968, il quitte le parti, est l'un des organisateurs et intellectuels de l'opposition. Il adhère à Solidarność et, pendant l'état de siège, parcourt le pays en donnant des conférences dans les églises. Il fonde la revue *Pensée indépendante* (Myśl Niezależna), qui deviendra les *Cahiers historiques de Varsovie* (Warszawskie Zeszyty Historyczne).

En août 1978, est fondé à Varsovie un *Comité de rédaction de l'histoire du lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans*. Tadeusz Łepkowski en prend la présidence, est choisi comme rédacteur, commence à rassembler informations et documents. Le projet mets plus de dix ans à se concrétiser. Un questionnaire est diffusé, auquel répondent une quarantaine d'anciens. Łepkowski veut absolument revenir à Villard et Grenoble, y rencontrer anciens et autres acteurs, y consulter les archives. Il a beaucoup de mal à organiser ce voyage et le réalise, enfin, en octobre 1988. Il s'ouvre à l'un de ses anciens professeurs du lycée installé à Villard, son « Cher professeur Malbos », sur les difficultés du dit voyage et sur celles, plus générales, qu'il rencontre pour achever l'ouvrage. Il sait qu'il est contesté par certains anciens qui ne digèrent pas qu'il ait pu faire partie de la nomenklatura communiste. Il refuse de céder à ceux qui souhaiteraient qu'il publie une hagiographie. « Croyez-moi, je fais tout pour terminer l'histoire du lycée. Les collègues non-historiens – ce qui est compréhensible – veulent avoir le texte le plus vite possible (une sorte de mémoires écrites les larmes aux yeux : tout était excellent, etc.). Je ne peux pas écrire de cette façon-là. Cela doit être une œuvre scientifique, une œuvre écrite non pour pleurnicher pour la postérité, mais pour dire la vérité, presque toujours complexe. »

Reste à trouver des fonds pour publier le livre. Les anciens mettent la main à la poche, ainsi qu'une association *Polonia*. Łepkowski revient en France en juillet 1989, à Paris, invité à célébrer le bicentenaire de la Révolution française. L'histoire du lycée est quasiment bouclée. Le texte est remis à l'imprimeur en septembre. La Pologne vit des changements et des mutations extraordinaires. Łepkowski est surchargé de travail et préside la commission Solidarność de l'Académie des sciences. Il décède brusquement le 16 décembre 1989. Son livre paraît quelques semaines plus tard.



## À PROPOS DE CETTE ÉDITION

L'association *Mémoire du lycée polonais Cyprian Norwid – Villard-de-Lans 1940-1946* a fait traduire le livre et le publie sous le titre *Une école polonaise libre en France occupée*. L'association prend la suite de celle qui, depuis 1975, regroupait les anciens élèves et professeurs du lycée polonais. Elle a pour objet de préserver et de mettre en valeur la mémoire du lycée polonais; de développer les liens d'amitié entre les anciens élèves, professeurs, employés et autres acteurs du lycée et de Villard-de-Lans, ainsi que leurs familles; de développer les liens d'amitié entre toutes personnes de toutes nationalités que l'histoire et la mémoire du lycée intéressent.

Dès la parution du livre de Tadeusz Łepkowski en Pologne, il a été question de traduire en français et de publier ce que la plupart des anciens considéraient être le texte le plus abouti sur l'histoire de leur lycée, leur « bible ». Vaste projet qui demandait qu'on y consacre moyens humains et financiers. Le rêve ne devint réalité qu'en 2007, quand à la tête de l'Association des anciens élèves une nouvelle équipe trouva énergie et fonds pour avancer. Ce n'était qu'un début et il fallut cinq ans pour aboutir. Merci au traducteur, Nicolas Véron, qui a su rendre fluide la lecture d'un texte polonais parfois un peu lourd!

Cette équipe envoya le manuscrit français à une dizaine d'anciens élèves en sollicitant leurs remarques. Quelques erreurs marginales furent signalées et corrigées. Quelques commentaires amers furent reçus, reprochant à Tadeusz Łepkowski sa partialité: encore aujourd'hui, tout n'est pas apaisé entre ceux qui rentrèrent au pays et se « compromirent » avec les dirigeants de la Pologne « populaire » et ceux qui choisirent de faire de leurs convictions politiques et patriotiques leur priorité. D'autres commentaires, élogieux ceux-là, furent aussi reçus: le Łepkowski reste bien l'ouvrage de référence sur le lycée polonais, le seul écrit par un historien.

Les deux principaux reproches fait au livre de Tadeusz Łepkowski est de passer sous silence ou de n'évoquer que très marginalement deux faits: le passage en Grande-Bretagne de presque cent élèves et professeurs pour y rejoindre l'armée polonaise; la décision d'une

trentaine d'élèves de ne pas suivre le lycée à Paris une fois qu'il eut fermé ses portes à Villard, mais d'aller passer leur baccalauréat à La Courtine, dans le Larzac. Nous développons en fin d'ouvrage ces deux sujets en postface sous les titres *Les départs vers Londres* et *Ceux qui ont dit non à Wrona*.

Plus de vingt ans après la parution originale du livre, le travail d'anciens élèves et la découverte de nouvelles archives ont permis de compléter nos connaissances sur le lycée polonais Cyprian Norwid.

En 2000, un groupe d'anciens élèves a rassemblé dans un ouvrage publié en polonais quelque 180 biographies d'anciens élèves, professeurs et employés du lycée (*Villardczycy – Słownik Biograficzny*). Ewa Valentin-Stączek, qui faisait partie de ce groupe, continua le travail et rassembla quelque 130 biographies supplémentaires que l'association joignit aux premières et publia en 2003, toujours en polonais (*Villardczycy – Życiorysy*). La version française fut publiée par Ewa Valentin-Stączek en 2007 (*Les Villardiens – Biographies*). La lecture de ces plus de 300 parcours individuels apporte un éclairage particulier à l'histoire du lycée.

Par ailleurs, d'autres élèves et professeurs ont raconté leurs souvenirs dans des ouvrages, articles, témoignages écrits depuis 1990.

Enfin, les Presses Universitaires de Grenoble ont fait paraître en 2012 *Des résistants polonais en Vercors*, un livre grand public élaboré par notre association, ouvrage basé largement sur le travail de Łepkowski et sur celui des autres élèves et professeurs.

Sur la base de ces nouvelles connaissances, nous avons donc inclus un certain nombre de « notes du traducteur » (N.d.T.) qui précisent certains points. D'autres N.d.T. donnent simplement de courtes explications historiques.

*Une école polonaise libre en France occupée* ne comporte aucune photo, les quelques photos de la version originale polonaise étant mal imprimées et les originaux manquant. Plus de mille photos sont disponibles sur le site Internet de l'association ([www.lycee-polonais.com](http://www.lycee-polonais.com)). Plus de cent d'entre elles illustrent *Des résistants polonais en Vercors*, cité plus haut.

Pour terminer, on précisera qu'au lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans, les études comprennent deux cycles :

*À propos de cette édition*

le **gymnase** (« gimnazjum », de notre Cinquième à notre Seconde), validé par la Mała Matura, ou petit Bac; le **lycée** proprement dit (« liceum », nos Première et Terminale), validé par la Matura, équivalent du Baccalauréat. On se réfère alors aux 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>... années de gymnase (nos 5<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>...) ou aux 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (1<sup>ère</sup>, Terminale).

*Stéphane Malbos*

*Président de l'association*

*Mémoire du lycée polonais Cyprian Norwid*

*Septembre 2012*



## AVANT-PROPOS

Villard-de-Lans, petite station d'altitude sur le plateau du Vercors, dans les Alpes françaises. L'une des rues qui partent de la place de la Mairie s'appelle « Rue du lycée polonais Cyprian Norwid 1940-1946 ». Sur un édifice voisin, promis à la démolition, une plaque commémorative porte cette inscription, en français et en polonais : « Ici, dans l'ancien hôtel du Parc, fut installé, d'octobre 1940 à juin 1946, le lycée polonais Cyprian Norwid, seul établissement d'enseignement secondaire en Europe occupée. »<sup>1</sup>

Varsovie, église Sainte-Croix. Dans la crypte, une plaque à la mémoire des professeurs, élèves et employés du lycée Cyprian Norwid tombés en 1944 sur les champs de bataille de l'Europe occidentale – au Vercors, en Normandie, en Belgique, aux Pays-Bas.

Lieux de réflexion, de méditation, de mémoire. Signes d'une mémoire vivante, immortalisée par la pierre.

L'histoire du lycée Cyprian Norwid est à la fois connue et méconnue. La télévision polonaise a diffusé, en 1978 et 1987, deux documentaires : le premier, de Zofia Halota, sur l'histoire du lycée ; l'autre, plus long, d'Ewa Cendrowska, sur le destin des anciens « Villardiens<sup>2</sup> ». Il convient de mentionner aussi la pièce de théâtre *Les Pensionnaires de l'hôtel du Parc*, écrite par deux anciens élèves, Karol Obidniak et Józef Wędrychowski, et qui fut représentée, entre 1975 et 1983, à Nowa Huta (banlieue industrielle de Cracovie), à Kielce, à Łódź et à Jelenia Góra<sup>3</sup>.

---

1. Aujourd'hui, la mairie a déménagé à quelques pas dans l'ancienne école primaire et le bâtiment a été transformé en « Maison du Patrimoine ». La place de la Mairie s'appelle désormais place de la Libération. L'aile la plus récente du lycée polonais (la partie « hôtel ») a été rasée. L'aile la plus ancienne (la partie « château », celle « promise à démolition ») doit être rénovée. (N.d.T.)

2. Dans l'ensemble de l'ouvrage, les Villardiens ne sont pas les habitants de Villard, mais ceux – élèves, professeurs, employés – du lycée Cypran Norwid. Voir les explications de l'Avertissement. (N.d.T.)

3. Ainsi que, dans son adaptation française, à Villard-de-Lans même, en 2009 (N.d.T.)

C'est par dizaines, en revanche, que se comptent les récits, articles, mentions ou simples allusions disséminées dans des quotidiens ou des hebdomadaires, sans parler de la quinzaine de livres de souvenirs, rigoureux ou romancés, dont des passages plus ou moins longs évoquent les destinées des Villardiens. L'établissement est par ailleurs cité dans bon nombre de thèses, d'ouvrages et d'articles scientifiques ou de vulgarisation.

Mais, en vérité, l'histoire du lycée n'est connue qu'en apparence, tant cette multitude de documents recèle, hélas, de scories. La mémoire est en effet sélective, et propice à diverses formes de « déformation affective », s'expliquant notamment par la douceur de souvenirs somme toute agréables car liés à la jeunesse des protagonistes, épris d'harmonie, de concorde et surtout d'héroïsme. Il existe aussi, inversement, des cas de déformation négative, que l'on observe davantage dans les conversations privées que dans les souvenirs imprimés ou enregistrés. Il existe enfin, en Pologne surtout, une déformation martyrologique, qui met l'accent sur tout ce qui a trait au combat, au sacrifice, à la mort, et qui, réduisant toute l'histoire du lycée aux tragiques événements de l'été 1944, l'appauvrit en réalité. Frisant parfois la falsification historique, elle appartient à l'évidence à la catégorie des demi-mensonges, proférés en toute sincérité sous la dictée de nobles intentions et de sentiments ardents.

Si encore les faits et les récits concourant à cette glorification de l'héroïsme avaient été collectés méthodiquement et vérifiés avec soin avant d'être livrés au public! Las, force est de constater que les évocations de l'histoire du lycée, notamment entre juin et août 1944, fourmillent d'erreurs, de lapsus, d'inventions pures et simples, d'altérations parfois absurdes, reprises et reproduites de document en document. On les trouve en quantité dans les écrits des journalistes et des mémorialistes, mais aussi, ce qui est plus inquiétant et plus dangereux, dans les ouvrages scientifiques ou de vulgarisation. Ce voile de désinformation, ce soupçon d'affabulation, font que l'histoire du lycée, que l'on croit connue, est en vérité méconnue, voire inconnue, et qu'elle restait donc à écrire.

Ce livre est d'abord conçu comme une monographie scientifique, objective dans la mesure du possible, écrite par un historien de profession. Mais il n'est pas que cela. Il se trouve en effet que

l'historien a été le témoin de l'histoire qu'il raconte, ce qui est pour lui à la fois une aide et un obstacle. Il s'agit également, dans une large mesure, d'un ouvrage collectif, aux nombreux auteurs, anciens élèves ou enseignants du lycée Cyprian Norwid. Plusieurs anciens camarades m'ont fourni une aide aussi précieuse que bienveillante, par leurs conversations, leurs récits, leurs souvenirs, leurs informations, leur documentation écrite et photographique, leurs suggestions, leurs remarques critiques sur le projet et le texte lui-même dans ses divers états. Je leur en suis profondément reconnaissant, même si j'assume seul, naturellement, la responsabilité de la forme et du contenu définitifs de l'ouvrage, de la présentation et de l'interprétation des faits (et donc aussi des erreurs, lacunes et altérations). Je pourrais évoquer longuement l'apport positif de ces nombreux contributeurs, surtout lorsque cet apport est non pas littéral mais subsidiaire ou complémentaire. Mon devoir est néanmoins d'avertir le lecteur des dangers qui guettent l'auteur d'un ouvrage qui traite d'événements dont lui-même et ceux qui l'ont aidé dans sa tâche ont été les témoins.

Il est bien connu, tout d'abord, que chacun note et mémorise des éléments différents, qu'il s'agisse d'événements « factuels », mesurables, ancrés dans le temps et dans l'espace, ou de ce qui relève davantage d'un état d'esprit, d'une certaine façon de sentir ou de penser.

Tout témoignage, en second lieu, est évidemment « déformé » ou « coloré » en fonction des opinions de son auteur, de son idéologie, de son attitude politique, de l'évolution de sa situation personnelle et professionnelle entre l'époque des faits et le moment où il témoigne.

Enfin, chacun a naturellement tendance à considérer, même s'il se garde de le proclamer, qu'il a meilleure mémoire que les autres, sans se rendre compte qu'il interprète les faits selon les critères d'aujourd'hui plutôt que selon ceux de l'époque – en l'occurrence ceux de la guerre, ceux de sa jeunesse.

Ces biais sont familiers à tous ceux qui pratiquent la recherche historique. Il faut cependant dire franchement et clairement au lecteur qu'une thèse scientifique n'est ni un livre de mémoires ni un recueil de témoignages, et qu'elle ne saurait satisfaire tout le monde, encore moins les témoins eux-mêmes, dont chacun est assuré de sa propre vérité. L'auteur lui-même, qui n'est pas exempt non plus d'engagements affectifs liés à sa propre jeunesse, se doit par conséquent

d'être critique, voire méfiant, de faire tout son possible pour demeurer objectif et impartial, de ne jamais oublier que son métier consiste à résoudre un problème scientifique par des méthodes scientifiques, en tirant parti de ses recherches d'historien.

Le moment est venu de parler de ces « engagements affectifs » que je n'entends ni suivre aveuglément ni renier, car ce sont eux qui, en grande partie, m'ont incité à écrire ce livre.

En six ans, plus de 750 personnes sont passées par le lycée de Villard : des élèves, bien entendu, mais aussi quelques dizaines d'enseignants, de surveillants, d'intendants, d'employés, qui ont accompli dans des conditions difficiles une tâche considérable. L'établissement a su créer un éthos original, sans équivalent ailleurs, mais aussi des liens durables, fondés sur des valeurs élevées, qui représentent pour moi une valeur à la fois extérieure et supérieure aux sources. Pour autant, le Villard polonais n'était pas peuplé uniquement d'anges et de héros. Il s'agissait d'un milieu à la fois relativement homogène et fortement individualisé, composé en majorité de fortes personnalités, ambitieuses, volontiers frondeuses et souvent difficiles.

Le lycée doit être défini, sans mettre d'emphase pompière dans ce terme, comme un lycée combattant. Un lycée où l'on combattait pour le savoir et la conscience civique, pour la survie, pour « notre liberté et la vôtre ».

Presque dès l'instant où, en 1946, le lycée fut transféré à Paris (comme s'il était possible de réaliser aussi simplement un tel « transfert »), les « Villardiens » envisagèrent d'écrire son histoire, désormais achevée, de laisser un témoignage sur eux-mêmes. La plupart d'entre eux avaient à l'esprit de raconter l'histoire du Villard polonais, et non celle, réécrite pour les besoins propagandistes des autorités de la nouvelle Pologne populaire, d'un établissement qui aurait été la simple continuation de l'École polonaise des Batignolles.

Pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps pour que cette histoire soit écrite ? La réponse est simple. Elle est liée à la situation de la Pologne et des Polonais en général, et des « Villardiens » polonais en particulier. Dès les premières années de l'après-guerre, en effet, les anciens élèves ont suivi des chemins divergents. Les changements politiques et institutionnels survenus en Pologne les ont profondément divisés, provoquant chez eux des déchirements, des désarrois,



d'après querelles et même des boycottages. Si bon nombre d'anciens élèves ont choisi, de même que certains enseignants, de rentrer au pays, une partie non négligeable d'entre eux, dont une nette majorité de ceux issus de l'« Ancienne émigration »<sup>4</sup> du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, ont décidé de rester en France. Une minorité seulement ont élu domicile en Grande-Bretagne, dans d'autres pays d'Europe de l'Ouest, au Canada, aux États-Unis et en Australie. Ainsi s'est constituée la diaspora « villardienne » qui existe encore de nos jours, dont les membres ont en grande partie perdu tout contact, probablement, avec leurs anciens camarades, ce qui est à la fois normal et compréhensible. D'autres, en revanche, entretiennent avec soin ces liens et cette tradition.

Le lycée enseignait à ses élèves le patriotisme, sans doute avec efficacité, mais sans aucun schéma imposé, invitant plutôt chacun à un « dialogue individuel avec la Patrie ». Certains communiaient avec la Pologne quotidiennement et continuent de le faire, tandis que d'autres, dispersés de par le monde, la gardent dans leur cœur et dans leurs pensées, quand bien même elle n'est plus pour eux qu'un souvenir exotique et fugitif.

La guerre froide a eu pour effet de briser de nombreux liens, mais qui purent être partiellement renoués dans la seconde moitié des années 1950. Un grand nombre d'anciens élèves avaient en effet, malgré les frontières et les différences de système politique, conservé leurs liens amicaux, leur attachement au lycée ; le souvenir et l'amitié étaient restés plus forts chez eux que les vicissitudes politiques.

Dès le début, j'y insiste, c'est-à-dire dès le départ de l'hôtel du Parc, plusieurs groupes de Villardiens songeaient à écrire l'histoire du lycée, désireux qu'ils étaient de transmettre à leurs compatriotes, en Pologne comme à l'étranger, ainsi qu'aux nouvelles générations, une image de cette « Pologne en miniature » qui avait existé sur un plateau des Alpes françaises, afin de sauver de l'oubli ce petit fragment de l'histoire de la nation polonaise. L'entreprise, cependant, n'avait rien de simple ni d'aisé. Pendant la période stalinienne, les autorités polonaises se méfiaient de la tradition villardienne et manifestaient à l'égard des anciens du lycée une méfiance qui confinait à l'aversion,

---

4. Cette « Ancienne » émigration est aussi appelée la « Grande » émigration. (N.d.T.)

voire à l'hostilité. Certains anciens Villardiens en furent personnellement victimes. Le discours officiel était qu'il s'agissait d'un établissement « réactionnaire », inféodé au régime de *Sanacja*<sup>5</sup> puis au gouvernement de Londres (du moins jusqu'en 1945, date à laquelle le lycée passa sous le contrôle des nouvelles autorités de Varsovie). On faisait cependant une distinction, naturellement, entre les anciens élèves : si la grande majorité de ceux qui avaient choisi de rester en exil étaient considérés comme des ennemis jurés de la Pologne populaire, ceux qui étaient rentrés en Pologne étaient mieux considérés, bien que parfois regardés avec suspicion.

La situation s'améliora nettement à partir d'octobre 1956. En 1958, le rassemblement des Villardiens de Pologne adopta une résolution au sujet de la collecte de matériaux en vue de l'élaboration d'une histoire du lycée, mais sans résultat concret. Le changement d'attitude politique concernant la question villardienne s'avéra n'être que partiel, tandis que persistaient les réticences officielles à promouvoir les recherches sur l'histoire du lycée et la propagation de sa tradition. Les tentatives faites par des Villardiens de France pour écrire une histoire du lycée échouèrent, en dépit des réunions amicales régulièrement organisées à Villard par un groupe d'anciens élèves.

Dans les années 1970, l'activité déployée par d'anciens élèves du lycée (réunions de l'association des anciens élèves, entretien des tombes de ceux tués au combat, relations avec la municipalité de Villard-de-Lans, rappels de l'histoire du lycée dans les publications de la communauté polono-française) a largement contribué à raviver les contacts entre Villardiens des différents pays – de Pologne et de France en particulier. De son côté, le Cercle des Villardiens au sein de l'Association d'amitié France-Pologne a œuvré au resserrement des liens entre les anciens et, à plus long terme, à l'élaboration d'une histoire du lycée. De leur côté, les autorités polonaises, dans la seconde moitié des années 1970, se sont remémoré le lycée et ont

---

5. Régime institué en mai 1926 par le coup d'Etat du maréchal Józef Piłsudski en vue de l'« assainissement » (*sanacja* en polonais) de l'Etat. (N.d.T.)

décoré ses enseignants méritants, aussi bien polonais que français<sup>6</sup>. Il s'en est suivi une nette intensification des contacts individuels et collectifs entre Villardiens de Pologne et de France, ainsi que d'autres pays.

Les quatre rassemblements des Villardiens qui se sont tenus à Villard-de-Lans en 1976 et 1986, à Varsovie en 1978, à Zakopane en 1988, ont marqué, à mon avis, un tournant décisif à tous égards.

Le retard avec lequel paraît cette monographie sur le lycée Cyprian-Norwid de Villard-de-Lans est dû avant tout à l'auteur de ces propos, quoique l'histoire mouvementée de la Pologne des années 1980 le justifie peut-être.

Pour terminer cet avant-propos qui est presque une invocation, l'auteur a le devoir de dire ouvertement ce qui suit. Les divisions dramatiques et les choix difficiles des années 1945-1946 ont laissé des traces durables. Il demeure aujourd'hui encore d'infimes restes de méfiance, des vestiges des divisions entre « ceux du Pays » et « ceux de l'émigration ». Mais ces restes et ces vestiges sont désormais, j'y insiste, à peine perceptibles, et il me faut en tirer une conclusion.

L'interprétation des divers aspects et éléments de l'histoire du lycée est sans doute différente en Pologne même et dans l'émigration. Mon texte n'est pas, et ne veut pas être, un « compromis » quelconque entre différentes convictions ou perceptions, tant individuelles que collectives. Il n'y a de place, dans l'historiographie scientifique, ni pour le droit de veto<sup>7</sup> ni pour des « positions concertées ». Le seul critère que je retiens est celui de la rigueur scientifique et méthodologique. Il va de soi que chaque page de ce livre est ouverte à la critique, mais je veux croire qu'il s'agira d'une critique honnête, responsable et circonstanciée.

---

6. En 1976, ont reçu en particulier la Croix d'or du mérite polonais : les professeurs Waclaw Godlewski, Marcel Malbos et Philippe Blanc, ainsi que André Ravix, alors maire de Villard-de-Lans. La municipalité de Villard en tant que telle, fait exceptionnel, a également reçu cette médaille. (N.d.T.)

7. L'auteur utilise la locution latine *liberum veto*, en référence à cette procédure parlementaire de la Pologne du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, procédure qui obligeait que les décisions soient prises à l'unanimité. (N.d.T.)

Je conclurai en précisant que je me suis efforcé de ne succomber ni aux pressions, d'où qu'elles viennent, ni au poids de la « légende dorée » villardienne, bien qu'elle me soit chère. Cette légende, qui fait partie de l'histoire du Villard polonais, s'est formée entre 1940 et 1946 et reste vivante aujourd'hui encore. Je lui ai réservé une place dans la toute dernière partie du livre, car elle ne saurait interférer ni dans le récit des faits, ni dans l'interprétation des processus qui composent l'histoire du lycée.

## PRÉFACE

Les événements tragiques des années 1939 et suivantes ont engendré une nouvelle et nombreuse diaspora polonaise. Des millions de Polonais ont dû, de gré ou de force, fuir leur patrie. Dans certains pays d'accueil, ces nouveaux exilés ont uni leur sort à celui de leurs prédécesseurs, qui avaient émigré pour des raisons économiques. Dispersés de par le monde, les Polonais ont souffert pour la Pologne, ont lutté pour l'indépendance de leur pays, tout en acquérant une instruction afin de pouvoir, une fois la guerre terminée, servir mieux et plus sagement leur patrie.

Le rétablissement et l'organisation, pendant la durée de la guerre, de l'enseignement polonais furent l'un des grands miracles dus au dévouement, au patriotisme, à la force spirituelle de la nation polonaise et à sa foi en l'avenir. Pendant étranger de l'enseignement clandestin dispensé en Pologne occupée, ce miracle de vitalité d'une nation se matérialisa aussi dans l'effort analogue consenti par des exilés et d'anciens émigrés dans de nombreux pays d'Europe et du monde. Des écoles polonaises de divers types et de divers niveaux furent créées et se développèrent, dans des conditions extrêmement difficiles, en Sibérie et en Hongrie, en Iran et en Roumanie, au Mexique et en Afrique de l'Est, en Grande-Bretagne, en France, en Suisse, en Algérie et dans d'autres pays encore.

Les établissements d'enseignement polonais dans les pays occidentaux et leurs colonies ont fonctionné – en dépit de différences parfois très importantes, existantes – dans des conditions de liberté. Il en fut de même, par exemple, dans le pays neutre qu'était la Suisse. Les choses se présentaient plus défavorablement dans les États satellites de l'Axe (Hongrie, Roumanie). En France, occupée entre 1940 et 1944 par les armées des puissances de l'Axe, il en fut encore autrement, et c'est dans ce pays que la situation de l'enseignement polonais fut la plus difficile.

Pendant toute la période de la guerre et de l'occupation, il a existé en France des cours professionnels et de petites écoles élémentaires pour enfants des anciens émigrés salariés et des nouveaux réfugiés. Leur niveau n'était pas, en général, très élevé, mais ils jouaient un rôle

important, moins sur le plan de l'enseignement proprement dit que comme stimulant patriotique et éducatif.

Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans fut, on le sait, le seul établissement secondaire polonais en Europe occupée. Ce fait dit à lui seul l'importance de cette audacieuse expérience, et son caractère spécifique mérite une analyse historique fouillée, car l'histoire du lycée s'est jouée sur plusieurs plans. Il convient donc d'étudier sa place, premièrement, dans l'histoire du système scolaire et de l'activité éducative de la Pologne; deuxièmement, dans l'histoire spirituelle, culturelle, politique et militaire polonaise; troisièmement, dans l'histoire de la France sous la Seconde Guerre mondiale; quatrièmement, enfin, dans l'histoire des relations polono-françaises.

Le sujet étant ainsi appréhendé sur plusieurs plans, la liste des thèmes sur lesquels il m'a fallu faire des recherches est forcément longue, d'autant qu'écrire l'histoire du lycée Cyprian Norwid nécessitait de reconstituer de nombreuses biographies individuelles, dont certaines passionnantes, ainsi que les destinées d'une communauté mouvante au fil du temps, divisée qui plus est en sous-groupes correspondant à telle ou telle classe, tel ou tel internat. Le regard porté par l'historien sur les individus, sur leur vie et, par conséquent, sur des éléments trop spécifiques pour être comparés, devait être complété par une approche plus sociologique, voire statistique.

Cette liste, que je détaille plus bas, est passablement complète, mais il m'a été malheureusement impossible de la traiter de façon exhaustive, pour des raisons tenant aux sources disponibles: certaines existent, d'autres non; certaines sont accessibles, d'autres non; certaines sont riches, d'autres beaucoup moins. J'ai pu, selon les thèmes et sous-thèmes, apporter aux questions que je me posais des réponses partielles ou complètes, aller jusqu'à la généralisation ou me contenter d'hypothèses.

Ces thèmes de recherche ont été les suivants:

1. Le cadre organisationnel, l'infrastructure, les finances, la gestion.
2. L'enseignement.
3. L'internat.
4. La communauté des élèves.

5. Les élèves et leurs études.
6. La vie quotidienne des élèves.
7. Les enseignants, les surveillants et les élèves.
8. La vie religieuse.
9. La vie culturelle.
10. Les contacts et les liens avec les milieux extra-scolaires : l'école et les émigrés ; anciens et nouveaux ; relations avec les Français.
11. Les questions politiques : les dilemmes d'un établissement patriotique.
12. Le lycée combattant (clandestinité, lutte armée, martyrologie).
13. Les Villardiens après 1946.
14. La légende de Villard.

Chacun sait que les réponses au questionnement scientifique, celui-ci fût-il le mieux formulé et le plus complet qui soit, dépendent dans une large mesure de la richesse, de la variété et de la qualité des sources. C'est pourquoi j'ai attaché beaucoup d'importance à l'étude exhaustive de ces dernières. Le fait qu'il soit impossible, même en histoire contemporaine, de prétendre disposer de données exhaustives, impose d'analyser, de traiter, de « croiser » les plus importantes, celles qui sont « spécifiques » à un thème de recherches. Je crois l'avoir fait. Si je me suis fondé avant tout sur des matériaux de provenance polonaise, c'est parce que leur richesse et leur importance sont incontestablement plus grandes que celles des sources françaises, qui occupent donc dans cet ouvrage une place quelque peu moindre.

L'essentiel des documents d'archives sur l'histoire du lycée Cyprian Norwid se trouve à Varsovie, aux Archives des actes nouveaux (Archiwum Akt Nowych). Je n'aurais pas pu écrire ce livre sans en avoir pris connaissance.

Il faut citer en premier lieu le fichier du lycée polonais de Paris. Riche de plus de 600 noms, il contient des données ayant trait avant tout à l'histoire de cet établissement entre 1946 et 1963, mais aussi à celui de Villard. Ces quelque 80 chemises renferment des documents tels que livrets scolaires, agendas, listes d'élèves, données biographiques sur ces derniers et sur les enseignants, certificats, attestations, correspondances diverses, procès-verbaux des jurys d'examen

ou des réunions des conseils pédagogiques, cours photocopiés. Elles contiennent également, quoique en très faible quantité, des données concernant le lycée Cyprian Norwid de Paris (1939-1940).

D'autres fonds des Archives des actes nouveaux à Varsovie contiennent d'abondantes et précieuses données, se rapportant notamment à la gestion, à l'administration, aux finances, mais aussi aux élèves, au corps enseignant, à l'internat, ainsi qu'à la surveillance exercée par les autorités françaises et aux organisations polonaises en charge du lycée, en particulier la Croix-Rouge polonaise, le Groupement d'assistance aux Polonais en France, et dans une moindre mesure, le consulat général de la République Polonaise à Marseille et le consulat honoraire à Nice, ainsi que trois fonds cédés par la France à la Pologne et qui avaient de toute évidence appartenu aux archives nationales françaises, à savoir ceux de la Direction générale des Bureaux polonais en France, du Bureau central des Affaires polonaises et du Service de contrôle des étrangers de Vichy.

Une liste précise de toutes les unités d'archives consultées figure en fin d'ouvrage. Les documents déposés aux archives du comité central du Parti ouvrier unifié polonais sont d'une importance secondaire.

Parmi les manuscrits, ceux, non publiés à ce jour, de Zygmunt Lubicz-Zaleski, fondateur du lycée, conservés dans la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Varsovie, occupent une place importante, de même que ses archives personnelles, conservées à la Bibliothèque polonaise de Paris.

J'ai compulsé les fonds des Archives départementales de l'Isère auxquels j'ai eu l'autorisation d'accéder, principalement ceux de la police, ainsi que les registres de décès de la commune de Villard-de-Lans. Les actes de l'académie de Grenoble et d'autres documents du ministère de l'Education nationale sont conservés à Paris, aux Archives nationales. L'accès m'en a été refusé, au motif – contre toute évidence – qu'aucun document se rapportant au lycée polonais de Paris (1939-1940) ou à celui de Villard-de-Lans (1940-1946) n'y était conservé.

Grâce à l'amabilité de Marcel Malbos, ancien professeur au lycée de Villard, et avec la permission de Waław Godlewski, j'ai pu consulter les riches archives Malbos (nombreuses lettres, notes, plans, agendas de Godlewski).



J'ai pu lire également deux précieux recueils de souvenirs, non publiés, écrits par des anciens élèves du lycée.

Les archives de l'abbé Bozowski (lettres, notes, articles, journaux, fragments de souvenirs, brouillons d'articles sur le lycée), conservées chez les pères Pallotins de Varsovie, ont également été d'un immense intérêt.

Mes propres matériaux, lettres déposées ou prêtées, privées et officielles, cahiers photocopiés, cahiers avec des textes de chansons chantées à l'école (notamment l'opéra villardien intitulé *l'Effroyable Jugement*), carte d'identité scolaire, formulaires de certificats, attestations, sujets d'examens, photos, photocopies et copies xérographiées de divers documents, principalement personnels, ont enrichi les archives se rapportant à l'école.

Une autre source est constituée par les récits individuels, parmi lesquels j'inclus les conversations que j'ai eues avec d'anciens élèves, enseignants ou personnalités extérieures, des années 1940-1945 (membres de la Croix-rouge polonaise ou du Groupement pour l'assistance aux Polonais en France), ainsi que les réponses au questionnaire qui fut adressé dans la mesure du possible à chacun des anciens. Au rassemblement de 1978, en effet, les anciens Villardiens ont choisi d'approuver les hypothèses de travail présentées par votre serviteur et de constituer une commission de rédaction de l'histoire du lycée Cyprian Norwid. Cette commission comptait quinze membres: M<sup>me</sup> M. Bergerowa, l'abbé Bronisl'aw Bozowski, Edmund Cieślak, Waclaw Godlewski, Tadeusz Leonowicz, Jerzy Lisowski, Tadeusz Łepkowski, Zofia Łukasiewicz, Bernard Nowak, Karol Obidniak, Lucjan Owczarek, Kazimierz Siebeneichen, Józef Wędrychowski, M<sup>me</sup> Zaleska-Ciechanowicz, Zbigniew Zarzycki. En réalité, sur quatre membres « français » de la commission, celui qui participa le plus activement aux différentes phases de l'élaboration du livre fut Lucjan Owczarek (ainsi que, dans une moindre mesure, Bernard Nowak). Sur les onze membres « polonais », six seulement ont participé régulièrement aux réunions (1978-1981) et aux travaux conceptuels et rédactionnels ultérieurs: l'abbé Bozowski (mort en 1987), Tadeusz Leonowicz, Tadeusz Łepkowski, Zofia Łukasiewicz, Kazimierz Siebeneichen, Zbigniew Zarzycki. Conformément aux recommandations adoptées lors du rassemblement tenu à Varsovie

en 1979, cette équipe élaborait un questionnaire qui fut adressé aux anciens Villardiens. Les destinataires étaient invités, non seulement à répondre à diverses questions portant sur leurs données biographiques et sur l'histoire de l'école, mais encore à fournir (ou à prêter) des documents personnels, des photos et autres matériaux. Las, malgré nos sollicitations réitérées, nous n'avons récupéré qu'une petite quarantaine de questionnaires remplis, venant pour la plupart de Pologne (le texte du questionnaire se trouve en fin de volume).

Parmi les sources écrites non publiées, il convient notamment de signaler des documents imprimés ou polycopiés, polonais et français, datant des années 1939-1945 et conservés aux Archives des actes nouveaux à Varsovie, ainsi qu'à la Bibliothèque polonaise de Paris et à la bibliothèque municipale de Grenoble. Parmi les assez nombreux volumes ou articles de mémoires, souvenirs ou récits, tant polonais que français (ces derniers concernant à vrai dire presque exclusivement les événements de l'été 1944), les ouvrages de Michal Mierzwiński et de Karol Obidniak ainsi que le témoignage d'Edward Renn sont à considérer comme les plus importants. Comme toujours lorsqu'il s'agit de mémoires, et surtout lorsqu'ils sont rédigés longtemps après les faits, il faut les aborder avec une grande prudence car ils comportent généralement, à côté d'informations précieuses, une bonne quantité d'inexactitudes, dont seules quelques-unes ont pu être rectifiées à l'occasion de conversations que j'ai eues avec les intéressés.

Ces sources primaires sont complétées par des ouvrages scientifiques ou de vulgarisation, polonais et français, des livres et articles écrits par des journalistes, ainsi que par des publications de circonstances, telles que les brochures et articles publiés à l'occasion des rassemblements villardiens. En dépit de diverses erreurs parfois grossières, concernant notamment l'épopée du Vercors en juin et juillet 1944, ces travaux m'ont été utiles dans une certaine mesure, toutefois limitée. Je citerai en particulier les écrits de Roman Dzwonkowski, de Stanisław Gogłuska, de Piotr Kalinowski, de Leon Turajczyk, de Tomasz Wasilewski et de Jan Eugeniusz Zamojski, bien que leur base archivistique laisse à désirer.

Conformément aux suggestions de la commission de rédaction, la structure de l'ouvrage est chronologique et factuelle. Il se divise en trois parties, au caractère nettement différent.

La première partie comprend cinq chapitres : « Paris 1939 – Première naissance du lycée » ; « Villard-de-Lans 1940 – Seconde naissance du lycée » ; « 1940-1943 – “ Cette école qui n'était pas comme une autre ” » ; « L'année 1944 » ; « 1945-1946 – Plus de changement que de continuité ».

On observera que je relie directement l'histoire du lycée de Paris à celle du Villard polonais. Dans le troisième chapitre, j'aborde de nombreuses questions existentielles, pédagogiques et culturelles des années 1940-1943, mais aussi de presque toute la période villardienne du lycée Cyprian Norwid. Quant à l'année 1944, elle ne se limite pas à son mois de juillet et à la tragédie du Vercors : j'ai voulu donner une image à la fois exacte et panoramique de l'ensemble de cette année, la plus difficile de l'histoire du lycée.

La deuxième partie se limite au chapitre 6. Intitulé « Portrait collectif du lycée », c'est un essai d'analyse quantitative, dynamique et statistique de différentes listes de Villardiens – élèves, enseignants, employés. En dépit des apparences, il ne s'agit pas d'égrener une « masse brute de statistiques », mais de porter un regard différent, factuel sans être descriptif, sur l'histoire de cette vaste communauté, de façon – telle était du moins mon intention – que les deux approches se complètent et s'enrichissent mutuellement.

La troisième partie se compose des chapitres 6 et 7 : « Les Villardiens après Villard » et « La légende, la mémoire, le lien ».

Je donne, en conclusion, un bref récapitulatif de mes réflexions, avant de citer mes sources non publiées.



# PREMIÈRE PARTIE



## Paris 1939

### Première naissance du lycée

Fondée en 1842 à Paris, l'école connue sous le nom d'École polonaise des Batignolles, établissement réputé que fréquentaient les enfants et petits-enfants des insurgés de 1830, était entrée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans une crise profonde, parfaitement explicable au demeurant. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, ses locaux du 13-15 rue Lamandé, dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, n'accueillaient tout au plus qu'une trentaine ou une quarantaine d'élèves. Au lendemain de la première guerre mondiale, la Pologne ayant recouvré son indépendance, l'École ne fit plus que végéter, et les enfants des nouveaux immigrants polonais, ouvriers pour la plupart, ignoraient jusqu'à son existence ; obnubilée par le souvenir de son glorieux passé, elle était vouée à la disparition pure et simple. L'établissement de l'époque héroïque et romantique, qui incarnait au siècle précédent, pour les émigrés politiques, la possibilité d'élever leurs enfants en patriotes polonais, avait fait son temps. Il appartenait à l'Histoire, dès lors que s'était accompli le rêve le plus sacré des insurgés de Novembre : la résurrection de la Pologne. « Les statuts de l'École », écrit Stanisław Gogłuska, « prévoyaient que celle-ci serait transférée, après la libération de la Patrie, au gouvernement de l'État polonais. »<sup>1</sup> Les autorités scolaires firent donc ce que leur dictaient les statuts, et l'École des Batignolles, en vertu d'une décision de 1922 du gouvernement de la République de Pologne, cessa d'exister, l'immeuble de la rue Lamandé étant transformé en foyer pour étudiants polonais.<sup>2</sup>

Deux ans plus tard, des enseignants polonais entreprirent des démarches en vue de l'ouverture en France d'un établissement d'enseignement secondaire destiné à la nouvelle immigration, qui était,

---

1. Stanisław Gogłuska, *Szkoła polska na Batignolles 1842-1963* [L'École polonaise des Batignolles 1842-1963], Interpress, Varsovie, 1972, p. 26.

2. Noe Gruss, *Szkoła Polska w Paryżu* [L'École polonaise de Paris], Państwowe Zakłady Wydawnictw Szkolnych, Varsovie, 1962, p. 10.

comme nous l'avons dit, une immigration de travail, principalement ouvrière, et qui se chiffrait déjà, en décembre 1924, en centaines de milliers de personnes. L'Union des enseignants polonais de France, fondée le 15 avril 1925, en exprima le souhait sans équivoque : « Étant donné qu'il se trouve, parmi les enfants de nos 500 000 immigrants, des éléments méritants, l'Union des enseignants polonais de France estime nécessaire la fondation d'un établissement d'enseignement secondaire. » Au nom du comité directeur de l'Union, son président Więcek adressa le 2 mai 1929, de La Madeleine (département du Nord), aux consulats de Pologne en France une lettre les informant que les enseignants polonais avaient pris, lors de leur congrès de 1928, une telle résolution. « Nous avons émis des vignettes destinées à faciliter la collecte de fonds par les immigrants. [...] Nous souhaitons que tous les Polonais sans exception, quelles que soient leurs convictions sociales, prennent part à cette action. »<sup>3</sup>

L'initiative ne fut pas couronnée de succès mais ne resta pas non plus sans écho. La congrégation des Pallotins (*Societas Apostolatus Catholici*), très implantée dans les milieux ouvriers et employés polonais, la relaya, avec une efficacité qui atteignit son maximum lorsque leur fut confiée, en 1937, la direction de la Mission catholique polonaise en France – en la personne d'un jeune prêtre débordant d'énergie et d'imagination, le père Franciszek Cegiełka. Les démarches entreprises ne tardèrent pas à porter leurs fruits. « L'école devait ouvrir à Amiens en 1939. Soixante élèves avaient été admis, mais le déclenchement de la guerre entre la Pologne et l'Allemagne empêcha son inauguration, et le bâtiment fut entièrement détruit l'année suivante par un bombardement. »<sup>4</sup>

Faute de pouvoir ouvrir à Amiens, le lycée ouvrit à Paris la même année, à l'initiative du toujours dynamique et ardent père Cegiełka. Toutefois, alors que l'établissement picard était destiné en priorité aux enfants de mineurs et d'ouvriers, celui fondé dans la capitale à la

---

3. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Consulat honoraire de la République de Pologne à Nice, n° 40, p. 17.

1924-1949. 25 lat Związku Nauczycielstwa polskiego we Francji [Les 25 ans de l'Union des enseignants polonais en France], Paris, 1949, p. 8-9.

4. Roman Dzwonkowski, « O utrzymanie wiary i polskości » [Sur le maintien de la foi et de la polonité], *W drodze*, Poznań, 1977, n° 8, p. 91.



fin de l'automne 1939 accueillit surtout, selon le souhait du chef de la Mission catholique polonaise, les jeunes réfugiés de guerre. Une nouvelle vague d'exilés avait en effet quitté la Pologne au lendemain de l'attaque des armées allemande (le 1<sup>er</sup> septembre) et soviétique (le 17 du même mois). Un grand nombre d'entre eux, parmi lesquels des lycéens, se retrouvèrent bientôt à Paris – en passant notamment par la Hongrie, la Roumanie ou la Lituanie. Des milliers d'autres continuèrent d'affluer en novembre et décembre, ainsi que dans les premiers mois de 1940.

Les parents de ces jeunes réfugiés recherchaient toutes les possibilités qui permettraient à leurs enfants de poursuivre leurs études, car ils ne voulaient pas qu'ils « perdent leur année ». La plupart des Polonais qui se trouvaient en France étaient en effet profondément convaincus que la guerre serait de courte durée, que Français et Anglais en sortiraient rapidement vainqueurs, et qu'eux-mêmes pourraient sous peu regagner leur patrie libérée. L'école qu'ils appelaient de leurs vœux était un établissement créé dans l'urgence, pour une brève période. Sans doute était-ce aussi l'avis de Cegiełka, qui recevait, en tant que recteur de la Mission catholique, de vibrants appels à ne pas laisser les jeunes réfugiés sans instruction secondaire. On peut lire en effet, dans la résolution adoptée en novembre 1939 par le Congrès des prêtres polonais dont il était une figure de proue, la phrase suivante : « Nous exprimons notre profonde et inébranlable foi et conviction que la Pologne, qui se trouve aujourd'hui sous l'occupation de nos ennemis séculaires, se relèvera *bientôt* [c'est moi qui souligne – T. Ł.] et reprendra sa vie normale de nation et d'État, et que, après avoir triomphé de ses ennemis grâce à l'effort commun de notre peuple et de nos alliés, elle s'organisera chez elle dans la vérité, l'amour et la justice du Christ. »<sup>5</sup>

L'ambassade polonaise à Paris étant trop absorbée par la situation politique pour apporter une assistance quelconque, Cegiełka constitua un comité d'organisation (au sein duquel M<sup>me</sup> A. Lipska, épouse de l'ancien ambassadeur de Pologne à Berlin, joua un rôle décisif, obtenant notamment des autorités françaises qu'elles reconnaissent

---

5. *Głos Polski* [La voix de la Pologne], Paris, n° 2, 29 novembre 1939, p. 2 (un exemplaire se trouve à Varsovie, Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux] : recueil de presse 1939-1946, n° 14).

les diplômes décernés par le futur établissement comme équivalant aux diplômes français correspondants). Puis, après s'être assuré du soutien bienveillant du général Władysław Sikorski, chef du gouvernement polonais en exil, ainsi que d'une modeste aide financière du ministre du travail et de la protection sociale, Jan Stańczyk, permettant de financer les dépenses d'internat et les salaires des professeurs, il put enfin ouvrir l'établissement<sup>6</sup>.

L'ouverture du lycée Cyprian Norwid eut lieu entre octobre et novembre 1939, probablement dans les derniers jours d'octobre. Il m'a été difficile de déterminer le jour exact, dans la mesure où elle se fit, en réalité, en plusieurs étapes. Une chose certaine est que Zofia Łukasiewicz (qui appartient par la suite à l'équipe enseignante de Villard-de-Lans) commença ses cours dans les tous premiers jours d'existence du lycée, soit le 3 novembre<sup>7</sup>. Au début, l'établissement était hébergé rue de Fleurus, près du Jardin du Luxembourg, dans les locaux d'une école privée désertée à cause de la guerre, grâce à l'appui de l'épouse polonaise du directeur de celle-ci, M<sup>me</sup> Halina Mélandre (qui devait entrer plus tard en religion sous le nom de sœur Véronique). Puis, le 1<sup>er</sup> avril 1940, elle emménagea au 13 rue Suger, également dans le 6<sup>e</sup> arrondissement, non loin de la place de l'Odéon<sup>8</sup>.

Il est difficile de dire avec certitude qui eut l'idée de donner au lycée le nom de Cyprian Norwid. Il est probable que cela correspondait à un souhait du père Cegiełka, mais sans doute l'avis de Zygmunt Lubicz-Zaleski, futur directeur du lycée de Villard-de-Lans, celui de l'abbé Augustyn Jakubisiak et celui de M<sup>me</sup> Irena Gałęczowska, qui étaient tous trois de fervents admirateurs du poète, comptèrent-ils également.

Le lycée fut mixte dès son premier jour, et était censé suivre les programmes en vigueur en Pologne en 1939 pour les quatre classes de

---

6. Roman Dzwonkowski, « Polskie Liceum im. C. Norwida w Paryżu 1939-1940 » [Le lycée polonais C. Norwid de Paris 1939-1940], *Tygodnik powszechny*, Cracovie, n° 16, 18 avril 1976.

7. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

8. *Głos Polski*, Paris, n° 3, 30 octobre 1939, et 125, 3 avril 1940.

Roman Dzwonkowski, « Polskie Liceum im. C. Norwida w Paryżu 1939-1940 » [Le lycée polonais C. Norwid de Paris 1939-1940], *Tygodnik powszechny*, Cracovie, n° 16, 18 avril 1976.

« gymnase » et les deux classes de lycée proprement dit.<sup>9</sup> Les effectifs (de garçons comme de filles) augmentèrent à mesure qu'affluaient en France les jeunes exilés polonais. Le tableau 1 indique le nombre d'élèves ayant fréquenté le lycée polonais de Paris, selon les données disponibles, peu précises au demeurant.

**Tableau 1. Nombre d'élèves du lycée Cyprian Norwid de Paris (septembre 1939 – mai 1940)<sup>10</sup>**

<i>Date</i>	<i>Nombre d'élèves</i>
Début novembre 1939	environ 40
Fin novembre 1939	70
Début janvier 1940	180
Début mars 1940	250
Début mai 1940	350 à 400

La grande majorité des élèves étaient arrivés en France entre octobre 1939 et avril 1940. Ne sont donc fondées, par conséquent, ni l'affirmation de Gogłuska selon laquelle le lycée polonais de Paris était destiné aux « fils et filles de la vieille émigration de l'entre-deux-guerres »,<sup>11</sup> ni celle, néanmoins proche de la vérité, du père pallottin Dzwonkowski selon laquelle il n'accueillit que des représentants de l'« émigration de guerre »<sup>12</sup>. L'extrême rareté des sources de pre-

9. Le « gymnase » s'étale sur quatre ans, le « lycée » sur deux. (N.d.T.)

10. Sources: Głos Polski, 1939-1940; Roman Dzwonkowski, « Polskie Liceum im. C. Norwida w Paryżu 1939-1940 » [Le lycée polonais C. Norwid de Paris 1939-1940], Tygodnik powszechny, Cracovie, n° 16, 18 avril 1976.

11. Stanisław Gogłuska, « Książka i karabin » [Le livre et le fusil], *Żołnierz Polski*, Varsovie, n° 28, 1958, p. 7; le même auteur a rectifié son erreur dans l'ouvrage ultérieur, déjà cité, *Szkoła polska na Batignolles 1842-1963* [L'Ecole polonaise des Batignolles 1842-1963], Interpress, Varsovie, 1972, p. 66, mais il s'est à nouveau trompé en écrivant que le lycée polonais de Paris avait ouvert en 1940.

12. Roman Dzwonkowski, « Polskie Liceum im. C. Norwida w Paryżu 1939-1940 » [Le lycée polonais C. Norwid de Paris 1939-1940], Cracovie, *Tygodnik powszechny*, n° 16, 18 avril 1976.

mière main (Cegiełka ne transmet à Dzwonkowski qu'une partie très lacunaire des archives de l'établissement, dont seules des bribes sont consultables aux Archives des actes nouveaux de Varsovie) ne permet pas d'établir l'origine sociale et géographique des élèves. Il semble qu'il se soit surtout agi d'enfants de l'intelligentsia, notamment celle des grandes villes (dont Varsovie), et en particulier d'enfants de hauts fonctionnaires et d'officiers. Les élèves issus de la « vieille émigration », en revanche, étaient principalement des enfants d'ouvriers de la capitale et de la région parisienne. Ils ne constituaient, j'y insiste, qu'une petite minorité de la communauté « norwidienne », mais ils appréciaient grandement de pouvoir faire leurs études secondaires dans un établissement polonais.

L'école ne fut dirigée par Cegiełka lui-même que durant quelques semaines, le directeur en titre étant cependant (pour la forme) un Français, J. Cottaz. Vers la mi-décembre, le gouvernement de la République de Pologne nomma à ce poste Kazimierz Fabierkiewicz, « ancien professeur de mathématiques dans une école secondaire de la voïvodie<sup>13</sup> de Poznań »<sup>14</sup>. Le recteur de la Mission catholique polonaise demeura néanmoins la figure tutélaire de l'établissement, son chef spirituel pour ainsi dire, à l'autorité unanimement reconnue par les élèves comme par le corps enseignant.

C'est à Cegiełka qu'étaient remis les dons destinés aux élèves issus de familles modestes. En janvier 1940, des contributions furent envoyées de Genève par les fonctionnaires polonais de la Société des Nations, ainsi que de Lens par les époux Krąkowski<sup>15</sup> (ce détail a son importance, car il s'agit probablement des parents de Maria Krąkowska, future élève du lycée de Villard et bachelière de l'année 1941). Une somme plus importante parvint cependant à l'école au printemps 1940 : « Voulant donner un nouveau témoignage des sentiments paternels qu'il porte à la Nation Polonaise, Sa Sainteté le pape Pie XII a attribué un don de 10 000 francs (dix mille francs) à l'Internat polonais pour les élèves du lycée Cyprian Norwid de Paris. Le Saint-père a fait parvenir la somme précitée au Recteur de la Mission

---

13. La « voïvodie » est une division administrative qui correspond au niveau régional français. (N.d.T.)

14. *Głos Polski*, Paris, n° 38, 6 janvier 1940, p. 4.

15. *Głos Polski*, Paris, n° 61, 29 janvier 1940, p. 4.

Catholique polonaise à Paris par l'intermédiaire de la Nonciature Apostolique près le Gouvernement Français. »<sup>16</sup>

Le corps enseignant fut au complet, ou presque, dès novembre 1939. Ses membres possédaient, pour la plupart, les qualifications pédagogiques requises. Ils étaient au départ au nombre de huit (dont un Français)<sup>17</sup>. Par la suite, à mesure qu'augmentait le nombre d'élèves, celui des enseignants s'accrut également. En janvier 1940, outre le directeur Fabierkiewicz, qui enseignait les mathématiques, et M<sup>me</sup> Mélandre qui faisait office de secrétaire et de trésorière de l'établissement, on comptait dix enseignants : deux Français (le programme de français avait été étendu!) et huit Polonais (Czubkowski, Kazimierz Gerhardt, l'abbé Tadeusz Kirschke, Zofia Łukasiewicz, Paweł Skwarczyński, Tadeusz Świątek, M<sup>me</sup> Witwicka, l'abbé Józef Zawidzki). Tous avaient été nommés par Cegiełka<sup>18</sup>. Ce dernier avait également constitué un Conseil de trois personnes, chargées de superviser l'enseignement et de la discipline : il s'agissait de Kazimierz Gerhardt, de Paweł Skwarczyński (qui avait enseigné, avant la guerre, à l'Université Catholique de Lublin) et de Tadeusz Świątek<sup>19</sup>.

Comme l'on manquait cruellement de manuels et de fournitures, la pédagogie différait par la force des choses de celle en vigueur avant la guerre dans les lycées polonais. L'enseignement oral jouait un rôle prépondérant et les élèves devaient maîtriser l'art délicat de prendre des notes. Malgré ces obstacles, le niveau demeura élevé, les enseignants s'efforçant de ne pas céder à la tentation de l'indulgence. Pour tenter de remédier à la pénurie de livres, on en fit venir de Wilno<sup>20</sup>.

Une grande partie des lycéens étaient logés dans des conditions déplorables. Rares étaient ceux qui habitaient chez leurs parents. Certains vivaient seuls, sans famille ni moyens d'existence. D'autres avaient leurs parents en France, mais en dehors de Paris, si bien qu'une

---

16. *Głos Polski*, Paris, n° 184, 2 juin 1940, p. 2.

17. *Głos Polski*, Paris, n° 3, 30 novembre 1939, p. 4.

18. Roman Dzwonkowski, « Szkolnictwo polskie we Francji w czasie Drugiej Wojny światowej (1939-1945) » [L'Enseignement polonais en France pendant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945)], *Studia Polonijne*, tome 4, Lublin, 1981, p. 191.

19. Roman Dzwonkowski, « Polskie Liceum im. C. Norwida w Paryżu 1939-1940 » [Le lycée polonais C. Norwid de Paris 1939-1940], Cracovie, *Tygodnik powszechny*, n° 16, 18 avril 1976.

20. *Głos Polski*, Paris, n° 3, 30 novembre 1939, p. 4.

majorité des élèves bénéficiaient du régime de l'internat. Jusqu'à la fin d'avril 1940, les garçons étaient logés dans deux immeubles de Neuilly et de Charenton, bien loin du Quartier Latin. Certains étaient parfois obligés de venir à pied, faute d'argent pour se payer le métro. Le confort et l'hygiène de ces internats laissaient à désirer, et les responsables étaient souvent désagréables, mais le pire était la nourriture. Les rations étaient maigres et l'on trouvait parfois des cafards dans la soupe. Les pensionnaires étaient loin de manger à leur faim, de sorte qu'une « révolte » finit par éclater et qu'une pétition, signée par vingt-six d'entre eux, fut remise à la direction<sup>21</sup>.

Bien que toujours sur le point de naître, la Société des Amis du lycée polonais, qui avait vocation à aider les élèves démunis, ne parvint jamais à se constituer. Les autorités ecclésiastiques et administratives durent se charger elles-mêmes d'ouvrir un nouvel internat pour garçons. Après avoir évacué (à la mi-mars 1940) l'immeuble de Charenton et installé ses occupants à Neuilly, mieux relié au centre de la capitale, on aménagea des locaux confortables au lycée Saint-Louis, boulevard Saint-Michel, tout près du nouveau siège de l'établissement. Les élèves qui y étaient logés prenaient sur place le petit-déjeuner et le dîner, mais déjeunaient rue Suger, où ils restaient en outre à l'étude. Le responsable de l'internat de garçons était monsieur Dąbrowski, qu'assistaient dans cette tâche un enseignant et le chanoine A. Szymanowski. Également à proximité de l'école, au 49-51 rue de Vaugirard, se trouvait un autre internat pour les filles, nettement plus petit et au régime plutôt sévère, tenu par les Sœurs de Nazareth. La nourriture y était plutôt bonne, mais – selon le témoignage de la sœur Tomira – la table des religieuses et des prêtres était mieux fournie que celle des lycéennes, ce qui suscitait chez ces dernières des récriminations aisément compréhensibles.

La plupart des élèves avaient connu l'enfer de la guerre et de la débâcle, les mitraillages sur les routes, certains avaient même perdu leurs proches. Une partie d'entre eux avaient quitté clandestinement la Pologne en franchissant la frontière hongroise dans les Carpates. Il

---

21. *Głos Polski*, Paris, n° 39, 7 janvier 1940, p. 4.

Roman Dzwonkowski, « Polskie Liceum im. C. Norwida w Paryżu 1939-1940 » [Le lycée polonais C. Norwid de Paris 1939-1940], Cracovie, *Tygodnik powszechny*, n° 16, 18 avril 1976.

s'agissait de jeunes gens plus mûrs, car plus vieux de quelques années et non pas simplement de quelques mois, et pour qui le paisible mois d'août 1939 appartenait à une histoire déjà ancienne. On peut, dans un reportage de l'époque sur l'école qui venait d'ouvrir et sur ses élèves, lire ce qui suit : « Ils sont venus de toute la Pologne ; les plus nombreux sont bien sûr de Varsovie, mais certains viennent même du nord du pays, de Wilno. Avant-hier, justement [c'est-à-dire le 17 décembre 1939 – T. Ł.], deux garçons de quatorze ans sont arrivés de leur ville occupée par les Lituaniens<sup>22</sup>. » Ils ignoraient, souligne l'auteur de l'article, où étaient passés leurs parents, et « ne pouvaient supporter l'idée que leur ville bien-aimée se trouve sous la domination de l'ennemi et que leur école ait dû fermer ». Ils avaient traversé toute la Pologne pour passer clandestinement en Hongrie. Le consulat polonais leur avait donné des vêtements et les avait envoyés à Paris, où ils avaient « trouvé une école polonaise et de l'assistance »<sup>23</sup>.

D'autres adolescents, de dix-sept ou de dix-huit ans, arrivaient directement du camp militaire de Coëtquidan. Ils étaient, en décembre 1939, onze dans ce cas. « Ces garçons », écrivait le même reporter, « rêvaient d'en découdre, mais le Commandement a eu la sagesse d'en décider autrement, et ils ont dû, dépités, retourner sur les bancs de l'école. Ils peuvent attendre encore un peu<sup>24</sup>. »

Il régnait au lycée Cyprian Norwid une atmosphère d'exaltation guerrière, militariste et patriotique, indissolublement mêlée de ferveur religieuse. Cegiełka y était pour beaucoup, qui déclarait le 18 février 1940, dans un sermon retransmis à la radio : « La Pologne, Christ des nations, est aujourd'hui crucifiée par ses voisins païens », et exhortait ses compatriotes à prendre la ferme résolution de

---

22. *Głos Polski*, Paris, n° 39, 7 janvier 1940 ; n° 104, 12 mars 1940 ; n° 119, 28 mars 1940 ; n° 125, 3 avril 1940 ; n° 163, 11 mai 1940.

Roman Dzwonkowski, « Szkolnictwo polskie we Francji w czasie Drugiej Wojny światowej (1939-1945) » [L'Enseignement polonais en France pendant la seconde guerre mondiale (1939-1945)], *Studia Polonijne*, tome 4, Lublin, 1981, p. 192, et « Polskie Liceum im. C. Norwida w Paryżu 1939-1940 » [Le lycée polonais C. Norwid de Paris 1939-1940], Cracovie, *Tygodnik powszechny*, n° 16, 18 avril 1976.

23. *Głos Polski*, Paris, n° 22, 19 décembre 1939, p. 4.

24. *Głos Polski*, Paris, n° 22, 19 décembre 1939, p. 4.

« ne plus répéter à la légère l'acte sacrilège consistant à absoudre des ennemis qui feignent perfidement de se repentir »<sup>25</sup>.

Le scoutisme s'implanta au lycée, presque tout de suite chez les filles, fin avril seulement chez les garçons; on comptait environ soixante-dix scouts et guides<sup>26</sup>. Pour autant, il ne semble pas que l'Union des scouts polonais (ZHP, *Związek Polskich Harcerzy*) ait joué dans l'établissement un rôle éducatif ou socio-politique déterminant: les initiatives en ce domaine provenaient principalement des élèves eux-mêmes, ou de certaines classes en particulier. Ainsi, les élèves des classes terminales organisèrent, le 27 avril 1940, un concert au cours duquel Wanda Piasecka interpréta des œuvres de Chopin. Le produit de la vente des billets, soit plusieurs centaines de francs, servit à acheter des livres pour les soldats. Le père Cegiełka assistait au concert<sup>27</sup>.

La direction de l'école, le recteur de la Mission catholique polonaise et la Bibliothèque polonaise organisèrent diverses manifestations ou cérémonies patriotiques et religieuses. Au début de mars 1940, en particulier, les élèves purent assister à la Bibliothèque polonaise, dans l'île Saint-Louis, à une conférence de M<sup>me</sup> Irena Gałęzowska sur Cyprian Norwid, en présence de membres du corps enseignant, de parents d'élèves et des pères Cegiełka et Jakubisiak<sup>28</sup>. Je me souviens parfaitement que nous avons, à la fin, chanté avec beaucoup d'émotion un chant qui représentait pour nous une sorte d'hymne des émigrés de Septembre [1939] :

« Nous reviendrons sur les lieux dont nous rêvons et languissons,  
Nous reviendrons tous, jeunes et vieux sans exception,  
Nous reviendrons pour briser les chaînes de notre Patrie,  
Nous reviendrons car là se trouve notre cher pays. »

Le 3 mai 1940, en l'église polonaise de Paris, rue Cambon (1<sup>er</sup> arrondissement), le drapeau de l'école fut consacré solennellement, avant la messe, par le Nonce apostolique auprès du gouvernement polonais en exil, M<sup>gr</sup> Alfredo Pacini, assisté du secrétaire général de la Mission catholique polonaise, l'abbé Andrzej Sobieski. Le drapeau,

---

25. *Głos Polski*, Paris, n° 83, 20 février 1940, p. 4.

26. *Głos Polski*, Paris, n° 155, 3 mai 1940, p. 4.

27. *Głos Polski*, Paris, n° 151, 29 avril 1940, p. 4.

28. *Głos Polski*, Paris, n° 102, 10 mars 1940, p. 4.



don de Cegiełka, avait pour parrain Karol Popiel, vice-ministre de la protection sociale, et pour marraine M<sup>me</sup> Frankowska, épouse de l'ambassadeur. Des représentants de l'ambassade et du consulat assistaient à la cérémonie, au cours de laquelle Cegiełka prit la parole. La messe s'acheva aux sons de *Boże, coś Polskę* [« Dieu, qui avez entouré la Pologne... »] Puis l'on se rendit à l'Arc de Triomphe, où l'ambassadeur Frankowski déposa une gerbe. « Les élèves du lycée déposèrent à leur tour une couronne portant l'inscription : "Hommage de la jeunesse polonaise au Soldat français"<sup>29</sup>. »

Le surlendemain, 5 mai, eut lieu dans les locaux de l'école une cérémonie commémorative de la Constitution polonaise du 3 mai 1791, sur laquelle des élèves firent un exposé en polonais et en français<sup>30</sup>.

L'école entretenait également des relations avec l'Association familiale du 14<sup>e</sup> arrondissement, qu'animait l'abbé Violette. C'est dans ce cadre que des guides polonaises en costumes folkloriques exécutèrent des chants et danses populaires devant un public français. La *Mazurka* de Dąbrowski, interprétée par la chorale du lycée, fut ovationnée. Les membres présents du comité directeur de la Mission catholique polonaise et de la direction du lycée purent ainsi admirer les élèves dans leur « rôle de propagateurs de la polonité auprès du peuple de Paris »<sup>31</sup>.

Le lundi 3 juin eut lieu la cérémonie de fin d'année scolaire. La remise des diplômes fut précédée d'une messe solennelle célébrée par l'abbé Cegiełka, en présence – remarquée – du vice-ministre Karol Popiel, venu tout exprès d'Angers, où se trouvait alors le gouvernement polonais en exil. L'autel était orné des drapeaux du lycée et de l'Union des scouts polonais. S'adressant aux jeunes après la messe, Cegiełka les appela à la nécessité de « travailler sur eux-mêmes » et les invita à prendre exemple sur Cyprian Norwid.

---

29. *Wiarus Polski*, Lille, n° 108, 7 mai 1940.

30. *Głos Polski*, Paris, n° 153, 1<sup>er</sup> avril 1940, p. 4 ; n° 157, 5 mai 1940, p. 4.

Roman Dzwonkowski, « Szkolnictwo polskie we Francji w czasie Drugiej Wojny światowej (1939-1945) » [L'Enseignement polonais en France pendant la seconde guerre mondiale (1939-1945)], *Studia Polonijne*, tome 4, Lublin, 1981, p. 192.

31. *Głos Polski*, Paris, n° 49, 17 janvier 1940, p. 4.

Le lendemain, 4 juin, les élèves se réunirent une dernière fois, symboliquement, à Montmorency, au nord de Paris, au « cimetière polonais » de la Grande Émigration, devant la tombe du poète qui avait donné son nom au lycée. Étaient notamment présents le vice-ministre Karol Popiel, le père Cegielka, le directeur Fabierkiewicz et plusieurs enseignants du lycée : Kozakiewicz, l'abbé Misiak et M<sup>me</sup> Floch. On chanta de nouveau *Boże coś Polskę*<sup>32</sup>.

Outre les cérémonies commémoratives et les réunions patriotiques de circonstance, avaient également lieu, à l'occasion, des fêtes et des réceptions, l'après-midi ou le soir. Durant les trois jours suivant Noël, des goûters furent organisés à l'intention des enfants et adolescents par la Mission catholique polonaise, le clergé français, la Croix-Rouge polonaise, ainsi que par des amis, polonais ou non, de l'établissement, dont beaucoup appartenaient à l'aristocratie. Les personnes chez qui avaient lieu ces réjouissances étaient notamment secondées dans cette tâche par le comte de Briançon, par le comte de Montfort, par M. Horodyski, ainsi que par l'épouse du fameux chimiste anglais Bartley, qui offrit un sapin de Noël avec toutes ses décorations. « Les dames présentes, à savoir la princesse Lubomirska, l'épouse de l'ambassadeur Lipski et la comtesse Starzyńska, ont joué les maîtresses de maison. » Étaient également présents le ministre plénipotentiaire Pułaski et le général Osiński, de la Croix-Rouge polonaise. Le recteur de la Mission catholique et son secrétaire, l'abbé Kirschke, « présidaient ces charmantes réunions avec une gentillesse toute paternelle<sup>33</sup> ».

Le même journaliste rapporte que, lors de l'un de ces goûters, un garçon d'une quinzaine d'années « se leva soudain alors qu'il était en train de s'amuser avec ses camarades, regarda fixement devant lui, puis se rassit pour prendre de nouveau part à la conversation. J'appris que ce garçon avait été, ainsi que son père et sa sœur, témoin de l'horrible mort de sa mère, déchiquetée par un obus allemand<sup>34</sup> ».

La guerre était très présente dans la vie du lycée, à la fois comme souvenir, comme symbole et comme réalité quotidienne, ainsi

---

32. *Głos Polski*, Paris, n° 186, 4 juin 1940, p. 2.

33. *Głos Polski*, Paris, n° 30, 29 décembre 1939, p. 4.

34. *Głos Polski*, Paris, n° 36, 4 janvier 1940, p. 4.

qu'en témoigne un épisode significatif. Le commandement des forces polonaises en France émit le souhait que les épreuves du baccalauréat se déroulent le plus tôt possible, afin que les nouveaux bacheliers puissent suivre leur instruction militaire. Mais trois enseignants de l'école s'y opposèrent : le Français Cottaz, les Polonais Gerhardt et Świątek. Ils écrivirent le 25 avril 1940 une lettre à Cegiełka, expliquant que, s'ils respectaient pleinement le rôle de l'armée, ils considéraient que le baccalauréat méritait tout autant d'être pris au sérieux : « Le piteux souvenir des diplômes du baccalauréat décernés au cours de la dernière guerre nous commande de faire doublement preuve de vigilance afin que le diplôme de notre école ne soit pas une prime à l'inactivité, à l'ignorance et à la ruse opportuniste<sup>35</sup>. »

De fait, les épreuves, loin d'être avancées, se déroulèrent au contraire un mois après la sortie des élèves de gymnase et de première année de lycée (je reviendrai plus loin sur le sort de ces derniers). Le mercredi 5 juin eut lieu la première épreuve : l'écrit de polonais. Les candidats avaient le choix entre trois sujets : « L'État total et l'État libéral » ; « L'élément tragique dans l'œuvre de Słowacki et de Wyspiański » ; « Les liens culturels entre la Pologne et la France ». Deux sur trois choisirent le premier, qu'ils traitèrent le jour même, pour ne pas dire à l'heure même où, à cent kilomètres à peine du lieu de l'examen, l'armée allemande lançait son offensive contre les positions françaises sur la Somme et l'Aisne, offensive qui aboutit en douze jours à la défaite de la France.

Le lendemain 6 juin eurent lieu les écrits de mathématiques et de physique, les 7 et 8 ceux des autres matières. Le jury se réunit le 10 sous la présidence de Skwarczyński pour arrêter la liste des admissibles. Le même jour, le gouvernement français quittait Paris, menacé par le feu ennemi, pour Bordeaux. Les oraux eurent

---

35. Roman Dzwonkowski, « Szkolnictwo polskie we Francji w czasie Drugiej Wojny światowej (1939-1945) » [L'enseignement polonais en France pendant la seconde guerre mondiale (1939-1945)], *Studia Polonijne*, tome 4, Lublin, 1981, p. 192.

lieu le 13, au son du canon<sup>36</sup>. Les jeunes bacheliers quittèrent, sitôt leur diplôme en poche, la capitale terrifiée<sup>37</sup>. Le 14 juin, les troupes allemandes entraient dans Paris.

Ainsi prit fin l'histoire du lycée polonais de Paris. Son fondateur et père spirituel, Franciszek Cegiełka, resta dans Paris occupé pour y poursuivre son sacerdoce. Arrêté par les Allemands, qui étaient parfaitement au fait de ses activités patriotiques présentes et passées, il passa plusieurs années en camp de concentration.

La fin des épreuves du baccalauréat et le départ de Paris des bacheliers « norwidiens » ne signaient pas pour autant la fin définitive du lycée. Comme je l'ai dit, les élèves des classes de gymnase s'étaient retrouvés pour la dernière fois les 3 et 4 juin. Le lendemain, les Allemands attaquèrent les positions françaises et brisèrent le front en deux jours seulement. La direction de l'école décida, étant donné la situation, d'évacuer les élèves vers le sud, espérant sans doute une stabilisation des lignes françaises sur la Loire, suivie d'une contre-offensive des armées alliées qui rendrait possible le retour à Paris. Je ne connais ni la date exacte de l'évacuation ni le nombre d'élèves

---

36. *Głos Polski*, Paris, n° 189, 7 juin 1940, p. 2.

Dzwonkowski écrit par erreur, dans son article « Polskie Liceum im. C. Norwida w Paryżu 1939-1940 » [Le lycée polonais C. Norwid de Paris 1939-1940], Cracovie, *Tygodnik powszechny*, n° 16, 18 avril 1976, que les épreuves ont eu lieu entre fin mai et début juin. Michał Mierzwiński, dans *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 199, affirme de façon également erronée qu'elles se sont déroulées en mai.

37. Voici la liste des 43 personnes qui ont passé avec succès les épreuves du baccalauréat (lettres et mathématiques-physique) en juin 1940 à Paris (les noms sont retranscrits tels qu'ils figurent sur les documents) : Boglejski Stanisław ; Bokun Waclaw ; Borodzicz Michał ; Burnatowicz ; Chmielewski ; Cieszewski ; Desakowski ; Dobrowolski Marek ; Folkierski Andrzej ; Gergowich Barbara ; Gruberówna (Gruber) Anna ; Hryniewiecki Czesław ; Jaworski Kazimierz ; Jezierski Andrzej ; Jurgielewiczówna (Jurgielewicz) Krystyna ; Kisterówna (Kister) Irena ; Kocot ; Kolasińska Maria ; Korolcówna (Korołec) Maria ; Kossakowski ; Krzyczkowski Roman ; Kuncewicz Witold ; Kwaśniewski Jan ; Laszkiewicz Lech ; Lewicki ; Libicki Jan ; Lukowski ; Łada Jerzy ; Łukianski Andrzej ; Łepkowska Tomira ; Mokrzycka Irena ; Radecka-Mikulicz K. ; Roquigny Jan ; Schellenberg Zygmunt ; Sosin ; Staniszewski Jan H. ; Strzetelska Krystyna ; Suchcitz Jan ; Szulwic Zygmunt ; Ujejska Teresa ; Walczyński Jan ; Wasilewski Tomasz ; Wróblewski Roman. Cette liste provient des archives privées de M<sup>me</sup> Krystyna Jurgielewicz-Bielczykowa, de Piwniczna, qui a bien voulu la mettre à ma disposition. Les compléments relatifs à Boglejski et Schellenberg proviennent des archives de Zygmunt Lubicz-Zaleski, Bibliothèque polonaise de Paris, C II 1.

évacués. On sait en revanche que ceux qui le furent, et qui n'étaient pas la totalité de l'effectif, furent hébergés à la mi-juin au château d'Agnos, près d'Oloron-Sainte-Marie, sous-préfecture du département des Basses-Pyrénées (actuellement Pyrénées-Atlantiques), au pied des montagnes<sup>38</sup>.

C'est dans ce lieu de « relégation » que l'abbé Bronisław Bozowski, qui venait d'être nommé aumônier de l'établissement, arrivé à Oloron le 18 juin, rencontra les élèves. Des années plus tard, il écrira : « Je vois et j'entends comme à travers un brouillard le brouhaha dans lequel se déroula l'installation dans ces lieux nouveaux. À peine s'était-il calmé qu'un nouveau remue-ménage surgit. » Oloron se trouvant en effet – selon les clauses de l'armistice – en zone occupée, les jeunes quittèrent la bourgade afin d'embarquer à Saint-Jean-de-Luz sur un bateau à destination de l'Angleterre. Tombé subitement malade, l'abbé Bozowski dut renoncer à partir avec eux. « Il va de soi que mon devoir est de rester avec ceux des élèves qui ont de la famille en France et avec les autres immigrants. Je suis donc allé faire mes adieux à ceux qui partaient pour l'Angleterre<sup>39</sup>. »

On ignore combien d'élèves partirent en Grande-Bretagne et combien restèrent en France.

D'aucuns, après la guerre, ont cherché par tous les moyens, interprétant et manipulant les événements à des fins de propagande, à « rattacher » le lycée Cyprian Norwid de Paris à la tradition batignol-laise<sup>40</sup> et à minimiser, en revanche, la continuité, pourtant évidente et étroite, entre les deux établissements « norwidiens » de Paris (1939-1940) et de Villard-de-Lans (1940-1946).

---

38. Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'Etudes Politiques, 1986, p. 59.

39. Archives Bozowski : *Materiały wspomnieniowe* [Souvenirs], n° 1. 2. I.

40. C'est notamment le cas de Stanisław Gogłuska, déjà cité, mais il n'est pas le seul. Un historien de l'émigration polonaise en France a même été jusqu'à situer le lycée Norwid rue Lamandé, et les six modestes lignes qu'il consacre à l'établissement comportent au demeurant plusieurs autres erreurs : le corps enseignant ne se composait pas de 13 personnes, le nombre d'élèves dépassait largement 40 (!), les épreuves du baccalauréat n'eurent pas lieu en mai (Wiesław Śladkowski, *Polacy we Francji* [Les Polonais en France], Wydawnictwo Polonia, Lublin, 1985, p. 163).

Il convient de traiter successivement les deux questions.

Les « Batignollais historiques », Edward Pomian-Požerski en tête, n'ont jamais fait état du moindre lien entre l'établissement qui avait fermé ses portes en 1922 et celui qui ouvrit les siennes en 1939. Lors de la réunion organisée en février 1940 à la Bibliothèque polonaise de Paris par les anciens de l'École des Batignolles, il ne fut à aucun moment question du lycée qui venait d'être créé, et il est très révélateur qu'aucun membre de sa direction n'ait fait le déplacement – alors qu'étaient présents, en revanche, des représentants du gouvernement polonais en exil. Au deuxième congrès de la Vieille Émigration, qui eut lieu à Paris les 24 et 25 février de la même année, ni Pomian-Požerski ni Cegiełka ne mentionnèrent dans leurs discours une quelconque filiation entre l'École des Batignolles et le lycée Cyprian Norwid<sup>41</sup>.

En revanche, le lien « génétique » entre le lycée parisien de la période de guerre et le lycée de Villard est plus conforme à la logique comme à la chronologie. J'en dirai davantage au chapitre suivant, et m'arrêterai seulement, pour l'instant, sur les moments clés. Deux enseignants, Zofia Łukasiewicz et Kazimierz Gerhardt, ont appartenu à l'équipe de Paris et à celle de Villard ; quant à Zygmunt Lubicz-Zaleski, même s'il ne fait pas partie des fondateurs du lycée parisien, il était affectivement très proche de celui-ci ainsi que du père Cegiełka. Enfin, c'est au cours du dernier chapitre de l'histoire de l'établissement de Paris, celui de son évacuation, que l'abbé Bozowski, futur aumônier du lycée de Villard, fit son apparition.

Les élèves, ceux du lycée de Paris comme de celui de Villard, étaient issus à la fois de la nouvelle et de la vieille émigration, avec toutefois une nette prédominance des réfugiés de guerre à Paris et dans le Villard des débuts. Certains élèves parisiens poursuivirent leurs études à Villard et y passèrent le baccalauréat. Je n'ai pu établir (faute d'archives relatives au lycée parisien !) le nombre exact de Villardiens ayant fréquenté l'établissement du Quartier Latin, mais sans doute étaient-ils une petite trentaine, soit près de 10 % de l'effectif total de celui-ci (déduction faite des bacheliers de l'année).

---

41. *Głos Polski*, Paris, n° 78, 15 février 1940, p. 4 ; n° 79, 16 février 1940, p. 4 ; n° 90, 27 février 1940, p. 4.

J'ai pu moi-même en dénombrer treize : onze élèves de gymnase, dont deux de première année (Tadeusz Łepkowski et Aleksander Metelski), deux de deuxième année (Jerzy et Ryszard Owczarek), un de troisième année (Edward Michalak), six (filles et garçons) de quatrième année (Stanisław Mrozik, Stanisław Schaetzel, Irena Smutna, Jerzy Smutny, Janusz Sopoćko, Zofia Świadcowska), ainsi que deux élèves de première année de lycée (Lucjan Owczarek et Włodzimierz Palmbach)<sup>42</sup>. On sait par ailleurs qu'ont également fréquenté l'établissement parisien Witold Brayczewski, Zbigniew Proksa et Halina Węgiekiewicz.

Ajoutons encore que les mêmes problèmes (matériels ou de discipline) liés au séjour en internat, et dont il sera question plus loin, se sont posés à Paris et à Villard, que le système d'enseignement et de notation était également semblable et, surtout, que les élèves des deux établissements avaient en commun la même expérience de la guerre et le même patriotisme enflammé, fortement imprégné de religiosité catholique.

Toutes ces raisons permettent de qualifier de « seconde naissance » l'ouverture à Villard-de-Lans du lycée Cyprian Norwid, quatre mois après la fin glorieuse de son précurseur parisien, où s'était déroulé le premier baccalauréat polonais jamais organisé en France.

---

42. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Liceum Polskie w Paryżu [lycée Polonais de Paris], n<sup>o</sup> 82, 454, 455, 457.

Questionnaires 16 rempli par Tadeusz Łepkowski, 19 rempli par Edward Michalak, 31 rempli par Zdzisław Stączek.





## Villard-de-Lans 1940 Seconde naissance du lycée

Juin 1940 fut pour les Français une période de panique, d'angoisse, de malheur, d'humiliation devant l'invasion ennemie. « La défaite vole à tire d'aile. Elle pleut comme la nuit », écrivait le fondateur et premier directeur du lycée de Villard, Zygmunt Lubicz-Zaleski<sup>1</sup>.

Wacław Godlewski qui, contraint de quitter Lille, fut accueilli par Zaleski à Paris, en repartit le 11 juin en compagnie de l'ancien consul de la République de Pologne à Lille, Aleksander Kawalkowski. Le surlendemain, 13 juin, Zaleski fit de même. Il passa plusieurs jours à La Flèche, dans la Sarthe, et s'installa à partir du 19 à Limoges, où il demeura quelque temps<sup>2</sup>.

Zaleski quitta donc Paris le jour même des derniers oraux du baccalauréat au lycée Cyprian Norwid, et c'est ainsi que le premier et dernier baccalauréat polonais passé à Paris entra dans l'histoire, marquant également un tournant dans celle du lycée polonais. C'est le 14 juin, comme on sait, que les troupes allemandes victorieuses firent leur entrée dans la capitale.

La défaite, d'autant plus infamante aux yeux de beaucoup qu'elle était survenue avec une rapidité foudroyante, et qui était un événement inconcevable pour les Polonais qui croyaient la France invincible, devint, en l'espace de dix jours, une donnée irréversible. La plupart des soldats des unités défaites avaient renoncé à toute velléité de combattre et fuyaient vers le sud, encombrant les routes pilonnées par l'aviation, et sur lesquelles se trouvaient en outre une masse de

---

1. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], manuscrit (en partie dactylographié), Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 11. L'un des cahiers, paginé à part, s'intitule « Cahier Buchenwald ».

2. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 14-29.

Archives Malbos : lettre de Zaleski à Malbos, Limoges, 29 juillet 1940.

réfugiés. Les Polonais pouvaient avoir l'impression de revivre, seulement neuf mois après, le cauchemar de septembre 1939.

Les initiatives isolées de ceux qui avaient encore l'énergie, voire l'héroïsme de poursuivre la lutte, et qui étaient souvent encerclés (à Rouen, à Orléans, sur les contreforts des Alpes...) furent impuissantes à renverser le cours des événements. Les soldats polonais engagés sur les champs de bataille de Bretagne, de Champagne, de Lorraine, d'Alsace se battirent vaillamment, avec opiniâtreté, mais il ne s'agissait plus que d'un baroud d'honneur, destiné à remonter le moral de Français trop tôt gagnés par le découragement, ou éventuellement à quitter la France par le sud pour continuer le combat en Angleterre et partout où c'était encore possible.

Parmi ces jeunes et courageux combattants polonais de juin 1940, certains devaient, quelques mois plus tard, poursuivre leur scolarité à Villard-de-Lans. Mais n'anticipons pas.

La tradition villardienne attribue généralement à Zaleski l'idée de refonder, ou plutôt de poursuivre dans des conditions nouvelles, l'activité du lycée polonais de Paris. Il est quasi certain que telle était bien son idée, mais il est probable également qu'il ne fut ni le seul ni le premier à l'avoir. Quelqu'un (sans doute Aleksander Kawałkowski, Stanisław Zabiełło ou Adam Rose, mais ce n'est pas attesté) lui écrivit à ce sujet, et la lettre qu'il adressa à Godlewski le 31 août 1940 mentionne incontestablement une « initiative extérieure ». On peut notamment y lire : « On s'est en revanche adressé à moi au sujet de la fondation d'un "gymnase polonais". Rien de concret, malheureusement, ne m'a été dit pour l'instant, et ce malgré une annonce renouvelée. J'ai demandé des éclaircissements. Je vous écrirai dès que je les aurai obtenues, et pourrai alors probablement vous faire des propositions concrètes. Je serais très heureux que nous puissions travailler ensemble. »<sup>3</sup>

Une première démarche avait donc été entreprise, vraisemblablement à Vichy, en vue de l'ouverture d'un lycée en zone libre, mais le pas décisif est à porter au crédit presque exclusif de Zaleski (qui s'obstinait au demeurant, en traditionaliste acharné, à parler de « gymnase »), secondé activement par Godlewski ainsi que par d'autres

---

3. Archives Malbos : lettre de Zaleski à Godlewski, Limoges, 31 août 1940.

personnes, polonaises et françaises. Zaleski passa l'essentiel de l'été à Limoges, tandis que Godlewski était amicalement hébergé par un étudiant de l'université de Lille, Marcel Malbos, originaire du Gard, dans son village natal de Robiac<sup>4</sup>. Dans ses mémoires, Zaleski écrit : « Godl[ewski] fait plus ou moins la même chose que moi : il enseigne aux jeunes Français, entre autres choses, le français<sup>5</sup>. » Voilà qui correspondait parfaitement au tempérament de ces deux pédagogues nés, enseignants par vocation, qui avaient exercé respectivement à Paris et à Lille. Même dans les circonstances les plus difficiles, loin de se laisser gagner par le désespoir ou le découragement, ils exerçaient leur mission auprès de la jeunesse, comme si la défaite les avait aiguillonnés, leur avait redonné courage.

Le 7 septembre, Zaleski proposa à Godlewski de le rencontrer à Toulouse pour discuter de l'organisation du futur lycée<sup>6</sup>. En réponse, Godlewski et Malbos, par l'intermédiaire de l'abbé Bertrand, curé de Robiac et oncle de Malbos, l'invitèrent à venir plutôt à Robiac, où il arriva le 11. On peut affirmer sans risque d'erreur que c'est au cours de la semaine qu'il passa à Robiac que fut décidée, par ces deux enseignants et leur futur collègue, la création d'un lycée au caractère spécifique, destiné en priorité aux soldats démobilisés.

Zaleski, qui était très introduit dans la haute administration du ministère de l'instruction publique comme dans le monde universitaire, s'attela à la tâche avec l'ardeur que dictait l'urgence. Il fut encouragé dans ses démarches par Aleksander Kawałkowski et par l'ancien vice-ministre polonais de l'industrie et du commerce Adam Rose, « quelque peu neurasthénique mais diablement travailleur », qui exprimaient tous deux leurs propres opinions mais aussi les instructions du gouvernement polonais en exil à Londres.

Zaleski arriva le 18 septembre à Vichy. Il ne put y rencontrer M. Ferrachet, alors directeur de l'enseignement secondaire, qu'il connaissait bien. « Néanmoins », écrit-il, « comme je voulais faire avancer rapidement l'initiative, j'ai exposé la question du lycée

---

4. Daniel Beauvois, *Wacław-Jean Godlewski, Un maître et un mécène*, Forum « La Polonité », Lille, mars 1984, p. 32.

5. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 85.

6. Archives Malbos : télégramme de Zaleski à la mère de Malbos – pour Godlewski.

Cyprian Norwid à M. Bruhat (insp. gén.). Il m'a fait bonne impression, mais que pourra-t-il régler (?) »<sup>7</sup> C'est à cette occasion que fut prononcé, dans une conversation officielle, le nom du lycée, identique, il convient de le souligner, à celui de l'établissement parisien qui venait de mourir de sa belle mort. Ce n'est, selon moi, ni un détail ni un hasard. Il s'agissait évidemment de se prévaloir d'un « précédent officiel », du fait qu'avait déjà existé en France, avec l'accord et le soutien des services français compétents, un établissement d'enseignement secondaire polonais. Godlewski continuait de soutenir – bien des années après les événements de 1940 – que les autorités de Vichy souhaitaient créer un établissement véritablement nouveau, mais qui aurait conservé son nom parisien<sup>8</sup>.

Visiblement, Zaleski ne doutait nullement que Vichy donnerait son accord, étant donné que, le 22 septembre à Clermont-Ferrand, il était entré dans le vif du sujet avec Kawałkowski, évoquant notamment la façon dont serait recruté le corps enseignant du futur lycée. Ainsi qu'il le relate lui-même, « c'est lui [Kawałkowski] qui m'a littéralement dicté la "liste du personnel" de ce lycée encore à naître. Mais, comme je ne connais presque personne, cela vaut presque mieux pour moi. Ma fonction est considérée par K[awałkowski] comme une sorte de direction et de surveillance générale (l'autorité)... »<sup>9</sup>

Il est difficile de déterminer quand les fondateurs du lycée (Zaleski, Godlewski, les dirigeants de la Croix-Rouge polonaise en France) décidèrent d'installer celui-ci à Villard-de-Lans. Ce fut probablement entre le 18 et le 23 septembre.<sup>10</sup> L'idée avait d'abord été émise d'une implantation dans les Pyrénées, puis dans une station des Alpes, la proximité de la Suisse neutre et bienveillante n'étant pas à négliger.

---

7. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 130 et 138, et « Cahier Buchenwald », p. 4.

8. Conversation téléphonique entre Godlewski et Malbos à l'automne 1986, citée dans : Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1986, p. 59.

9. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 136-137.

10. Cependant, dans ses Souvenirs des années 1940-1945, Zaleski laisse entendre que l'installation du lycée à Villard est suggérée par le rectorat lors de la réunion du 24 septembre. (N.d.T.)

Mais il existe une autre raison pour laquelle le choix de Villard n'était pas un hasard : il fallait que la localité soit assez petite pour n'être pas trop « voyante », mais qu'elle ait néanmoins une capacité hôtelière suffisante pour aménager des internats<sup>11</sup>.

Une fois la décision prise, Zaleski se rendit le 24 septembre à Grenoble, où il eut trois entretiens importants, voire décisifs. Tout d'abord avec le recteur de l'académie de Grenoble, Jean Sarrailh : « accord pour un "lycée" incomplet (3 ou 4 classes) à Villard-de-Lans (?) »<sup>12</sup>. Puis avec Ambroise Jobert, jeune universitaire spécialiste de l'histoire de la Pologne et polonophile enthousiaste. Enfin, avec Czesław Korolko-Bobrowski, personnalité à la fois brillante et énergique qui faisait partie de la direction de la Croix-Rouge polonaise pour la région de Lyon. On sait que, grâce à Sarrailh, Zaleski s'assura que l'académie de Grenoble veillerait sur le lycée, sur les programmes d'enseignement ainsi que sur la reconnaissance par les autorités françaises des diplômes qui seraient délivrés par l'établissement. On lit clairement, dans les notes qu'il a laissées, qu'il redoutait Bobrowski, qualifié par lui d'homme « difficile ». Il coopéra finalement avec lui parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, mais il avait de lui une opinion négative, considérant que son attitude envers autrui était celle d'un dictateur méprisant<sup>13</sup>.

C'est donc au cours des journées du 24 et du 25 septembre que presque tout fut officiellement arrêté avec la partie française, la partie polonaise ayant déjà sa propre conception du fonctionnement du futur lycée. Appelé à Vichy par Zaleski, Godlewski quitta Robiac le 27 et arriva le lendemain dans la capitale de l'État français<sup>14</sup>. Ce jour-là (samedi 28 septembre) s'y tenait en effet, à l'initiative de la Croix-Rouge polonaise en France, un conseil, ou, selon le terme employé par Godlewski, une « session » de quelques heures, réunissant « un groupe de responsables » : Zaleski, Godlewski, Kawalkowski, Korolko-Bobrowski, Domański et Stanisław Zabiełło. Ce dernier, qui

---

11. Archives Malbos : notes pour le discours prononcé par Marcel Malbos à Villard-de-Lans le 7 septembre 1986 lors du « Rassemblement des Villardiens ».

12. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 144.

13. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 144-147 et 155.

14. Archives Malbos : notes et comptes de Godlewski (27-30 septembre 1940).

représentait de fait comme de plein droit le gouvernement polonais de Londres, devait être nommé peu après conseiller auprès du Bureau central d'administration des Polonais, dont le réseau allait se substituer à celui des consulats de la République de Pologne, fermés à l'automne 1940 sur ordre de l'occupant<sup>15</sup>. Ce sont ces six personnes qui constituèrent le Comité d'organisation du lycée. Zaleski fut nommé directeur, Godlewski secrétaire général et directeur-adjoint. « Le Comité d'organisation m'a alors demandé » – écrit ce dernier – « de rechercher dans la région de Grenoble des conditions matérielles et scolaires à même de répondre aux besoins d'un rassemblement de jeunes gens et d'enseignants, ainsi que d'organiser un établissement sur le plan aussi bien administratif que pédagogique. »<sup>16</sup>

Godlewski arriva à Grenoble le 30 septembre, et découvrit Villard-de-Lans le lendemain, 1<sup>er</sup> octobre. « C'est magnifique : site, hôtel, climat, terrains de sport. J'espère beaucoup », écrit-il aussitôt à Malbos<sup>17</sup>.

Dans les premiers jours d'octobre, Godlewski se chargea presque seul, à Grenoble et à Villard, des principales démarches exploratoires. Il devait en principe y être aidé par Jadwiga Aleksandrowicz, sur qui le directeur désigné comptait fermement, mais elle n'arriva que le 9 octobre<sup>18</sup>. Il est probable que Zaleski partageait alors son temps entre Limoges et Vichy, où il réglait les dernières questions pratiques :

---

15. Archives Malbos : lettre de Godlewski à Zaleski, de Grenoble (30 septembre 1940?).

16. Godlewski, dans une lettre adressée le 7 février 1961 à l'auteur, commet une erreur, bien compréhensible plus de vingt ans après les événements, en datant cette réunion du 29 septembre, son arrivée à Grenoble du 1<sup>er</sup> octobre et son arrivée à Villard du 4 ou du 5 seulement. L'historien Daniel Beauvois, par contre (*Waclaw-Jean Godlewski, Un maître et un mécène*, Forum « La Polonité », Lille, mars 1984, p. 32), fait état du 28 et établit que Godlewski et Bobrowski se sont rendus à Villard dès le 30. Quant à Czesław Bobrowski, dans ses souvenirs (*Wspomnienia ze stulecia* [Souvenirs d'un siècle], Wydawnictwo Lubelskie, Lublin, 1985, p. 121) il ne mentionne pas la réunion, mais affirme catégoriquement : « Je me suis occupé à G[renoble] de l'organisation de foyers, notamment des foyers pour intellectuels, j'ai participé à la mise en route, à Villard-de-Lans, de ce qui était sans doute la seule école secondaire sur le continent, ainsi que d'une résidence universitaire à Grenoble. »

17. Archives Malbos : lettre de Godlewski à Malbos, Grenoble, 2 octobre 1940.

18. Archives Malbos : lettres de Zaleski à Godlewski, Limoges, 7 et 9 octobre 1940.

on le renvoyait sans cesse d'un bureau à l'autre, mais tout s'arrangea finalement.

C'est entre fin septembre et début octobre que Zaleski « constitua l'équipe ». La première personne recrutée, sans doute entre le 20 et 25 septembre à Toulouse, fut Jadwiga Aleksandrowicz. « Une femme courageuse, parfaitement préparée sur le plan professionnel. Bon choix » – note le directeur<sup>19</sup>.

De Vichy, Zaleski écrivit le 1<sup>er</sup> octobre à Zofia Łukasiewicz ce qui suit :

« Chère Madame [La première version porte les mots “Chère madame le professeur”],

« Suite à l'ouverture à Villard-de-Lans, près de Grenoble, du lycée Cyprian Norwid (trois classes supérieures) et à l'acceptation de votre candidature par les autorités de la Croix-Rouge polonaise, j'ai l'honneur de vous prier de vous présenter le 13 octobre à Grenoble (au Grand Hôtel), en vue de la signature d'un contrat officiel.

« Je me permets de vous informer d'ores et déjà que ledit contrat stipule que vous serez entièrement prise en charge, nourrie et logée, et que vous recevrez un traitement mensuel de 600 frs (six-cents fr.)

« Au cas où vous auriez besoin de plus amples informations, je vous prie de vous adresser, soit à moi-même, soit au pr. W. Godlewski, Secrétaire général du lycée, Grand Hôtel, Grenoble. Je serai jusqu'au 9 octobre à Limoges, 23 av. Foucaud.

« Je vous prie d'agréer, Madame, l'expression de mon respect et de ma considération.

« Pr. dr Zygm. L. Zaleski

« Dir[ecteur]. du gymn[ase]. »

Quelques jours plus tard, Zofia. Łukasiewicz reçut une nouvelle lettre, qui lui fut remise par Jan Polak, « Commandant des Scouts polonais en France » ainsi qu'il était écrit sur sa carte de visite, qui avait rapidement localisé la destinataire. La lettre revêtait un caractère officiel, puisqu'elle portait l'en-tête de la Croix-Rouge polonaise en

---

19. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], « Cahier Buchenwald », Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 4-5.

France. Le professeur Zaleski, « Directeur du Gymnase et lycée », y écrivait: « Je vous recrute comme professeur de Sciences naturelles au lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans (Isère) à compter du 15.X.1940. »<sup>20</sup>

Marcel Malbos reçut à Robiac une lettre au contenu similaire, datée du 2 octobre à Vichy et portant la signature de Feliks Chiczewski, président de la Croix-Rouge polonaise en France<sup>21</sup>.

Tandis que Zaleski et Godlewski achevaient de constituer le corps enseignant et d'organiser l'« infrastructure économique, matérielle et juridique » de l'établissement, la Croix-Rouge polonaise en France s'occupait, de son côté, de recruter les élèves. Le temps étant compté, Chiczewski envoya dès le 5 octobre aux directeurs des foyers de réfugiés polonais une circulaire dont le texte est riche d'informations sur le lycée et sur les conditions d'admission. On y apprend ainsi que l'année scolaire commençait le 15 octobre pour la dernière année de gymnase et les deux classes de lycée (lettres modernes et mathématiques-physique). Il fallait, pour être admis, présenter un certificat de scolarité ou passer avec succès un examen d'entrée qui serait organisé entre le 15 et le 18 octobre. Le lycée était mixte. Son directeur était le professeur Zaleski et le personnel enseignant se composait de professionnels qualifiés. Des internats étaient prévus pour les élèves. Les inscriptions seraient reçues jusqu'au 12 octobre. Les candidatures, adressées au professeur Godlewski (au Grand Hôtel de Grenoble), devaient passer par les directeurs des foyers de réfugiés et les délégués locaux de la Croix-Rouge polonaise. Les études étaient gratuites, mais les droits d'inscription s'élevaient à 50 francs pour le lycée et 25 francs pour l'internat. Celui-ci coûtait 300 francs par mois (nourriture incluse), mais des exemptions étaient prévues par le Comité directeur de la Croix-Rouge polonaise. Des formulaires de demandes d'exemption seraient adressés à cette fin aux foyers. La circulaire s'achevait par un appel lancé aux « familles les plus aisées » (sans autre précision) afin

---

20. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz; (citation d'après des photocopies de documents originaux).

21. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.



qu'elles se fassent un devoir de soulager la Croix-Rouge polonaise dans la situation difficile qui était la sienne<sup>22</sup>.

La question du nombre de classes à ouvrir resta en suspens jusqu'au bout. Il avait tout d'abord été décidé (comme l'atteste la circulaire de Chiczewski) qu'il n'y en aurait que trois. Godlewski, pour sa part, souhaitait vivement qu'il y en ait quatre, comme en témoigne son échange épistolaire du début d'octobre avec Zaleski. Ce dernier se rangea finalement à son point de vue, sous réserve d'obtenir l'accord de Kawałkowski, Chiczewski, Domański et Korolko-Bobrowski. « Comme vous êtes mieux placé, vous avez mon accord de principe et vous pouvez vous en prévaloir, par écrit, par télégraphe ou par téléphone, au choix ! », écrivit-il à Godlewski<sup>23</sup>.

Dans les faits, comme nous le verrons, la période des inscriptions se prolongea jusqu'au milieu du mois d'octobre. Le recouvrement des frais d'inscription fut compliqué, mais les examens d'entrée se déroulèrent sans imprévu. L'examineur de mathématiques était Jan Budrewicz, bien que sa maîtrise de la discipline n'ait guère convaincu les examinés eux-mêmes<sup>24</sup>. En ce début d'octobre, c'est Godlewski qui, au prix d'un travail de Titan, et dans une grande improvisation, s'occupa de presque tout ce qui concernait le fonctionnement du lycée. Zaleski considéra que le « secrétaire général » de l'établissement, créé, il est vrai, à une allure vertigineuse, était « un exemple unique d'intégrité, de dévouement et d'énergie, dont je fis *in petto* mon adjoint et successeur désigné pour le cas où je devrais m'absenter quelque temps »<sup>25</sup>.

Entre le 10 et le 15 octobre arrivèrent à Villard les enseignants et les premiers élèves. Au milieu du mois s'installèrent à l'hôtel du Parc et du Château, ainsi que dans plusieurs hôtels plus petits, les professeurs : Zaleski (à partir du 14 ?), Godlewski, Marcel Malbos (à partir du 5 ?), Jan Budrewicz, Zofia Łukasiewicz (à partir du 14), Jadwiga

---

22. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Consulat de la République de Pologne à Marseille, p. 267-269.

23. Archives Marcel Malbos : lettre de Zaleski à Godlewski, Limoges, 4 octobre 1940.

24. Entretien 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959).

25. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 155 et « Cahier Buchenwald », p. 5.

Aleksandrowicz (à partir du 9), Ernest Berger, Kazimierz Gerhardt. Les élèves, quant à eux, arrivaient séparément (comme Zygmunt Bruzi) ou en groupe: le 14, Zofia Łukasiewicz en amena douze de Grenoble; le 15 arrivèrent, de Grenoble également par Saint-Nizier-du-Moucherotte, Jadwiga et Kazimierz Siebeneichen, Izabela Krasieńska, Antoni Hop, Jan Lewandowski et quelques autres<sup>26</sup>.

Mais revenons à Zaleski. Il avait fait beaucoup pour le lycée, mais ne tombait pas pour autant dans le triomphalisme. Arrivé à Grenoble assez tardivement (le 13 octobre), il écrit dans son journal: « Une beauté redoutable et la joie cruelle de l'automne. La ville est inondée de soleil<sup>27</sup>. » Il eut plusieurs entretiens avant de gagner le plateau du Vercors. Le premier lui parut très satisfaisant. Le recteur Sarrailh autorisait le directeur du lycée en voie de création à signer et décerner les diplômes du baccalauréat à ceux qui étaient dépourvus de tels documents. « Un privilège dangereux quoique enviable »<sup>28</sup>, note lucidement Zaleski à ce sujet. Il s'entretint aussi avec Włodzimierz Tarło (Tarło-Maziński), sans doute de la nomination de ce dernier comme professeur. Il ne put, en revanche, éviter « une discussion pénible avec Fabierkiewicz ». L'épisode est d'importance, car se trouvaient face à face deux directeurs du lycée Cyprian Norwid: celui dont les fonctions avaient pris fin au moment de l'entrée de la Wehrmacht dans Paris, et celui qui était justement appelé à présider aux destinées de l'établissement créé sur fond de « paysage après la bataille » à l'intention de ceux qui, non découragés par une deuxième défaite, aspiraient à l'instruction, pour eux-mêmes et pour leur pays<sup>29</sup>. Zaleski eut enfin un entretien avec le préfet de l'Isère, Raoul Didkowski, haut fonctionnaire bienveillant mais quelque peu timoré, lui-même d'origine polonaise, qui le mit en garde contre les agents allemands rôdant

---

26. Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen; entretien 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959).

Archives Bozowski, 4. 3. II, notes éparses.

27. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 152-153.

28. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 159.

29. Fabierkiewicz voulait rester à Villard pour enseigner les mathématiques au lycée, mais Zaleski, selon ce que m'a dit en 1988 Marcel Malbos, ne donna pas son accord.

dans Grenoble et ses environs et le pria de « faire preuve d'une grande discrétion lors de l'inauguration du lycée de Villard-de-Lans »<sup>30</sup>.

Quelques jours après ces entretiens, Zaleski était à Villard. Il note, à la date du 17 octobre : « Je me sens comme désemparé, engourdi, triste... Ma chambre est trop belle ; les garçons [sic : T. L.] semblent gentils et polis (au premier abord), et moi, je me sens comme enfermé de force (la force du destin ?) dans un couvent ou une cellule de prison, une cellule confortable, trop confortable<sup>31</sup>. »

L'inauguration du lycée, en même temps que le coup d'envoi de l'année scolaire, eut lieu le vendredi 18 octobre 1940 dans la salle à manger de l'hôtel du Parc. Zaleski avait invité Ambroise Jobert. Voici comment le directeur lui-même décrit la cérémonie dans ses souvenirs : « Du côté français, un discours fut prononcé par le maire de Villard-de-Lans, un monsieur d'apparence débonnaire et replète, ainsi que par le professeur Jobert, représentant à la fois le préfet et le recteur. Jobert conquist l'assistance, car il fit, ou plutôt lut un discours en polonais, avec simplicité. C'était vraiment un discours simple, plein de tact et de foi tranquille. Parmi les Polonais, ont pris la parole : Domański, directeur du bureau polonais (consul) de Lyon, Bobrowski-Korolko, délégué de la Croix-Rouge polonaise, et moi, bien sûr, en français (longuement) et en polonais (plus brièvement). Dygat a interprété, avec un brio inaccoutumé chez lui, une étude, deux mazurkas et la polonaise en la dièse majeur de Chopin. Il semble que tout se soit très bien passé<sup>32</sup>. »

On pourrait s'en tenir là quant à ladite cérémonie, n'était le fait que Zaleski, en avril 1945, avec par conséquent un certain recul, se rappelait une seule et unique chose (il se trompait d'ailleurs sur la date, qu'il situait au 13 octobre), à savoir que Jobert avait parlé

---

30. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 159 et 162.

31. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 157.

32. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 158-159.

Archives départementales de l'Isère (ADI), 52 M 309 : le préfet au ministre de l'intérieur, 6 décembre 1940.

Ambroise Jobert, « Les Polonais à Grenoble pendant l'Occupation », *Evocations*, nouvelle série, n° 3, juillet-septembre 1988, p. 129.

en polonais. Ainsi qu'il le souligne avec force: « Cela fit sensation (chez ces jeunes gens généralement mal disposés envers la France et les Français)<sup>33</sup>. » L'observation était pertinente quant au « contexte psychologique », celui d'une vive réaction, tant émotionnelle que politique, à la débâcle subie par une puissance alliée et protectrice. La France, qui selon eux devait vaincre et se le devait à elle-même, les avait déçus: non seulement ses soldats, mais aussi ces civils qui, pour la grande majorité d'entre eux, s'étaient réjouis de l'armistice et avaient si aisément accepté une défaite pourtant amère, décevaient ces jeunes qui avaient combattu dans des unités polonaises sur le sol français. C'est seulement plus tard que le réexamen des faits à la lumière des événements ultérieurs vint corriger ce premier jugement fortement empreint d'émotivité.

Le 24 octobre, Zaleski note avec un certain étonnement: « Me voici en salle de classe (deuxième année de lycée); [...] J'ai du mal à me convaincre que c'est bien la réalité [...]. Oui, c'est la réalité. Je suis directeur du lycée d'altitude Cyprian Norwid et j'enseigne les lettres en classe terminale<sup>34</sup> ».

La seconde naissance du lycée avait été menée à bien rapidement et avec succès. Le lycée polonais était passé du stade du projet au stade de la réalisation.

Pour clore ce chapitre, il me faut aborder de nouveau la question, évoquée à la fin du chapitre premier, de la « double naissance »: y a-t-il eu, entre le premier et le second lycée Cyprian Norwid, continuité ou discontinuité? Elle a certes son importance, mais on comprend mal pourquoi elle soulève tant d'émotion chez de nombreux Villardiens. Pour les uns, le lycée de Villard n'a *rien* à voir avec celui de Paris (hormis le nom, jugé, on se demande pourquoi, secondaire) et, dès lors, *tout* commence en octobre 1940. D'autres, au contraire, voient un *lien* étroit entre les deux établissements et – bien que la continuité ne soit que partielle – n'y trouvent rien de négatif, ni qui soit

---

33. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, « Cahier Buchenwald », p. 5.

34. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 158.

susceptible d'affaiblir, *a fortiori* de nier l'incontestable spécificité du lycée de Villard.

Voyons d'abord ce qu'en pensent ceux qui ont vécu les événements, puis l'opinion des historiens et chroniqueurs d'aujourd'hui. On s'aperçoit d'emblée que le débat tourne autour de trois termes aux significations différentes : « évacuation », « transfert » et « réactivation ». Vers la fin de l'automne 1944, le journal londonien *Dziennik Polski i Dziennik Żołnierza* [Quotidien Polonais et Quotidien du Soldat], rapportant les événements survenus l'été précédent au Vercors, considérerait sans ambiguïté aucune que le lycée Cyprian Norwid avait été « transféré » de Paris à Villard-de-Lans en 1940<sup>35</sup>.

Stanisław Zabięłło, qui joua un rôle de première importance à Vichy comme représentant du gouvernement polonais en exil, estime pour sa part que le lycée polonais a été « réactivé »<sup>36</sup> à Villard. Quant à Stanisław Gogłuska, qui enseigna à Villard, il affirme que le lycée y a été « évacué » depuis Paris<sup>37</sup>, et c'est ce même terme qu'emploie également un autre Villardien, Michał Mierzwiński<sup>38</sup>. Dans la brochure qu'il a consacrée au lycée et qu'a éditée l'Association des Villardiens à l'occasion du rassemblement amical de 1976, Lucjan Owczarek écrit prudemment que l'établissement a été la « continuation » de celui de Paris<sup>39</sup>, tandis que Maria Osiadacz, dans une recension du livre de Mierzwiński, parle, quant à elle, de « transfert »<sup>40</sup>. Dans un article publié quinze ans après son livre cité plus haut, Gogłuska substitue au mot « évacuation » le mot « transfert »<sup>41</sup>. Dans un précis synthétique sur l'histoire des Polonais de France, Wiesław Śladkowski présente

---

35. *Dziennik Polski i Dziennik Żołnierza*, Londres, 12 décembre 1944 (coupure de presse annexée au Questionnaire 1, rempli par Hilary Bakalarski).

36. Stanisław Zabięłło, *Na posterunku we Francji* [En poste en France], Pax, Varsovie, 1967, p. 205.

37. Stanisław Gogłuska, *Szkoła polska na Batignolles 1842-1963* [L'Ecole polonaise des Batignolles 1842-1963], Interpress, Varsovie, 1972, p. 34.

38. Michał Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 199.

39. *Le lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946*, Lans, 1976, p. 2 et 13.

40. Maria Osiadacz, « Uczniowie z Villard » [Les élèves de Villard], *Prawo i życie*, Varsovie, 19 septembre 1978.

41. Stanisław Gogłuska, « Tragedia Vercors » [La Tragédie du Vercors], *Kierunki*, Varsovie, 19 juillet 1987.

les choses de la façon suivante: « Le lycée polonais de Paris, *transféré* à Villard-de-Lans près de Grenoble, y a été *réactivé* le 18 octobre 1940. » [c'est moi qui souligne – T. L.]<sup>42</sup> Enfin, Karol Grünberg, dans un chapitre d'un ouvrage collectif sur l'histoire des relations polono-françaises, parle, lui, de « transfert »<sup>43</sup>.

Du côté français, on relève, dans un mémoire dû à un étudiant, un terme nouveau: le « repli » de Paris à Villard<sup>44</sup>. Le préfet de l'Isère, de son côté, parle de « transfert »<sup>45</sup>, tout comme Jobert qui ajoute que les démarches faites par Zaleski à Vichy reçurent le soutien de « l'inspecteur d'académie Jacques Langlade, qui avait enseigné durant d'assez longues années à l'université de Poznań et avait fait sa thèse sur Kochanowski, le Ronsard polonais »<sup>46</sup>.

Reste donc à faire la synthèse de ces points de vue divergents.

La fondation d'un lycée polonais au cœur des Alpes françaises ne saurait être qualifiée de « transfert » planifié, ni d'« évacuation » de Paris à Villard. Personne, en effet, n'a jamais pris l'initiative d'« évacuer » le lycée Cyprian Norwid de Paris vers les Alpes, ni de l'y « transférer ». L'évacuation d'une partie des élèves vers les Pyrénées était conçue comme temporaire, et il n'était en aucun cas prévu d'y installer durablement l'établissement, et les élèves ne restèrent d'ailleurs que très peu de temps à Oloron-Sainte-Marie. Le lycée de Paris avait purement et simplement cessé d'exister, et il était évidemment hors de question qu'il poursuive son activité sous l'occupation allemande. Comme ni l'abbé Cegiełka (c'est certain), ni le directeur Fabierkiewicz (ce l'est presque) n'avaient non plus entrepris de démarches pour recréer le lycée en zone libre, on peut affirmer sans

---

42. Wiesław Śladkowski, *Polacy we Francji* [Les Polonais en France], Wydawnictwo Polonia, Lublin, 1985, p. 169.

43. Karol Górski et al., *Polska – Francja. Dziesięć wieków związków politycznych, kulturalnych i gospodarczych* [Pologne – France. Dix siècles de liens politiques, culturels et économiques], Książka i Wiedza, Varsovie, 1988, p. 463.

44. Christophe Fanjas-Claret. *Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946*, IEP de Grenoble, 1986-1987, p. 1. (Un ouvrage peu apprécié, à cause de ses approximations, par Marcel Malbos et Lucien Owczarek – N.d.T.)

45. Archives départementales de l'Isère: 52 M 309, lettre citée plus haut.

46. Ambroise Jobert, « Les Polonais à Grenoble pendant l'Occupation », *Evocations*, nouvelle série, n° 3, juillet-septembre 1988, p. 129.

risque de se tromper que les termes de « transfert » et d'« évacuation » sont erronés et inappropriés.

Il n'en va pas de même du terme de « réactivation », qui paraît, au contraire, largement justifié, tout comme l'affirmation selon laquelle le lycée de Villard fut la « continuation » de celui de Paris, et ce pour cinq raisons au moins.

La première, il convient de le répéter, est que les deux établissements portaient le même nom.

La deuxième est que l'un comme l'autre étaient destinés en priorité aux jeunes réfugiés de guerre<sup>47</sup>.

La troisième est que le choix de Villard marquait – aux yeux des autorités françaises elles-mêmes – une continuité institutionnelle et juridique. Il est évident que Zaleski n'aurait pas eu gain de cause s'il n'avait pu se prévaloir d'un précédent et d'une autorisation déjà accordée (fût-ce par le gouvernement d'une République qui n'existait plus).

La quatrième est que l'un comme l'autre établissement dépendaient du gouvernement polonais en exil<sup>48</sup>.

La cinquième, enfin, est que le « pénible entretien », mentionné plus haut, entre Zaleski et Fabierkiewicz (et dont Zaleski ne révèle pas le contenu), a probablement porté sur le droit « historique » de l'ancien directeur à diriger un établissement qui était à l'évidence la continuation de celui dont il avait conservé le nom (en dépit de différences manifestes, dues au fait que la France avait perdu la guerre, que la République avait fait place à l'État Français du maréchal Pétain et que le lycée ne pouvait donc fonctionner qu'en zone libre).

---

47. Zaleski écrit (*Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, « Cahier Buchenwald », p. 4) que Kawałkowski, Rose et la direction de la Croix-Rouge polonaise avaient même exigé, en septembre 1940, que soit mis sur pied un lycée « pour les jeunes Polonais qui avaient fui la Pologne ».

Voir aussi Leon Turajczyk, *Spoleczno-polityczne organizacje polskie we Francji* [Les organisations socio-politiques polonaises en France], Varsovie, Książka i Wiedza, 1978, p. 140.

48. Sur le lycée Cyprian Norwid de Paris, voir le chapitre 1.

Sur le lycée de Villard, Karol Zbyszewski écrit dans « Kartki we czwartki » [Feuilles du jeudi], *Dziennik Polski i Dziennik Żołnierza*, Londres, 10 novembre 1983 : « Le lycée fut fondé par le Ministère de l'Éducation du gouvernement polonais de Londres. »

À ces cinq arguments, on peut ajouter ceux avancés en faveur d'une « continuité limitée », que j'ai évoqués à la fin du chapitre premier.

Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans a indéniablement une histoire *sui generis*, qui n'appartient qu'à lui et se limite à la période 1940-1946. Mais il est tout aussi incontestable que cette histoire entretient des liens étroits et visibles avec celle de l'établissement parisien homonyme, qui constitue par conséquent un chapitre préliminaire de l'histoire du « Villard polonais ».



## CHAPITRE 3

# 1940-1943 « Cette école qui n'était pas comme une autre »

Le titre de ce chapitre est emprunté à Wacław Godlewski. C'est lui qui, en 1976, plus de trente ans après la fin de la seconde guerre mondiale, résuma en ces termes le caractère particulier, pour ne pas dire unique, du lycée – celui, voulait-il dire, de « son » époque. Tout ce qui fait du lycée Cyprian Norwid un élément à part entière, quoique spécifique, de l'histoire de Villard-de-Lans, du Vercors, de la Résistance, mais aussi de la Pologne et des Polonais de France, appartient à la période 1940-1943, qui est en quelque sorte la période la plus « villardienne » du Villard polonais, et dont le point final se situe en 1944.

### *Le cadre*

L'histoire du lycée polonais a pour cadre la commune de Villard-de-Lans, dans le massif du Vercors. Cette villégiature d'hiver et d'été, qui est également une station climatique pour enfants, occupe un site pittoresque dans la partie nord du massif (la partie sud faisant partie du département de la Drôme). Villard est généralement qualifié de « bourg », plus rarement de « village », plus rarement encore de « ville ». Son altitude moyenne est comprise entre 1 020 et 1 050 mètres (certaines maisons éloignées du centre étant toutefois plus élevées de deux centaines de mètres), et sa population était de 2 215 habitants en 1936, en incluant les hameaux environnants<sup>1</sup>. En 1940, le bourg seul comptait, sans les rares touristes et vacanciers, entre 1 900 et 2 000 résidents permanents. Quelques centaines de Polonais ne représentaient donc pas un apport négligeable. Aujourd'hui encore, Villard-de-Lans est un « bourg » de province, d'importance

---

1. *La Résistance dans l'Isère 1940-1944*. Dossier documentaire établi par Jean Paquet, Grenoble, 1971, c. VI., p. 66.

modeste puisque le recensement de 1983 ne faisait état que de 3 302 habitants<sup>2</sup>.

Entre les deux guerres, la population était presque uniformément française, les ressortissants étrangers ne constituant en 1936 que 8 % du total (dont cinq personnes d'origine polonaise)<sup>3</sup>. Repliés sur eux-mêmes, plutôt méfiants envers les nouveaux venus, les habitants parlaient français, même si un patois franco-provençal restait en usage dans les hameaux.

L'hiver, les liaisons avec Grenoble, pourtant distante de seulement 32 kilomètres, étaient difficiles, à telle enseigne que les Villardiens – français et polonais – durent, fin 1943 et début 1944, déneiger la route reliant les deux localités. Mais, si le Vercors connaît des hivers rigoureux, l'été y est souvent très chaud. Les Polonais tombèrent vite sous le charme du lieu, et surtout sous celui des montagnes alentour. Ils donnèrent presque tout de suite aux sommets argentés de la chaîne du Gerbier le surnom de *Srebrne Gory* ou *Srebrnogóry* [« Montagnes d'argent »]. Ils gravissaient les cimes voisines (comme la Grande Moucherolle), s'aventuraient le long du torrent de la Bourne, ou se promenaient sur le bas du plateau jusqu'à Lans, où étaient également logés certains de leurs compatriotes. Bref, ils tombèrent amoureux du Vercors et eurent tôt fait de s'habituer à l'air frais et pur de la montagne, à la sévère beauté des Préalpes, de ses rochers et de ses forêts, à la verdure exubérante du printemps et, surtout, à la blancheur éclatante de l'hiver.

### ***L'infrastructure et l'organisation***

C'est donc dans un gros bourg de montagne que furent créés, et que fonctionnèrent plusieurs années, un établissement d'enseignement et un foyer-internat. Cet établissement avait une structure bien définie, un budget, une activité économique qui fournissait le gîte et le couvert.

Nous examinerons successivement le statut juridique de l'établissement, notamment vis-à-vis des autorités françaises et polonaises,

---

2. *Guide du Vercors*, Lyon, 1986, p. 244. (En 2007, la population était de 4 023 habitants. La commune offrait également quelque 20 000 lits aux touristes). (N.d.T.)

3. « La population de Villard-de-Lans à travers quelques recensements du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours », *Information régionale*, Grenoble, 1976, n° 21, p. 21.

puis les questions immobilières, le budget, et enfin l'administration et l'intendance du lycée et de ses internats.

Le statut juridique du lycée est difficile à définir avec précision. Il s'agissait en effet d'un établissement scolaire étranger, privé, doté de sa propre administration et de ses propres programmes, mais contrôlé, sur le plan pédagogique, par le ministère français de l'Éducation nationale (rebaptisé « de l'Instruction publique » à partir de février 1941) et bénéficiant, dès l'origine, d'un régime d'équivalence (entre le baccalauréat décerné à Villard et le baccalauréat français).

D'octobre 1940 à décembre 1942, le lycée fut administré et pris en charge financièrement par le Groupement d'assistance aux Polonais en France – GAPF (en polonais : TOPE, *Towarzystwo Opieki nad Polakami we Francji*). Les autorités polonaises le considéraient comme un établissement secondaire d'État, les fonds provenant du gouvernement polonais en exil à Londres et transitant le plus souvent par la Suisse. La direction (polonaise) du GAPF, qui tenait à ce que ses centres les plus importants restent financièrement indépendants de l'État français, ne leur attribua, durant deux ans, aucune part des subsides qu'elle recevait de lui. Parmi ces centres figuraient le lycée de Villard, l'hôpital de Marseille ainsi que des foyers étudiants de plusieurs villes universitaires<sup>4</sup>. Il est souligné, dans un rapport du GAPF du début de 1942, que le Groupement renonçait volontairement aux aides publiques françaises « afin d'éviter toute ingérence d'agents étrangers dans le domaine de l'assistance à la jeunesse »<sup>5</sup>.

Cette attitude ne fut plus possible à partir de novembre 1942, lorsque la zone libre fut occupée par les armées allemande et italienne. Les contacts avec Londres et la Suisse devinrent en effet moins réguliers, et le GAPF estimait en outre que le « parapluie » des autorités françaises protégerait mieux le lycée des mauvaises surprises que ne manqueraient pas de provoquer ces circonstances nouvelles. Le GAPF demanda donc au gouvernement de Vichy de « prendre en

---

4. Rapport de l'assemblée générale du Groupement d'assistance aux Polonais en France, tenue à Romans (Drôme), 8 novembre 1941, Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 10.

5. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'assistance aux Polonais en France), n° 1, p. 17.

charge » le lycée en tant que foyer, justifiant ainsi sa requête : « Des difficultés de nature financière et la situation générale présente nous ont amenés à prendre cette décision. » Le lycée releva, dès lors, du Service du contrôle social des étrangers (SCSE) sur le plan administratif, et du ministère de l'Instruction publique sur le plan pédagogique<sup>6</sup>. Par lettre en date du 21 décembre 1942, le chef du Service du contrôle social des étrangers déclara « accueillir » le lycée à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1943<sup>7</sup>.

Sur le plan pédagogique, le lycée était déjà contrôlé, et ce depuis l'origine, par les autorités académiques<sup>8</sup>. Ce contrôle était généralement assuré par des professeurs de l'université de Grenoble, amis de Zaleski et de Godlewski : Raoul Blanchard, Jacques Chevalier, Ambroise Jobert, Jacques Langlade et Jean Sarrailh<sup>9</sup>. Je reviendrai plus loin sur les évaluations et les impressions qui ressortent des rapports d'inspection du ministère, ainsi que des ministères des Affaires étrangères et du Travail.

---

6. Lettre de Józef Jakubowski et de Zaleski à Henri Maux, commissaire adjoint à la lutte contre le chômage, 5 décembre 1942, Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 27.

Sur l'allocation pour les internats, voir aussi Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'assistance aux Polonais en France), n° 17.

7. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'assistance aux Polonais en France) n° 1, p. 393.

8. Rapport du Service du contrôle social des étrangers sur l'activité des foyers polonais au cours du 2<sup>e</sup> trimestre 1943 (« Au point de vue études, le lycée dépend du secrétariat d'état à l'Éducation nationale »), Archives départementales de l'Isère : Relations avec l'étranger, Pologne, n° 52 M 309

Voir aussi Archives Zaleski : lettre de Zaleski au ministre, non datée, le priant de bien vouloir « continuer d'accorder votre haute protection au lycée polonais de Villard-de-Lans. »

9. Archives Zaleski : C I, lettre de Zaleski au recteur de l'académie de Grenoble, 21 décembre 1942 ; lettre de Blanchard à Zaleski, 18 janvier 1943 ; lettre de Zaleski à Langlade, 24 janvier 1943 ; lettre de Zaleski à M. Chastand, directeur général du Bureau central d'administration des Polonais, ainsi qu'à M. Aubert, sous-préfet délégué par le ministère de l'Intérieur au contrôle du Groupement d'assistance aux Polonais en France, non datée (probablement septembre 1942).

Archives Malbos : carte de visite de Jean Sarrailh jointe à une lettre non datée, sans doute destinée à Godlewski.

Archives Bozowski : 4. 3. III, notes éparses sur les visites de Jacques Chevalier.

Mais il y avait, à côté de la réalité « juridique », la réalité « concrète » : je veux parler du logement (les internats) et des salles de classe. Jusqu'à la fin de 1942, le lycée était officiellement, aux yeux des autorités françaises, un simple foyer (le « centre 56 bis » du réseau des foyers de réfugiés polonais), de la Croix-Rouge polonaise d'abord, du GAPF ensuite. Des hôtels avec tout leur équipement furent loués à Villard dès octobre 1940, d'autres le furent par la suite, ainsi qu'à Lans à partir de 1942. L'hôtel du Parc et du Château (161 lits), loué à la SARL « hôtel du Parc et du Château », c'est-à-dire, dans les faits, à M. Joseph Guichard, abrita la direction et le secrétariat du lycée, deux classes et l'internat principal. D'autres classes et internats furent ouverts à l'hôtel de la Poste (16 lits), à l'hôtel des Loisirs (47 lits, aujourd'hui hôtel du Centre) et à l'hôtel Fleur des Alpes<sup>10</sup>. À Lans (1942-1944) furent loués l'hôtel Vodiska, l'hôtel Col de l'Arc et une partie de l'hôtel des Tilleuls, tandis qu'une classe était installée à l'hôtel Roseraie<sup>11</sup>. À Villard comme à Lans, tous ces hôtels, ainsi que quelques logements pour le personnel, faisaient l'objet de baux signés avec les propriétaires. L'hôtel du Parc, après un conflit sérieux avec son propriétaire qui voulait dénoncer le bail, dut être réquisitionné le 23 juin 1943 par les autorités françaises pour les besoins du lycée<sup>12</sup>. Mais nous y reviendrons plus loin dans le présent chapitre.

Il est difficile, faute de données, d'établir le budget des internats de Villard et de Lans, comme celui du lycée lui-même (dont une partie était destinée aux dépenses d'enseignement). Ne sont disponibles que des données isolées concernant diverses années ou trimestres. Au quatrième trimestre 1944, par exemple, le budget de l'internat de Villard s'élevait, pour 200 personnes, à 420 550 francs, dont 175 000 francs de loyer (soit 37,6 %) et 202 400 francs de nourriture

---

10. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 27.

Valérie Terrél, *Le lycée Cypryan Norwid de Villard de Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1986, p. 59.

11. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 27.

Entretien 5 (Wiera Anisimow-Bieńkowska, février 1980).

12. Rapport du Service du contrôle social des étrangers sur l'activité des refuges polonais pour le 2<sup>e</sup> trimestre 1943, Archives départementales de l'Isère : n° 52 M 309.

(soit 47,45 %) <sup>13</sup>. Celui de l'internat de Lans s'élevait, pour 112 personnes (élèves, enseignants et autres pensionnaires), à 182 069 francs, dont 52 100 francs de loyer (28,6 %) et 95 344 francs de nourriture (52,4 %), soit une proportion inverse de celle de Villard <sup>14</sup>. On sait également que les deux centres recevaient chaque trimestre une rallonge <sup>15</sup>, ce qui veut dire que les dépenses étaient supérieures au budget initial. Au quatrième trimestre 1943, le budget de l'internat de Villard s'élevait à 376 992 francs <sup>16</sup>. Ces montants, cités à titre d'exemple, sont ceux des dotations consenties par les autorités françaises. Jusqu'à la fin de 1942, le lycée était géré, comme l'on sait, par le GAPF, qui avait inscrit à son propre budget, au premier trimestre 1942, à la rubrique « Etablissements à la charge du GAPF », la somme de 1 885 900 francs, dont 64 330 francs, soit 3,41 % seulement, étaient censés couvrir les « dépenses d'enseignement du lycée » <sup>17</sup>. Étant donné le caractère rustique des « laboratoires de sciences » de l'établissement et les coûts élevés de l'hôpital de Marseille et des quelques bourses pour étudiants, le montant n'était pas négligeable.

Le rapport d'activité du GAPF pour le dernier trimestre 1942 nous apprend que les dépenses d'entretien des résidences universitaires s'élevaient, par personne et par jour, à 31,66 francs à Toulouse, à 32 francs à Montpellier, à 39,55 francs à Grenoble. Dans les simples foyers, ils s'élevaient en moyenne à 26 francs par pensionnaire. Le tarif des internats de Villard était donc relativement élevé, puisqu'il était de 34 francs <sup>18</sup>, mais il était encore insuffisant, compte tenu du fort appétit manifesté par les jeunes, et du fait qu'il était destiné à

---

13. Au cours de la guerre, la valeur du franc change considérablement. Nous suggérons au lecteur de se référer au site Internet de l'INSEE pour connaître les équivalences en euros. (N.d.T.)

[http://www.insee.fr/fr/indicateurs/indic\\_cons/pouvoir\\_achat.pdf](http://www.insee.fr/fr/indicateurs/indic_cons/pouvoir_achat.pdf)

14. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 4.

15. Données pour le 2<sup>e</sup> trimestre 1944: Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie.

16. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 11.

17. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: GAPF (Groupement d'aide aux Polonais en France), n° 1, p. 9.

18. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: GAPF (Groupement d'aide aux Polonais en France), n° 1, p. 8.

couvrir à la fois la nourriture, le loyer, les frais administratifs et les secours financiers<sup>19</sup>

On dit généralement d'une administration, d'une intendance, d'une cantine qu'elles fonctionnent bien quand elles fonctionnent sans accrocs, jusqu'à se faire oublier. À Villard, l'improvisation était la règle, y compris pour l'entretien de l'infrastructure, et cette réalité était encore aggravée par les conditions politiques, psychologiques et matérielles, surtout dans les années 1942-1944 qui furent des années de grande pénurie alimentaire. Nous verrons plus loin comment les choses étaient ressenties par les élèves, mais donnons d'abord la parole à la « direction » du lycée, avant d'évoquer le personnel et les mécanismes de fonctionnement.

Voici comment Zaleski, qui suivait de très près le fonctionnement du lycée, voyait les choses dans les deux premières années. « S'agissant, par exemple, de l'organisation de Villard, ce sont bien “les femmes” qui en constituaient la charpente. En premier lieu, “Inka”, *i.e.* Jadwiga Gostyńska, infatigable et toujours pleine d'humour, de vigueur, de vitalité, nièce de l'ancien président de la R[épublique de] P[ologne] Mościcki, et qui portait sur ses épaules tout le poids de la gestion de l'établissement, puis, plus tard, de la “ferme” qui fut prise à bail ; ensuite, Jadwiga Aleksandrowicz, la surveillante générale, déplaçant beaucoup d'air mais pédagogue idéaliste, pleine de dévouement et d'énergie ; puis Jadwiga Stefanowicz, sérieuse, sage, généreuse, dévouée au “service de l'éducation” ; Zofia Łukasiewicz, un cœur d'or, la bonté incarnée ; Bola Keller, ingénieuse et résolue, sans égale lorsqu'il s'agissait de régler les problèmes avec les “autorités” françaises locales, M<sup>me</sup> l'ingénieur Kozłowska [...], Małgosia Bergerowa, jusqu'à la fameuse cuisinière Kaśka, véritable “Cariatide” de l'établissement. Chose étonnante, jamais il n'y eut chez “les femmes” (ou très rarement) la moindre manifestation d'“hystérie” ou crise de nerfs. [...] En dehors de Villard, à Lans, travaillaient passionnément [...] Potocka, la directrice du foyer, ainsi que Danyszowa et Milecka-Starzyńska à l'annexe du lycée réservée aux filles<sup>20</sup>. »

---

19. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'aide aux Polonais en France), n° 1, p. 17.

20. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 16-17.

Dans cette présentation, remarquable par sa justesse et sa concision, de l'infrastructure « féminisée » du Villard polonais, je passerai pour l'instant sur ce qui concerne les enseignants et surveillants, dont il sera question plus tard, et commencerai par rectifier deux erreurs. Tout d'abord, il est vrai que Michalina Kozłowska assistait son mari dans ses travaux d'intendance, mais c'est lui et non pas elle qui avait le titre d'ingénieur, et c'est lui qui était officiellement l'économiste de l'internat. La seconde erreur a trait au nom de Keeler, ici mal orthographié.

Les « grandes figures » de l'administration du lycée et de l'internat étaient deux femmes, Jadwiga Gostyńska (« Mama ») et Małgorzata Bergerowa, même si la cuisinière Józefowa (dont nul n'a su me dire le nom), le gardien Stefan Boguski, le magasinier Bolesław Skraba (qui était également enseignant) et l'infirmier Marcin Puchała étaient également très « visibles » et jouaient un rôle important dans la vie quotidienne du lycée.

Jadwiga Gostyńska, vétérinaire de profession, n'exerçait pas – comme elle l'écrit elle-même – la fonction de « responsable de l'intendance »<sup>21</sup>, ni celle – comme l'écrit son subordonné – celle d'« intendante de l'établissement »<sup>22</sup>. Elle était officiellement « économiste » de l'internat, et son adjoint était Tadeusz Steffen<sup>23</sup>. Tous deux formaient d'ailleurs, dans les faits, un couple, et se marièrent en Pologne après la guerre.

Selon la règle fixée par les autorités vichyssoises, le gestionnaire de l'internat était un Polonais, son directeur administratif un Français (à Villard, c'était M. Fabre qui occupait ce poste « invisible »). Ce directeur, aux fonctions passablement théoriques, était assisté d'un comptable, également français (René Constantin), dont l'adjoint était polonais (Michał Mierzwiński, puis Rudolf Cyganek). Dans les faits, tout le travail reposait sur le gestionnaire polonais, Jadwiga Gostyńska. Parfois, il fallait bien se passer de l'aide des titulaires

---

21. Questionnaire 8 rempli par Jadwiga Gostyńska.

22. M. Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi battirent des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 197.

23. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE, n° 11.



français, peu enclins à prendre des risques, pour discuter d'arrachepied avec la police française. L'énergique et courageuse Jadwiga Gostyńska, à la langue bien pendue, était alors parfaitement à son affaire – selon le témoignage de Henryk Jabłoński<sup>24</sup>.

Selon les souvenirs de « Mama », sept personnes, en plus d'elle-même, travaillaient à l'intendance : quatre aides-cuisinières, un chauffagiste, un chauffeur et un mécanicien<sup>25</sup>. La vérité est qu'elles étaient plus nombreuses : en 1943, les cuisines employaient huit personnes (cuisinières, commis, plongeurs). Il y avait également plusieurs gardiens, des blanchisseuses, ainsi qu'Andrzej Kaliciak, un paysan qui s'occupait de la ferme du lycée, quinze hectares situés aux Geymonds, à quelque trois kilomètres de Villard<sup>26</sup>. Il y avait enfin Tadeusz Steffen, Marian Kozłowski et Michał Mierzwiński, mentionnés plus haut.

Les salaires de ces employés étaient relativement modestes, mais il s'y ajoutait des avantages en nature non négligeables (logement, nourriture). Ceux qui faisaient un travail physique gagnaient, vers la fin de 1943, entre 260 et 450 francs par mois ; Kozłowski, Mierzwiński et Steffen gagnaient 520 francs, Skraba 540 francs, Jadwiga Gostyńska 650 francs<sup>27</sup>.

Les appréciations sur le travail de l'économiste, et en particulier sur son efficacité, son esprit d'initiative et son habileté pour

---

24. Entretien 4 (Henryk Jabłoński). Historien de formation, membre du parti socialiste polonais depuis 1931, Henryk Jabłoński (1909-2003) combattit dans l'Armée polonaise en Europe de l'Ouest pendant la Seconde Guerre mondiale, adhéra au Parti ouvrier unifié polonais après 1945, fut élu député, puis membre du comité central du Parti de 1948 à 1981, avant d'exercer la fonction, essentiellement honorifique, de président du Conseil d'Etat de la République populaire de Pologne (c'est-à-dire de chef de l'Etat) de 1972 à 1985.

25. Questionnaire 8 rempli par Jadwiga Gostyńska.

26. En novembre 1943, six personnes travaillaient dans l'administration du lycée (le directeur, son adjoint, un comptable, un économiste, une secrétaire et un médecin) et seize faisaient partie du personnel auxiliaire (une cuisinière, cinq employés des cuisines, quatre garçons de courses, un menuisier, un chauffeur-mécanicien, un infirmier, une couturière, deux ouvriers agricoles et un comptable français). Source : Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'aide aux Polonais en France), n° 3.

27. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE (Service central du contrôle des étrangers), n° 11.

l'approvisionnement en nourriture, étaient en général des plus élogieuses<sup>28</sup>. L'inspection effectuée les 15 et 16 novembre 1943 par E. Oksa au nom du GAPF fut également positive, malgré une critique sévère de la gestion des magasins : son auteur jugeait « inadmissible, du point de vue du contrôle interne aussi bien qu'externe », que la même personne tienne le livre des magasins et celui de la cuisine. Cette pratique, soulignait l'inspecteur, ne permettait pas d'établir les dépenses réelles par personne et par jour<sup>29</sup>.

La direction de l'établissement se penchait de temps à autre sur les questions d'intendance. Non pas Zaleski, souvent absent de Villard, mais Godlewski, qui supervisa, par exemple, en novembre 1940, l'« acquisition d'un grand chaudron pour faire cuire la soupe »<sup>30</sup>, puis, au premier trimestre de 1941, les achats de charbon, de bois de chauffage, de chaussures, de linge et de vêtements pour les élèves et les professeurs<sup>31</sup>.

Le secrétariat du lycée était assuré par la scrupuleuse Małgorzata Bergerowa, qui avait auprès du corps enseignant une réputation justifiée de secrétaire idéale<sup>32</sup>. Lorsqu'elle s'absentait de Villard ou lorsqu'elle était malade, tous les enseignants et employés de l'établis-

---

28. Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 176.

Michał Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 197.

Questionnaires 26 rempli par Stanisław Sadowski et 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

29. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'aide aux Polonais en France), n° 3. Selon le rapport d'inspection, « toute la gestion des magasins [devait] être revue de fond en comble. Cette question a déjà été soulevée dans un précédent compte rendu-verbal de la commission d'inspection. » [souligné par moi – T. L.] À l'automne 1944, le foyer de Villard devait au GAPF la somme de 100 944 francs. D'autres enseignants ou employés du lycée étaient également endettés : Jadwiga Gostyńska pour 179 500 francs, Stefan Polaczek pour 1 700 francs, Włodzimierz Tarło-Maziński pour 20 000 francs. Les dettes des deux premiers nommés furent annulées le 1<sup>er</sup> novembre 1944 (Archiwum Akt Nowych : GAPF, n° 9).

30. Archives Malbos : notes dans l'agenda de Godlewski à la date du 3 novembre 1940.

31. Archives Malbos : notes dans l'agenda de Godlewski aux dates des 4 février et 21 mars 1941.

32. Entretien 14 (Marcel Malbos, octobre 1988).

sement étaient soudain perdus, tant elle classait de façon rigoureuse, dans un ordre parfait, la documentation et la correspondance.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les avis aient été concordants à l'époque: le bon fonctionnement de l'établissement reposait en grande partie sur quatre personnes qui n'étaient pourtant pas des professionnels: deux hommes, le directeur et son adjoint, et deux femmes, Jadwiga Gostyńska et Małgorzata Bergerowa.

### *Le corps enseignant*

La composition du corps enseignant varia beaucoup au cours des six années d'existence du lycée, de même que sa qualité professionnelle et morale. Le groupe le plus ancien, qui donna sa personnalité à l'établissement entre 1940 et 1944, se composait de onze personnes, dont seules quelques-unes restèrent jusqu'en 1946. Il s'agissait, outre Zaleski et Godlewski, d'Ernest Berger, de l'abbé Bronisław Bozowski, de Kazimierz Gerhardt, de Jan Harwas, de Zofia Łukasiewicz, de Marcel Malbos, de Jadwiga Stefanowicz, de Włodzimierz Tarło-Maziński et de Józef Żmigrodzki. C'étaient, à l'exception de Bozowski et de Żmigrodzki qui ne rejoignirent l'équipe qu'à l'automne 1941, les « fondateurs » du lycée. Les autres enseignants et surveillants, y compris la très controversée Jadwiga Aleksandrowicz, furent des personnages somme toute secondaires.

Ces enseignants avaient suivi, avant d'arriver à Villard, des chemins très divers, parfois détournés. La plupart étaient animés d'une véritable vocation sociale et pédagogique. Beaucoup étaient déjà plus ou moins expérimentés, mais il y avait aussi des néophytes. Ce qui est certain, c'est qu'une nette majorité d'entre eux voulait, et ce dès le début, égaler les meilleurs, les fortes personnalités qu'étaient Zaleski et Godlewski. Le fait que le *Dictionnaire biographique polonais* comporte des notices sur deux membres du corps enseignant du lycée (Harwas et Tarło-Maziński) atteste le haut niveau des « fondateurs », et Zaleski les rejoindra probablement lorsque paraîtra le tout dernier volume. Si Godlewski n'y figure pas, c'est parce qu'il était encore vivant, et trop jeune, lorsqu'est paru le tome comprenant la lettre G; nul doute qu'il figurera dans la deuxième édition.

Zygmunt Lubicz-Zaleski, le premier et, de loin, le plus âgé des deux « pères fondateurs », était né en 1882 dans la région de Radom.

Atteint dans son enfance d'une grave maladie, il fut toute sa vie d'une santé précaire, à laquelle il suppléa par une volonté de fer. Esprit universel et encyclopédique, il étudia l'architecture à l'École polytechnique de Varsovie et le piano au conservatoire de la même ville, qui faisait alors partie de l'empire russe. Sensible aux formes et aux couleurs, doté d'une excellente oreille, c'était un pianiste brillant. Il n'avait pas trente ans lorsque le goût du journalisme, de l'action publique et de la poésie l'amena à s'orienter vers la critique littéraire, l'histoire de la littérature polonaise et celle des liens culturels avec la France. Il demeura, jusqu'à la fin de sa vie, fidèle à la littérature et à son histoire, écrivit des poèmes lyriques et méditatifs, ainsi qu'une pièce de théâtre qui fut publiée en 1932<sup>33</sup>.

Outre son intérêt pour l'architecture, la musique et, surtout, la littérature, Zaleski avait deux autres passions : l'enseignement et la politique. Entre la révolution manquée de 1905-1907 (il vécut la majeure partie de cette époque à Paris et à Munich) et la première guerre mondiale, il enseigna la littérature dans des pensionnats de Varsovie. Puis, de retour à Paris, il donna des cours de langue et littérature polonaise entre 1914 et la fin des années 1920 à l'École des hautes études sociales, à l'École nationale des langues orientales vivantes et à la Sorbonne. Il soutint son doctorat de littérature à l'université Jagellonne de Cracovie en 1927 et, deux ans plus tard, sa thèse d'habilitation à l'université de Varsovie, où il devint professeur en 1938, l'année même où il fut nommé docteur *honoris causa* des universités de Montpellier et de Lille. Estimé et renommé dans les milieux universitaires français comme humaniste et homme de grande culture, il remplit remarquablement dans les années 1930 son rôle, conforme à sa vocation, de passeur entre les civilisations française et polonaise, en

---

33. *Literatura polska. Przewodnik encyklopedyczny* [La littérature polonaise. Guide encyclopédique], tome II (N-Ż), Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Varsovie, 1985, p 667.

Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1 (des notes biographiques assez abondantes sur Zaleski, sans doute de la main de son épouse, ont été intégrées au texte dactylographié).

qualité de délégué en France du ministère polonais de l'Instruction publique<sup>34</sup>.

Zaleski eut très tôt une activité politique. Membre du groupe clandestin « Zet », engagé dans la lutte pour l'indépendance, il fut emprisonné plusieurs mois en 1904 à la citadelle de Varsovie. Pendant la première guerre mondiale, il était très proche du parti Démocratie Nationale et fut un proche collaborateur de son leader Roman Dmowski au Comité national polonais à Paris ainsi qu'à la Conférence de la paix. Il adhérait à la philosophie politique positiviste que représentait selon lui la Démocratie nationale, dont il partageait également l'antisémitisme « intellectuel et politique », mais celui-ci faiblit nettement chez lui au fil des ans, notamment après sa prise de distance, vers 1924, d'avec la Démocratie nationale<sup>35</sup>.

Il semble que, tout en restant proche de la droite nationaliste, tant polonaise que française, et de la droite catholique en particulier, Zaleski se soit quelque peu rapproché, dans les années 1930, du régime de Sanacja. Il est en revanche malaisé de le classer dans une catégorie bien établie pendant la seconde guerre mondiale. Il était généralement considéré comme un catholique de droite traditionaliste, mais aussi comme un humaniste imprégné d'un zeste de mysticisme, voire de romantisme messianique, et comme un fervent

---

34. Stanisław Zabiello, *Na posterunku we Francji* [En poste en France], Pax, Varsovie, 1967, p. 194.

*Literatura polska. Przewodnik encyklopedyczny* [La littérature polonaise. Guide encyclopédique], tome II (N-Ż), p. 667.

Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1.

Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: Consulat honoraire de la République de Pologne à Monaco, n° 37, correspondance de Zaleski avec le consul Oxner, 1938, p. 9-12. À partir des années 1930, Zaleski vécut, sauf entre 1940 et 1945, au 59 rue Boissière, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

35. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Dziennik* [Journal], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10021/7, p. 27, 36, 97, 115, et 10021/6, p. 97. Zaleski eut, durant la Première Guerre mondiale, de nombreuses conversations à Paris avec Stanisław Posner.

patriote de la culture polonaise. Henryk Jabłoński voit en lui, non sans raison, un homme inclassable<sup>36</sup>.

Malgré son côté romantique, Zaleski concevait les objectifs et les missions du lycée de façon très pragmatique. Il considérait que l'héroïsme véritable ne consistait pas à franchir dans l'improvisation les Pyrénées pour gagner l'Espagne et se retrouver entre les mains des franquistes, mais à « survivre et s'instruire, afin de préparer l'avenir du pays »<sup>37</sup>.

Zaleski était certes catholique, mais il n'était en aucune façon cléricale. Lorsque fut célébré, en 1942, le vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de Pie XII, il organisa le 14 mai une cérémonie à Villard, mais souligna dans son allocution liminaire que le lycée était « un établissement laïc qui, en ce jour, s'uni[ssai]t au monde catholique pour honorer le Saint-père »<sup>38</sup>.

En résumé, une chose est indéniable : Zaleski était une personnalité riche et haute en couleurs, voire fascinante, un homme de grande culture et de grand charisme.

Si, donc, le premier directeur du lycée dominait nettement, de l'avis de tous, son entourage, Wacław Jan Godlewski, qui fut son adjoint et qui lui succéda à partir de 1943, sut, quant à lui, nouer des contacts plus étroits avec les jeunes, et c'est lui qui, pendant plus de trois ans, porta le poids principal de la direction de l'établissement.

Né en 1906 à Upita, près de Poniewież, c'était un Polonais de Samogitie (ouest de la Lituanie), issu d'une famille de petits propriétaires fonciers. Il alla d'abord à l'école russe, puis au lycée polonais de Poniewież, en Lituanie désormais indépendante. Il séjourna ensuite brièvement en Pologne, avant de partir en 1926 étudier les langues, l'histoire et la littérature à Montpellier et à Paris. Revenu pour un bref

---

36. Entretien 4 (Henryk Jabłoński, novembre 1979).

Voir également la conférence de Zaleski en mai 1942 au Grand Hôtel de Grenoble sur « Le rôle civilisateur de la Pologne » (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Consulat de la République de Pologne à Monaco, n° 42, p. 26).

37. Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 190.

38. Compte rendu paru dans la publication clandestine *Biuletyn katolicki* [Bulletin catholique], ronéoté, 1942, n° 6, p. 18, Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 80.

séjour dans la propriété familiale, il retourna en 1929 en France, où il s'installa définitivement. Il y termina ses études de philologie, puis de philosophie, et obtint en 1931, grâce à Zaleski, le poste de lecteur de polonais à l'université de Lille, ce qui lui permit de rencontrer la jeunesse ouvrière du bassin minier. Pendant l'année universitaire 1939-1940, il coordonna, à la demande de Zaleski, l'activité des lecteurs de polonais dans les universités françaises, avant de contribuer comme l'on sait, à l'automne 1940, à la création du lycée de Villard<sup>39</sup>.

Godlewski était un homme intègre, consciencieux, extrêmement travailleur, dévoué corps et âme à l'établissement. Il enseignait l'histoire et la littérature polonaise (il était fasciné, comme Zaleski, par le romantisme polonais et écrivait lui-même, en secret, des poèmes « romantisants »), s'occupait de pédagogie et de finances, de fournitures et de chaussures, de la santé des élèves et de leur sort après le baccalauréat. Il s'épuisait à la tâche, malgré les mises en garde de ses collègues et de Zaleski lui-même<sup>40</sup>.

Godlewski n'appartint jamais à aucun parti politique, et ses sympathies allaient sans nul doute au maréchal Piłsudski – davantage, il faut le souligner, qu'aux « pilsudskistes sans Piłsudski ». « Wacuś » (diminutif de Waclaw), comme l'appelaient de nombreux élèves, était profondément croyant, et l'abbé Bozowski disait de lui, sans doute de façon exagérée, qu'il était un « prêtre manqué »<sup>41</sup>.

Il est temps de consacrer maintenant quelques paragraphes à celui qui, après les deux pères fondateurs, incarnait peut-être le plus le lycée : l'abbé Bronisław Bozowski (surnommé « Bozower » par les élèves). Il ne fut aumônier que deux ans, entre 1941 et 1943, succédant au myope et chétif jésuite Chechelski, « très savant et très travailleur » mais piètre pédagogue, et qui ne sut jamais s'acclimater à un milieu scolaire qu'il finit par quitter au bout d'un an<sup>42</sup>.

---

39. Daniel Beauvois, *Waclaw-Jean Godlewski, Un maître et un mécène*, Forum « La Polonité », Lille, mars 1984, p. 31-32.

40. Archives Malbos : lettres de Zaleski à Godlewski, 30 décembre 1940, et de Domański à Godlewski, 31 décembre 1940.

41. Archives Bozowski : 1. 2. V, notes de l'abbé Bozowski.

42. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 17-18.

Bronisław Bozowski était né en 1908 à Varsovie, dans une famille désargentée de l'aristocratie terrienne, mais il évoquait volontiers ses origines et était fier de ses trésors ancestraux. Entré en 1926 au séminaire de Varsovie, il dut passer de longues années en sanatorium, ayant contracté une tuberculose dont il conserva des séquelles ainsi qu'une légère tendance à l'hypocondrie dont il plaisantait lui-même. Ordonné prêtre en 1931, il étudia le droit canon à l'université de Varsovie et, vers la fin des années 1930, voyagea beaucoup en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en France, en Italie, tous pays dont il comprenait et pratiquait les langues. C'était un homme d'une vaste culture, qui avait lu dans le texte les ouvrages de théologie, de philosophie et d'histoire. Lorsque la guerre le surprit en France, il avait à son actif une expérience de préfet des études à Rabka et à Kuźnice<sup>43</sup>.

Arrivé à Villard à l'automne 1941, Bozowski y resta deux ans. Il y revint à l'automne 1944 et resta trois années comme aumônier du collège-internat (français) « Stella Matutina », mais rendait souvent visite au lycée polonais, animant des retraites pour les élèves<sup>44</sup>. Sa venue en 1941 n'était pas un hasard. Lorsque Zaleski s'était séparé de Chechelski, il s'était mis en tête de trouver un aumônier susceptible d'avoir un bon contact avec des élèves quelque peu atypiques, et avait eu la chance de tomber sur quelqu'un qui lui était chaudement recommandé. Il écrit dans ses souvenirs : « À la place de l'abbé Chechelski, j'engageai à Villard l'abbé Bozowski, homme charmant et intelligent, presque captivant, souvent malade mais très aimé des jeunes et de nous (sa candidature m'a été soumise à Lourdes par M<sup>gr</sup> le cardinal Hlond)<sup>45</sup>. »

Une autre grande figure du lycée fut Jan Harwas, né en 1909 en Westphalie, et qui n'avait jamais enseigné avant son arrivée à Villard. Formé à la philologie classique et à la sociologie (auprès du grand professeur Florian Znanięcki), philosophe par goût (il avait écrit une thèse de doctorat sur Plotin, qu'il ne put soutenir en raison de la guerre), c'était également un polyglotte et un esprit universel. Bien que n'étant pas enseignant de profession, il avait exercé à Lille, entre 1938 et 1940,

---

43. Jan Pałyga, « Bronek », *Królowa Apostołów*, 1987, n° 6 (64), p. 13.

44. Archives Bozowski : 4. 3. III, brouillon partiel des réponses de l'abbé Bozowski à un questionnaire.

45. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 18.



les fonctions de chef du service culturel du consulat de Pologne. Catholique, il se passionnait pour les grands sujets de la philosophie chrétienne. Durant son séjour à Villard, où il enseignait le latin, il traduisit en polonais *Humanisme intégral* de Jacques Maritain<sup>46</sup>.

Kazimierz Gerhardt, né à Lwów, qui enseignait la physique et la chimie, était ingénieur de formation et travaillait, avant-guerre, dans l'industrie, mais avait aussi une expérience pédagogique, puisqu'il avait été assistant à l'École polytechnique de sa ville natale et avait enseigné un an au lycée Cyprian Norwid de Paris. S'adaptant aux impondérables, il prenait son travail très au sérieux, avec un grand sens des responsabilités. Très sociable et doté d'un humour très particulier, il aimait à s'habiller et à se comporter « à l'anglaise »<sup>47</sup>.

Une autre personnalité intéressante était Zygmunt Włodzimierz (il employait de préférence ce second prénom) Tarło-Maziński, ingénieur en électrotechnique et docteur en philosophie, qui avait fait une carrière peu banale d'officier (dans l'armée du tsar entre 1914 et 1918, puis dans l'armée polonaise jusqu'en 1920). Pédagogue, historien et philosophe, admirateur de Józef Maria Hoene-Wroński (mathématicien et philosophe polonais établi en France en 1801), c'était un franc-maçon porté sur l'ésotérisme ainsi qu'un théoricien et propagateur du synarchisme. Il avait été, entre 1919 et 1923, le premier inspecteur scolaire de la Pologne indépendante pour la région de Białystok, puis avait enseigné à Varsovie, à partir de 1925, dans des lycées techniques<sup>48</sup>.

Nous avons déjà amplement évoqué, dans les deux chapitres précédents, la pédagogue née qu'était Zofia Łukasiewicz, affectueusement surnommée « Amibe » par ses élèves. Originnaire de Podolie, elle avait étudié à la faculté de mathématiques et de sciences naturelles de l'université Jean-Casimir de Lwów, puis enseigné, entre 1932 et 1938, la chimie et la biologie dans deux établissements réputés de Varsovie :

---

46. *Polski Słownik biograficzny* [Dictionnaire biographique polonais], tome IX, cahier 41, p. 302.

47. Michał Mierzwiński, *Tam też biły polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 199-201, 205, 225-226.

Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 17.

48. *Polski Słownik biograficzny* [Dictionnaire biographique polonais], tome XX/2, cahier 85, p. 300-302.

le lycée Emilia Plater (n° XII) et le lycée Maria Konopnicka (n° XI). Séjournant en 1938-1939 chez son frère qui était alors ambassadeur de Pologne en France, elle avait enseigné à partir du 3 novembre 1939 au lycée Cyprian Norwid de Paris<sup>49</sup>.

Le second pilier féminin du Villard polonais était Jadwiga Stefanowicz, née Ambroziewicz, que les élèves avaient surnommée « Rebecca ». Elle était née en Ukraine, dans une famille de propriétaires terriens, et l'on disait qu'elle avait des ancêtres arméniens. Elle avait fait ses études secondaires à Neuchâtel, en Suisse, puis suivi un cursus d'études romanes aux universités de Varsovie, Nancy et Dijon, et enseigné le français aux lycées de Bydgoszcz et de Włocławek. Retournée en 1938 à Dijon comme lectrice de polonais à l'université, elle y avait été recrutée par Zaleski, qui tenait en haute estime sa science, ses qualités pédagogiques et sa culture personnelle. Elle enseignait à Villard le polonais et, accessoirement, le français, mais sa fonction essentielle fut sans nul doute celle de surveillante de l'internat des filles<sup>50</sup>.

Le troisième directeur du lycée fut, à partir du printemps 1944, Ernest Berger, sous-directeur depuis 1941, mais qui avait surtout été, au cours de la période qui nous intéresse, un excellent professeur de mathématiques, en même temps que le fondateur et le chef universellement admiré de la chorale. Silésien de la région de Zaolzie, il avait dirigé avant-guerre un chœur de jeunes qui se produisait dans diverses villes de la région – une pratique très répandue dans les milieux musicaux polonais de Silésie. Très travailleur, il organisait avec une parfaite rigueur son temps et celui de ses élèves, composant et arrangeant à ses moments perdus des chants populaires, patriotiques ou religieux<sup>51</sup>.

---

49. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

50. Questionnaires 17 rempli par Zofia Łukasiewicz et 32 rempli par Jadwiga Stefanowicz.

Archives Bozowski : 4. 3. I, notes de l'abbé Bozowski.

51. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 17.

Michał Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 205.

Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 78 (*Śpiewnik Polski* [Recueil de chants polonais], Grenoble, 1941) et n° 79 (*Bielany*).

Archives Malbos : lettre de Berger à Zaleski, Villard, 26 août 1941.

Józef Żmigrodzki ne demeura que deux ans à Villard, de 1941 à 1943, mais il n'en fut pas moins l'un des enseignants « historiques » de l'établissement. Sans doute parce qu'il y dirigea, comme nous le verrons plus tard, l'organisation militaire clandestine, mais également parce qu'il était un remarquable pédagogue, et probablement aussi parce qu'il appartenait à l'espèce des socialistes idéalistes. Il avait eu Marcelli Handelsman comme professeur d'histoire à l'université de Varsovie, et avait enseigné, entre 1932 et 1939, dans des établissements secondaires à Piotrków, Łęczycza, Łask et Kalisz (où il était resté les cinq dernières années)<sup>52</sup>.

J'ai déjà mentionné Marcel Malbos. Ami de Godlewski, polonophile depuis les tout débuts de sa vie étudiante, il connaissait bien la Pologne et les Polonais de France, et Villard fut son premier poste comme professeur de français. C'était le plus jeune enseignant de l'équipe: il avait eu vingt-cinq ans quelques jours seulement après l'inauguration solennelle de l'établissement. Parallèlement à ses fonctions d'enseignant et de maître d'internat, il achevait ses études à l'université de Grenoble, où il se rendait régulièrement. Méridional du Languedoc, énergique, plein d'entrain et d'humour, omniprésent, il apporta une contribution notable au rajeunissement du corps enseignant<sup>53</sup>.

Il faut encore citer, parmi les membres du groupe des « fondateurs », Jadwiga Aleksandrowicz et Tadeusz Steffen, ainsi que, pour la section réservée aux filles qui fut ouverte en 1942, Małgorzata Danysz, Maria Giedroyć-Gilowska et Wiera Anisimow.

La préférée de Zaleski – pour un temps seulement! – était Jadwiga Aleksandrowicz, femme austère, énergique, travailleuse, d'une grande compétence, mais sèche et dictatoriale. Enseignante et inspectrice de l'enseignement en prison avant la guerre<sup>54</sup>, elle avait été nommée surveillante générale du lycée de Villard par la direction de la Croix-Rouge polonaise en France, et faisait également des cours sur

---

52. Archives Malbos: notes dans l'agenda de Godlewski, 25 octobre 1941. Entretiens 4 (Henryk Jabłoński, novembre 1979) et 12 (Kazimierz Szulmajer, juillet 1984).

53. Archives Malbos: notes autobiographiques et lettres de Marcel Malbos à sa mère.

54. Stanisław Zabiełło, *Na posterunku we Francji* [En poste en France], Pax, Varsovie, 1967, p. 205.

la Pologne contemporaine. On la disait « fille d'un comte ruiné »<sup>55</sup>, et elle se faisait remarquer par le véritable culte qu'elle rendait à Piłsudski ainsi que par son apologie constante du régime de Sanacja. Elle ne resta que deux ans à Villard, étant incapable, en dépit d'une indéniable bonne volonté, de s'adapter aux conditions spécifiques liées à la guerre. Elle maintenait, de par ses fonctions, une correspondance sur les questions pédagogiques, ce qui faisait d'elle, *de facto*, la co-responsable du secrétariat du lycée<sup>56</sup>.

Tadeusz Steffen, ingénieur électricien de formation, était surnommé, du fait de sa petite taille, « Petite Coudée » (par référence au surnom du roi Ladislas, de la dynastie des Piast, qui régna de 1320 à 1333). Arrivé à Villard le 1<sup>er</sup> octobre 1942, il enseignait à temps partiel, bien que dépourvu de qualification pédagogique, la physique dans les classes de gymnase, mais son activité principale consistait à diriger l'internat des garçons à l'hôtel du Parc ainsi qu'à seconder Jadwiga Gostyńska à l'économat. Il était, tout comme Malbos, omniprésent<sup>57</sup>.

La première directrice de la section des filles, lorsque celle-ci fut ouverte à Lans, fut Małgorzata Danysz, qui enseignait la chimie et la biologie. La seconde fut Helena Milecka, qui enseignait les mathématiques<sup>58</sup>.

Maria Giedroyć-Gilowska, pédagogue de grande expérience, avait fait des études de sciences humaines à l'université de Varsovie jusqu'en 1931, et enseigné l'histoire de 1924 à 1934 aux lycées de Grodno, Sulejów, Zawiercie et Piotrków. Entre 1934 et 1940, elle avait donné des cours de polonais en Belgique puis en France. Elle

---

55. Archives Bozowski: 1. 2. X, notes sur les personnes de Villard.

56. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n<sup>o</sup> 82 et 457.

57. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE (Service central du contrôle des étrangers), n<sup>o</sup> 27.

Lettre écrite le 21 octobre 1945 par un certain « Andrzej ».

Questionnaire 33 rempli par Tadeusz Steffen.

58. Entretien 5 (Wiera Anisimow-Bieńkowska).

Au printemps 1941, Małgorzata Danysz travaillait comme bibliothécaire au camp de Garrigues (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: Consulat de la République de Pologne à Nice, n<sup>o</sup> 50, p. 38).

était arrivée en 1943 à Lans, où elle enseignait l'histoire-géographie et la civilisation polonaise<sup>59</sup>.

Née en 1912 (ou en 1908?), Wiera Anisimow, originaire de Siedlce, qui avait étudié jusqu'en 1936 au département des langues romanes de l'université de Varsovie et qui enseignait le français et le latin, exerça une grande influence sur les élèves de la section ; elle avait exercé dans des établissements secondaires de Siedlce et de Varsovie de 1931 à 1938 et était arrivée à Lans en 1943<sup>60</sup>.

On peut également mentionner, parmi le corps enseignant, certains personnages qui appartiennent à l'histoire du lycée ainsi que dans la mémoire collective de ses élèves (dont il sera question un peu plus longuement par la suite), mais aussi des figures plus ternes ou plus fugitives (comme Maria Czajkowska et M<sup>me</sup> Lombard, ou comme Marian Kozłowski). Les professeurs d'anglais peu compétents qu'étaient Tadeusz Ćwikliński et Bolesława Keelerowa (surnommée « le moustique aux cheveux d'or »<sup>61</sup>) ne se signalèrent par rien de particulier, mais certains autres enseignants étaient plus pittoresques. C'était le cas, par exemple, de Jan Budrewicz, soi-disant ingénieur mais en réalité simple ancien élève de l'École polytechnique de Varsovie, mathématicien médiocre mais bon professeur d'éducation physique et sportif émérite<sup>62</sup> ; de Philippe Blanc, ardent patriote français, scout jovial et chaleureux, qui enseigna sa langue maternelle de 1941 à 1944<sup>63</sup> ; de Bolesław Skraba, personnage simple et sans façons,

---

59. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 418.

60. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 416.

Selon un document consulaire provenant du Maroc où Wiera Anisimow avait fait un séjour à l'été 1939, elle était née le 9 octobre 1908 (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Consulat honoraire de la République de Pologne à Casablanca, n° 111).

61. Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 174.

Entretiens 2 (Aleksander Metelski, juin 1959) et 5 (Wiera Anisimow-Bieńkowska, février 1980).

62. Entretiens 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959) et 2 (Aleksander Metelski, juin 1959).

63. Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1986, p. 82 et 84.

à l'accent légèrement montagnard, qui enseigna les mathématiques tout en faisant fonction de magasinier de l'internat<sup>64</sup> ; de Michał Dusza, à la mise toujours « impeccable », soigné jusqu'à l'excès, et qui s'efforçait, malgré les conditions difficiles dues à la guerre, d'écrire sa thèse de doctorat d'histoire<sup>65</sup>.

Le corps enseignant des années 1940-1943 fut donc un univers contrasté, intéressant, fruit du hasard bien que, dans une certaine mesure, « constitué de façon raisonnée » par Zaleski.

Aborder la question de la qualité des enseignants de Villard, c'est aborder celle de leur pratique pédagogique (au lycée) et de leur attitude en tant que surveillants (à l'internat). Bon nombre d'entre eux avaient déjà enseigné dans le secondaire, mais il y avait entre eux des différences importantes. Certains concevaient leur cours à la manière d'universitaires (Zaleski, Godlewski, dans une certaine mesure Jadwiga Stefanowicz et Kazimierz Gerhardt), d'autres les préparaient de façon plus scolaire (Zofia Łukasiewicz, Jadwiga Aleksandrowicz, l'abbé Bozowski, Wiera Anisimow, Maria Gilowska, Józef Żmigrodzki). Il y avait aussi un petit groupe d'« amateurs », sans formation ni expérience pédagogique, ainsi que des personnes aux très faibles compétences générales (comme Bolesława Keeler, Tadeusz Steffen, Jan Budrewicz, Tadeusz Ćwikliński). Le niveau n'était donc pas homogène et ne pouvait l'être, quelle que soit la bonne volonté de chacun et son aspiration à prendre exemple sur les meilleurs.

Mais le pire était l'absence de sens psychologique, pourtant indispensable à toute activité éducative dans le cadre quotidien d'un internat. Les élèves appartenaient à une jeunesse qui méritait le qualificatif de difficile, car vivant dans des conditions difficiles, et avaient affaire à des adultes dont peu, avant la guerre, avaient exercé dans des pensionnats ou des internats, et qui devaient donc largement improviser, en se fiant à leur intuition. Jadwiga Aleksandrowicz était favorable à

---

64. Il fut également surveillant de la troisième année de gymnase durant l'année scolaire 1941-1942 (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 83 ; SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 27).

Entretien 2 (Aleksander Metelski, juin 1959)

Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 175.

65. Archives Malbos : accusé de réception de l'allocation obtenue pour l'élaboration de la thèse de doctorat, 16 décembre 1943.

une discipline stricte, à base d'injonctions et d'interdictions. Malbos, Żmigrodzki, Berger à Villard, l'abbé Czajka et Helena Milecka à Lans, étaient partisans, semble-t-il, d'une attitude plus indulgente, accompagnée cependant d'un contrôle assez strict de la vie à l'internat, y compris les loisirs. Zaleski, Godlewski, Jadwiga Stefanowicz, Zofia Łukasiewicz, l'abbé Bozowski et Wiera Anisimow entendaient privilégier la persuasion, la confiance, la franchise, la discipline librement consentie. Nous verrons plus loin le jugement que portaient les élèves sur la mise en pratique de ces principes. Godlewski organisait dans les internats des causeries pédagogiques<sup>66</sup>, avait des entretiens réguliers avec les maîtres d'internat, et l'on sait que Jadwiga Stefanowicz et Zofia Łukasiewicz faisaient de même. Godlewski note dans ses carnets, à la date du 3 novembre 1940, les grandes lignes de l'entretien qu'il doit avoir avec Budrewicz, alors responsable de l'internat des garçons. « Pour l'entretien avec M. Bdcz. 1) observation du règlement (sommeil, allées et venues), 2) observation de l'ordre (nett[oyage]), 3) réception du courrier, 4) remarques des ens[eignants], 5) ne pas provoquer de dissensions parmi les él[èves]. »<sup>67</sup> La dernière remarque est caractéristique, et semble indiquer que Budrewicz avait des conceptions (voire des pratiques?) contestables du point de vue moral et pédagogique.

La grande majorité des enseignants et surveillants, ainsi que du personnel administratif et de service, étaient logés, selon leur sexe, avec les garçons (hôtels du Parc, de la Poste) ou avec les filles (hôtels Beau Site, Fleur des Alpes). Seules quelques personnes, comme Gerhardt, l'abbé Mróz ou Mierzwiński, habitaient « en ville ». Les chambres qui leur étaient affectées étaient modestes, semblables à celles des élèves, mais ils y étaient plus au large. Les célibataires étaient ravis d'habiter l'hôtel du Parc, ainsi qu'en témoignent ces lignes de Malbos : « Ce que j'ai trouvé ici est le rêve. J'ai une grande chambre au troisième étage avec salle de bain et chauffage. »<sup>68</sup> Les enseignants payaient très peu pour le logement et la nourriture, si bien que leur salaire suffisait amplement à leurs besoins.

---

66. Archives Malbos : notes de Godlewski, 14 et 15 octobre 1941.

67. Archives Malbos.

68. Archives Malbos : lettre de Malbos à sa mère, 20 octobre 1940.

Les rémunérations étaient au demeurant convenables. Fin 1943, Godlewski et Gerhardt étaient payés 2 400 francs par mois chacun, Harwas 1 800 francs, Jadwiga Stefanowicz 1 700 francs, Berger et Malbos 1 600 francs. Six professeurs étaient payés 1 400 francs (Jadwiga Aleksandrowicz, Michał Dusza, Kozakiewicz, Zofia Łukasiewicz, Bolesława Keeler, Tadeusz Ćwikliński), Reissenberg recevait 1 200 francs, l'abbé Mróz 1 000 francs, Philippe Blanc et M<sup>me</sup> Lombard 900 francs, Tarło-Maziński 600 francs seulement. Steffen ne gagnait, lui, que 480 francs, mais pour un nombre d'heures de cours réduit, ses fonctions de gestionnaire et de surveillant étant rétribuées séparément. À Lans, les montants étaient du même ordre : Małgorzata Danysz gagnait 1 900 francs, Maria Gilowska et Helena Milecka 1 600 francs, Wiera Anisimow et Maria Danysz 1 400 francs, l'abbé Czajka 600 francs, Tadeusz Skrodzki 480 francs<sup>69</sup>.

On notera que la différence entre les salaires les plus faibles et celui de Godlewski était importante sans être choquante (le très bas salaire de Tarło-Maziński s'explique difficilement, à moins que lui ait été décomptée une somme mensuelle pour le remboursement de ses dettes, dont il a été question plus haut<sup>70</sup>). Le rapport entre le salaire le plus bas et le salaire le plus élevé est de 1 à 2,65, et le salaire moyen, égal à 1 400 francs, représente 58,33 % du maximum. Harwas gagnait les trois quarts, Małgorzata Danysz près des quatre cinquièmes, de ce que gagnaient Godlewski et Gerhardt. Certaines différences paraissent étranges, presque discriminatoires : ainsi, Zofia Łukasiewicz, en dépit de son expérience et de sa qualification, gagnait moins que Malbos, pourtant novice, et bien moins que Gerhardt.

La question des salaires des enseignants donna lieu, en 1941, à un différend entre Korołko-Bobrowski et Zaleski. Le délégué de la Croix-Rouge polonaise plaidait pour un plus grand égalitarisme, tandis que le directeur du lycée penchait pour une plus grande différenciation, ainsi qu'il le note à la date du 30 octobre 1941 : « J'ai eu une brève tension avec Bobrowski-Korołko au sujet des salaires des enseignants de Villard – nous allons essayer de nous mettre d'accord... Mais les principes pseudo-égalitaristes de Bobrowski m'agacent un

---

69. Archives Malbos : feuille comportant des notes de la main de Godlewski, et insérée dans un agenda de l'année 1943.

70. Voir note 29. (N.d.T.)



peu... Heureusement, mes intérêts personnels n'entrant pas en jeu, je peux défendre les autres plus vigoureusement... »<sup>71</sup>

L'équipe enseignante, comme nous l'avons vu, n'était ni ne pouvait être monolithique, étant donné la diversité des personnalités qui la composaient. Deux facteurs, cependant, jouaient en faveur d'une certaine homogénéisation : la situation matérielle et politique, d'une part, mais aussi l'esprit, on peut même dire la philosophie de l'établissement, ses finalités, son caractère propre, ses principes idéologiques.

Zaleski et Godlewski étaient d'accord sur un point au moins avec les dirigeants de la Croix-Rouge polonaise en France et du GAPF (Chiczewski, Korolko-Bobrowski, Zabiello, Rose, Jablonski, entre autres) : un établissement d'enseignement secondaire libre, située en zone Sud contrôlée puis occupée par les armées de l'Axe, représentait, pour ces jeunes exilés ou réfugiés, quelque chose d'incalculable, un haut lieu de la polonité sur lequel il fallait veiller précieusement, c'est-à-dire en évitant toute provocation et tout risque inutile. L'existence même du lycée était en soi un acte de résistance à l'Allemagne hitlérienne. On pouvait concevoir que les élèves, une fois leur baccalauréat en poche, cherchent à gagner l'Angleterre pour combattre les armes à la main sous le drapeau polonais, mais ils ne devaient en aucun cas interrompre leurs études prématurément.

Au cours d'un déjeuner à l'hôtel du Parc, Zaleski prit la parole. Il critiqua les tentatives hasardeuses et irréfléchies de franchir illégalement la frontière espagnole, exprimant l'opinion, que j'ai déjà mentionnée, que l'héroïsme ne consistait pas à se laisser attraper par les franquistes, mais à « survivre et s'instruire afin de préparer l'avenir du pays »<sup>72</sup>.

Zabiello pensait de même, et écrivit après la guerre : « J'ai personnellement consacré beaucoup de temps et d'attention à cette école, l'inspectant moi-même plusieurs fois par an. Lors des échanges qui ont eu lieu à cette occasion, je me suis efforcé d'expliquer aux jeunes que, compte tenu des circonstances politiques et militaires présentes et, surtout, de l'extermination par l'occupant de l'intelligentsia de

---

71. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/2, p. 171.

72. Zygmunt Karwat, *Mémoires* (non publiées. N.d.T.), p. 190.

notre pays, notre premier devoir était de tirer parti des possibilités existantes pour acquérir l'instruction et le savoir que nécessitent les tâches colossales auxquelles la Pologne aurait à faire face après la guerre. » Et d'ajouter que, le moment venu, les aînés donneraient aux jeunes le « signal de l'action »<sup>73</sup>.

Mais nous aurons l'occasion de revenir plus d'une fois sur l'importante question des relations entre l'établissement, les élèves et la lutte armée.

Le corps enseignant, unanime sur les principes généraux que nous venons d'évoquer, était divisé sur d'autres points, pour des raisons diverses. Les divergences politiques, cependant, ne dégénéraient jamais en conflits, du fait de la tolérance et de la courtoisie observées par la plupart, et au premier chef par les autorités morales qu'étaient Zaleski et Godlewski. Contrairement à l'affirmation de Henryk Jabłoński selon laquelle la plupart des enseignants étaient admirateurs de Piłsudski, seuls deux d'entre eux, deux femmes en l'occurrence, Jadwiga Aleksandrowicz et, dans une moindre mesure, Zofia Łukasiewicz, étaient de fervents soutiens du régime de Sanacja, tandis que Gerhardt et plusieurs autres en étaient simplement sympathisants<sup>74</sup>. L'excentrique Tarło-Maziński était inclassable, Żmigrodzki était socialiste (ainsi que Boguski parmi les personnels de service), Berger et Ćwikliński penchaient également pour le Parti Socialiste Polonais, les autres étaient sans couleur politique précise<sup>75</sup>.

---

73. Stanisław Zabięło, *Na posterunku we Francji* [En poste en France], Pax, Varsovie, 1967, p. 205-206.

74. Le site Internet du gouvernement polonais explique... « En mai 1926, Josef Piłsudski (depuis quatre ans à l'écart de la vie politique) entreprit une manifestation armée avec ses troupes fidèles, proclamant la "sanacja" ("assainissement" de l'Etat). Quelques jours de combats ("coup d'Etat de mai") amenèrent à la démission du président Wojciechowski et celle du gouvernement du Premier ministre Witos. Piłsudski, élu ensuite président par la Diète, refusa la fonction et proposa la candidature du professeur Ignacy Moscicki. La période qui commençait fut appelée le "gouvernement de l'assainissement" ou "le gouvernement des colonels", l'équipe de Piłsudski étant constituée en majorité d'officiers actifs de l'armée ou d'anciens des Légions. » (N.d.T.)

75. Archives Bozowski: 1. 2. V, notes de l'abbé Bozowski sur les habitants de Villard.

Entretien 4 (Henryk Jabłoński, novembre 1979).

Les dissensions, les différends, les conflits même qui surgissaient parfois étaient en réalité dus à des différences de caractère, d'intérêts, de conceptions philosophiques, de personnalité. L'ambition et l'amour-propre jouèrent naturellement aussi.

Les relations entre Berger et Harwas furent toujours mauvaises. Le premier cherchait, du moins à partir de 1941, à jouer un rôle important au lycée, tandis que le second, ami de Malbos et davantage porté sur la réflexion philosophique, ne nourrissait pas d'ambitions de cet ordre et aspirait surtout à la tranquillité. Zaleski appréciait Jadwiga Aleksandrowicz, mais nombreux étaient ceux dont elle n'était pas aimée. Godlewski était en bons termes avec Malbos, en moins bons avec Berger. Zofia Łukasiewicz était une personnalité peu conflictuelle. Quant à Tarło-Maziński, volontiers médisant et de ce fait mal aimé d'un certain nombre de ses collègues, il était d'un contact difficile.

Il serait vain de vouloir analyser précisément les différentes « constellations », les disputes et les intrigues typiques des « ghettos d'exilés ». L'essentiel, c'est que ces conflits internes soient pour l'essentiel restés secrets, si bien que les élèves ignorèrent toujours les raisons pour lesquelles l'abbé Chechelski, Budrewicz ou Jadwiga Aleksandrowicz avaient quitté l'établissement, et pourquoi Harwas, qui s'entendait mal avec Berger, avait à un moment cherché un autre emploi, au demeurant sans succès<sup>76</sup>. Le fait même que ces conflits et intrigues ne soient jamais apparus au grand jour est révélateur de l'attitude générale de l'équipe enseignante.

### ***Programmes, leçons, examens***

Les classes suivaient les programmes de l'enseignement secondaire public polonais de la fin des années 1930, avec toutefois quelques adaptations. Tous les élèves sans exception devaient suivre un enseignement renforcé (cinq heures par semaine en moyenne) de langue et littérature française, condition de la reconnaissance de l'équivalence du baccalauréat décerné à Villard avec le baccalauréat français.

---

76. Archives Malbos : lettre de Berger à Godlewski, Villard-de-Lans, 26 août 1941 ; lettre en latin de Harwas à Malbos, 2 janvier 1941 ; lettre de Harwas à Malbos, 6 septembre 1941 ; lettre de Harwas à Godlewski. Entretien 14 (Marcel Malbos, octobre 1988).

De même, les programmes d'histoire et de géographie mettaient naturellement davantage l'accent sur la France que ce n'était le cas en Pologne avant-guerre. En revanche, la différenciation des sections suivait bien le modèle polonais, et non français. Dans les classes de lycée, à l'exception de la première année d'existence de l'établissement où tous les élèves étaient mélangés, deux seulement des quatre sections qui existaient en Pologne avant la guerre étaient proposées : lettres modernes et mathématiques-physique (il n'y avait pas de section de lettres classiques ni de sciences naturelles<sup>77</sup>).

L'année scolaire était organisée, comme en Pologne, en deux semestres. Ce n'est qu'à partir de l'année 1941-1942 que fut adopté le rythme trimestriel français<sup>78</sup>. Quant au système de notation, il résultait d'un compromis entre l'échelle polonaise, qui allait de 1 à 5, et l'échelle française, qui allait de 0 à 20. Le système retenu comportait dix échelons : 1 et 2 signifiaient « mauvais », 3 et 4 « médiocre », 5 et 6 « passable », 7 et 8 « assez bien », 9 « bien », 10 « très bien ». Mais, en pratique, professeurs et élèves appliquaient une « grille » différente : on considérait généralement que 6 voulait dire « passable », 7 « assez bien », 8 « bien », 9 « très bien » et 10 « excellent ».

La durée des cours était de 50 minutes, ce qui constituait également un compromis entre les 45 minutes polonaises et les 60 minutes françaises<sup>79</sup>. Le nombre d'heures de cours par jour et par an était, selon les classes, égal ou légèrement inférieur à ce qu'il était avant la guerre, et la journée de classe s'achevait à 13 heures 30. Trois matières étaient sacrifiées : les travaux manuels n'existaient pas, non plus que la préparation militaire, et l'éducation physique était très limitée. L'horaire renforcé de français ne compensait pas ce déficit horaire.

---

77. Questionnaire 26 rempli par Stanisław Sadowski.

Entretien 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959).

Au baccalauréat 1942, dans la section mathématiques-physique, Jadwiga Tyszkiewicz passa des examens supplémentaires de latin et de grec, ce qui signifie que l'on pouvait suivre, individuellement, le programme de lettres classiques (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 88.

78. Entretien 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959).

79. Christophe Fanjas-Claret. *Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946*, IEP de Grenoble, 1986-1987, p. 11.

Entretien 14 (Marcel Malbos, octobre 1988).

Ni le début ni la fin de l'année scolaire n'étaient fixés de façon précise. En 1940, elle commença, comme l'on sait, le 18 octobre, en 1941 le 20 septembre<sup>80</sup>, en 1942 le 1<sup>er</sup> octobre à Villard<sup>81</sup> et le 2 novembre à Lans<sup>82</sup>. Elle se termina le 25 juin en 1941<sup>83</sup>, le 20 juin l'année suivante<sup>84</sup>.

Parvenir à faire tout le programme était chose difficile, faute de matériel pédagogique et, surtout, de laboratoires ou de cabinets de travail pour certaines matières comme la physique, la chimie, l'astronomie, la biologie ou la géographie. De plus, un nombre non négligeable d'élèves ne savaient pas du tout le français, car ils avaient fait de l'allemand ou de l'anglais en Pologne. C'étaient finalement les programmes de polonais, de latin, d'histoire, d'instruction civique, de philosophie, de religion et de mathématiques qui, malgré le manque de livres et de manuels, posaient le moins de problèmes.

Voici quelques sujets étudiés en deuxième année de gymnase dans la section des filles, à Lans, au cours de l'année scolaire 1942-1943 (première année d'existence de cette classe, car seules étaient ouvertes aux filles, jusque-là, les deux années de lycée et les troisième et quatrième années de gymnase). Elles étudièrent en janvier la nouvelle *Le Gardien de phare* de Sienkiewicz, en mars la comédie *Monsieur Geldhab* d'Aleksander Fredro, et les cours de polonais faisaient également place à la « biographie du maréchal Piłsudski ». Confession et communion étaient obligatoires avant Noël et Pâques, dans le cadre, naturellement, des cours de religion<sup>85</sup>. Les cours de chant, assurés

---

80. Questionnaire 1 rempli par Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959; coupure de *Wiarus Polski* contenant une description de l'année scolaire.

Lettre de la Croix-Rouge polonaise en date du 2 août 1941, annonçant que l'année scolaire commencera le 15 septembre à Villard (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: Consulat de la République de Pologne à Marseille, n° 915, p. 116).

81. *Biuletyn młodzieży polskiej* [Bulletin de la jeunesse polonaise], 1942, n° 9, p. 6 (bulletin ronéoté conservé aux Archiwum Akt Nowych, collection de presse, n° 2).

82. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 96.

83. Questionnaire 26 rempli par Stanisław Sadowski.

84. Questionnaire 26 rempli par Stanisław Sadowski.

85. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 96.

en deuxième et troisième année par le professeur Skrodzki, comprenaient de nombreux chants militaires, notamment ceux des Légions (*Hej, strzelcy wraz* [Avec les tirailleurs], *Ułani Beliny* [Les Uhlans de Belina], *Maszerują strzelcy* [Les tirailleurs sont en marche], *Brygadier Piłsudski* [Le Brigadier Piłsudski], etc.). En histoire, la deuxième année de gymnase était celle où l'on abordait l'Antiquité romaine, la vie au Moyen Âge ou la dynastie des Piast; ce n'était cependant pas tout à fait conforme au programme, et l'on revenait d'ailleurs au Moyen Âge l'année suivante<sup>86</sup>.

L'histoire de la littérature polonaise était enseignée dans les classes de lycée, plus particulièrement dans la section de lettres modernes, par les écrivains nés qu'étaient Zaleski et Godlewski. L'accent était mis sur le grand élan du romantisme, notamment celui de la Grande Émigration. Les professeurs, fervents admirateurs des grands bardes nationaux, n'arrivaient pas, du fait même de leur ferveur, à boucler tout le programme, et allaient rarement plus loin que Krasiński et Norwid, si bien que le temps manquait pour traiter autrement que brièvement le réalisme et le mouvement Jeune Pologne, c'est-à-dire la littérature du dernier demi-siècle de la Pologne asservie.

Les enseignants de polonais et d'histoire, mais également Marcel Malbos, aimaient beaucoup faire composer leurs élèves sur des sujets « hors programme », à l'instar des dissertations demandées aux lycéens français, et portant sur des questions philosophiques, civiques, sociales ou de culture générale. Godlewski note, pour l'année 1940-1941 (sans préciser la classe), les sujets suivants: « Que m'apporte un séjour à l'étranger? » (octobre 1940), « Qu'est-ce que la tradition nationale? » (novembre 1940), « Lettre à un ami » (janvier 1941), « Comment Rej, Modrzewski et Górnicki concevaient-ils l'éducation du jeune Polonais? »<sup>87</sup>

En l'absence presque complète, comme nous l'avons dit, de manuels et de laboratoires, les enseignants durent, surtout la première année, s'inspirer du mode d'enseignement en vigueur à l'université, et les élèves s'entraîner à l'art difficile de prendre des notes. Dès le début de 1941 cependant, Godlewski, avec l'accord de Zaleski qui espérait

---

86. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n<sup>os</sup> 95 et 96.

87. Archives Malbos: carnet de Godlewski, 1940-1941.

une aide de la Croix-Rouge polonaise et du GAPF<sup>88</sup>, entreprit des démarches en vue d'acquérir un appareil de reproduction. Au milieu de 1941, on commença à mettre à exécution l'idée du secrétaire général du GAPF de l'époque, Józef Jakubowski, d'éditer des manuels ronéotés (contre la réticence peu explicable de Korolko-Bobrowski, qui la jugeait « irréaliste »)<sup>89</sup>.

Les premiers photocopiés parurent au début de l'année scolaire suivante. Ce furent : *La chimie non organique* de Gerhardt (« à couverture mauve » selon Zygmunt Bruzi), *Mathématiques (trigonométrie et géométrie analytique)* de Berger, et *L'éthique* de Chechelski<sup>90</sup>. Il est possible que le tout premier manuscrit, qui comptait quelque 35 pages, ait été un manuel de géographie de première année de lycée, rédigé par Tarło-Maziński en 1941 et étrangement intitulé *Précis d'examen* : on peut en effet lire sur la page de titre la mention « Gymnase et lycée C. Norwid (Villard-de-Lans) Année scolaire 1940-41 »<sup>91</sup>.

Michał Mierzwiński, qui ronéotait les manuscrits, raconte avoir « produit », entre le début de 1942 et la fin de 1943, un grand nombre de ces manuels si nécessaires. Il cite notamment la *Chimie organique* de Gerhardt, mais aussi la *Grammaire latine* de Harwas. Il évoque aussi les photocopiés de mathématiques (d'algèbre, probablement) de Berger, de religion (éthique et dogme) de l'abbé Bozowski, d'histoire (tome premier de la *Genèse du monde moderne* de Godlewski)<sup>92</sup>. Parut également, sans doute en 1942, un manuel de terminale intitulé *Histoire de Pologne (1914-1926)*, probablement dû, comme l'histoire universelle précitée, à la plume de Godlewski, à moins que ce ne soit à celle de Zaleski (la couverture ne comporte en effet ni nom d'auteur ni date de publication)<sup>93</sup>.

---

88. Archives Malbos : lettre de Zaleski à Godlewski, Grenoble, 29 janvier 1941.

89. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 8.

90. Entretien 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959).

91. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 77.

92. Michał Mierzwiński, *Tam też bity polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 196-197, 201, 224.

93. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 73.

En général, les photocopies étaient tirés avec soin, en plusieurs dizaines d'exemplaires, et leur reliure cartonnée leur garantissait une durée de vie acceptable. Selon les rapports du GAPF, il avait été publié, au 1<sup>er</sup> juin 1942, un total de 558 pages et de 877 exemplaires<sup>94</sup>.

Le photocopié de géographie n'était pas exempt d'erreurs. L'URSS y était appelée parfois « Union des Républiques Soviétiques Socialistes », voire « Union Soviétique des Républiques Socialistes ». Il y était également question d'« Orinoque » (pour « Orénoque »), de péninsule « Italique » et de mer « Ionique » (au lieu d'« Italienne » et « Ionienne »). La présentation des différents chapitres était claire : ils comportaient d'abord des données générales sur le continent ou le territoire traité, puis des informations sur les différents États qui le composaient (système politique, superficie, population, langue, religion, monnaie, capitale, ressources).

Le photocopié sur l'histoire récente de la Pologne, mentionné plus haut, était rédigé avec une certaine objectivité, en dépit d'une présentation assez conformiste de la lutte pour l'indépendance et du rôle historique de Piłsudski et de ses partisans. Ses 37 pages comportent une chronologie assez précise de la résurrection du pays. Évoquant la création de la ville libre de Dantzig, l'auteur reconnaît, page 16, que la population polonaise ne constitue que 4,4 % de sa population totale. S'agissant des territoires orientaux, il écrit que « Piłsudski proposait de créer une union de trois États : Lettonie, Biélorussie et Ukraine, qui auraient formé un bloc lié à la Pologne par une communauté d'intérêts et d'aspirations, bloc contre lequel se seraient heurtées les ambitions impérialistes de l'Union soviétique » (p. 22). La victoire polonaise de 1920, peut-on lire plus loin, « a sauvé l'Europe de l'invasion bolchevique » (p. 25), tandis que la politique intérieure de la nouvelle Pologne visait à « combler les lacunes de la vie culturelle et économique, à développer la politique sociale dont l'un des objectifs était en outre de contrecarrer le bolchevisme » (p. 28). Le manuel porte également une appréciation très négative sur le régime d'assemblée (p. 29) et sur l'abrutissement de la société par les querelles entre partis (p. 33). Il est peu question de Wincenty Witos (leader du parti

---

94. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'assistance aux Polonais en France), n° 2, p. 32.



paysan, qui fut plusieurs fois président du Conseil), mais Piłsudski fait l'objet de vibrants éloges (p. 36).

Les avis sont contrastés quant au niveau de l'enseignement et au suivi des programmes, et il faut reconnaître que c'est une question sur laquelle il est particulièrement difficile d'être objectif. Reste que bon nombre d'anciens élèves ainsi que certains professeurs s'accordent sur le fait que la qualité des cours était, dans l'ensemble, élevée, voire très élevée en sciences (notamment en mathématiques, où les cours de Berger étaient même d'un niveau supérieur à celui des premières années d'université) de même que, pour les années de lycée, en littérature et en histoire. Les cours de langues, en revanche, et d'anglais en particulier, étaient jugés médiocres. Étant donné l'importance cruciale que revêtait la maîtrise du français, on organisa les premières années, à l'initiative de Malbos, des cours renforcés, avec trois groupes de niveau (en 1940-1941) : un niveau avancé pour les élèves jugés capables de suivre le programme ; un niveau moyen ; un niveau quasi débutant<sup>95</sup>. Dans l'ensemble, les opinions faisant état d'un faible niveau général<sup>96</sup>, ou d'un niveau plus élevé à Lans et plus faible à Villard<sup>97</sup>, restent l'exception.

Les élèves n'arrêtaient pas de passer des examens : oraux, trimestriels, de rattrapage, sans compter, naturellement, le « petit bac » (pour le passage du gymnase au lycée) et le baccalauréat lui-même. Du fait du manque chronique de manuels et du nombre insuffisant de photocopiés, les enseignants passaient l'essentiel des heures de classe à faire cours et n'avaient guère le temps de faire des interrogations écrites. Les examens se passaient donc le plus souvent sous forme

---

95. Questionnaires 16 rempli par Tadeusz Łepkowski, 17 rempli par Zofia Łukasiewicz, 24 rempli par Jan Rajfura et 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

Entretiens 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959) et 2 (Aleksander Metelski, juin 1959).

Archives Malbos : notes de Malbos sur la répartition des élèves entre les différents groupes de français.

Michał Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 204.

Archives Bozowski, 1. 2. II, *passim*.

96. Entretien 20 (Andrzej de Beaurain, décembre 1988).

97. Entretien 6 (Helena Zarzycka, avril 1980).

orale, en tête à tête avec l'enseignant, à un moment convenu avec lui. En outre, dès leur arrivée au lycée, les élèves ne pouvant présenter de certificats de scolarité devaient passer des tests<sup>98</sup>. Il arrivait aussi, en cours de scolarité, que des élèves dont la note n'était pas à la hauteur de leurs ambitions demandent à repasser un examen pour améliorer celle-ci.

Malgré les multiples difficultés d'organisation de l'enseignement, les résultats scolaires des élèves peuvent être considérés comme satisfaisants, puisque la proportion de ceux qui passaient dans la classe supérieure était comprise entre les deux tiers et les quatre cinquièmes. Pour autant, le nombre des recalés au baccalauréat n'était pas négligeable. Godlewski, qui était en charge de la terminale littéraire, dressait le bilan suivant pour l'année 1941-1942 :

« Nombre total d'élèves : 29.

Ont quitté l'établissement à leur demande : 2 élèves.

Ont été renvoyés pour raisons disciplinaires : 2.

Ont renoncé à se présenter aux épreuves du baccalauréat : 3.

Ont passé les épreuves du baccalauréat à la session d'été : 19 (18 élèves et un candidat externe).

Ont obtenu le diplôme du baccalauréat : 11.

Sont ajournés à la session d'automne : 4.

A renoncé à passer l'oral : 1<sup>99</sup>. »

Sur les 25 élèves scolarisés au lycée, 18 ont donc été reçus, soit un pourcentage, relativement élevé, de 72 %.

Si le baccalauréat était le couronnement de toute la scolarité, le « petit bac », qui conditionnait le passage du gymnase au lycée, comportait aussi son lot d'émotions. Nous disposons à son sujet de données pour 1942 et 1943.

---

98. Dans une circulaire de la Croix-Rouge polonaise du 2 août 1941 relative aux inscriptions pour 1941-1942, il est précisé clairement que les candidats dépourvus de certificats de scolarité doivent passer un examen d'entrée (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Consulat de la République de Pologne à Marseille, n° 915, p. 116.)

99. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 87, p. 1.

En juin 1942, le conseil pédagogique du lycée constitua un jury d'examen composé de trois personnes: Jadwiga Aleksandrowicz (présidente), Jadwiga Stefanowicz (vice-présidente) et Jan Harwas (secrétaire), ainsi que deux sous-jurys, l'un pour la section lettres modernes (présidé par Jadwiga Stefanowicz et comprenant l'abbé Bozowski, Harwas, Malbos et Żmigrodzki), l'autre pour la section mathématiques-physique (présidé par Berger et comprenant Jadwiga Aleksandrowicz, Gerhardt, Zofia Łukasiewicz et Skraba). Les candidats étaient au nombre de quinze en lettres (dont deux candidats externes, les frères Andrzej et Piotr Bisping) et de dix-sept en sciences. Les épreuves écrites eurent lieu dans la salle à manger de l'hôtel du Parc, dans l'ordre suivant: polonais, 5 heures (le 22 juin); mathématiques, 4 heures (le 23 juin au matin); français, 4 heures (le 23 juin après-midi); physique, 4 heures (le 25 juin); latin, 4 heures (le 26 juin). Aux termes du règlement, les candidats devaient naturellement composer « sans l'aide de personne », ne pouvaient fumer qu'au bout de deux heures et quitter la salle qu'au bout de trois heures (et pour quelques minutes). Les candidats étaient assis un par table, et surveillés par deux ou trois membres du jury.

L'épreuve de polonais comportait trois sujets au choix. Le premier avait trait à la littérature de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, le deuxième au poème épique de Mickiewicz *Pan Tadeusz*, le troisième était un sujet « hors programme » libellé comme suit: « “La plus grande victoire est celle que l'on remporte sur soi-même.” Justifiez cette pensée en relation avec la vie de l'individu et du groupe. »

En mathématiques également, les candidats avaient le choix entre trois sujets. Le deuxième était formulé ainsi: « Soit l'équation  $(2m - 3)x^2 - 4mx + 15 = 0$ , dont les racines  $(x_1 < x_2)$  sont les diagonales d'un parallélépipède rectangle ayant  $x_1$  pour diagonale de la base et  $x_2$  pour diagonale du volume.

a) quelles valeurs numériques peut prendre la constante  $m$  afin que le problème ait une solution?

b) calculer le volume maximum du parallélépipède lorsque  $m = 2$ . »

Lors de l'épreuve de français, un candidat fut exclu de l'examen, et l'on peut lire dans le procès-verbal du jury: « A 9 heures 40, Węc

a été contraint de quitter la salle d'examen, car il a été constaté qu'il n'avait pas travaillé seul. »<sup>100</sup>

Le 4 juillet, le jury se réunit pour arrêter la liste des admissibles aux épreuves orales. Cinq des quinze « littéraires » furent recalés, ainsi que deux des sept « scientifiques » – dont, probablement, Jan Węc, mais on ignore qui était l'autre. Gerhardt proposa d'autoriser ceux qui n'avaient que deux notes insuffisantes à repasser les écrits en automne. Żmigrodzki, plus libéral, suggéra d'étendre cette possibilité à ceux qui avaient eu trois notes insuffisantes. C'est cette contre-proposition qui fut finalement retenue, par cinq voix contre deux et une abstention.

Voici deux sujets représentatifs de ceux qui « tombèrent » à l'oral portant sur l'histoire récente de la Pologne: « La portée des traités d'alliance signés par la Pologne avec la France, l'Angleterre, la Russie, la Tchécoslovaquie. Les principaux enjeux d'une fédération polono-tchèque » (Jadwiga Aleksandrowicz, comme on le voit, suivait de près l'actualité politique) et « Quelles traits de la nation polonaise assurent à la Pologne un statut de puissance dans la future constellation européenne? » (Naïveté? Désirs pris pour des réalités?)<sup>101</sup>

Le document de l'année suivante a pour titre « Bilan du petit bac 1943 ». Il est sans doute l'œuvre de Gerhardt (président du jury) et de Zofia Łukasiewicz (secrétaire). La fonction de vice-président était assumée par Harwas. Les écrits avaient eu lieu un mois plus tôt (du 17 au 21 mai) qu'en 1942.

La quatrième année de gymnase comptait 38 élèves, dont 11, soit 29 %, ne furent pas autorisés à passer l'examen. Aux 27 autres s'ajoutait toutefois un candidat externe, ce qui portait à 28 filles et garçons le nombre de participants aux épreuves écrites. Sept furent éliminés dès ce stade, soit un quart exactement, et trois autres furent recalés à l'oral; les reçus étaient donc 18 sur 39, soit une proportion de 46,15 % seulement, que la session d'automne permit cependant d'augmenter quelque peu. Reste que le résultat n'avait guère de quoi

---

100. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 28.

Archives Malbos: notes de Malbos, 1942.

101. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 22.

soulever l'enthousiasme, contrairement à la tonalité étonnamment optimiste du rapport du jury : « La quatrième année s'est présentée au Jury bien préparée, disciplinée. Elle a démontré, lors de l'examen, qu'elle avait travaillé consciencieusement et méthodiquement. Les réponses fournies par les élèves étaient d'un bon niveau, et laissent espérer que le travail de l'année prochaine donnera de bons résultats. » Si le règlement était resté le même, l'obligation de composer sans l'aide de personne était soulignée plus fortement. Chaque avertissement entraînait une baisse de la note, le troisième donnait lieu à « confiscation de la copie ». S'agissant du tabac, on peut déceler dans le règlement une disposition anti-féministe : « Seuls peuvent fumer les lycéens déjà fumeurs. Les lycéennes n'ont pas le droit de fumer. Le fumeur doit posséder son propre matériel. »

Un des sujets de l'écrit de polonais avait une tonalité très « progressiste » : « Quels écrivains, parmi ceux que vous connaissez, ont condamné l'oppression du peuple et ont pris sa défense ? » A l'oral, Stefanowicz interrogeait volontiers sur les publicistes de l'ancienne Pologne, sur les caractéristiques du baroque et sur les pré-romantiques, Malbos sur la poésie lyrique française des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, Jadwiga Aleksandrowicz sur la guerre contre les Bolcheviks et sur la notion de patrie<sup>102</sup>.

Mais le « petit bac » n'était que peu de chose en regard de l'événement que représentaient, dans la vie du lycée, les épreuves du baccalauréat lui-même, supposé attester la valeur, la qualité, l'efficacité de l'enseignement dispensé. C'était d'ailleurs une période de grande tension et de grande émotion, non seulement pour les intéressés, mais encore pour tout l'établissement et même pour les anciens élèves. Ceux qui, un an ou deux ans plus tôt, s'étaient trouvés sur les mêmes bancs revenaient encourager, et surtout aider, leurs camarades plus jeunes. Il se constituait de véritables « états-majors » spécialisés dans chacune des matières d'examen et à qui l'on faisait parvenir, au moyen d'un « catapultage » astucieusement organisé, les sujets ; les copies étaient alors rédigées en terrain « neutre », c'est-à-dire non surveillé, puis « re-catapultées » en sens inverse. Des légendes circulaient autour de ces exploits, dont les protagonistes réussissaient

---

102. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 123.

généralement à tromper la vigilance des enseignants, même s'il faut avouer que ces derniers, en fait, fermaient parfois les yeux sur cette forme d'« entraide »<sup>103</sup>.

Les épreuves se déroulaient sous l'autorité de l'académie de Grenoble, c'est-à-dire que le recteur délégué, en l'occurrence le professeur Bernard Hamel, fervent polonophile, choisissait – pour les épreuves écrites – trois sujets sur les six que lui proposait le jury, puis s'assurait du bon déroulement des épreuves, tant écrites qu'orales<sup>104</sup>.

Le premier baccalauréat villardien (session de printemps) commença le 3 juin 1941 par l'écrit de polonais, et s'acheva plus de trois semaines plus tard, le 27 juin à 12 heures 35 – ainsi qu'en atteste avec précision le procès-verbal. Le jury était présidé par Godlewski. 39 candidats (dont un externe) furent admis à participer aux écrits. La terminale n'étant pas encore divisée en sections, on appliqua une « division limitée » (le latin était optionnel, les exercices de mathématiques étaient différents pour les littéraires et les scientifiques, etc.) permettant de distinguer 14 candidats « littéraires » et 24 « scientifiques » (cette information manque cependant pour le candidat externe). Les différences étaient minimes dans les autres matières, et les sujets de polonais, au nombre de quatre (dont un sujet « hors programme »), étaient communs à tous les candidats. Le premier et le troisième sujets, qui portaient respectivement sur la littérature de la Renaissance et sur celle du siècle des Lumières, furent choisis par six candidats seulement, soit 12,8 % du total, tandis que dix-huit autres, soit plus de 46 %, optèrent pour le deuxième sujet : « Trois personnages romantiques : Konrad Wallenrod, Kordian, Irydion. Similitudes et différences » – un sujet qui reflétait certes l'« esprit de l'époque » en même temps que les goûts personnels de Zaleski et de Godlewski, mais aussi, plus généralement, l'accent mis sur le romantisme en littérature dans l'enseignement sous la Deuxième République polonaise, dont Villard se voulait la continuation. Enfin, le dernier sujet, « L'importance des arts et des sports dans l'éducation du citoyen d'une nation libre », fut traité par quinze candidats, soit 38,5 %.

---

103. Archives Bozowski : 4.3. III, notes éparses de l'abbé Bozowski sur Villard.

104. Christophe Fanjas-Claret. *Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946*, IEP de Grenoble, 1986-1987, p. 15.

À l'oral, on pouvait tomber sur les questions les plus variées. Les candidats, par exemple, furent interrogés, en polonais, sur la pièce de Kochanowski *Le renvoi des ambassadeurs grecs*, ou sur le sonnet de Mickiewicz *Les steppes d'Akerman*; en histoire et instruction civique, ils durent exposer les relations entre nationalités et confessions dans la Pologne ressuscitée, ou « la réforme institutionnelle de 1935 en Pologne ». Les « littéraires » interrogés par Gerhardt en physique et chimie eurent à parler de l'alcool éthylique, des propriétés physiques et chimiques de l'eau, de l'éclairage au néon. En religion, les candidats devaient commenter devant l'abbé Chechelski les « orientations socialistes fondamentales » et expliquer « sous quelles conditions l'Église reconnaît les divorces prononcés ». À la session d'automne, du 7 au 21 octobre, Bolesław Wyszowski tira les questions suivantes : « le partage des droits moraux » et « les devoirs envers son prochain »<sup>105</sup>. Sur 41 élèves de terminale, auxquels il faut ajouter, sur les deux sessions, quatre candidats externes, soit un total de 45 candidats potentiels, seuls 42 passèrent effectivement les épreuves; au terme des deux sessions, 37 furent reçus, soit une proportion fort honorable de 88 %<sup>106</sup>.

Le baccalauréat 1942 se déroula également en deux sessions. La session de printemps, ou plutôt d'été, eut lieu du 30 juin au 3 juillet pour les écrits, et jusqu'au 21 juillet pour les oraux, la remise des diplômes ayant lieu le 30 juillet. La session d'automne eut lieu du 6 au 22 octobre, la remise des diplômes le 23 octobre<sup>107</sup>.

Le jury, présidé par Zaleski, était divisé en trois sous-jurys : lettres modernes (sous la présidence de Godlewski), mathématiques-physique (sous la présidence de Berger) et français (présidé par Godlewski, et composé de Hamel, Malbos et Jadwiga Stefanowicz).

---

105. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 116.

106. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n°s 82 et 116.

107. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: n°s 117 et 118; Archives Zaleski: n° C I (lettre de Zaleski à Jaud de La Jousselinière, 19 août 1942); Archives Malbos: notes de Godlewski.

Sur 65 élèves, 51 furent admis aux épreuves écrites, soit 78,5 %. À ce nombre s'ajoutait un externe (ils furent plusieurs à la session d'automne). Sur les deux sessions, 55 candidats furent reçus<sup>108</sup>.

Les deux tiers des « matheux » choisirent à l'épreuve de polonais un sujet « féministe » : « Les personnages féminins dans la poésie de Malczewski, Mickiewicz et Słowacki ». Parmi les « littéraires », plus de 47 % choisirent ce sujet à la fois intéressant et difficile : « Développez et expliquez la pensée contenue dans cette phrase de Cyprian Norwid : "Tout le secret du progrès de l'humanité tient en ceci : incarner le bien et faire apparaître la vérité afin que l'arme suprême, unique, ultime, qu'est le martyre, cesse d'être nécessaire sur terre." »

Les questions posées à l'oral d'instruction civique portaient sur des sujets d'actualité, comme l'hitlérisme (doctrine et système politique) ou la Charte Atlantique. En histoire, on pouvait être interrogé, par exemple, sur les villes allemandes et flamandes à la fin du Moyen Âge, en polonais sur la littérature en latin des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Si les sessions se déroulaient généralement sans grandes complications, l'« affaire Wojtera », débattue le 11 juillet par le jury, fait exception. Il avait en effet été décidé que seuls seraient admis à passer l'oral les candidats ayant obtenu au maximum une note insuffisante à l'écrit. Or, Wojtera avait eu un 4 en mathématiques et un 2 en chimie, alors même qu'il était en section « scientifique ». Berger estimait qu'il n'avait pas composé seul en chimie et que sa copie de mathématiques était médiocre, mais proposait néanmoins de le déclarer admissible, eu égard à sa « situation particulière ». Jadwiga Aleksandrowicz s'y opposa. « Le professeur Zaleski se tourna alors vers le professeur Żmigrodzki, protecteur attitré des militaires, pour lui demander son sentiment sur le cas Wojtera. » Żmigrodzki déclara qu'il avait de cet élève une très bonne opinion et qu'il avait de meilleures chances que les autres de réussir à gagner l'Angleterre. Godlewski demanda, pour clore la discussion, que soit fournie une attestation *ad hoc*, afin que le jury puisse autoriser l'intéressé à passer les oraux dès que possible.

---

108. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPP, n° 1, p. 13 (données incomplètes, sans la session d'automne) ; LPP, n°s 117 et 118.



Le jury se réunit à nouveau le 15 juillet. La demande de Wojtera fut examinée, et il fut donné lecture de la lettre suivante :

« Grenoble, le 13 juillet 1942

À Monsieur le Pr. Zalewski [sic] à Villard-de-Lans

Je confirme que les autorités militaires désirent faciliter à M. Zygmunt Wojtera, pilote de son état, son départ pour l'Angleterre, par l'intermédiaire de l'union des ingénieurs.

Le lieutenant-colonel Grzymirski »

Après discussion, le jury prit une délibération aux termes de laquelle Wojtera était admis à passer les oraux entre le 15 et le 22 juillet, sous réserve d'avoir préalablement passé avec succès un écrit de rattrapage en chimie<sup>109</sup>. Finalement, Wojtera fut reçu.

La documentation relative au baccalauréat 1943 est mince. On sait qu'il y eut également deux sessions, en mai-juin et en octobre, avec des sujets distincts selon les sections. Jerzy Kutnik fut l'exception, qui passa le baccalauréat de type « classique », comportant une épreuve de grec et une épreuve d'allemand, avec Harwas comme examinateur.

À l'écrit de polonais de la section littéraire, deux sujets étaient formulés de façon très intéressante. Le premier était : « L'homme face au destin, à la nation et à Dieu dans l'œuvre de Malczewski, Mickiewicz, Słowacki et Krasiński », le second : « Développer et interpréter à l'aide d'exemples cette épigramme de Juliusz Słowacki :

« Ils réclament à tue-tête la liberté ; Dieu, plie-leur l'échine !

Car avoir la liberté c'est comme avoir une flûte divine :

Si en joue un homme qui de la musique ne sait rien,

Il s'essoufflera et assourdira ses voisins. »

Le jury eut, cette fois, davantage de difficultés. Un récalcitrant chronique, du nom de Jerzy Rułka, ne s'était pas présenté à l'oral d'anglais. Il fut décidé de l'autoriser à se présenter à une date ultérieure, sous réserve qu'il en fasse la demande expresse. Quant à Franciszek Helmboldt, sa note de chimie donna lieu à une vive controverse : Gerhardt s'opposa à ce qu'elle soit relevée de 2 à 5 sur 10, demanda que son désaccord soit porté au procès-verbal et

---

109. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n<sup>o</sup>s 117, p. 7 et 12-18, et 118, non paginé.

quitta la salle. La note d'histoire de Roman Krupczak fit également problème. Enfin, Józef Harazin fut dispensé des épreuves orales pour raisons de santé (tuberculose). À la session d'automne, le passage des épreuves de rattrapage fut différé pour Jarosław Palewicz à la suite de la découverte d'un « vol au magasin de l'établissement », auquel l'intéressé avait pris part avec Edward Wolski; sans doute lui fut-il pardonné, car il fut en fin de compte reçu<sup>110</sup>.

### *L'univers des élèves*

Les trois premières années d'existence du lycée, et plus encore les deux premières, on pouvait observer de très grandes différences d'âge entre les élèves: les plus jeunes avaient 12 ans, les plus vieux 30 ans<sup>111</sup>. C'était moins vrai chez les filles, qui avaient pour la plupart entre 16 et 20 ans. Sur les bancs prenaient donc place des adultes, des adolescents, des enfants. La première année, la très grande majorité des élèves (80 % environ) étaient d'anciens soldats qui avaient fait une ou plusieurs campagnes, en Pologne, en Norvège, en France, comme hommes du rang, comme sous-officiers ou comme aspirants.

Presque tous les élèves étaient de nationalité polonaise. Même si l'origine de certains remontait, plus ou moins lointainement, aux peuples qui avaient cohabité avec les Polonais « léchites » sur le sol de l'ancienne République nobiliaire (comme Stanisław et Tadeusz Schaetzel de Merxhausen, Allemands polonisés de Courlande, Władysław Jaciów et Stefan Seńków qui étaient sans doute, au moins en partie, Ruthènes de Podolie, ou encore Maria Rose, Kazimierz Szulmajer, Zdzisław Stączek et Jerzy Wolf qui

---

110. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 119.

Cette « contagion romantique » chez les réfugiés de 1939 est un phénomène intéressant. Au lycée polonais d'Alger, les sujets des épreuves de polonais du baccalauréat 1943 étaient notamment les suivants: « Les idées du messianisme polonais comparées à la réalité historique », « Ainsi tu nous feras revenir par miracle dans le sein de la Patrie »; « Mickiewicz et Słowacki. Tentative de comparaison ». (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: lycée polonais d'Alger, n° 8, p. 60 et 163).

111. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: GAPF (Groupement d'aide aux Polonais en France), n° 1, p. 13.

étaient Juifs), tous étaient complètement polonisés. Il en était de même des nombreux élèves d'origine française, issus le plus souvent de mariages mixtes, comme Irena Boulay, Mary de Brugière, Michalina Lambert, Marek de Montfort Archambault ou Ewa et Yvonne Valentin.

Les catholiques constituaient l'écrasante majorité. Les protestants luthériens, comme Tadeusz Graff<sup>112</sup> ou le docteur Wellfle n'étaient qu'une infime minorité.

Les classes et milieux sociaux d'origine étaient extrêmement divers : il y avait des enfants d'aristocrates, de propriétaires fonciers, de bourgeois, de hauts fonctionnaires, d'officiers, d'enseignants, d'artisans, mais aussi une proportion notable d'enfants d'ouvriers et de paysans. Le recrutement était donc nettement plus démocratique que celui, élitiste, des gymnases et surtout des lycées d'avant guerre.

Un facteur incontestable de démocratisation était la présence d'enfants de l'ancienne émigration de travail, essentiellement minière (et accessoirement agricole), même s'il y avait aussi, parmi les garçons réfugiés, et plus encore parmi les militaires, des enfants d'ouvriers ou d'artisans.

Il est intéressant de noter l'évolution des proportions respectives d'enfants de la « vieille » et de la « nouvelle » émigration. Si, entre 1940 et 1942, les réfugiés prédominaient, les choses s'équilibrèrent lorsque furent ouvertes, en 1942-1943, des classes de deuxième année de gymnase<sup>113</sup>.

---

112. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris, n<sup>os</sup> 84 et 94.

113. Une partie des élèves étaient logés à l'hôtel du Parc ou dans d'autres hôtels transformés en internats, tout en fréquentant des lycées français (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'assistance aux Polonais en France), n<sup>o</sup> 1, p. 20).

**Tableau 2 : Les élèves du lycée Cyprian Norwid  
à Lans et à Villard, année 1942-1943**

<i>Classe</i>	<i>Réfugiés</i>	<i>Issus de la vieille émigration</i>	<i>Total</i>
lycée, 2 <sup>e</sup> sci.	33 (87 %)	5 (13 %)	38
lycée, 2 <sup>e</sup> litt.	21 (84 %)	4 (16 %)	25
lycée, 1 <sup>ère</sup> sci.	17 (71 %)	7 (29 %)	24
lycée, 1 <sup>ère</sup> litt.	7 (87,5 %)	1 (12,5 %)	8
Gymnase, 4 <sup>e</sup>	22 (54 %)	19 (46 %)	41
Gymnase, 3 <sup>e</sup>	3 (12,5 %)	21 (87,5 %)	24
Gymnase, 2 <sup>e</sup> (garçons)	4 (18 %)	17 (82 %)	21
Gymnase, 2 <sup>e</sup> (filles)	0 (0 %)	32 (100 %)	32
<b>École française</b>	4 (23,5 %)	13 (76,5 %)	17
<i>Total</i>	<i>111 (48 %)</i>	<i>119 (52 %)</i>	<i>230</i>
<i>Total sans l'école française</i>	<i>107 (50,2 %)</i>	<i>106 (49,8 %)</i>	<i>213</i>

Il est significatif que les proportions se soient rééquilibrées du fait de l'affluence d'un plus grand nombre d'enfants de la « vieille » émigration dans les petites classes (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase). Mais, si l'on fait exception des élèves de 2<sup>e</sup> année de gymnase et de ceux scolarisés dans le système français, le déséquilibre réapparaît, puisque, sur 160 élèves de lycée et de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 64,4 % sont des réfugiés de guerre et 35,6 % sont issus de la « vieille » émigration. Au lycée, le pourcentage des réfugiés atteint même 82,1 %. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la communauté villardienne ait avant tout porté l'empreinte de ceux qui avaient quitté la Pologne en 1939.

Il serait intéressant, et ce serait assurément une vaste entreprise, de consacrer une étude particulière aux « chemins ayant mené à Villard ». Le résultat serait probablement pittoresque et passionnant, tenant parfois de la tragédie et parfois du roman d'aventures<sup>114</sup>. Mais que ces chemins sinueux aient été avant tout parcourus par de jeunes

---

114. Cette « vaste entreprise » a été menée par un collectif d'anciens élèves, parmi lesquels Ewa Valentin a joué un rôle central, dans les années 1990 et 2000 sous la forme de plus de 300 biographies publiées en polonais et en français. Voir en début d'ouvrage *À propos de cette édition*. (N.d.T.)

réfugiés, des anciens soldats, ne signifie pas pour autant que le parcours suivi par les fils de mineurs du Gard ou de l'Aveyron ait été sans intérêt. Il y avait aussi, à Villard, des réfugiés venus du Nord ou de la Lorraine, qui avaient vécu la défaite française de juin 1940 et avaient par la suite connu des moments difficiles, entre foyers et camps de réfugiés. Presque tous avaient appris, dans quelque coin perdu de la province française, qu'il existait dans les Alpes un endroit où l'on pouvait faire ses études en polonais, et ils y étaient allés. Certains avaient produit, à leur arrivée, un simple « brevet d'enseignement primaire supérieur » français et devaient, pour être admis à rester, combler leurs lacunes dans les « matières polonaises »<sup>115</sup>, tandis que d'autres, qui ne parlaient quasiment pas la langue de leurs ancêtres, étaient obligés, en dépit de toute leur bonne volonté, de renoncer<sup>116</sup>. Bon nombre, qui avaient tout perdu dans la tourmente, devaient passer un examen d'entrée, faute de pouvoir présenter quelque certificat que ce soit. Certains produisaient des « attestations scolaires » des plus étonnantes, délivrées par des établissements pour réfugiés polonais en Hongrie<sup>117</sup> ou à Alger<sup>118</sup>. D'autres encore avaient suivi une filière technique et non générale<sup>119</sup>. Il arriva même que, par faveur spéciale, quelqu'un soit admis en troisième classe de gymnase alors que son niveau aurait justifié qu'il retourne sur les bancs de l'école

---

115. Ce fut le cas de Władysława Bizoń et d'Emilia Borek en 1942 (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 92).

116. Ce fut le cas de Franciszek Lachowicz et d'Emil Łaciak en 1941-1942 (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 83).

117. Ce fut le cas de Henryk Michałowski et de Marian Moczorodyński (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 83 et 452).

118. Ce fut le cas de Hanna Świerbutowicz et de Lech et Zbigniew Zarzycki (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Consulat honoraire de la République de Pologne à Alger, n° 5 et 13 (H. Świerbutowicz, L. et Z. Zarzycki). D'autres, comme Roman Długosz, étaient passés par un camp de travail en Algérie (*ibidem*, n° 34, p. 13).

119. Ce fut le cas de Jan Węc, ancien élève du Gymnase professionnel de mécanique de Tarnopol (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 453) et de Kazimierz Staromiejski, ancien élève du Gymnase professionnel de mécanique de Buczacz (Archiwum Akt Nowych, Consulat de la République de Pologne à Marseille, n° 805).

primaire<sup>120</sup>, voire que soit présentée une attestation fictive portant la date du 27 octobre 1939, soit près de deux ans auparavant, et le cachet du lycée Casimir Jagellon de Kolomyja, dans le sud-est de la Pologne, qui était alors sous occupation soviétique depuis un mois!<sup>121</sup>

Le lycée de Villard fut entre 1940 et 1942, nous le savons, un établissement qui accueillit beaucoup de soldats polonais, dont certains suivirent un itinéraire à peine croyable. Ainsi de ce soldat, évadé successivement de plusieurs camps de prisonniers, qui s'était retrouvé à Grenoble en voyageant caché sous un train, et que le destin conduisit, de là, à Villard<sup>122</sup>. Ainsi de ces très jeunes gens qui se refusaient à demeurer inertes dans la Pologne occupée et qui, brûlant de combattre dans des unités régulières de l'armée polonaise, durent franchir illégalement plusieurs frontières afin de gagner la France – trois dans le cas de Tadeusz Leonowicz, enfui de Pologne le 15 février 1940 et qui, lorsque son unité fut défaite sur le sol français, mit trois semaines à passer en zone libre et séjourna quelque temps aux camps de Carpiagne et de Garrigues, pour arriver enfin à Villard le 20 novembre 1940<sup>123</sup>.

Un nombre non négligeable d'anciens soldats avaient fait deux campagnes : celle de Pologne dans des formations auxiliaires (du fait de leur jeune âge) comme la défense anti-aérienne ou le service volontaire de défense en Silésie ou à Lwów, puis celle de France, le plus souvent dans les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> divisions. Plusieurs, comme Roman Ciemior, Kazimierz Dębski, Jerzy Cholewa, Zdzisław Hernik, Leszek et Zdzisław Witkowski, avaient même combattu en Norvège dans les rangs de la brigade de chasseurs de Podhale, puis, revenus en France après la débâcle de juin 1940, avaient eu beaucoup de difficultés à

---

120. Henryk Michałowski avait fait sa quatrième année d'école primaire en Hongrie (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : n° 83).

121. Cette attestation, présentée par Jarosław Palewicz à la rentrée 1941, portait la mention « délivré pour être présenté aux autorités ferroviaires » (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 455).

122. Karol Obidniak, *Jak zostałem generałem. Wspomnienia szeregowca* [Comment devenir général. Souvenirs d'un homme du rang], Wydawnictwo Łódzkie, Łódź, 1970, p. 121-133.

123. Questionnaire 15 rempli par Tadeusz Leonowicz.

passer en zone libre. Une fois démobilisés, ils se retrouvaient dans des hôpitaux, des foyers, des camps de travail, parfois même des camps d'internement qui, comme ceux d'Argelès ou de Caylus, étaient pratiquement des camps de concentration. Comme ils risquaient d'être arrêtés et emprisonnés, certains avaient fui et changé d'identité (comme Dębski qui, à Villard, se faisait appeler Dębicki) pour ne pas tomber aux mains de la police française. Ils avaient appris de diverses façons l'existence du lycée : par la Croix-Rouge polonaise, par une rencontre de hasard, ou encore par Korolko-Bobrowski ou l'abbé Bozowski. Ils prenaient alors le train pour Grenoble, puis le car pour Villard, et se présentaient à l'hôtel du Parc<sup>124</sup>.

Je m'arrêterai plus longuement sur deux de ces itinéraires à la fois difficiles et uniques.

Roman Ciemior, âgé de dix-sept ans seulement, avait pris part en septembre 1939 à la défense de sa ville natale, Lwów. Le 13 octobre de cette année tragique, il quitta le domicile familial où jamais plus il ne devait revenir. Traversant la Hongrie, la Yougoslavie puis

---

124. Entretiens 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959), 9 (Roman Ciemior, 1984), 10 (Henryk Bretsznajder, 1984), 12 (Kazimierz Szulmajer, juillet 1984), 13 (Stanisław Tarnowski, janvier 1988) ; questionnaires 1 (Hilary Bakalarski), 4 (Kazimierz Dębski), 5 (Kazimierz Dobrzęcki), 7 (Jan Gajewski), 15 (Tadeusz Leonowicz), 26 (Stanisław Sadowski), 31 (Zdzisław Stączek).

Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 453 ; Consulat de la République de Pologne à Marseille : n°s 804 (Wacław Binental), 805 (Stanisław Sadowski, Kazimierz Staromiejski), 864 (Kazimierz Miłułka), 929 (Kazimierz Dobrzęcki, Zdzisław Maszadro, Jarosław Palewicz, Adam Skinder notamment).

Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 78-168.

Józef Harazin, *Moje wspomnienia z lat 1939-1949* [Mes souvenirs des années 1939-1949], manuscrit ronéoté (en la possession de l'auteur), p. 23-62.

Stanisław Tarnowski, soldat de la 1<sup>ère</sup> division de grenadiers, qui fut fait prisonnier et s'évada du stalag V D de Strasbourg en février 1941 avec plusieurs dizaines de co-détenus, fait de cette aventure un récit très intéressant, qui se termine ainsi : « Mikołajczyk et moi avons réussi à gagner la zone libre, puis le lycée polonais de Villard-de-Lans, où nous ont bientôt rejoints les deux Zbyszek – Pieścianowski et Pałucki. J'y ai aussi retrouvé d'anciens camarades du lycée de Sokal : Roman Długosz, Bolek Krupczak et Mietek Kowalski, avec qui nous avons formé, à la mi-octobre 1939, quelques jours après le fameux appel du gén[éral] Sikorski, deux groupes de quatre pour gagner la France et y rejoindre l'Armée polonaise en cours de reconstitution. » (*Express Wieczorny*, rubrique « Kulisy » [Coulisses], n° 108, 305 juin 1983, p. 9).

l'Italie, il parvint en France, où il fut admis à l'école d'aspirants de Coëtquidan. Il fit, à la tête d'un peloton, la campagne de Norvège, qui lui valut une décoration militaire norvégienne, la Croix des Braves polonaise (*Krzyż Walecznych*) et la Croix de Guerre française. De retour en France en juin 1940, il entreprit un périple qui le conduisit à Toulouse, puis au camp de Caylus où il fut interné après la dissolution de son unité. Arrêté par les douaniers français dans la zone frontalière des Pyrénées, il resta trois mois en prison ; libéré sur intervention des dirigeants de la Croix-Rouge polonaise, il passa quelque temps dans un foyer pour officiers à Carpentras, d'où il gagna Villard en juin 1941 sur les conseils de Czesław Bobrowski<sup>125</sup>.

La guerre surprit Ewa Valentin, fille d'un Français et d'une Polonaise, dans la banlieue de Varsovie. Elle vécut avec sa sœur Iwona le siège de la capitale, qu'elle quitta en avril 1940, dans un groupe de femmes de nationalité française, à destination de la Suisse, où « eut lieu un échange contre un convoi d'Allemandes évacuées de France ». Le groupe venu de Pologne fut donc envoyé en France, qui accueillit, fin mai, ses ressortissantes avec une bienveillance des plus modérées, puisqu'elles furent internées à Challe-les-Eaux, près de Chambéry, jusqu'à la fin de juillet. Dans le convoi d'Ewa et Iwona Valentin se trouvaient également deux futures enseignantes de Lans et de Villard, Małgorzata Danysz et sa fille Maryla. L'ancien vice-ministre Adam Rose, dont il a été question plus haut, « encouragea » les sœurs Valentin à se présenter au lycée et s'occupa des formalités nécessaires<sup>126</sup>.

Pour ceux qui se trouvaient déjà en France, le parcours menant à Villard ne fut pas forcément plus facile pour autant, et certains durent même s'y reprendre à deux fois. Plusieurs anciens soldats trop âgés pour retourner sur les bancs de l'école, ou en mauvaise santé, ou dont le niveau d'instruction était trop limité, ou qui parlaient mal le polonais parce qu'ils étaient issus de la « vieille » émigration, furent recueillis en 1942 au foyer du GAPF de Bourg-d'Oisans, qui dispensait un enseignement commercial et organisait également une préparation au baccalauréat. Celle-ci était suivie par des gens qui, pour la plupart, avaient déjà fréquenté le lycée de Villard. Les enseignants

---

125. Entretien 9 (Roman Ciemior).

126. Questionnaire 36 rempli par Ewa Valentin.



étaient l'abbé Jan Sadowski (religion), Henryk Ruchałowski (polonais, philosophie, histoire). Mikołaj Dziedzicki (biologie, astronomie), Aleksander Łabęcki (mathématiques), Wanda Wysocka (chimie), Zofia Zaleska (anglais). Quant aux élèves, ils étaient, au printemps 1942, au nombre de treize : Mirosław Andrzejuk, Hieronim Bieńko, Jan Błaszkiwicz, Roman Długosz, Kazimierz Drozd, Mieczysław Fryc, Artur Jarmuła, Czesław Kryczyński, Władysław Magdański, Tadeusz Nowakowski, Waclaw Siwek, Bogdan Smoliński et Wiktor Suchy<sup>127</sup>.

La préparation au baccalauréat était supervisée par des enseignants de Villard. Les 5 et 6 juin 1942, Berger et Żmigrodzki vinrent en inspection à la demande du GAPF. Ils assistèrent à cinq cours, à un examen blanc, posèrent des questions et discutèrent avec le directeur Ruchałowski. Ils en ressortirent satisfaits dans l'ensemble, surtout de Długosz, Jarmuła et Magdański, mais plus réservés sur Drozd, Fryc et Suchy. Les autres élèves avaient, selon eux, de bonnes chances de succès, mais au baccalauréat 1943<sup>128</sup>.

Si j'ai consacré un développement particulier à cette nouvelle vague d'émigrés, jeunes réfugiés ou soldats démobilisés, c'est parce qu'elle constituait, dans les premières années du lycée, jusqu'à 1942 et même 1943, la majorité des élèves. C'était encore plus vrai la première année, lorsque les classes étaient peuplées aux deux tiers d'anciens soldats, qui donnaient par conséquent son atmosphère et son caractère à l'établissement.

Les relations entre élèves issus de la nouvelle et de la « vieille » émigration furent un problème important pendant toute la durée d'existence du lycée, mais qui se posa de façon différente au début (lorsque la nouvelle émigration dominait) et à la fin (lorsque c'était l'inverse).

Les jeunes issus de la nouvelle émigration se distinguaient, pour la plupart, par leurs bonnes manières, par une plus grande expérience de la vie, car ils avaient connu bien des épreuves, beaucoup avaient même vu la mort de près. C'était une jeunesse difficile, frondeuse, qui affichait une rudesse toute militaire, mais qui n'était pas dénuée

---

127. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 17.

128. Archives Malbos : compte rendu écrit du 14 juin 1942, adressé au bureau de Grenoble du GAPF.

de fantaisie pour autant. Certains affichaient de la condescendance à l'égard des « Français », c'est-à-dire des descendants des anciens émigrés, qu'ils trouvaient trop frustes, mais ce n'était pas le cas général<sup>129</sup>. Ils n'étaient guère complexés par leur maîtrise approximative de la langue de leur pays d'accueil, alors que les « Français » souffraient de leur polonais fautif, mâtiné de gallicismes qui faisaient tiquer les nouveaux venus. N'oublions pas qu'à l'étranger la langue maternelle prend une valeur particulière.

Il existait aussi un groupe d'« aristocrates », issus de familles mi-françaises mi-polonaises, qui connaissaient bien l'un comme l'autre pays et parlaient couramment les deux langues. Ils ne snobaient pas pour autant leurs camarades d'origine « plébéienne », qu'ils soient issus de la vieille ou de l'ancienne émigration. « Nous, les jeunes, devant leur enthousiasme et la sincérité de leur comportement, nous ne les repoussions pas, mais il y avait tout de même une certaine réserve, inconsciente, souvent à peine perceptible », se souvient Ewa Valentin<sup>130</sup>.

Ces différences, et les complexes bien explicables qui les accompagnaient, s'estompaient somme toute assez facilement, jusqu'à finir par disparaître complètement. La minorité issue de la vieille émigration se repolonisait à grande vitesse, et renforçait sa conscience patriotique. « Le lycée de Villard-de-Lans fut pour moi, avant tout, une école de polonité. Ayant été, au cours de l'année scolaire 1940-1941, l'unique élève de quatrième année issu de la vieille émigration, je me suis vite adapté à mon nouveau milieu grâce à la bienveillance que me témoignaient tant mes camarades que les professeurs et les surveillants », confesse un ancien élève<sup>131</sup>. Un autre, né en France, écrit avec le recul des années: « En tant que Polonais de France, je considère que ce séjour dans un établissement polonais m'a été très utile et m'a permis de connaître plus en profondeur mes origines. »<sup>132</sup>

C'est chez les jeunes filles de l'annexe de Lans que la repolonisation fut la plus intense. Dès les débuts, en 1942, la vieille émigration

---

129. Entretien 18 (Bernard Nowak, octobre 1988).

130. Archives Bozowski, n° 4.3. I, souvenirs, sous forme de notes, d'Ewa Valentin sur le lycée et ses élèves, rédigés à l'intention de l'abbé Bozowski.

131. Questionnaire 2 rempli par Leon Baranowski.

132. Questionnaire 19 rempli par Jacques Adam Michalak.

y constituait l'écrasante majorité. Pour les élèves issues de familles ouvrières, cette repolonisation était synonyme de promotion sociale et culturelle, car les enseignantes et surveillantes, non contentes de leur inculquer certaines formules de politesse, leur apprenaient à éviter l'emploi, dans leur langage hybride polono-français, de formes grammaticalement incorrectes comme *bylim* ou *chcielim*, dont leurs parents étaient coutumiers<sup>133</sup>.

Dans un univers d'une telle diversité, l'intégration ne pouvait que faire des progrès rapides, sous le double effet de la camaraderie et du patriotisme. Cet îlot de polonité au milieu d'un océan français était un véritable *melting-pot* social et national. La solidarité pratiquée à l'intérieur de l'établissement (entraide scolaire et matérielle, communauté de buts et d'aspirations) comme à l'extérieur (attitude collective et homogène envers les Français) contribua à unir les élèves, quel que soit leur milieu d'origine et la date à laquelle leurs parents avaient émigré. Mais il ne s'agissait en aucune façon d'une uniformisation de type militaire, fondée sur la négation des différences et des particularités. Il s'agissait au contraire d'unir des individus et des groupes ayant leur personnalité propre. C'est ainsi, par exemple, qu'une amitié très profonde unissait Roman Długosz, Kazimierz Dobrzęcki, Henryk Kowalski et Józef Zapała<sup>134</sup>, qui étaient tous les quatre nés à Sokal ou y avaient longtemps vécu, et que l'on surnommait « les Sokaliens ». Au cours de l'année scolaire 1940-1941, quatre autres élèves, Stanisław Altheim, Kazimierz Dębski, Janusz Grodecki et Piotr Wandycz<sup>135</sup>, formaient une bande unie par les liens du cœur, presque comme une mafia. Ces bandes qu'unissaient de très forts liens de camaraderie usaient souvent de surnoms ou de pseudonymes. Zygmunt Karwat, par exemple, était « le Montagnard », Jan Kowalski était « Roch », Dębski « Didon », Janusz Pilecki « le Bâton », Ryszard Jakimowicz « l'Aïeul », Tadeusz Kalinowski « Amigo » et Zdzisław Hernik « Jimmy »<sup>136</sup>.

---

133. Entretien 5 (Wiera Anisimow-Bieńkowska, février 1980).

134. Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki.

135. Entretien 23 (Lucjan Owczarek, novembre 1988).

136. Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 171-172. Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki.

L'attitude des jeunes envers les études était, dans la grande majorité des cas, très positive. Ils avaient envie d'apprendre, de s'instruire, de profiter de la compétence de professeurs unanimement respectés. Certes, les « bûcheurs » n'étaient guère aimés, et les « fumistes » (qui ne l'étaient d'ailleurs souvent pas tant que cela) n'étaient pas rares, mais l'ambiance générale était studieuse, le but étant de rejoindre les meilleurs en surmontant les divers obstacles et en rattrapant les années et les mois perdus à cause de la guerre. Dans les chambres, on fredonnait cette chanson, dont l'auteur est resté anonyme, et dont le texte était en substance le suivant :

« Eh bien, bosse, mon vieux, bosse!  
Apprends le théorème de Thalès,  
Que Xanthippe est la femme de Socrate,  
Mesure-le en milliers d'années-lumière,  
Alors bosse, mon vieux, bosse!  
How do you do, séraphin, alors good bye<sup>137</sup>. »

Certains élèves avaient du mal à suivre. Il fut ainsi conseillé à Jan Gross, en 1941, en raison de ses notes médiocres, d'aller plutôt dans une école professionnelle. Mieczysław Skorupski fut quant à lui « renvoyé au camp » d'où il était venu. Bien d'autres durent passer des examens de rattrapage, en cours d'année comme à la rentrée d'automne, ou faire des devoirs de vacances<sup>138</sup>. Les élèves issus de la vieille émigration avaient beaucoup de mal en polonais. Il était ainsi écrit sur le bulletin de Lucyna Bobek (2<sup>e</sup> année de gymnase, 1942-1943) qu'elle devait « être plus disciplinée et parler en polonais ». La même observation, à laquelle s'ajoutait dans certains cas la mention de difficultés dues à une prononciation fautive, fut adressée à

---

137. L'original polonais est : *A więc kuj, bracie, kuj! Że w trójkącie jest prawo Talesa! A Ksantypa, żona Sokratesa! Odtąd mierz to w tysiącach lat świetlnych! A więc kuj, bracie, kuj! How do you do, serafin, alors good by [sic]* (Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 174.)

138. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n<sup>os</sup> 82 (année scolaire 1940-1941), 90 (1942-1943), 96 (1942-1943).

Maria Marek, à Jadwiga Pacer, à Eugenia et Władysława Przekowiak, à Józefa Skowrońska<sup>139</sup>.

Assiduité, application, persévérance, discipline, sans oublier l'art de prendre des notes avec précision, étaient des qualités répandues, surtout pendant les cours jugés les plus intéressants<sup>140</sup>, mais qui voisinaient, comme dans tout établissement, avec la « triche », l'art de souffler les réponses, la mauvaise conduite en classe, les bavardages, les mots passés de main en main<sup>141</sup>. Les enseignants relevaient parfois de mauvais comportements, tels que devoirs bâclés, manque de concentration, insolences, etc.<sup>142</sup> Certains élèves faisaient parfois l'école buissonnière pendant un temps plus ou moins long, ou « séchaient » simplement tel ou tel cours.<sup>143</sup>

On peut néanmoins citer bon nombre d'excellents résultats. En 1942, Piotr Grala décrocha haut la main son baccalauréat scientifique et son baccalauréat littéraire (en passant, par-dessus le marché, une épreuve d'allemand). La même année, Marian Szybka réussit en lettres modernes à la session d'été et en mathématiques-physique à celle d'automne : sur quatorze matières, il obtint huit 10, trois 9, un 7 et un 6<sup>144</sup>. En 1942, Ewa Valentin eut la meilleure note dans toutes les matières à l'écrit comme à l'oral, et passa en outre une épreuve

---

139. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 96.

140. Archives Malbos : lettre de Zaleski à Godlewski, 30 décembre 1940 : « Les garçons se conduisent en général [...] correctement. La terminale est attentive en cours... »

141. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), registres de notes, *passim*.

142. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n°s 82 (Kazimierz Dębski : « conduite inappropriée en classe »), 86 (Wiktor Suchy, Mieczysław Wiliamski), 101 (Alfons Borek et Bernard Nowak : « mauvaise conduite en français »).

143. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n°s 82 (Miroslaw Andrzejuk, Stanisław Mrozik, Roman Skapski), 92 (Aleksander Metelski, Andrzej Mierzyński).

144. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n°s 87 et 88.

de grec<sup>145</sup>. En 1941, Maria Krąkowska et Piotr Wandycz<sup>146</sup>, entre autres, eurent également de très bonnes notes, tout comme Stanisław Zaklukiewicz l'année suivante<sup>147</sup>. La direction décernait parfois des récompenses pour notes exceptionnelles, comme à Jerzy Tomalak lorsqu'il fut admis, en 1944, en quatrième année de gymnase<sup>148</sup>. On pourrait multiplier les exemples.

En dehors des cours, les élèves passaient beaucoup de temps à l'internat, où ils se sentaient vraiment chez eux. Le souvenir qu'ils garderaient, des années plus tard, de l'hôtel du Parc, de l'hôtel des Loisirs ou de l'hôtel de la Poste, serait pareil au souvenir du nid familial. La première année, l'hôtel du Parc n'était pas surpeuplé: les élèves étaient généralement deux ou trois par chambre, dans deux grands lits. Mais, à partir de 1942, presque tous les lits étaient occupés par deux élèves. Au début, chacun avait droit à deux épaisses couvertures de laine, plus quelques-unes, plus fines, en mauvais coton, et c'était pire encore fin 1942 et début 1943.

L'usure normale, à laquelle s'ajoutaient des conditions d'entretien médiocres (lessive, nettoyage), des dégradations matérielles ainsi que le surpeuplement des chambres, firent que l'équipement de l'internat (mobilier compris) se détériora assez vite, sans que le menuisier, la blanchisseuse et la couturière y puissent grand-chose. Les pensionnaires étaient censés faire le ménage dans leur chambre, mais ils ne s'acquittaient pas toujours très consciencieusement de cette obligation. Ils ne prenaient guère soin non plus de la vaisselle ni des couverts. Au début, les assiettes étaient en faïence, de même que les soupières et les plats, mais, au bout de deux ou trois ans d'utilisation intense, il ne restait plus beaucoup d'éléments des services d'origine. Il fallut donc se contenter d'écuelles, de gobelets, de cuillers et de

---

145. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 87.

Questionnaire 36 rempli par Ewa Valentin.

146. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 82

147. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 88.

148. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 98.

fourchettes en fer-blanc, à l'aspect grossier, presque primitif, que les élèves devaient laver eux-mêmes et conserver dans leurs chambres<sup>149</sup>.

L'hygiène et la propreté laissaient également à désirer, notamment en raison de la difficulté de se procurer des produits d'entretien et de toilette. Le savon était rare, sa qualité plus que médiocre : il semblait fait « de glaise et de sable », avait une odeur désagréable et tachait plus qu'il ne lavait. Cette propreté insuffisante et le peu de soin pris du linge, des couvertures, des meubles et autres objets expliquent l'état déplorable des lieux et le mécontentement de leur propriétaire, Joseph Guichard, tel qu'il l'exprima le 18 juin 1943 ; sans doute exagérât-il, mais, hélas, il n'avait pas tout à fait tort lorsqu'il se plaignait que, malgré les protestations adressées à la direction et au GAPF, les élèves n'observent pas les règles élémentaires d'hygiène dans leur chambre. Les équipements, le mobilier, la literie, les radiateurs subissaient « une usure telle qu'il ne serait pas possible actuellement de réparer ni même de changer le matériel et les installations », écrivait-il, allant même jusqu'à qualifier de « pillage » le traitement que subissait l'hôtel<sup>150</sup>.

Un gros problème était celui du chauffage. Les internats étaient mal chauffés et il y faisait froid. C'était la même chose dans les salles de cours : l'hiver 1942-1943, dans la classe de terminale aménagée à l'hôtel Beau Site se trouvait un petit poêle qui fumait ; il fallait donc aérer en permanence, de sorte que professeurs comme élèves gardaient leur manteau<sup>151</sup>. La saison de chauffe commençait tard dans l'année : en 1943, ce fut le 11 novembre<sup>152</sup>. Malgré cela, le combustible ne durait parfois que jusqu'en mars. C'est ainsi que, en mars 1941, 40 élèves et 5 enseignants attrapèrent un refroidissement, « faute de chauffage, évidemment »<sup>153</sup>. Je me souviens parfaitement que, durant l'hiver 1943-1944, on constatait parfois au réveil que l'eau du lavabo

---

149. Entretiens 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959) et 2 (Aleksander Metelski, juin 1959).

150. Lettre au maire de Villard-de-Lans (Archives départementales de l'Isère, n° 52 M 309).

151. Archives Bozowski : n° 4.3. I : souvenirs d'Ewa Valentin.

152. Archives Malbos : lettre de Malbos à sa mère, 11 novembre 1943.

153. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 199 (à la date du 21 avril).

avait gelé. Cet inconfort était aggravé, pour la plupart des élèves, par le manque de chaussures appropriées, de pulls et de sous-vêtements d'hiver. La direction se démenait pour en obtenir de la Croix-Rouge polonaise et du GAPF, mais les besoins étaient considérables et les obstacles malaisés à surmonter. On rapiécétait donc ce qui pouvait l'être, et les élèves s'empruntaient mutuellement des éléments de leur garde-robe. La « communauté vestimentaire » était devenue partie intégrante de la vie de l'internat<sup>154</sup>.

La vie quotidienne, qu'il s'agisse des études ou du repos, était riche en événements, tristes ou joyeux. Je pense, pour les premiers, aux maladies, et, pour les seconds, aux fêtes et aux anniversaires. La rudesse des conditions de vie (nourriture et chauffage insuffisants, séquelles de la guerre telles que blessures ou contusions) faisait que l'état de santé de nombreux élèves était dégradé. On s'efforçait de dédramatiser les fréquents refroidissements ou états grippaux, de tenir bon et de se soigner avec du vin, mais il arrivait assez fréquemment qu'un élève malade se retrouve néanmoins à l'infirmerie de l'hôtel du Parc (la plupart de ceux qui attrapaient la grippe, une angine ou une pneumonie y étaient soignés par un médecin et par l'infirmier Marian Puchała). Certains attrapaient la gale (par manque d'hygiène!) ou une maladie contagieuse, comme la scarlatine, à cause de laquelle il fallut, fin 1943 et début 1944, aménager au dernier étage du « Parc » un service de quarantaine.

Les élèves n'étaient pas non plus à l'abri du grand mal de l'époque : la tuberculose, que contractèrent notamment Roman Długosz, Józef Harazin et Zygmunt Kamiński<sup>155</sup>. Bolesław Błaż était diabétique, et Artur Jarmuła devait vivre au ralenti en raison d'un « souvenir de guerre » : un éclat d'obus incrusté sous le cœur... Mais, malgré tous les problèmes de cette nature, l'humour ne perdait ses droits. Les fêtes improvisées dans les chambres réunissaient un grand nombre d'élèves, à la fortune du pot comme il se doit. Chacun apportait ce qu'il

---

154. Archives Bozowski : 4.3. I : notes d'Ewa Valentin.

155. Zygmunt Kamiński, atteint de tuberculose « ouverte », contamina le fils de Zaleski, Andrzej Jan (Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 18), qui mourut le 5 juillet 1943, peu après l'arrestation de son père (Archives municipales de Villard-de-Lans, actes de décès, 1943, n° 19).



avait : des restes de friandises reçues dans des colis, des fruits et – pays de vigne oblige – du vin. Les surveillants fermaient les yeux, pourvu qu'il n'y ait pas trop de bruit et que l'on ne chante pas trop longtemps (l'extinction des feux était à dix heures du soir), mais il arrivait aussi que l'alcool cause du désordre.

Les membres de l'association des élèves, ainsi que les « vieux » de terminale, anciens soldats pour la plupart, aidaient les surveillants quotidiennement et en cas de besoin. C'est ainsi que se produisit, un jour, un événement qui appartient à la légende du lycée. On entendit, tard le soir, des bruits inhabituels dans une chambre de « petits ». Artur Jarmuła réveilla Zygmunt Bruzi, qui dormait nu, pour qu'il rappelle les « braillards » à l'ordre. Réveillé en sursaut, Bruzi se leva aussitôt et s'apprêtait à sortir lorsque Jarmuła lui fit remarquer qu'il était toujours dans le plus simple appareil. « En effet », reconnut Bruzi, qui mit... une cravate, et sortit dans le couloir ainsi « vêtu »<sup>156</sup>.

Comment se déroulait une journée ordinaire à l'internat? À 7 heures, les élèves de service réveillaient leurs camarades, qui descendaient une demi-heure plus tard au rassemblement, généralement dirigé par un élève de terminale. Ils se mettaient en rang par deux pour être comptés, puis entonnaient le chant religieux *Lorsque l'aube se lève (Kiedy ranne wstają zorze)*. Après le petit-déjeuner, on se rendait en cours; ceux-ci duraient généralement de 8 heures à 13 heures 30, heure du déjeuner. Il y avait ensuite quartier libre jusqu'à 16 heures, début de l'étude, obligatoire et surveillée, d'une durée de deux heures. Le dîner était servi à 19 heures, puis, après le rassemblement du soir (où étaient lus d'éventuelles annonces de la direction, et où l'on chantait un autre chant religieux, *Toutes nos affaires du jour (Wszystkie nasze dzienne sprawy)*), c'était de nouveau quartier libre jusqu'à l'extinction des feux, à 22 heures – 23 heures pour les élèves de terminale.

Le dimanche et les jours de fête, on se levait, bien entendu, plus tard, ainsi que pendant les vacances, qu'un grand nombre d'élèves « sans famille » passaient à Villard (les autres retournaient chez eux, ou dans des foyers du GAPF, à moins qu'ils ne travaillent pour gagner un peu d'argent dans la construction de routes ou dans l'agriculture).

---

156. Entretien 22 rempli par Artur Jarmuła, juin 1988.

La nourriture était un problème crucial, car les jeunes avaient un fort appétit, difficile à satisfaire dans une France où la pénurie alimentaire s'aggravait d'année en année.

La ferme était évidemment d'un grand secours, mais nombreux étaient néanmoins les élèves qui ne mangeaient pas à leur faim. Presque tout était rationné, et rares étaient ceux qui avaient les moyens d'acheter de victuailles en vente libre – pas même les olives ou les pêches, qui coûtaient de 10 à 18 francs le kilo<sup>157</sup>. Ceux qui avaient plus de dix-huit ans avaient droit à du tabac, si bien qu'ils pouvaient, s'ils n'étaient pas fumeurs, échanger leurs tickets contre des pâtes, du pain ou du saindoux. Il ressort d'une inspection officielle diligentée en 1943 à l'internat que la nourriture était « abondante et bonne, mais trop peu substantielle de l'avis du médecin de l'établissement »<sup>158</sup>. Les garçons mangeaient volontiers tel quel le demi-kilo de sucre auquel ils avaient droit chaque mois, tandis que les filles en faisaient du caramel<sup>159</sup>.

En 1940 et 1941, la nourriture était encore appétissante, diversifiée, les portions convenables, il y avait de la viande, du beurre. C'est en 1942 qu'intervint une nette dégradation, et la situation empira encore l'année suivante.

Au petit-déjeuner, chacun avait droit à deux tranches de pain, un peu de beurre et du café au lait. Le déjeuner commençait par une soupe, assez épaisse les premiers temps, puis de plus en plus claire, et le plat de résistance était rarement à base de viande, sauf le dimanche. La nourriture de base était constituée de topinambours (exécrés car trop aqueux), de polenta, de bouillie de gruau, de lentilles truffées de petits cailloux, de pommes de terre, de pâtes aux oignons rousis. En milieu de matinée, les élèves recevaient un en-cas composé d'une tranche de pain avec de la confiture, de même qu'au goûter. Le dîner comportait un plat chaud et du thé<sup>160</sup>.

---

157. Archives Malbos : lettre de Malbos à sa mère, 2 août 1942.

158. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : GAPF (Groupement d'assistance aux Polonais en France), n° 3.

159. Entretien 15 (Maryla Czarnul, octobre 1988).

160. Archives Bozowski : 4.3. I (souvenirs d'Adam Skinder).

Archives Malbos : discours de Marcel Malbos au rassemblement des Villardiens, 7 septembre 1986.

Entretiens 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi) et 2 (Aleksander Metelski).

Les élèves (sauf ceux de première année) étaient unanimes à émettre sur la nourriture un jugement négatif. Loin de jeter la pierre à la direction, encore moins à Jadwiga Gostyńska, ces affamés s'en tenaient aux faits. La pitance était jugée « insuffisante et peu appétissante » à Lans<sup>161</sup>, « maigre, parfois très maigre » à Villard<sup>162</sup>; certains allaient jusqu'à parler de « famine »<sup>163</sup>. Il y eut même un jour, probablement en 1942, une véritable « rébellion ». Lors d'une réunion spécialement convoquée sur le sujet, Zaleski, après un discours de circonstance, répondit aux reproches des élèves ce qui suit: « Je vous demande conseil: faut-il serrer les dents ou bien fermer l'établissement? »<sup>164</sup> Inutile de préciser que c'est la première solution qui fut retenue. Des repas meilleurs et plus copieux étaient servis le dimanche et, surtout, les jours de fête, ainsi que lors des visites et inspections, mais, dans ce dernier cas, seule la « table des professeurs » en bénéficiait...

La sous-alimentation aurait été plus durement ressentie encore sans l'aide des familles et celle du GAPF. Bon nombre d'élèves recevaient des colis, qu'ils partageaient avec leurs camarades. Cette « communauté alimentaire », s'ajoutant à la « communauté vestimentaire » dont il vient d'être question, permettait de mieux supporter la pénurie.

Il faut s'arrêter ici sur le fait que le lycée disposa, à partir de 1941, d'un lopin de terre (qui lui fut attribué pour de bon en 1942) situé à proximité de l'hôtel du Parc, et surtout d'une ferme aux Geymonds. Les « grandes » classes (à partir de la troisième année de gymnase) étaient exemptées de cours à tour de rôle, pour deux à trois semaines au printemps, parfois en automne également, pour participer aux travaux des champs. Ceux-ci, dirigés par « Mama » Gostyńska, se déroulaient généralement dans une bonne humeur qui n'excluait pas l'efficacité. On semait, on plantait, on fauchait, on sarclait, on fertilisait, on récoltait, on déterrait, on hachait, on mettait en saumure, le tout en chantant et en plaisantant. Détail important: les apprentis agriculteurs avaient droit, pendant leur séjour aux champs, à des portions un peu plus abondantes. De retour à l'internat, on jouait aux

---

161. Questionnaire 6 rempli par Krystyna Florkowska.

162. Questionnaire 11 rempli par Józef Harazin.

163. Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

164. Archives Bozowski: 4.3. II, notes de l'abbé Bozowski.

cartes, plus rarement aux échecs ou aux dames. Ceux qui le voulaient (ou qui le pouvaient, car il y avait peu de livres) lisaient, non sans difficulté dans l'ambiance bruyante de chambres surpeuplées.

Cette bonne humeur qui régnait en dépit des difficultés de tous ordres amenait les jeunes à faire toutes sortes de farces et d'innombrables mauvais tours. Plusieurs d'entre eux avaient ainsi parié de se baigner dans la fontaine de la place de la Mairie (notamment Józef Wędrychowski, qui y gagna la célébrité et... un pain)<sup>165</sup>. D'autres se plaisaient à faire enrager les commerçants et leurs clients en les éblouissant à l'aide de miroirs depuis les toits de l'hôtel du Parc. Un jour, ou plus exactement une nuit, les enseignes des magasins furent échangées<sup>166</sup>, provoquant une confusion momentanée que chacun, y compris les habitants du bourg, finirent par prendre avec humour.

Un établissement comptant un aussi grand nombre d'élèves âgés ne pouvait ne pas être le théâtre de jeux amoureux. Rendez-vous, lettres, poèmes, mais aussi, malgré les restrictions, relations sexuelles, étaient « à la mode ». Comme les filles étaient une minorité, beaucoup avaient plusieurs admirateurs, en particulier Maria Krąkowska et Halina Węgieńkiewicz<sup>167</sup>. Jadwiga Stefanowicz, consciente de ce que les fruits défendus sont aussi les plus tentants, autorisait les rendez-vous (qui étaient le plus souvent des promenades), arrangeant parfois même des rapprochements entre ses protégées et des garçons<sup>168</sup>.

Parmi les garçons les plus âgés, les « bourreaux des cœurs » ne manquaient pas, qui jetaient leur dévolu tant sur les Polonaises que sur les Françaises. Les plus célèbres de ces séducteurs étaient Józef Giba (dont les Françaises prononçaient le nom « Jiba »), Daniel Kanar et Kazimierz Dobrzycki, ainsi que Zdzisław Hernik (qui était fiancé à une Française). L'abbé Bozowski eut bien des soucis avec l'idylle entre le plébéien Stanisław Mrozik et la fille d'un marquis : celle-ci se retrouva enceinte, mais son aristocrate de père rejetait

---

165. Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzycki.

166. Archives Bozowski : 4.3. I, notes de l'abbé Bozowski.

167. Archives Bozowski : n° 4.3. I, remarques d'Ewa Valentin.

Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 182.

Archives Malbos, 9 : poème d'amour anonyme, « adressé à "Irenka" qui agui-che les garçons sans être amoureuse ».

Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzycki.

168. Entretien 15 (Maryla Czarnul, octobre 1988).

catégoriquement toute perspective de mariage avec cet étranger sans le sou et sans titre de noblesse. Les amoureux désespérés envisagèrent le suicide, et Bozowski fit tout son possible pour sauver l'enfant à naître – un garçon en bonne santé et répondant au prénom de Patrick, qu'une tante de la jeune fille recueillit et qui fut finalement adopté par des cousins sans enfants<sup>169</sup>.

Certains flirts ou liaisons entre élèves se transformèrent en des amours durables et solides. Plusieurs couples « villardiens » (comme, par exemple, Alojzy Marchewicz et Irena Smutna, Zygmunt Bruzi et Barbara Gajewska, Zdzisław Stączek et Ewa Valentin, Tadeusz Kalinowski et Wanda Normand, Marian Liber et Janina Lamenta) se marièrent à la fin de leurs études ou au lendemain de la guerre<sup>170</sup>.

Comme je l'ai déjà laissé entendre, l'univers des élèves était indissolublement lié à celui des professeurs. Il y avait même entre eux de véritables relations de camaraderie, car, à de rares exceptions, le corps enseignant témoignait à cette jeunesse souvent difficile, turbulente, voire insolente, beaucoup de tolérance et de compréhension<sup>171</sup>.

Les professeurs vouvoiaient les élèves, leur permettaient de fumer (il eût été ridicule et absurde de l'interdire à de « vieux grognards ») et de boire de l'alcool – pourvu que ce soit avec modération. Seuls les prêtres tutoyaient les élèves, qu'ils appelaient généralement par leur prénom (sauf l'abbé Chechelski qui leur donnait du « monsieur »!), mais certains les vouvoiaient. Une certaine retenue était observée dans les rapports entre les élèves et Zaleski, généralement placés sous

---

169. Archives Bozowski: 4. 3. I.

Entretien 22 (Artur Jarmuła, juin 1988).

Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki.

Concernant « l'idylle » entre le « plébéien » et la « fille d'un marquis », la réalité est quelque peu différente et n'a été découverte qu'au milieu des années 2000 dans l'abondante correspondance échangée pendant la guerre entre Stanisław Mrozik et Zofia Łukasiewicz. Cependant l'idée générale que développe T. Łepkowski est correcte. (N.d.T.)

170. Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 182.

Archives Bozowski: *passim*.

Questionnaires, *passim*.

Entretien 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi).

171. Questionnaires 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki, 12 rempli par Maciej Jastrzębski, 14 rempli par Janina Lamenta, 16 rempli par Tadeusz Łepkowski, 17 rempli par Zofia Łukasiewicz, entre autres.

le signe de l'admiration, tandis que Godlewski avait des relations plus familières avec nombre de lycéens de terminale: il n'était pas rare qu'ils se tutoient, ce qui n'était rien au respect qu'inspirait « Wacús » aux élèves. Philippe Blanc trouvait que ceux-ci faisaient même preuve d'une politesse exagérée pour manifester la profonde considération qu'ils avaient pour leurs professeurs<sup>172</sup>.

Les élèves avaient coutume de souhaiter leur fête aux professeurs. Le 27 novembre 1941, Jan Kotlarz adressa, au nom de ses camarades, un télégramme de vœux à Godlewski qui se trouvait à Robiac<sup>173</sup>. Au lendemain du baccalauréat, Janusz Grodecki écrivit au même Godlewski que son succès « ne brisait pas le lien étroit et amical qu'une année de travail en commun avait tissé entre l'Enseignant et ses élèves »<sup>174</sup>. Les élèves s'efforçaient aussi, après certaines périodes d'incompréhension, de réparer le mal. Roman Ciemior promit ainsi, dans une lettre écrite au nom de toute la terminale littéraire, que les élèves se montreraient plus assidus dans leurs études: « Je vous demande de croire en nous », assurait-il<sup>175</sup>.

L'imagination et l'inventivité des élèves de cette même classe de terminale littéraire (1941-1942) aboutirent à la création, selon une tradition remontant à la Renaissance, d'une « Confrérie des Humanistes », à laquelle adhéra Godlewski lui-même. Ewa Valentin-Stączek décrit l'événement en ces termes: « La fantaisie nous prit un jour de créer un grand ordre. Wacek en devint le Grand-Maître. Nous tenions des réunions "ultra-secrètes" au cours desquelles nous nous prîtions à un cérémonial copié sur ce que nous avions entendu dire des coutumes des francs-maçons ou quelque chose dans ce genre. Il régnait, lors de ces réunions que nous agrémentions de pas de danse burlesques, une atmosphère particulière de conspiration. Le langage qu'on y employait était entortillé, le comportement des adeptes était censé correspondre à un ordre inventé de toutes pièces. Wacek traitait

---

172. Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1986, p. 94.

173. Le texte en était ainsi libellé: « Occasion fête souhaits et baisers – Kawak et Compagnie » (Archives Malbos).

174. Archives Malbos: lettre écrite à Vichy, 11 août 1941.

175. Archives Malbos: lettre du 16 décembre 1941.

tout cela avec le plus grand sérieux. Les premiers violons étaient Romek Ciemior et Jozef Wędrychowski. »<sup>176</sup>

La seule question qui, dans la vie quotidienne, opposait enseignants et élèves, était celle de la « table des professeurs » à l'hôtel du Parc. Aujourd'hui, aussi bien les anciens enseignants qu'une majorité d'anciens élèves reconnaissent que la nourriture était, sauf exception, la même pour tous. Mais, à l'époque, il ne faisait aucun doute pour les lycéens qu'ils étaient moins bien lotis. Un jour, l'échange de l'assiette d'un professeur avec celle d'un élève provoqua même un vif incident. Sans doute ces jeunes gens mal nourris se montraient-ils exagérément jaloux et revendicatifs, car Marcel Malbos indique que, si les portions paraissaient en effet légèrement plus grandes à la table du « corps enseignant », la qualité de la nourriture n'y était vraiment meilleure que lorsque des hôtes, français ou polonais, venaient en visite ou en inspection (comme Czesław Bobrowski, Black, l'ancien maréchal de la Diète Karol Polakiewicz, l'ancien ministre Adam Rose, Henryk Jabłoński ou Stanisław Zabięło), ce qui était tout de même assez fréquent. Reste que ce privilège des enseignants suscitait défiance et mécontentement chez des élèves aux sentiments égalitaires<sup>177</sup> ».

Il arrivait plus d'une fois que des conflits surgissent entre professeurs et élèves en raison d'incartades, de mauvaises conduites, voire de comportements insolents. On peut notamment citer, parmi les protagonistes de tels incidents, Władysław Żegota-Żegociński (« comportement arrogant avec le surveillant d'internat »)<sup>178</sup>, Gajewski (« transgression du règlement »)<sup>179</sup> ou Stanisław Zagórski (« comportement à l'internat »)<sup>180</sup>.

---

176. Archives Bozowski: 4.3. I.

177. Selon Kazimierz Siebeneichen (questionnaire 28), il y avait des privilèges pour les enseignants; selon Andrzej de Beaurain (entretien 20, décembre 1988), il n'y en avait pas! Selon Lech et Zbigniew Zarzycki ainsi que selon moi-même, la table des professeurs était mieux garnie que celles des élèves.

178. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 88, p. 17.

179. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 88, p. 3.

180. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 82.

Les anciens soldats, mais pas seulement eux, aimaient à boire du vin ou des alcools forts (du marc, par exemple), et ce, parfois, en quantité excessive<sup>181</sup>. Il arrivait, en de rares occasions cependant, qu'ils tentent de « porter la main sur des camarades plus jeunes »<sup>182</sup>. Plus fréquentes étaient les dégradations de mobilier ou de matériel dans les chambres (en particulier les installations électriques, abîmés par le branchement inapproprié d'appareils, de résistances ou de réchauds<sup>183</sup>). On relève, enfin, des cas isolés d'« utilisation de fausses attestations »<sup>184</sup> et même une « tentative de falsification du tampon du lycée »<sup>185</sup>.

La chronique du lycée est également entachée de plusieurs vols. Zaleski écrit ainsi dans ses souvenirs, à la date du 11 novembre 1941 : « Un vol a été commis à l'internat [...], nous avons exclu les deux "héros", de quasi-professionnels. »<sup>186</sup> Si ce vol-ci est peu évoqué, ou alors avec un sentiment de honte, c'est avec indulgence que la tradition de l'établissement juge les auteurs du cambriolage, à l'automne 1941, des caves du propriétaire, Joseph Guichard, et du « siphonnage » continu des barriques de vin qui y étaient entreposées

---

181. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 82, remarques concernant Franciszek Uhma et Mieczysław Wiliamski.

182. Ryszard Mańkowski fut accusé d'avoir frappé des élèves plus jeunes, de sorte que sa note de conduite fut baissée à 8 (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 82).

183. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 101 (détérioration des installations électriques : Stanisław Brodnicki, Alfons Borek).

184. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 82 (Mateusz Nitecki).

185. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 86 (Zbigniew Szewczyk).

186. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], manuscrit (en partie dactylographié), Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 171.



– lorsqu'elle ne loue pas l'ingéniosité qui permit la réalisation technique de cet « exploit »<sup>187</sup>.

Mais ces divers méfaits individuels ne sont que peu de chose en comparaison de l'action collective que la légende villardienne a baptisée « la révolte contre Aleksandrowicz », ou encore « le boycottage d'Aleksandrowicz ». Voyons d'abord ce qu'en disent les professeurs, qui voyaient les événements « d'en haut ».

C'était en novembre 1941. Zaleski, qui était parti quelques jours pour régler certaines questions avec le GAPF, venait de rentrer et s'appêtait à goûter un repos bien mérité dans ces lieux qu'il avait pris en affection. « Hélas », écrit-il, « je trouvai les élèves "en pleine révolte" contre madame Aleksandrowicz. C'était une rébellion en bonne et due forme, un vrai boycottage. Madame Jadwiga n'était évidemment qu'un prétexte. La vraie raison était ailleurs. Mais où ? On peut avancer plusieurs hypothèses. L'effet des commérages au sein du groupe des enseignants (les époux Berger) a fait grossir la tempête. J'ai fini par maîtriser la situation. L'ordre est revenu. Et même le beau temps... Les coupables devaient être punis. Il le fallait. Cela m'a coûté. Il faut être dur, plein de colère, et en même temps rester calme intérieurement... Sans kola et deux litres de café, je ne sais pas si je m'en serais sorti [...] C'est dans ce tumulte guerrier que s'est déroulé le 11 novembre<sup>188</sup>. »

L'abbé Bozowski note, à la même date du 11 novembre 1941 : « Anniversaire de la liberté [...] Discours du pr. Zaleski... profond

---

187. Plusieurs élèves avaient pris part à l'opération. Le 22 décembre 1941, Henryk Batkiewicz et Zygmunt Grzyb, élèves de première année de lycée (section mathématiques-physique), furent exclus pour « vol avec effraction », ainsi que Zygmunt Bruzi, élève de deuxième année de lycée (même section) pour « complicité » (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n<sup>os</sup> 86, p. 2 et 7, et 88, p. 2). Joseph Guichard estimait le préjudice à plus de 20 000 francs (Archives départementales de l'Isère, n<sup>o</sup> 52 M<sup>o</sup> 309, lettre du 18 juin 1943). Le vol fut assez vite découvert, mais les coupables continuèrent, en partie par antipathie pour le propriétaire et en partie « pour le sport » selon la formule de l'abbé Bozowski. « Le vin était aspiré par un tuyau qui montait jusqu'au dernier étage de l'hôtel. » (Archives Bozowski : n<sup>o</sup> 4.3. I.).

188. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], manuscrit (en partie dactylographié), Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 172.

– simple et subtil, avec cette grande séduction qui émane des esprits supérieurs. » Quatre jours plus tard, il ajoute: « Pauvres gamins. Chères jeunes pousses!... Ils sont fous – parfois abêtis ou carrément bêtes [...] Les plus grands fautifs, Rułka, Stańczek, Hop, sont justement des garçons de grande valeur, mais semblables à des blocs de minerai brut, rugueux – comment les renvoyer de l'école? Il faut pourtant qu'ils soient punis. » Les enseignants dirent aux rebelles que, par leur conduite, ils faisaient le jeu des Allemands. Zdzisław Stańczek vint déverser ses larmes dans la soutane de l'abbé Bozowski. Et l'affaire se termina ainsi: « 24 novembre 17 heures session du tribunal. Le procureur G. donne lecture de sa proposition de peines à infliger à Hop, Czech, Wolf, Stańczek, Rułka, Szewczyk. Altercation entre Berger et A[leksandrowicz]. B[erger] tremble d'énerve[ment]; le professeur veut sacrifier le moins d'élèves possible. »<sup>189</sup>

Et les élèves, comment voyaient-ils les choses? Et pourquoi s'étaient-ils rebellés? Il est indéniable qu'ils n'avaient pas de sympathie pour Jadwiga Aleksandrowicz, qu'ils trouvaient sans cœur, sèche, autoritaire; partisane d'une discipline stricte, elle voulait même délivrer des permissions pour sortir « en ville ». Les anciens soldats lui reprochaient de vouloir régenter la vie de l'établissement (« Ça ne nous plaît pas qu'une femme gouverne »<sup>190</sup>) d'enseigner *ex cathedra*, sur un ton sans réplique, et de faire l'éloge du régime de Sanacja, ce qui allait contre les idées de beaucoup d'élèves, sans doute même d'une majorité. Le mouvement de boycottage, qui consistait à rester silencieux en cours et à ignorer l'enseignante, partit de la première classe de lycée (section mathématiques-physique) et se propagea aux littéraires. Dans certains cas, mais pas toujours, cela aboutissait à un « silence collectif » et à la « sortie de l'enseignante de la salle », après menace de punitions sévères. Józef Wędrychowski « déballa » devant l'intéressée elle-même tous les griefs de ses camarades, et Zdzisław Stańczek s'exclama: « Vous avez sur nous l'effet d'un chiffon rouge sur un taureau! »<sup>191</sup> L'action des élèves ne visait pas à obtenir le départ

---

189. Archives Bozowski: n° 1.2. II, *Wspomnienia z pobytu we Francji w okresie wojny 1939-1943* [Souvenirs de mon séjour en France pendant la guerre, 1939-1943], p. 228-231.

190. Questionnaire 5 (fragment des mémoires de Kazimierz Dobrzycki).

191. Questionnaire 31 rempli par Zdzisław Stańczek.

définitif de l'enseignante, mais à lui faire changer d'attitude et de comportement, ce qui, au demeurant, réussit : elle changea de ton, modifia en partie le contenu de ses cours, et se montra légèrement plus avenante avec les élèves.

La réaction de la plupart des enseignants, habitués aux us et coutumes d'avant-guerre, à la discipline et à une certaine distance entre le maître et l'élève, fut sévère, mais sans excès (plusieurs exclusions temporaires, des blâmes, de mauvaises notes de conduite). L'épisode fut résumé par Zofia Łukasiewicz en ces termes : « C'est une affaire très délicate et complexe, où se sont manifestées les attitudes à la fois négatives et positives des jeunes : l'entêtement, la révolte, ainsi que la circonspection et le bon sens. Mais aussi, hélas, la grande vulgarité et la grossièreté de certains protagonistes de cette rébellion. Pour régler l'affaire, il fallait que la direction et le corps enseignant adoptent une attitude à la fois ferme et sage, et aussi que les jeunes se montrent raisonnables et fassent preuve de bonne volonté. C'est heureusement ce qui s'est passé<sup>192</sup>. »

L'affaire du boycottage est liée à l'ensemble du système de punitions en vigueur au lycée. La direction et les enseignants s'efforçaient – étant donné la situation hors normes dans laquelle se trouvaient les élèves – de ne recourir que le plus rarement possible à des mesures extrêmes. Dans l'écrasante majorité des cas, on se contentait de baisser les notes de conduite, de convoquer les récalcitrants ou de décerner des blâmes. Le châtiment suprême – l'exclusion du lycée, ou l'envoi dans un camp ou un foyer, ne fut appliqué que quelques fois. Le renvoi temporaire, pour une période pouvant aller de quelques semaines à trois mois, était une façon atténuée d'« exclure » un élève : cette solution fut choisie à plusieurs reprises dans la période en question. L'élève renvoyé temporairement ne perdait pas ses droits, il était hébergé dans un foyer du GAPF, recevait les notes de cours de ses camarades et les photocopiés, et devait passer un examen de contrôle peu après son retour<sup>193</sup>.

Le boycottage de Jadwiga Aleksandrowicz fut un choc pour l'établissement. L'affaire revêtait en effet, comme nous savons, un

---

192. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

193. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n<sup>os</sup> 86, 87 et 88.

fondement politique. Les sanctions qui furent prises également, et en particulier le renvoi (définitif et non temporaire) de Jerzy Wolf, dues – ce que ne niait pas la direction – à ses opinions communistes que, loin de garder secrètes, il proclamait haut et fort.

Voici qui nous amène à évoquer les convictions politiques des élèves (nous avons déjà parlé de celles des professeurs). La plupart d'entre eux estimaient cependant qu'il n'y avait pas lieu de faire de la politique en temps de guerre, encore moins dans un établissement scolaire, et s'estimaient tenus à un patriotisme à la fois ardent et « unanimiste », dont le caractère démocratique était certes affirmé, mais avait un contenu bien vague.

Les extrêmes n'avaient guère de partisans. Władysław Wicha était communiste mais, conformément au *gentlemen's agreement* qu'il avait passé avec Zaleski et Godlewski, il ne se livrait à aucun militantisme marxiste-léniniste dans l'établissement. Lech Zarzycki était également sympathisant. Quant à Jerzy Wolf, nous avons dit ce qu'il en était.

Beaucoup d'élèves étaient favorables aux idées de la Démocratie Nationale, mais les tentatives de Kazimierz Drozd pour créer au lycée une section de ce parti échouèrent. L'esprit partisan était perçu négativement sur les bancs de l'école. Au centre, entre communistes et nationalistes extrémistes, se trouvait une majorité de libéraux ou de sociaux-démocrates, comme Jan Wiśniewski, mais il y avait aussi de fervents admirateurs de Piłsudski, comme Zdzisław Maszadro. Les relations de tolérance qui prévalaient au sein de l'établissement, ainsi qu'une certaine conception de l'union nationale, expliquaient l'absence de divisions ou de querelles excessives, et le peu de succès de la politique que nous appellerions aujourd'hui « politicienne »<sup>194</sup>.

La politique était néanmoins présente, voire très présente, dans la riche vie culturelle du lycée, qu'elle soit spontanée ou organisée, en particulier chez les élèves. Je ne veux évidemment pas parler des distractions comme les soirées dansantes « en ville » ni les sorties,

---

194. Entretiens 4 (Henryk Jabłoński, novembre 1979) et 14 (Marcel Malbos, octobre 1988).

Archives départementales de l'Isère, n° 52 M 309, lettre du commissaire principal au Directeur des Renseignements généraux à Paris sur l'activité de J. Wiśniewski pendant l'occupation, 3 avril 1945.

Archives Bozowski: 1.2 I; 4.3. I; 4.3. II.

individuelles ou en groupe, à l'unique cinéma de Villard (sorties qui avaient d'ailleurs parfois lieu à l'initiative de la direction elle-même)<sup>195</sup>. Je veux parler de l'ensemble des activités liées à la création ou à la pratique artistique, notamment littéraire et musicale, en même temps qu'à la conscience politique, au combat pour la survie et la victoire de la nation.

Les élèves avaient envie de lire, mais le choix (bibliothèque, collections personnelles des enseignants ou des élèves) était restreint en dépit de l'aide apportée par le GAPF. On dévorait les grands poètes romantiques, les romans de Sienkiewicz et de Żeromski, mais la pénurie de livres en polonais était criante. La situation était un peu meilleure pour la littérature française, mais, dans les deux premières années d'existence du lycée, rares étaient les élèves capables de lire Corneille ou Victor Hugo dans le texte. Parfois, dans les chambres, on lisait à haute voix des vers ou de petits textes en prose.

Nombreux étaient les élèves qui écrivaient des poèmes ou des chansons (Hilary Bakalarski, Roman Długosz, Jan Puskarz, Józef Wędrychowski en faisaient parti). Il s'agissait souvent de « rimailleurs », comme celles de Puskarz, surnommé par ses camarades Janek de Piadyki<sup>196</sup> et dont le poème intitulé *Le Ski* connut un grand succès, en particulier une strophe qui était sur toutes les lèvres « À travers monts, à travers étobles [sic] / Nous allons, nous filons à Grenoble / Et nous filons pour arriver / Pour étudier et pour skier. » Lorsqu'on demanda à l'auteur ce que signifiait « étobles », il avoua qu'il ne signifiait rien, mais qu'il l'avait inventé pour la rime avec « Grenoble »<sup>197</sup>...

Au programme des nombreuses cérémonies organisées à Villard comme à Lans figurait souvent la récitation de poèmes, exercice qu'affectionnaient les élèves. C'était notamment le cas le 3 mai et le 11 novembre, mais aussi le 19 mars (Saint Joseph, fête du

---

195. Archives Malbos : feuille volante dans l'agenda 1940 de Godlewski, comportant une liste d'élèves et la mention, soulignée, « Cinéma ».

196. Du nom d'un poète du xvi<sup>e</sup> siècle. (N.d.T.)

197. Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzycki. Le poème de Puskarz est resté populaire chez les Villardiens des années suivantes, mais dans une version légèrement modifiée : « À travers monts, à travers étobles / Nous nous rendons à Grenoble / Nous roulons pour y arriver / Pour faire du sport toute l'année. » L'original polonais est le suivant : *Poprzez góry, poprzez stogle [sic] / My jedziemy do Grenoble! Jedziem, jedziem, aby jechać / Aby sportu nie zaniechać.*

maréchal Piłsudski) et en d'autres occasions, comme la fête du général Sikorski, les cérémonies qui suivirent la mort de ce dernier et celle de Paderewski, ou encore le jubilé épiscopal de Pie XII. En général, la cérémonie commençait par un discours, suivi d'exposés et de conférences. Certaines allocutions sont restées mémorables, comme celle de Zaleski le 11 novembre 1941, la remarquable conférence d'Irena Gałęzowska sur Norwid, ou l'hommage rendu par Leszek Talko à Paderewski, le 14 novembre 1941 à Lans. La déclamation de poèmes du répertoire romantique ainsi que d'œuvres patriotiques contemporaines était notamment la spécialité de Hilary Bakalarski, de Krystyna Florkowska, de Tadeusz Leonowicz, de Krystyna Pachówna, d'Ewa Valentin, de Halina Węgiekiewicz, de Janina Wierzbicka. La chorale du lycée, dirigée par Ernest Berger, était toujours présente et active, pour la plus grande émotion des élèves et des enseignants comme des invités, tant polonais que français<sup>198</sup>.

Mais le cinéma, la lecture, l'écriture de poèmes, les cérémonies comptaient moins, dans la vie scolaire, que le théâtre, la musique et surtout le chant, que les Villardiens adoraient écouter et pratiquer, surtout sous la direction d'un maître tel que Berger.

Le chef d'orchestre et chef de chœur si admiré n'était pas seul à insuffler aux jeunes Villardiens le goût de la musique. Zaleski donnait de temps à autre, généralement le soir, un récital Chopin dans la grande salle à manger de l'hôtel du Parc. Voici ce que lui-même écrit de son concert du soir de Noël 1940 : « Les garçons, les filles et la plupart des dames étaient tout ouïe. Mais je jouais de façon creuse, sans élan intérieur... Mes pensées se dispersaient, le cœur jouait autre chose que les doigts. »<sup>199</sup> Parfois aussi, Zaleski voulait jouer seul, pour lui-même, mais les élèves se glissaient en silence dans la salle, pieds nus, pour écouter Chopin dans le recueillement.

---

198. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : lycée polonais de Paris, n° 80 (*Biuletyn Katolicki Powszechny*, 1942, n° 6, p. 18).

Archives Bozowski : 1.2. II, p. 228, et 4.3. I.

Questionnaires 1 rempli par Hilary Bakalarski, 6 rempli par Krystyna Florkowska, 17 rempli par Zofia Łukasiewicz et 26 rempli par Stanisław Sadowski.

199. Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], manuscrit (en partie dactylographié), Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 190.

« Le professeur continuait à jouer jusqu'au moment où il s'apercevait qu'il était entouré d'élèves, et s'enfuyait alors », raconte l'un d'eux<sup>200</sup>.

Si la musique de Chopin, donc, résonnait de temps à autre à Villard, les simples chansons étaient omniprésentes à l'internat, ainsi qu'aux récréations, en promenade ou sur le chemin du lycée. On chantait, *a cappella* ou en s'accompagnant d'instruments, au demeurant peu nombreux (l'harmonica, plus rarement l'accordéon ou la guitare), en solo ou, plus souvent, en chœur, généralement à plusieurs voix.

Beaucoup d'élèves recopiaient sur des cahiers des textes ou des musiques de chansons, surtout polonaises, parfois françaises, plus rarement anglaises. On chantait les hymnes nationaux des trois pays, ainsi que des marches ou des chants militaires des années 1914-1920 ou de l'entre-deux-guerres (*Wojenka, wojenka* [Petite guerre, petite guerre], *Przybyli ułani* [Les uhlans sont là], *Kadrówka* [La compagnie], *Morze, nasze morze* [Mer, notre mer], *Marsz lotników* [La Marche des aviateurs], etc.), voire plus récents, la plupart composés en France (*Marsz z Serrières* [La Marche de Serrières], *Wrócimy tam* [Nous retournerons là-bas], *Sztandar* [L'étendard], etc.), mais aussi des airs d'opéras (*Rigoletto*, *Carmen*, *Fra Diavolo* d'Auber, *Le Manoir hanté* de Moniuszko, *Le Barbier de Séville*) ou d'opérettes, des chants populaires, des chants scouts ou des chansons à succès de l'entre-deux-guerres (valse, tangos, etc.).

En 1942, un effort collectif aboutit à la création de l'opéra satirique *Straszny Sąd* [Le jugement fantomatique] dont certains passages demeurèrent en vogue durant toute l'existence du lycée. L'argument était le suivant : les professeurs examinaient, pour le plus grand amusement des spectateurs, si un malheureux élève défunt devait aller au ciel ou en enfer. C'est ainsi que Kazimierz Gerhardt, représenté en juge au cœur de colombe, chantait : « Ses larmes coulent /  $H_2SO_4$  / Base et acide / Il faut l'accueillir / Allégez ses tourments / Qu'il reste ici », tandis que l'intéressé résumait la situation en ces termes : « L'enfer est partout là où n'est pas la jeunesse / Larmes et désespoir sont signes de vieillesse / Venez donc avec moi, ô mes frères / Là-bas, au vieux pays sur terre / À Villard, paradis éternel / Où l'air embaume

---

200. Questionnaire 35 rempli par Hanna Świerbutowicz.

au printemps / OÙ le mois de mai est florissant »<sup>201</sup>. C'était une sorte de joyeuse ode à la jeunesse, au « jeune Villard ».

Outre la musique récréative ou chorale et les récitals Chopin que donnait Zaleski, les vrais mélomanes avaient aussi le plaisir d'assister aux concerts classiques organisés le jeudi par le curé de Villard dans la salle de cinéma<sup>202</sup>.

Tout ce qui, à Villard, était lié à la musique, demeurait en quelque sorte dans l'ombre de la chorale qui faisait la fierté de l'établissement et que dirigeait Ernest Berger, lequel était déjà, avant-guerre, un chef de chœur expérimenté. Créée de façon spontanée dès l'automne 1940, elle bénéficia à la fois du sens artistique de Berger et de son sens de l'organisation<sup>203</sup>. Elle comptait 30 à 35 membres, dont quelques jeunes filles au début, mais fut exclusivement composée de garçons à partir de l'année 1941-1942. Les répétitions avaient lieu deux soirs par semaine et la veille des concerts, ainsi que, parfois, le dimanche avant la messe de 11 h 15, où les habitants se pressaient pour entendre ce chœur polonais, à telle enseigne que certains ne trouvaient de place que sur les marches, au dehors.

La chorale chantait à quatre ou cinq voix. Les piliers en étaient Kazimierz Czech, Józef Giba, Jan Kania, Jan Kotlarz, Kazimierz Migodзки, Mieczysław Mularz et Józef Zapała; les solistes Włodzimierz Galanty, Zdzisław Hernik et le comptable Rudolf Cyganek. Les répétitions étaient longues et exigeantes, mais jamais personne ne protestait, ainsi qu'en témoigne Kazimierz Dobrzycki: « Notre professeur est l'âme de la chorale, il est capable de répéter plusieurs fois ou même une dizaine de fois les mêmes parties avec une patience angélique, il accompagne les différentes voix, chante lui-même avec chacun et a la force suffisante pour tout cela. Il recopie lui-même les

---

201. Questionnaires 1 rempli par Hilary Bakalarski, 6 rempli par Krystyna Florkowska et 14 rempli par Janina Lamenta.

Cahier de chants de Maciej Jastrzębski, en la possession de l'auteur, et où figure le livret entier de l'opéra. Les originaux des extraits cités sont les suivants: *Phyną jego tzy! H<sub>2</sub>SO<sub>3</sub>! zasada i kwas! już go przyjąć czas! skróćcie męki mul niech zamieszka tu et Piekło wszędzie, gdzie miłości brak! Łzy i rozpacz, to starości znak! Więc chodźcie ze mną! Tam na ziemski stary kraj! W Villard wieczny raj! Tam pachnie wiosną! Zakwitnie maj.*

202. Entretien 2 (Aleksander Metelski, juin 1959).

203. Entretien 1 (Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959).



partitions avec sa femme, se déplace jusqu'à Grenoble et dans d'autres centres polonais pour rapporter de beaux chants. »<sup>204</sup>. Il faut signaler aussi que les textes de plusieurs chants sont l'œuvre d'un élève, Hilary Bakalarski<sup>205</sup>.

Le répertoire était très varié. Outre les hymnes polonais et français (leur façon de chanter *La Marseillaise* enthousiasma bien des Français), il y avait des airs d'opéra, des mélodies classiques ou populaires (notamment montagnardes), des chants militaires et religieux (dont des noëls merveilleusement interprétés).

Au bout d'un an, la notoriété de la chorale avait franchi les limites de Villard. Elle était invitée à donner des concerts, tant par des Polonais que par des Français. Józef Harazin écrit : « Les représentations publiques n'avaient pas seulement lieu à l'hôtel du Parc. Nous rendions visite aux Polonais dans divers centres d'hébergements de Grenoble et de sa région ; pour les Français, nous chantions dans la salle de cinéma de Villard, et aussi plus loin à Allevard-les-Bains, Manosque, Gréoux-les-Bains et dans d'autres localités encore. »<sup>206</sup>. Parfois, l'invitation venait d'organisations officielles, comme la Légion des Combattants (Allevard, mars 1943)<sup>207</sup>. Les choristes se produisaient gratuitement, mais faisaient parfois des collectes auprès de l'assistance, au profit des prisonniers ou du Secours National. En 1942, la chorale « gagna » ainsi, en six concerts, la somme non négligeable de 17 600 francs<sup>208</sup>. Mais l'argent n'était pas l'essentiel : la chorale était avant tout un moyen d'intégration, d'approfondissement des liens d'amitié et de camaraderie, ainsi que de fierté et de rayonnement vis-à-vis de l'extérieur (les Français surnommaient l'établissement « le lycée chantant »).

Voici à titre d'exemple, un article consacré au concert donné à Grenoble par la chorale du lycée le 12 avril 1942. Elle s'y produisit en fait deux fois, la première à l'église Saint-André, paroisse de

---

204. Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki.

205. Questionnaire 1 rempli par Hilary Bakalarski.

206. Józef Harazin, *Moje wspomnienia o willardowskim chorze* [Mes souvenirs sur le chœur de Villard], p. 4 (manuscrit en la possession de l'auteur).

207. Archives Zaleski : n° C I, correspondance de Zaleski avec les organisateurs d'une session à Allevard (lettres des 25 février, 3 et 11 mars 1943)

208. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 5, p. 359.

l'université, la seconde au foyer polonais installé au Grand Hôtel. Le public était composé de Polonais et de Français. Le concert commençait par des chants militaires et se poursuivait par des mélodies classiques comme *Kosiarz* [Le faucheur] de F. Galla ou *Słowiczkę mój* [Mon rossignol], sur un poème de Mickiewicz, pour se conclure sur des chants populaires (« au rythme endiablé »). Le « clou » du programme était sans conteste, aux dires de l'auteur de l'article, *Sztandary polskie na Kremlu* [Les drapeaux polonais sur le Kremlin] de Wacław Lachman, « qui révéla toute la puissance et l'harmonie du chœur, faisant ressortir toutes les nuances de la voix, du *murmurando* jusqu'au *forte*. La salle fit un accueil chaleureux aux artistes, qui sortirent de scène sous un tonnerre d'applaudissements<sup>209</sup>.

Aux concerts s'ajoutaient les représentations théâtrales. Dès 1941, plusieurs enseignants, dont Jadwiga Stefanowicz et Godlewski lui-même, inoculèrent aux élèves, sans aucun mal d'ailleurs, le « virus » de l'art dramatique. C'était Jadwiga Stefanowicz qui dirigeait le club de théâtre, tandis que Zofia Łukasiewicz s'occupait de trouver les costumes<sup>210</sup>. Quant aux décors, ils étaient généralement confectionnés par les lycéens eux-mêmes.

Le théâtre, selon le témoignage de Zofia Łukasiewicz, procurait des « émotions fortes et positives ». Jadwiga Stefanowicz, qui avait le talent de la mise en scène, s'y donnait tout entière (tout comme Berger qui dirigeait la chorale). Aussi les résultats étaient-ils remarquables. *La Vengeance* de Fredro et *Je deviendrai plus blanc que neige* de Żeromski méritent une mention particulière, car ces deux spectacles furent si remarquables que des notables grenoblois firent le déplacement pour les voir. De l'avis de Jadwiga Stefanowicz, c'étaient les répétitions qui donnaient aux jeunes acteurs leurs sensations les plus intenses, y trouvant « abondamment matière à réflexions et à discussions »<sup>211</sup>.

---

209. *Biuletyn młodzieży polskiej* [Bulletin de la Jeunesse polonaise], 1942, n° 5, p. 9.

210. Archives Malbos, agendas 1941 et 1942 de Godlewski (notes sur les costumes pour *La Vengeance*).

Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki.

211. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

Furent également représentés *Monsieur Geldhab* (de Fredro également) et, à Lans, la deuxième partie des *Aïeux* de Mickiewicz ainsi qu'une adaptation scénique de ses *Ballades*<sup>212</sup>.

La mise en scène de *La Vengeance*, au début de 1942, par Godlewski assisté de Jadwiga Stefanowicz, est restée légendaire. Les rôles étaient tenus par des élèves de terminale, la scène était faite de petites tables, avec un vrai rideau, des projecteurs, et la salle était comble<sup>213</sup>. Kazimierz Dobrzęcki fut particulièrement remarqué dans le rôle de l'Echanson, ainsi que Jan Koczwarra en Papkin, Marian Szybka en notaire et Jan Krasiński en Dyndalski. Le rôle de Wacław était interprété par Tadeusz Leonowicz, celui de la femme du sous-maître d'hôtel par Wanda Zaklińska, celui de Klara par Krystyna Pachówna. Les autres interprètes étaient Ludwik Dygat, Józef Giba, Wiesław Kubicki, Bogdan Smoliński et Jerzy Smutny. Les décors étaient de Dygat, Zdzisław Maszadro et Józef Zapała<sup>214</sup>.

Les autres productions villardiennes furent quelque peu éclipsées par le triomphe que connut *La Vengeance*, même si, de l'avis de certains, ce ne fut pas la plus grande réussite artistique de la troupe du lycée, ainsi que l'exprime l'abbé Bozowski: « Quant à moi, abbé B. B., j'ajouterai que je ne peux à ce jour oublier l'événement considérable que fut la représentation de *Plus blanc que neige* de Żeromski, avec Wielgomas dans le rôle tragique de Wiko Rudomski et Iwonka Valentin (sœur d'Ewa) dans celui, plus tragique encore, de la mère. »<sup>215</sup>

La crèche polonaise traditionnelle, et plus précisément le tableau vivant « *Devant la Crèche de l'Enfant Jésus* », représenté en polonais le 6 janvier 1942 à l'hôtel du Parc et le 17 en français au cinéma *Rex*, appartient à la fois à l'histoire théâtrale du lycée et à son histoire religieuse. Le texte, en vérité plus patriotique et militaire que religieux, était de Hilary Bakalarski, sa (libre) traduction en français de Philippe Blanc. La musique était d'Ernest Berger, et la chorale était évidemment du spectacle. Les décors et la mise en scène étaient de l'ingénieur

---

212. Archives Bozowski: 4.3. I

Questionnaire 6 rempli par Krystyna Florkowska.

213. Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki.

214. Questionnaires n° 1 rempli par Hilary Bakalarski et 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki; compte rendu publié dans *Wiarus Polski*.

215. Archives Bozowski: 4.3. I.

Aleksander Łabęcki, assisté notamment de Mieczysław Poprawa, Jan Kania et Tadeusz Walewicz, tandis que Stanisław Sadowski et Waclaw Binental s'occupaient de la régie technique. Dix-neuf élèves étaient présents sur scène : Józef Giba, Bolesław Gurowski, Zdzisław Hernik, Władysław Kleczko, Zbigniew Kotowski, Henryk Majewski, Jerzy Makowski, Zbigniew Meres, Karol Obidniak, Józef Roll, Józef Rutkowski, Zdzisław Stączek, Wiktor Suchy, Stefan Śmigielski, Jan Węc et Roland Wielgomas pour les garçons, Anna Kundegórska, Jadwiga Siebeneichen et Ewa Valentin pour les filles. Les deux représentations attirèrent de nombreux spectateurs, polonais et français, qui applaudirent chaleureusement les artistes<sup>216</sup>.

Voici qui m'amène tout naturellement à évoquer la vie religieuse au lycée, sur laquelle des avis parfois divergents se sont exprimés, les uns affirmant que l'établissement était très profondément et ardemment catholique, d'autres se disant au contraire convaincus que la plupart des élèves étaient agnostiques, « hérétiques » (selon le terme ironique de l'abbé Bozowski) ou même athées. La vérité, comme souvent, est plus complexe.

Au lycée comme à l'internat, la situation était identique à ce qu'elle était en Pologne avant guerre : les prières collectives du matin et du soir étaient obligatoires, de même qu'avant les cours et les repas, ainsi que les cours d'instruction religieuse, l'assistance aux offices dominicaux, le service de la messe pour les garçons, la confession et la communion avant Noël et Pâques<sup>217</sup>. Les élèves s'acquittaient de leurs obligations religieuses comme de quelque chose de naturel, consciencieusement mais sans zèle excessif. La génération des « soldats », qui dominait les classes de lycée dans les deux premières années d'existence du lycée, avait toutefois du mal, dans sa grande majorité (à l'exception notable de Kazimierz Drozd, qui était profondément croyant), à accepter le schématisme des leçons de l'abbé Chechelski, auquel était préféré l'abbé Bozowski, à l'esprit nettement plus ouvert.

---

216. Questionnaires 1 rempli par Hilary Bakalarski, où figurent notamment les textes en polonais et en français, et 6 rempli par Krystyna Florkowska, dont il ressort qu'il y eut également des crèches de Noël à Lans.

217. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n °96.

Il y avait une proportion non négligeable d'élèves rebelles, anticléricaux, sceptiques, agnostiques, mais très peu d'incroyants ou d'athées déclarés. Certains se tenaient mal pendant la prière (comme Jerzy Wolf), faisaient l'école buissonnière pendant les cours d'éducation religieuse (comme Zdzisław Hernik)<sup>218</sup> ou avaient de très mauvaises notes dans cette matière (comme Józef Wędrychowski, qui eut 3 sur 10)<sup>219</sup>. Certains allèrent même jusqu'à refuser de passer l'épreuve lors du « petit bac » (comme Jerzy Rułka)<sup>220</sup>, mais c'étaient des exceptions. Rares étaient les élèves hostiles au catholicisme, plus rares encore les athées (comme Wolf, Władysław Wicha, Artur Jarmuła, Lech et Zbigniew Zarzycki et quelques autres), mais rares aussi étaient les élèves très pieux (comme Zdzisław Jaworzak).

On allait volontiers à la messe le dimanche, car c'était l'occasion de manifester son patriotisme. Devant l'icône de la Vierge noire de la chapelle d'Ostrobrama de Wilno<sup>221</sup>, on célébrait les fêtes religieuses traditionnelles sur un mode soit patriotique et larmoyant, soit sur un mode folklorique et populaire (comme le *śmigus-dyngus*, coutume consistant à s'asperger mutuellement d'eau durant la semaine pascale<sup>222</sup>).

Au cours d'une discussion, dans les années 1970, avec Godlewski et Zofia Łukasiewicz, l'abbé Bozowski définit ainsi l'esprit de Villard : « C'était un humanisme très large (mais était-il très profond?), un "culte de l'homme" et de la culture polonaise, mais il n'y avait pas de culte de Dieu. »<sup>223</sup> La critique est quelque peu excessive, et « Bozower » est mieux inspiré lorsqu'il écrit : « On observait chez la plupart des élèves le catholicisme typique de la Pologne d'avant-guerre (et pendant la guerre), sentimental, fortement patriotique,

---

218. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 101, p. 5.

219. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 82.

220. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 119.

221. Une reproduction peinte par le père d'un élève était accrochée à la place d'honneur dans la grande salle du réfectoire. (N.d.T.)

222. Questionnaire 5 rempli par Kazimierz Dobrzycki.

223. Archives Bozowski, 4.3. III.

renforcé encore par la guerre et l'errance due à la guerre. »<sup>224</sup> Les jeunes écoutaient les sermons de carême de prêtres et prédicateurs inspirés (l'abbé Wietrzykowski, l'abbé Jakubisiak et, bien entendu, l'abbé Bozowski lui-même<sup>225</sup>), la plupart d'entre eux se confessaient et communiaient, « mais cela ne les empêchait pas d'avoir une vision très "militaire" du sixième commandement<sup>226</sup> et des questions qui lui étaient plus ou moins liées »<sup>227</sup>. Ailleurs, Bozowski souligne que la religiosité villardienne était la religiosité « "normale" des Polonais de cette époque, avec, me semble-t-il, une prédominance de la tradition nationale et un attachement nostalgique aux valeurs qu'elle contenait et à Dieu en tant que protecteur »<sup>228</sup>. On pouvait d'ailleurs se demander s'il fallait parler de religiosité patriotique ou de patriotisme religieux. La Vierge Marie était révérée en tant que Reine de Pologne, et la Passion du Christ ressentie comme le martyre de la Pologne, Christ des Nations<sup>229</sup>.

Il est certain que la conception romantique, renforcée par l'exil, que les garçons avaient de la foi (les filles lui conservaient davantage son sens proprement religieux) affaiblissait leur envie d'exprimer les doutes et les objections que leur inspiraient les dogmes (la valeur suprême était l'unité patriotique, morale et religieuse de la nation!), mais il arrivait que naissent, pendant les cours de religion ou au dehors, des discussions acharnées. En revanche, aucun désir de faire partie d'organisations catholiques ne se manifestait, ni aucun zèle spirituel *stricto sensu*. Les élèves acceptèrent passivement la proposition de Godlewski d'écrire au primat de Pologne, M<sup>gr</sup> Hlond, des lettres de vœux pour Noël et le Nouvel An 1944<sup>230</sup>, participèrent également

---

224. Archives Bozowski: 1.2. V.

225. Archives Bozowski: 1.2. V.

Archiwum Akt Nowych, [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 84.

226. Tu ne tueras pas (N.d.T.)

227. Archives Bozowski: 1.2. V

228. Archives Bozowski: 1.2. III.

229. Manuscrit de l'abbé Bozowski sur la religiosité villardienne (en possession de l'auteur). Fragment cité dans Tadeusz Łepkowski, *Rozważania o losach polskich* [Réflexions sur les destinées polonaises], Puls, Londres, 1987, p. 52.

230. Archives Malbos: brouillon d'une lettre datée du 25 décembre 1943 (« En ce jour solennel de Noël et à l'occasion de la Nouvelle Année qui approche... »)

aux cérémonies et célébrations religieuses en hommage à Pie XII<sup>231</sup>, mais ne montrèrent aucun empressement à créer un cercle d'études religieuses. Vers la fin de 1941, Godlewski écrivit plusieurs lettres aux autorités ecclésiastiques pour leur faire part des difficultés rencontrées et du peu d'intérêt témoigné par les élèves à cette initiative<sup>232</sup>. La police française, au début de 1943, s'intéressa à ces cercles, mais ses informateurs au sein de la Jeunesse ouvrière catholique (JOC) durent constater qu'il n'y en avait pas à Villard, faute d'amateurs, en dépit de la tentative qui avait été faite d'en constituer un entre fin 1941 et début 1942<sup>233</sup>.

La « modernité » de l'activité sacerdotale de l'abbé Bozowski, sa façon d'être en avance sur son temps, annonçant un concile Vatican II qu'il était impossible, dans les années 1940, d'anticiper, le conduisaient à encourager avec chaleur la gaieté, la joie de vivre, l'exercice physique, le sport, le tourisme. Je ne sais pas si l'article, non signé, intitulé « Le sport et les loisirs » est de sa plume, mais il reflète certainement sa pensée : « La conviction s'est répandue, surtout dans les sphères hostiles à l'Église, que le catholique est un homme constamment sérieux, souvent ténébreux, qui voit dans tout divertissement et toute distraction la main de Satan. C'est foncièrement faux. Le catholicisme n'est pas une religion pour dévotés hypocrites ni pour bons à rien aigris, [mais une religion] qui donne à l'homme une vie pleinement satisfaisante et lui permet de jouir pleinement de tout ce que Dieu a créé : de la nature, de la beauté et de la force humaine... »<sup>234</sup>

L'abbé Bozowski ne pouvait lui-même, en raison de sa mauvaise santé, faire ni sport ni tourisme, mais il y incitait d'autant plus vivement ses ouailles qu'il avait ressenti pour les montagnes polonaises

---

231. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 80, p. 18.

232. Archives Malbos : lettre de A. Ruzkowski à Godlewski, Lyon, 16 décembre 1941. Le *Biuletyn katolicki* [Bulletin catholique] ronéoté, 1941, n° 2, novembre 1941, mentionne l'existence d'un cercle d'études religieuses à Villard, mais sans doute ses rédacteurs anticipaient-ils le résultat des démarches en vue de sa création.

233. Archives départementales de l'Isère, n° 52 M 309 : lettre du commissaire principal de Grenoble à son homologue de Lyon, 21 janvier 1943.

234. *Biuletyn katolicki* [Bulletin catholique], ronéoté, 1941, n° 1, p. 12.

(à Zakopane, à Rabka) le même amour qu'il éprouvait désormais pour les Alpes. En poussant les jeunes à s'adonner à l'exercice physique, il ne faisait que consolider un goût qu'ils avaient déjà. Les activités sportives étaient nombreuses au lycée, surtout entre 1940 et 1942, et les excursions en montagne étaient particulièrement appréciées.

La « gym » scolaire classique, en effet, ne suffisait pas à satisfaire les élèves. Dès qu'ils le pouvaient, c'est-à-dire le dimanche, les jours fériés, pendant les vacances, ils grimpaient sur le roc Cornafion ou sur la Grande Moucherolle, arpentaient les gorges de la Bourne, allaient se promener du côté de Corrençon ou de Valchevrière, s'aventuraient parfois aussi dans les grottes du Vercors. Ils s'attaquaient bien plus rarement, faute de matériel approprié, aux parois et aux sommets difficiles. Mais les « montagnards » (comme Zygmunt Karwat) faisaient naturellement partie des meilleurs connaisseurs des lieux et servaient de guides aux autres<sup>235</sup>.

La direction, qui s'occupait de l'organisation matérielle, constitua un cercle sportif dont le président, au printemps 1942, était Julian Walcuch, et le vice-président Zygmunt Kaletka, Marian Szybka faisant partie du bureau. L'année suivante, il fut dirigé par d'autres élèves (Zdzisław Jaworczak, Witkiewicz). Deux enseignants, Marian Kozłowski et Tadeusz Steffen, veillaient sur les équipements sportifs et les prêtaient aux élèves. Au premier rang des nombreux sports pratiqués figuraient le football et les sports d'hiver (ski, bobsleigh, hockey sur glace).

C'est naturellement le football qui avait le plus de succès. L'équipe du lycée se distinguait par son bon niveau technique, sa vitesse, son ingéniosité offensive, son buteur d'exception Zygmunt Kaletka, et d'excellents joueurs comme Kazimierz Czech, Mieczysław Mularz, Witkowski et Edward Wolański. L'équipe battit toutes les formations des environs (dont celle du chantier de jeunesse par 4 buts à 2 et celle

---

235. Archives Malbos : notes de Godlewski.  
Questionnaires 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki et 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.



de Villard par 7 à 0!), mais aussi celles de localités plus éloignées du département<sup>236</sup>.

Les élèves participaient également aux compétitions de ski locales (fond, descente, saut), où ils occupaient régulièrement les premières places (Andrzej Noworyta, Władysław Żegota-Rzegociński, Eugeniusz Wilk en particulier). Ils détinrent un certain temps le record de saut à skis et se distinguèrent aussi dans les courses de bobsleigh. Quant à l'équipe de hockey, elle faisait jeu égal avec les équipes locales et remporta même un match acharné contre une équipe de première division nationale<sup>237</sup>.

À l'initiative de leur professeur Jan Budrewicz, militant du sport et de l'éducation physique qui avait pratiqué la boxe avant guerre, plusieurs élèves s'essayèrent avec succès au « noble art ». Mais le volleyball et le basketball eurent davantage de succès. Des rencontres étaient organisées avec des équipes françaises locales, ainsi qu'avec celles des foyers polonais du GAPF. Les meilleurs joueurs de ces deux disciplines étaient Hilary Bakalarski, Kazimierz Dębski, Antoni Hop, Jan Krasinski, Mikołajczyk, Stanisław Mrozik, Kostrzewski et Jan Kotlarz, ainsi que Budrewicz lui-même.

Un petit nombre seulement (Hop, Kozłowski) pratiquait, plus comme un jeu que comme un sport, le tennis, considéré comme « chic ». Le ping-pong, en revanche, était très populaire, aussi bien

---

236. Entretiens 2 (Aleksander Metelski, juin 1959) et 17 (André Ravix, octobre 1988).

Questionnaires 1 rempli par Zygmunt et Barbara Bruzi et 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

237. Questionnaires 4 et 28.

Entretiens 2 (Aleksander Metelski, juin 1959) et 17 (André Ravix, octobre 1988).

Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1986, p. 105.

Selon Christophe Fanjas-Claret. *Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946*, IEP de Grenoble, 1986-1987, p. 12 et 16, les Villardiens polonais remportèrent de nombreux titres en 1942 aux championnats universitaires de France à Grenoble.

chez les garçons que chez les filles. Ces dernières faisaient également du volley-ball et des sports d'hiver<sup>238</sup>.

Les années 1940-1943 furent l'âge d'or du sport villardien. À partir de la rentrée 1943, les skieurs, les footballeurs, les hockeyeurs qui avaient fait la renommée du lycée, n'y étaient plus élèves. Pour eux comme pour leurs cadets, c'était désormais l'heure du combat.

### ***Le lycée polonais et les Français***

Le lycée Cyprian Norwid fut, pour la petite communauté polonaise, une étape sur le chemin qui menait à la Pologne ressuscitée. Une étape qu'ils n'avaient pas choisie, ou plutôt qu'ils avaient choisie dans une période où la France était en guerre, et qui était devenue obligatoire dès juin 1940 pour les réfugiés et dès le mois d'octobre suivant pour le lycée lui-même. La coexistence forcée avec le milieu environnant favorise généralement les comportements de ghetto, la tendance à l'isolement dans une sorte d'enclave. Aux débuts du lycée, la supériorité numérique des réfugiés de guerre sur l'émigration antérieure, des « soldats » sur les civils, incitait les élèves à vivre dans une camaraderie autarcique, tant sur le plan social que politique. Par ailleurs, si la présence de jeunes issus de milieux ouvriers, en partie francophones et enracinés dans une France qui était en quelque sorte leur milieu « naturel », limitait le risque, propre à tout isolement, d'une attitude hostile envers le monde extérieur, l'influence « pro-française » qu'ils exercèrent sur leurs camarades réfugiés resta faible jusqu'en 1943. Ce sont au contraire ces derniers qui, étant plus âgés, plus instruits, mieux éduqués, et ayant vécu en Pologne, impressionnaient les élèves issus de l'immigration traditionnelle et leur imposaient leur façon d'être, de se conduire, de penser et de ressentir.

J'ai déjà évoqué les relations, les liens durables, y compris de dépendance, entre le lycée et le milieu français. Le moment est venu d'apporter quelques compléments, précisions et interprétations, et d'en tirer des conclusions plus générales.

En 1939, les Polonais – les intellectuels surtout – étaient des francophiles convaincus. En 1940, ils furent profondément déçus de voir

---

238. Questionnaires 1 rempli par Zygmunt et Barbara Bruzi, 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen et 35 rempli par Hanna Świerbutowicz.

les Français accepter avec soulagement, quand ce n'était pas avec joie, la défaite et la collaboration, alors qu'eux-mêmes continuaient le combat aux côtés des Britanniques, puis, plus tard, des Américains<sup>239</sup>. Tandis que les Français devenaient anglophobes, les Villardiens polonais nourrissaient envers l'Angleterre les sentiments les plus chaleureux et aspiraient à gagner dès que possible le sol britannique.

Leur attitude à l'égard des Français tendait à faire la part des choses. S'ils avaient une franche aversion pour les pétainistes, ils se montraient amicaux envers Philippe Blanc, envers Marcel Malbos, envers les nombreux habitants de Villard proches des idées de la Résistance, et les Français, inversement, eurent tôt fait de passer d'une certaine réserve mêlée de curiosité à de la sympathie et finalement à du respect<sup>240</sup>. Les jeunes des deux nationalités nouèrent des relations étroites. Les élèves de Zaleski et de Godlewski savaient parfaitement distinguer entre la France de Vichy et de la collaboration et l'autre France, celle qui souffrait et combattait, et qui était demeurée leur alliée.

Le 27 novembre 1942, la flotte française stationnée dans la rade de Toulon se saborda. Ce soir-là, écrit Marcel Malbos, « M. Zaleski, directeur, et les professeurs présents vinrent me saluer et en présence des élèves silencieux et graves, dans la salle à manger de l'hôtel du Parc, dans le noir, dans la nuit, M. Zaleski joua du Chopin<sup>241</sup>. »

Les élèves voulaient apparaître aux Français sous leur meilleur jour. Ils voulaient leur en imposer, leur montrer que, loin de se rendre, ils avaient conservé leur esprit combatif (rassemblements, processions vers l'église en rangs par quatre et en chantant). Dans le domaine de la culture comme dans celui du sport, la rivalité entre les deux nations

---

239. Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1986, p. 70.

240. Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1986, p. 108-109.

Archives Bozowski, 4.3. III.

241. Archives Malbos : discours de Marcel Malbos prononcé à Villard le 7 septembre 1986 au rassemblement des Villardiens.

fut constante et tournait généralement à l'avantage des Polonais. Cette émulation était particulièrement acharnée sur les terrains de sport, tandis que la chorale de Berger était sans concurrents du côté français. Le désir des élèves de prouver leur supériorité à ces « mangeurs de grenouilles » envers qui ils affichaient une certaine condescendance (plus forte qu'elle ne l'était en vérité, tant les complexes de supériorité et d'infériorité étaient chez eux entremêlés) fut largement satisfait; il faut dire que leur opiniâtreté était grande. Un jour de 1941, ou plus probablement de 1942, l'équipe de football du lycée menait 6 à 0 contre celle de Villard, alors que la rencontre touchait à sa fin. C'est alors que l'arbitre siffla un penalty contre les Français, à la suite d'une faute qu'ils avaient commise, et que Zygmunt Kaletka en profita pour marquer un septième but. Après le match, le joueur André Ravix, futur maire de Villard, qui s'était lié d'amitié avec le buteur vedette de l'équipe polonaise, demanda à ce dernier pourquoi il avait tellement tenu à marquer alors que la victoire était assurée: « Il aurait fallu que tu rates ton tir! » Kaletka se récria: « Ah non! Si je n'avais pas marqué, les copains m'auraient taillé en pièces et m'auraient accusé de trahison! »<sup>242</sup>

Les Polonais ne refusaient pas de rencontrer les équipes des Chantiers de jeunesse, mais ils n'appréciaient guère ces jeunes élevés dans le culte du Maréchal. Lorsque la conversation en venait à la politique et à l'actualité, les divergences surgissaient. Un jour, dans un café de Villard, on en vint même aux mains, les tables volèrent, et les lycéens, aux côtés de qui s'était rangé un de leurs professeurs, Bolesław Skraba, eurent le dessus<sup>243</sup>.

La véhémence des Polonais à l'égard du régime de Vichy était grande, tant ils avaient de griefs accumulés. Nombre d'élèves qui avaient combattu en 1940 (comme Hilary Bakalarski, Kazimierz Dębski, Jan Gajewski, Tadeusz Graff, Tadeusz Leonowicz, Alojzy Marchewicz) s'étaient retrouvés dans des camps français, au régime souvent sévère. La chorale avait à son répertoire un chant poignant évoquant le camp savoyard de Serrières, de sinistre mémoire. Mais les élèves n'étaient ni rancuniers ni vindicatifs, et entretenaient généralement de bonnes relations avec « leurs » Français, et au premier

---

242. Entretien 17 (André Ravix, octobre 1988).

243. Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 188-189.

chef avec les commerçants du bourg M<sup>lle</sup> Bertrand (alimentation), M<sup>lle</sup> Ravix (tabac, ô combien important!), M. Blanc-Gonnet (boulangerie), M. Pellat (produits laitiers)<sup>244</sup>.

Tout autre était l'attitude des Français « de l'extérieur » et des personnalités officielles de Vichy envers les Polonais et le lycée, étant toutefois entendu qu'il convient de distinguer entre le ministère de l'Éducation nationale (ou de l'Instruction publique) et le Bureau central d'administration des Polonais.

Dès novembre 1940, les autorités de Vichy soumirent l'établissement à une étroite surveillance policière. Il s'agissait avant tout d'empêcher les élèves de s'enfuir en Angleterre et de prévenir le « recrutement au profit de pays étrangers ». Dès la fin de 1940 et le début de 1941, lorsque les personnages de la crèche de Noël furent incarnés par des soldats portant de vraies armes, la police intervint pour exiger que la représentation ait lieu sans armes; elle ne faisait pas non plus mystère de chercher à recueillir des éléments de nature à justifier la fermeture de l'établissement. Tous les voyages des élèves, presque tous leurs déplacements, même sur de courtes distances, étaient contrôlés de très près. Certains élèves, anciens soldats, devaient se présenter tous les quinze jours à la gendarmerie de Villard, et le comptable français du lycée servait probablement d'informateur aux autorités<sup>245</sup>. Kazimierz Dębski, qui s'était évadé d'un camp

---

244. Archives Malbos, notes de Malbos en marge du mémoire de Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'études politiques, 1986.

Certains habitants, au début, avaient cependant de l'antipathie pour les Polonais (Christophe Fanjas-Claret. *Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946*, IEP de Grenoble, 1986-1987). On sait également que le propriétaire de l'hôtel du Parc, Joseph Guichard, était mal disposé envers les élèves en raison de l'état de dégradation du bâtiment (Archives départementales de l'Isère, n° 52 M 309).

245. Effectivement, d'après un document remis par le Musée de la Résistance de Vassieux-en-Vercors, ce comptable, René Constantin, fut « interné au camp de La Chapelle-en-Vercors pour son hostilité à la Résistance, relâché sur ordre du commandant du plateau du Vercors le 22 juillet 1944 à l'Oscence, arrêté et fusillé à l'Oscence par un groupe de combat de Villard-de-Lans (groupe Vallier) ». (N.d.T.)

français, avait changé son nom en Dębicki sur le conseil de Jadwiga Aleksandrowicz. La police française, qui se méfiait de tout ce qui était militaire, et plus encore des jeunes gens susceptibles de rejoindre le maquis, interdit formellement à l'établissement, à partir de l'automne 1943, d'admettre de nouveaux élèves âgés de plus de 17-18 ans<sup>246</sup>.

À quoi ressemblaient les contacts entre le lycée et Vichy? Dans un discours prononcé plus de quarante ans après la chute de Pétain, Marcel Malbos affirmait que « ministres, recteurs, inspecteurs d'Académie, délégués, ont toujours été en complet accord avec les responsables polonais et ne leur ont pas mesuré leur appui »<sup>247</sup>. C'était vrai en principe, c'est-à-dire lorsqu'il ne s'agissait pas de questions qui dépassaient la compétence des autorités éducatives, comme les affaires de police ou les affaires militaires. La direction du lycée s'efforçait du reste, avec toute la prudence requise, de se concilier les bonnes grâces des organisations pétainistes officielles comme la Légion des Combattants<sup>248</sup>, ainsi que du secrétariat à l'Instruction publique et du rectorat<sup>249</sup>.

Les rapports des hauts fonctionnaires, généralement d'anciens officiers ou diplomates, envoyés par Vichy pour inspecter l'établissement, attestent d'une grande bienveillance à l'égard du lycée comme de ses pensionnaires. Accueillis chaleureusement par les professeurs et les élèves, ils cherchaient à aider les Polonais, allant parfois même jusqu'à passer sous silence des éléments que Vichy aurait risqué de désapprouver.

---

246. Archives départementales de l'Isère, n° 52 M 309 (notamment, lettres de la police en date des 8 et 28 novembre 1940).

Archives Bozowski, n° 4.3. I: Bronisław Bozowski, *Miniatura Polski we francuskich Alpach* [Une Pologne en miniature dans les Alpes françaises].

Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE (Service social du contrôle des étrangers), n° 27.

Questionnaires 14 rempli par Janina Lamenta et 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

247. Archives Malbos: discours prononcé le 7 septembre 1986 lors du Rassemblement des Villardiens.

248. Archives Zaleski, C I, tome 4 (trois lettres de Zaleski aux autorités départementales de la Légion).

249. Archives Zaleski, C I, tome 4 (plusieurs lettres adressées en 1942 et 1943 par Zaleski au recteur de l'académie de Grenoble et à de hauts fonctionnaires du ministère de l'Instruction publique).

Le rapport d'inspection rédigé en juin 1941 par Raymond Isay est extrêmement positif: l'établissement y est décrit comme remarquablement organisé et habilement dirigé, les jeunes comme bien élevés, profondément patriotes, très croyants, la chorale comme parfaite, les chambres d'internat comme joliment décorées (de la « triple icône »: Piłsudski, la Croix et l'Aigle blanc). Isay fait l'éloge des études conjuguées au travail de la terre, et parle du lycée comme d'une maison vivante, d'une communauté d'enseignants et d'élèves issus de milieux divers. Amitié, foi patriotique, « voici la grande leçon que donne ce lycée polono-français d'un type tout à fait nouveau (il faudra s'en inspirer à l'avenir pour l'organisation d'établissements semblables) », écrivait-il<sup>250</sup>.

Les inspecteurs Charles Billecocq, en juin 1942, et Paul Chastand, en juin 1943<sup>251</sup>, furent tout aussi admiratifs. Ils ont exprimé une même admiration. Quant à A. Landau, il constate, après une visite à Villard en juillet 1942, que l'internat est propre, que l'économie « vivrière » a un caractère familial et que le niveau de l'enseignement semble élevé. Il fait en outre l'éloge de la chorale. Il critique sévèrement, par contre, le fait que les garçons dorment à deux dans le même lit. À la question de savoir pourquoi le lycée a été implanté à Villard, il donne cette réponse caractéristique: « Le lycée est suffisamment éloigné d'un centre important pour que la vue de tant de jeunes en bonne santé ne puisse choquer certaines gens aux intentions mauvaises et pour que ces jeunes soient protégés contre de nombreuses tentations. Le lycée se trouve toutefois assez près de Grenoble pour que l'accès à l'école et sa surveillance soient faciles. »<sup>252</sup>

Un autre inspecteur, Frenzl, en visite à Villard en juillet 1942, loue l'atmosphère harmonieuse et familiale qui y règne, le lien cordial qui unit élèves et enseignants. C'était également l'avis des Français

---

250. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 9.

251. Archives Zaleski, C I, tome 7.

Billecocq écrit à propos des jeunes Polonais de Villard: « J'ai senti [...] battre le cœur de votre grand et noble pays et vibrer l'âme ardente et généreuse de la Pologne. [...] Vous vous êtes imposés à l'admiration de nos populations rurales, vous avez gagné leur affection » (*ibidem*, C I, tome 8).

252. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 27.

de Villard eux-mêmes, qui adoptèrent fraternellement les jeunes Polonais. Le visiteur fut également très impressionné par la qualité artistique de la chorale<sup>253</sup>.

Il est certain que ces éloges (même exagérés ou empreints d'une certaine complaisance), revêtaient pour la direction du lycée, du fait même qu'ils émanaient de hauts fonctionnaires de Vichy, une grande importance, car ils protégeaient l'établissement contre une ingérence excessive de la police. Il est manifeste que les inspecteurs partageaient le patriotisme anti-allemand des Polonais. On notera enfin avec intérêt que l'Académie française et l'Académie des sciences morales et politiques offrirent des livres au lycée (ou plutôt de l'argent pour en acheter)<sup>254</sup>.

Si les relations, diverses et multiples, entre le lycée et les Français ne furent pas toujours exemptes de conflits, il n'en reste pas moins que les élèves eurent la possibilité de découvrir et de s'approprier la culture française, qu'ils considéraient, même s'ils ne se l'avouaient pas toujours, comme une valeur essentielle. En revanche, ils étaient nettement plus critiques, pour la plupart, envers les attitudes politiques des Français.

**« *La patrie, la nation, la liberté, le peuple* »**

La chorale avait à son répertoire un chant que les élèves considéraient comme l'hymne du lycée. Il s'intitulait *Le Drapeau*, les paroles étaient de K. Laskowski, la musique d'Ernest Berger. Il exprimait de façon lapidaire leurs buts et leurs idéaux, les valeurs immatérielles qu'ils cultivaient.

« Pour nous un seul drapeau prime les autres,  
Nous avons un seul drapeau, un seul chant,  
Une motte de terre polonaise est notre drapeau,  
La pensée et le sang de nos ancêtres, notre chant.  
Pour nous un drapeau est au-dessus des drapeaux,

---

253. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE (Service du contrôle social des étrangers), n° 2.

254. Archives Zaleski, C I, tome 5 (lettres de remerciement de Zaleski, 10 décembre 1941).



Notre seule prière, ce sont le travail et la peine.

Notre seule profession de foi commune

La Patrie, la nation, la liberté, le peuple<sup>255</sup>. »

Lucjan Owczarek a parfaitement exprimé ce qu'a voulu être et ce qu'a été le lycée du temps de guerre: ses élèves se considéraient comme « mobilisés ». Alors que la France avait signé l'armistice, « les Polonais étaient en guerre et prêts à reprendre le combat à tout moment »<sup>256</sup>.

Quant à la signification de la fondation et de l'activité du lycée, elle a été exprimée de la façon la plus lapidaire par Marcel Malbos: « L'existence même du lycée polonais, dès novembre 1940, était un acte de résistance, même si le mot n'« existait » pas encore. »<sup>257</sup>

Les paroles du *Drapeau*, ainsi que les propos, que je viens de citer, d'un ancien élève et d'un ancien professeur, sont une triple illustration du lycée comme « école de combat ». Il était plutôt, en réalité, la conjugaison d'un travail opiniâtre, concret et quotidien, et de l'élan d'un peuple, d'une nation, d'un État vers la liberté. La philosophie de l'établissement était, comme nous le savons, que les jeunes devaient d'abord étudier pour, ensuite seulement, partir combattre hors de France et libérer la Patrie.

La principale forme de résistance à l'occupant consistait donc, non pas à agir sur place, mais, entre 1941 et 1943, à s'échapper de France – généralement par l'Espagne et le Portugal, parfois par l'Afrique du Nord ou Gibraltar – pour gagner la Grande-Bretagne. Comme l'écrit Stanisław Zabiełło, le travail éducatif auprès d'une jeunesse patriote, pleine d'abnégation, mais peu disciplinée, « était compliqué par les agents du recrutement militaire

---

255. Texte écrit à la main sur la partition, en la possession de l'auteur. L'original polonais est: *Nam jeden sztandar przed innemi, / Nam jeden sztandar, jeden śpiew, / Sztandarem grudka polskiej ziemi, / Pieśnią praojców myśl i krew, / Nam jeden sztandar nad sztandarzy, / Nam jeden pacierz: praca, trud, / Jedno wyznanie wspólnej wiary: / Ojczyzna, naród, wolność, lud.*

256. Archives Malbos, lettre de Lucjan Owczarek à Malbos, avec des remarques en marge du document écrit par Christophe Fanjas-Claret. *Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946*, IEP de Grenoble, 1986-1987.

257. Archives Malbos: discours de Marcel Malbos le 7 septembre 1986 au Rassemblement des Villardiens.

qui, dans leur action visant à l'évacuation, optaient parfois pour le moindre effort en visant les jeunes gens les plus aisément accessibles, c'est-à-dire les lycéens de Villard, ce contre quoi je m'élevais vigoureusement »<sup>258</sup>.

Mais, pour l'heure, ce qui nous intéresse est l'activité patriotique au sein du lycée même, et non pas ses élèves passés en Angleterre. Il semble que le scoutisme, évidemment clandestin, en ait été la manifestation la plus importante numériquement. Jan Harwas fut le responsable de l'organisation polonaise, Philippe Blanc celui de l'organisation française. Parmi les élèves, les chefs de groupes étaient Kazimierz Dobrzęcki, Tadeusz Leonowicz et Edward Ręczelewski. On ne dispose d'aucune information sur les effectifs du mouvement, ni sur ceux des différents groupes, ni sur leurs formes d'action, ni sur leur influence au sein de chaque classe. On sait seulement que l'organisation fonctionnait mieux dans les classes de gymnase que dans celles de lycée<sup>259</sup>.

L'organisation militaire clandestine proprement dite relevait de l'Organisation militaire (OW, *Organizacja Wojskowa*) du général Juliusz Kleeberg, dont elle était partie prenante. On peut lire, dans le rapport du général Kleeberg pour la période comprise entre le 1<sup>er</sup> mai 1941 et le 7 novembre 1942, ce qui suit : « Au lycée de Villard-de-Lans, il existait une troupe composée de trois pelotons de trois groupes chacun. »<sup>260</sup> La chose paraît très peu vraisemblable, car il aurait fallu que la quasi-totalité des élèves appartiennent à l'organisation ; or, aucun récit, aucun témoignage, aucune source écrite ne va dans ce sens. On suppose que l'OW a existé au lycée à partir de 1941. Puis, à partir de 1942, ce furent l'Organisation Polonaise pour l'In-

---

258. Stanisław Zabięłło, *Na posterunku we Francji* [En poste en France], Pax, Varsovie, 1967, p. 205.

259. Questionnaires 2 (Leon Baranowski) et 15 (Tadeusz Leonowicz). Entretien 16 (Edward Renn, juin et octobre 1988).

Correspondance de Harwas avec Malbos et Godlewski.

260. « *Sprawozdanie z działalności dowództwa Wojsk Polskich we Francji w okresie 1940-1943 (maj) gen. Juliusza Kleeberga* » [Rapport d'activité du commandement des troupes polonaises en France pendant la période 1940-1943 (mai) par le général Juliusz Kleeberg], *Najnowsze Dzieje Polski. Materiały i Studia z okresu II Wojny Światowej* [Histoire récente de Pologne. Matériaux et Études de la période de la Seconde Guerre mondiale], t. IX, 1965, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Varsovie, p. 159.

dépendance (PON, *Polska Organizacja Niepodległościowa*), qui prit ensuite le nom d'Organisation Polonaise de Lutte pour l'Indépendance (POWN, *Polska Organizacja Walki o Niepodległość*), qui furent présentes à Villard. Le chef de la cellule de l'OW, puis de la PON, était un professeur, Józef Żmigrodzki, qui avait pour adjoint Michał Mierzwiński ; leurs collègues Jan Budrewicz et Bolesław Skraba faisaient également partie des dirigeants. Le commandement pour les départements de l'Isère et de la Drôme fut d'abord assuré par le colonel Zdzisław Grzymirski, puis par le lieutenant-colonel Kazimierz Gaberle. Mierzwiński ronéotait à Villard les tracts et s'occupait avec Żmigrodzki de l'émetteur-récepteur de radio. Un jour, sans doute en 1941, le général Kleeberg vint en visite au lycée. L'élève Jan Kania lui présenta par leur nom les membres présents de l'organisation. Dans les classes de collège, Kazimierz Dobrzęcki dirigeait, selon les consignes de Budrewicz et de Żmigrodzki, des exercices d'entraînement militaire (randonnée au printemps, ski de fond en hiver), par groupes de sept à neuf élèves. Après la « grande évacuation » de fin 1942 et début 1943 (c'est à ce moment que Żmigrodzki, Budrewicz et Skraba quittèrent Villard), l'organisation militaire déclina et sa direction fut brièvement assumée par Mierzwiński<sup>261</sup>.

De nombreux élèves, surtout parmi les plus jeunes, savaient peu de chose, voire presque rien, des activités clandestines au sein du lycée. C'était également le cas, parmi les professeurs, de Marcel Malbos, qui ignorait tout de l'activité des scouts (contrairement à Blanc qui y était très impliqué). Il savait toutefois que le tampon du lycée était utilisé à des fins « illégales » ; on fabriqua même, à partir de 1941 des tampons en linoléum pour les besoins de l'organisation clandestine. Un jour de novembre 1940, cependant, il alla spécialement à Nice, à la demande de Zaleski, pour délivrer oralement un message appris par cœur. Il a oublié tous les détails de l'épisode, à l'exception d'un

---

261. Zygmunt Karwat, Mémoires (non publiées. N.d.T.), p. 190.

Questionnaires 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki et 15 rempli par Tadeusz Leonowicz.

Archives Bozowski, 1.2. I.

Michał Mierzwiński, *Tam też biły polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 216-222.

seul : le texte lui en avait été communiqué par le directeur dans la salle de bain, tous robinets ouverts...<sup>262</sup>

Il existait plusieurs journaux polonais clandestins, la plupart imprimés à Londres sinon tous (la chose est aujourd'hui difficile à vérifier) : *Polski Mit* [Le mythe polonais], *Z czym wrócimy* [Avec quoi reviendrons-nous], *Wiadomości tygodniowe* [Nouvelles de la semaine], etc. Quelques journaux, de tendance socialiste surtout, publiés dans la mouvance de Henryk Jabłoński, étaient diffusés (en peu d'exemplaires au demeurant) par le gardien Stefan Boguski, principalement aux enseignants (Tadeusz Ćwikliński, Ernest Berger). Les publications clandestines avaient un tirage faible et une existence des plus éphémères, et il ne semble pas qu'il ait existé au sein du lycée un réseau de diffusion permanent<sup>263</sup>.

Indépendamment de ces réseaux clandestins, et contre la volonté de la direction et des professeurs, certains élèves dissimulaient des armes de poing dans leur chambre. On ne sait pas avec certitude si des contacts existaient avec des groupes français de résistants, encore moins s'il y avait des livraisons d'armes entre Polonais et Français. On sait seulement que, par une nuit de 1941, un groupe d'élèves pénétra par effraction dans l'hôtel de ville où étaient entreposés, en vertu d'une décision des autorités de Vichy, des fusils de chasse, des revolvers, etc., et en prit un certain nombre. Władysław Wicha et Jadwiga Gostyńska, avec l'aide de quelques élèves, cachèrent ces armes (en enterrant une partie) à la ferme du lycée<sup>264</sup>.

Ces diverses formes d'action clandestine, dans le cadre d'organisations polonaises ou (pour l'essentiel à partir de 1944) en coopération avec la Résistance française, constituaient l'aboutissement logique et la mise en pratique de l'éthos villardien, né de l'esprit de sacrifice patriotique qui régnait au lycée. Étudier était servir « la patrie, la nation, la liberté, le peuple », et cette façon de servir était censée durer tout le temps des études, l'heure du combat étant reportée à l'« après-Villard » de façon à préserver l'établissement.

---

262. Entretien 14 (Marcel Malbos, octobre 1988).

263. Entretiens 4 (Henryk Jabłoński, novembre 1979) et 23 (Lucjan Owczarek).

264. Archives Bozowski, 4.3. I. Relatant cet épisode, l'abbé Bozowski ajoute : « C'est un miracle que l'on ait réussi à camoufler toute cette affaire. »

Le départ de France de jeunes élèves pour l'Angleterre en passant par les Pyrénées constitue donc le principal fait d'action clandestine au lycée, mais il appartient à un épisode ultérieur, qui fera l'objet d'un développement séparé.

Cette filière conduisant en Angleterre prit fin, dans les faits, en 1943. Le lycée devait connaître, l'année suivante, ses heures les plus terribles.



## L'année 1944

Le sang versé, le martyr enduré pour la patrie, la mort sur les champs de bataille: autant de monuments qui jalonnèrent le douloureux chemin suivi par des générations entières au cours des deux derniers siècles de la dramatique histoire de la Pologne. Le culte des héros, l'évocation des simples gens balayés de la surface de la terre par les guerres, les révolutions, les grands bouleversements historiques, font partie intégrante de notre culture, de nos traditions, de la connaissance que nous avons de nous-mêmes. L'historiographie polonaise fait une place particulièrement importante aux « splendeurs et misères » des guerres et insurrections, aux césures, marquées par le sang et les larmes, de l'histoire du pays. Il en est ainsi de la tragédie du Vercors. L'écrasante majorité des références au lycée Cyprian Norwid que l'on peut trouver dans les livres ou les revues d'histoire, dans les journaux, dans les mémoires des protagonistes, ont trait aux événements de juillet 1944. Les tombes de ceux qui, juste avant la libération de la France, tombèrent en Vercors, unissent étroitement les anciens élèves comme les anciens professeurs de Villard, même si, à l'époque, ils ne s'y trouvaient plus ou pas encore.

J'ai souligné, dès les premières phrases de mon avant-propos, que la grandeur et la portée des événements de l'été 1944 ne permettaient pas pour autant d'occulter l'acquis des six années d'histoire du lycée, ni sur le plan éducatif ni sur celui de la conscience nationale. Abordant maintenant ces événements, j'estime indispensable de les présenter dans tous leurs détails et d'en donner une analyse objective, sans perdre le sens des proportions ni considérer cette période comme la seule importante dans l'histoire du lycée.

### *L'état des recherches : faits, erreurs, mythes*

Il convient en premier lieu de faire un bref inventaire des recherches, des données, des passages consacrés au lycée figurant dans les écrits de toute sorte (travaux scientifiques, articles de presse, ouvrages de vulgarisation, mémoires) parus entre 1944 et 1988.

La tâche est quelque peu ingrate, car la plupart des descriptions et récits, parfois inexacts, voire carrément fantaisistes, reprennent des « faits » qui sont en réalité loin d'être établis, en les détachant, qui plus est, de leur contexte historique (français ou polonais, national ou régional). L'historien se trouve fréquemment confronté, pour la période récente, à la négligence, à la malhonnêteté ou au manque de conscience professionnelle, dû plus souvent à la paresse ou à l'irresponsabilité qu'à la mauvaise volonté. C'est un état de fait qu'il faut déplorer.

C'est seulement ensuite que j'aborderai l'établissement positif des faits et retracerai de façon méthodique le déroulement de l'année 1944 à Villard.

Cinq mois seulement après les événements de juillet 1944 paraissait dans la presse polonaise d'Angleterre un reportage sur la participation des Villardiens aux combats du Vercors. L'auteur, relatant les bombardements de hameaux et les exactions contre la population civile, écrivait que les Allemands, faute de pouvoir venir à bout des maquisards, avaient procédé à un raid aéroporté. « Le 21 août, ils atterrirent sur la piste construite à Vassieux par le Maquis à l'intention des troupes alliées. Sur place se trouvaient, outre les maquisards, douze élèves et six professeurs du lycée polonais de Villard-de-Lans. Surpris à l'aube, sans armes, non préparés à l'attaque, les insurgés eurent le dessous et seuls quelques-uns échappèrent à la mort. Huit lycéens polonais et deux de leurs professeurs ne revinrent pas au lycée<sup>1</sup>. » Si l'erreur sur le mois (août au lieu de juillet), due sans doute à une faute de frappe, ne laisse pas d'étonner, le reste est conforme, dans ses grandes lignes, à la vérité, hormis le nombre de tués – mais remettons corrections et commentaires à plus tard, examinons d'abord les autres comptes rendus qui furent faits des événements.

En août 1945, un journal polonais paraissant en France publia un article dans lequel il était question de la mort de huit élèves qui avaient combattu plusieurs mois dans le maquis du Vercors « en coopération avec le POWN ». À un moment donné, y est-il écrit, les parachutistes allemands se livrèrent, sur le terrain d'atterrissage des maquisards, à un « effroyable massacre », tuant notamment huit élèves et deux employés du lycée; puis, au cours d'une opération

---

1. Dziennik Polski i Dziennik Żołnierza, Londres, 12 décembre 1944.



ultérieure de représailles, ils arrêtaient deux professeurs et le médecin de l'établissement, qui furent emmenés de Villard à Lyon où ils furent exécutés<sup>2</sup> ».

Dans une brochure de 1946, sans nom d'auteur, consacrée aux Polonais de France engagés dans la lutte armée, Władysław Pobóg-Malinowski évoque en ces termes les Villardiens en Vercors : « Citons ici, simplement à titre d'exemple, « l'héroïque école polonaise », le lycée polonais de Villard-de-Lans pour les réfugiés : en juillet 1944, un mois avant la libération de l'Isère et de Grenoble, des élèves de cette école prirent part aux combats contre les Allemands aux côtés des maquisards français sur le fameux plateau du Vercors qui fut, du fait des combats, non seulement ensanglanté mais encore dévasté sauvagement par les Allemands, jusqu'à n'être plus que cendres et décombres. Parmi les 27 Polonais combattants, de jeunes gens pour la plupart, onze – dont six avaient entre 16 et 19 ans – furent tués au combat, quatre – dont le médecin du lycée et deux enseignants – furent fusillés à l'aéroport de Lyon, et un menuisier qui avait été décoré de la Croix de Guerre française pour faits de guerre antérieurs dans le même massif du Vercors périt également<sup>3</sup>. »

De 1948 à 1957, soit pendant près de dix ans, un silence complet entoura, du moins en Pologne, la question du « Villard polonais ». Ce silence fut rompu en 1958 par Stanisław Gogłuska, qui revint ensuite par deux fois, en 1972 et en 1987, sur la tragédie du Vercors, mais en réitérant obstinément les mêmes erreurs et inexactitudes.

Selon son article de 1958, les professeurs Kazimierz Gerhardt et Jan Harwas auraient été arrêtés alors qu'ils utilisaient un émetteur radio clandestin. « Le médecin de l'établissement, le docteur Welfle, et le concierge Wilk moururent sous les balles hitlériennes. Les autres furent déportés en camp de travail. » Le deuxième acte du drame devait se nouer fin juillet, lorsque le lycée décida volontairement de venir en aide à ses amis résistants français et que les Polonais prirent le maquis. Le 21 juillet, « des détachements d'infanterie de montagne

---

2. « Rocznicą bohaterskiej śmierci uczniów i profesorów Gimnazjum Polskiego w Villard-de-Lans » [Il y a un an périssaient héroïquement des élèves et des professeurs du lycée polonais de Villard-de-Lans], Sztandar Polski, Paris, 1945, n° 33.

3. Wojskowy i konspiracyjny wysiłek polski we Francji 1939-1945 [L'effort militaire et clandestin polonais en France 1939-1945], Paris, 1946, p. 97.

armés jusqu'aux dents atterrirent sur la piste de l'aérodrome. Le combat était inégal, des fusils rudimentaires ne pouvaient rien contre les armes modernes des Allemands<sup>4</sup>. »

Près d'une quinzaine d'années après le récit paralittéraire précité, Gogłuska nous livre une autre version des faits, selon laquelle il y eut d'abord (probablement, donc, en 1943 et au début de 1944) des arrestations d'enseignants. « Le personnel du lycée se réduisait peu à peu », écrit-il, ajoutant même qu'après le départ de Zaleski et de Godlewski en camp de concentration, « d'autres » (dont il ne cite pas les noms) « furent déportés dans des camps de travail ». Quant à l'arrestation de Gerhardt et de Harwas, il en parle dans les mêmes termes que précédemment : « Ils furent peu après fusillés à Lyon, à proximité de l'aéroport de Bron. Le médecin du lycée, le docteur Welfer [sic], et l'employé [et non plus « le concierge »] Ludwik Wilk, tombèrent sous les balles des hitlériens. » À lire ce nouvel écrit, ces événements auraient précédé ceux de l'été 1944 : après le baccalauréat, dont Gogłuska indique, la chose est à souligner, qu'il se déroula normalement, ce fut au tour des élèves de s'intéresser, pour reprendre le titre de son article, davantage au fusil qu'au livre. Entre-temps – c'est-à-dire, sans doute, en juin et juillet – les troupes alliées « étaient de plus en plus proches » [sic]. En juillet, « les élèves ainsi que les employés du lycée et les professeurs, dont le directeur Ernest Berger – troquant le livre pour le fusil – partirent dans les forêts du plateau du Vercors. L'épopée dura plusieurs jours. » Les élèves travaillèrent à la construction de l'aérodrome du maquis. Lorsque des planeurs militaires allemands y atterrirent, il s'ensuivit un combat inégal.

---

4. Stanisław Gogłuska, « Książka i karabin » [Le livre et le fusil], *Żołnierz Polski*, Varsovie, 1958, n° 28, p. 7.

Peu après la parution de cet article, deux autres auteurs, faisant le bilan des recherches sur la participation polonaise à la Résistance française, écrivaient : « Se distinguèrent particulièrement les lycéens-soldats de Villard-de-Lans qui combattirent les équipages des avions qui atterrirent sur l'aérodrome du Vercors, et dont quatre furent tués. Quatre autres ainsi que le médecin du lycée et deux enseignants furent fusillés à Lyon. » (Władysław Dec et Bronisław Szwejgiert, « Stan badań nad polskim ruchem oporu we Francji we II wojnie światowej » [L'état des recherches sur la résistance polonaise en France dans la 2<sup>e</sup> guerre mondiale], *Problemy Polonii Zagranicznej* [Problèmes de la diaspora polonaise], Wydawnictwa Polonia, Varsovie, 1961, II, p. 97.

« Près de Vassieux tombèrent cinq élèves polonais qui combattaient aux côtés des Français pour la liberté du pays: Witold Nowak, qui n'avait pas 16 ans, Henryk Czarnecki, âgé de 17 ans, Jerzy Delingier et Józef Zglinicki, âgés de 18 ans, et Leon Pawłowski, âgé de 20 ans.

« Zdzisław Hernik, "Jimmy" dans la Résistance, fut fusillé dix jours plus tard à Autrans<sup>5</sup>. » Et Gogłuska d'ajouter, un peu plus loin : « Les corps des lycéens polonais ne furent enterrés au cimetière de Villard-de-Lans qu'au bout de trois semaines, au lendemain de la Libération<sup>6</sup> » – ce qui donne à penser que les obsèques auraient eu lieu le 11 août.

Près de trente ans plus tard, dans une troisième version des mêmes événements, Gogłuska se fonde, ainsi qu'il l'écrit lui-même, sur le récit d'Ernest Berger. Il est ainsi de nouveau écrit, de façon erronée, que « le lycée, en juin 1944, fêtait dans la joie le baccalauréat ». Par la suite, la Résistance décréta la mobilisation et « le lycée mit à sa disposition tout son personnel et tous les garçons. » Un dimanche de juillet, des maquisards français surgirent devant l'hôtel du Parc pour demander des « volontaires polonais », qui furent rassemblés sur la place. « Parmi les volontaires, on choisit 23 élèves âgés de quatorze ans au moins. Ernest Berger se mit à leur tête, et se joignirent également à eux le docteur Tadeusz Welfle, plusieurs professeurs, le menuisier Ludwik Wilk et deux infirmières. On se mit en rangs par quatre et le détachement partit en chantant. » Les volontaires travaillèrent plusieurs jours à l'aménagement d'un terrain d'atterrissage près de Vassieux. Le 21 juillet, les Allemands lancèrent une attaque. « Des parachutistes de la Wehrmacht, armés de mitraillettes, surgirent et firent preuve d'une véritable rage. Les élèves n'étaient pas tous armés, il n'y avait qu'un seul pistolet-mitrailleur; ce fut un massacre. Les Allemands ratissèrent le terrain jusqu'au soir, fusillèrent tous ceux qui n'avaient pu se réfugier dans les taillis ou les ravins, achevèrent sans pitié les blessés [...] Un des élèves raconte que les morts avaient des traces de balles aux tempes et, pour beaucoup, des marques de

---

5. Stanisław Gogłuska, *Szkoła polska na Batignolles 1842-1963* [L'École polonaise des Batignolles 1842-1963], Interpress, Varsovie, 1972, p. 36,

6. Stanisław Gogłuska, *Szkoła polska na Batignolles 1842-1963* [L'École polonaise des Batignolles 1842-1963], Interpress, Varsovie, 1972, p. 38.

tortures. » Les obsèques solennelles eurent lieu à Villard-de-Lans, « trois semaines après la libération »<sup>7</sup>.

Plusieurs éléments du tableau héroïque – ou plutôt du puzzle coloré – dessiné par Gogłuska et Pobóg-Malinowski se retrouvent dans d'autres récits, enrichis de nouvelles données inexactes.

Dans une brochure éditée à Varsovie sous l'égide du Conseil de Protection des Monuments de la Lutte et du Martyre (*Rada Ochrony Pomników Walki i Męczeństwa*), on peut ainsi lire qu'une trentaine d'élèves s'enrôlèrent dans les FFI, dont le plus âgé avait vingt ans et le plus jeune quatorze, que les plus âgés furent affectés aux unités de combat et les plus jeunes à la construction d'un aérodrome, que le raid des Allemands à Vassieux eut lieu le 21 juillet à 9 heures 30 et que « périrent sur le terrain d'atterrissage cinq personnes qui travaillaient au lycée : le docteur Tadeusz Welfle, le professeur Jan Harwas, Michał Stapor, Ludwik Wilk et Leon Pawłowski, ainsi que cinq élèves : Zdzisław Hernik, Józef Zglinicki, Witold Nowak, âgé de 16 ans, Eugeniusz Łukomski et Jerzy Delingier, âgé de 19 ans. ». Il est également écrit que Kazimierz Gerhardt et Henryk Czarnecki furent fusillés à Montluc, près de Lyon<sup>8</sup>.

L'abbé Dzwonkowski, dont nous avons parlé, évoque également le sort des Villardiens à l'été 1944. Il se fonde de toute évidence sur le premier article de Gogłuska et, surtout, sur l'ouvrage de celui-ci, en y ajoutant des erreurs de son crû. Il affirme ainsi qu'ont pris part aux combats du Vercors des professeurs et des élèves qui avaient déjà rejoint le maquis français, et qu'ont été tués au cours de ces combats Czarnecki, Delingier, Hernik, Nowak, Pawłowski et Zglinicki, ainsi que Harwas et Gerhardt qui utilisaient un émetteur radio clandestin, que le docteur « Welfer » (Dzwonkowski reproduit ici l'erreur de Gogłuska) et de l'employé Ludwik Wilk<sup>9</sup>.

---

7. Stanisław Gogłuska, « Tragedia Vercors » [La tragédie du Vercors], Kierunki, Varsovie, n° 29, 19 juillet 1987.

8. Urszula Kozierowska, Oni zginęli za Francję [Ils sont morts pour la France], Sport i Turystyka, Varsovie, 1977, p. 55-57.

9. Roman Dzwonkowski, « Szkolnictwo polskie we Francji w czasie Drugiej Wojny światowej (1939-1945) » [L'enseignement polonais en France pendant la seconde guerre mondiale (1939-1945)], Studia Polonijne, Lublin, 1981, tome 4, p. 194.

Dans un autre ouvrage, publié à Paris, il est simplement écrit, avec une grande concision, que des élèves de cette « école héroïque » combattirent au Vercors en juillet 1944, et que, parmi les 27 Polonais du maquis, pour la plupart âgés de 16 à 18 ans, onze périrent, de même que deux professeurs et le médecin du lycée, soit quatorze personnes en tout<sup>10</sup>.

Dans l'une des rares études véritablement scientifiques et détaillées consacrées, en Pologne, à la participation des Polonais à la Résistance française, Jan E. Zamojski évoque l'épisode du Vercors. On peut lire dans son ouvrage qu'en juin (!), après une première attaque sur Saint-Nizier, une quinzaine d'élèves et des enseignants rejoignirent le maquis, « se sentant concernés par la mobilisation décrétée », et qu'une partie d'entre eux fut incorporée aux unités de combat tandis que les autres furent affectés à la construction de l'aérodrome. Zamojski écrit en outre : « Le commissaire de la République pour la région lyonnaise, Yves Farge, présent au départ des élèves de Villard, nota avec émotion que “ce groupe de garçons entourés de leurs professeurs marchait en chantant un hymne poignant, de sorte qu'on en avait les larmes aux yeux”, releva qu'ils refusèrent de profiter d'une automobile et salua leur patriotisme et leur esprit “chevaleresque”<sup>11</sup>. »

Zamojski ajoute un peu plus loin, à propos du raid allemand à Vassieux et le sort des Polonais présents sur place : « Surprise par l'attaque, la garnison fut défaite. Les élèves polonais de Villard avaient eux aussi pris part à la défense du terrain d'atterrissage. Ils s'illustrèrent, surtout Hernik (mitrailleur), Szuperski et le menuisier du lycée, L. Wilk. Cinq élèves périrent sur place (Jerzy Delingier, Zdzisław Hernik, Józef Zglinicki, Witold Nowak – âgé de 16 ans –, Eugeniusz Łukomski) ainsi que cinq membres du personnel du lycée (le docteur T. Welfle, le professeur J. Harwas, M. Stąpor, L. Pawłowski, L. Wilk). Plusieurs autres furent faits prisonniers par les Allemands et fusillés

---

10. Piotr Kalinowski, *Emigracja polska we Francji w służbie dla Polski i Francji 1939-1945* [L'émigration polonaise en France au service de la Pologne et de la France 1939-1945], Librairie Polonaise, Paris, 1970, p. 46.

11. Jan Eugeniusz Zamojski, *Polacy w ruchu oporu we Francji 1940-1945* [Les Polonais dans la Résistance en France 1940-1945], Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław, 1975, p. 272-273.

à l'aéroport de Bron, le professeur K. Gerhardt fut fusillé au fort de Montluc. L'élève Henryk Czarnecki fut également tué. »<sup>12</sup>

Bien que l'ouvrage de Zamojski se fonde sur des sources très solides, les erreurs y sont, comme nous le verrons, nombreuses. Mais poursuivons.

On peut lire, dans un livre antérieur à celui de Zamojski, que des élèves de Villard avaient été incorporés à la « compagnie varsoviennne » de la POWN. « Sur ordre des autorités locales des FFI (pendant les combats du Vercors), les élèves du lycée de Villard-de-Lans furent affectés aux travaux d'aménagement d'un aérodrome militaire pour les avions français qui devaient atterrir à cet endroit. Avant même la fin des travaux, un combat acharné fut livré contre l'équipage d'un planeur allemand. Quatre soldats furent blessés dans l'affrontement, le médecin du lycée et deux enseignants furent capturés par les Allemands et fusillés à l'aéroport de Lyon<sup>13</sup>. »

Un autre ouvrage présente les choses de façon différente: « À Villard-de-Lans se trouvait le lycée polonais Cyprian Kamil Norwid – qui comptait 40 élèves et professeurs [sic – T. Ł.]. 35 élèves et enseignants, jeunes pour la plupart, prirent directement part aux combats; 22 furent tués, le médecin scolaire Tadeusz Welfle et deux enseignants (le professeur Kazimierz Gerhardt et le professeur Jan Harwas), capturés par les Allemands, furent fusillés au fort de Montluc et à l'aéroport de Bron près de Lyon. Le menuisier du lycée, Ludwik Wilk, qui avait été décoré de la Croix de Guerre par les Français pour actes de bravoure, périt également<sup>14</sup>. »

Écrire que le lycée comptait « 40 élèves et enseignants » n'est peut-être qu'une faute de frappe (40 pour 240?), même si le fait qu'elle

---

12. Jan Eugeniusz Zamojski, *Polacy w ruchu oporu we Francji 1940-1945* [Les Polonais dans la Résistance en France 1940-1945], Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław, 1975, p. 273-274.

13. J. Miszta, « Udział Polaków we francuskim ruchu oporu (1940-1944) » [La participation des Polonais à la Résistance française (1940-1944)], in *Z lat wojny i okupacji 1939-1945* [Les années de guerre et d'occupation 1939-1945], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1971, tome 3, p. 246.

14. Witold Biegański, *W konspiracji i w walce. Z kart polskiego ruchu oporu we Francji 1940-1944* [Dans la clandestinité et dans la lutte. Pages de la Résistance polonaise en France 1940-1944], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1979, p 244.

n'ait pas été corrigée témoigne d'un laisser-aller visible, voire d'une certaine désinvolture. Mais il s'y ajoute une autre petite erreur, qui s'est récemment répandue jusque parmi les anciens Villardiens: le lycée ne s'est jamais appelé « Cyprian Kamil Norwid », mais simplement « Cyprian Norwid ».

Mieczysław Juchniewicz, pour sa part, fait preuve dans ses écrits d'une bonne dose de fantaisie. Il écrit ainsi dans un premier livre, à propos de cet épisode tragique de l'histoire du lycée, les phrases suivantes: « Méritent tous nos égards les combats héroïques du peloton de jeunes constitué par le lycée polonais de Villard-de-Lans, que gérait la Croix-Rouge polonaise. Dès juillet 1944 (un mois avant la libération du département de l'Isère), ce peloton composé de 23 élèves âgés de 16 à 19 ans, de deux professeurs, d'un médecin et de deux infirmiers ainsi que du menuisier de l'école, prit part aux combats des maquisards français sur le plateau du Vercors. Six élèves périrent lors de la tentative d'atterrissage d'un avion hitlérien, quatre autres ainsi qu'un enseignant et le médecin furent exécutés à Lyon<sup>15</sup>. »

Dans un ouvrage ultérieur à grand tirage, paru en 1980 sous la plume du même auteur et réédité en 1986, le passage relatif aux Villardiens se trouve largement étoffé. Le chapitre qui leur est consacré s'intitule « Les jeunes héros du Vercors ». Après une introduction « classique » sur l'établissement continuateur des traditions de l'école des Batignolles, et la référence inexacte à « Cyprian Kamil Norwid », Juchniewicz écrit ce qui suit: « À l'aérodrome de Vassieux-en-Vercors travaillaient quelques dizaines de scouts, élèves du lycée de Villard-de-Lans âgés de 16 à 19 ans. Ils constituaient, avec des professeurs et le personnel médical et auxiliaire, le peloton « Monika » de la POWN, partie intégrante des FFI. Ce peloton, ainsi que d'autres unités polonaises et françaises, menait une activité à la fois de diversion et de combat. À la mi-juillet, il se rassembla sur la place de Villard-de-Lans, devant l'hôtel du Parc et du Château qui abritait alors le lycée et l'internat. Puis il gagna les profondeurs du plateau du Vercors où il rejoignit un groupe de maquisards français. Le 20 juillet, les nazis entreprirent une nouvelle opération contre le maquis dans cette zone – d'abord une offensive générale, puis, le lendemain,

---

15. Mieczysław Juchniewicz, *Polacy w europejskim ruchu oporu 1939-1945* [Les Polonais dans la Résistance européenne 1939-1945], Interpress, Varsovie, 1972, p. 49.

un raid contre l'aérodrome que contrôlaient les maquisards. La garnison, surprise par les Allemands, fut défaite. Le peloton polonais prit part à la défense de l'aérodrome. Six élèves furent tués au premier assaut et l'enseignant Ludwik Wilk, qui commandait le peloton, fut grièvement blessé et achevé par les hitlériens, ainsi que plusieurs autres blessés. Les Allemands procédèrent en outre à des arrestations dans la région et à l'hôtel du Parc et du Château. Le 23 juillet, ils réunirent dans la cour les élèves et les professeurs du lycée. Certains furent fusillés séance tenante, d'autres furent transférés dans une prison de Lyon puis exécutés à l'aéroport de Bron près de Lyon et au fort de Montluc. »<sup>16</sup>. Après la Libération – toujours selon Juchniewicz –, c'est-à-dire à la mi-août, les dépouilles des 25 « jeunes combattants » furent exhumées pour recevoir une sépulture à Villard-de-Lans<sup>17</sup>. Jan Harwas fut exécuté plus tard à l'aéroport de Bron, Kazimierz Gerhardt au fort de Montluc<sup>18</sup>.

Un autre ouvrage, plus récent, résume ainsi les événements : « Un peloton composé de 23 élèves, de deux enseignants, du médecin et du menuisier de Villard-de-Lans prit part aux combats livrés par le maquis sur le plateau du Vercors au cours de la seconde moitié de juillet. Six élèves (âgés de 16 à 19 ans) furent tués, quatre furent faits prisonniers par les Allemands et exécutés à l'aéroport de Lyon<sup>19</sup>. »

Le livre de Michał Mierzwiński, dont il a été question plus haut, est une sorte de compilation des données existantes sur la participation polonaise aux combats livrés en juillet 1944 sur le plateau du Vercors, compilation effectuée en 1978 afin d'établir définitivement – en rectifiant les erreurs commises par les auteurs précédents – « ce qui s'est réellement passé ». Mierzwiński écrit, dans un chapitre intitulé « La tragédie des Villardiens », que, peu après les épreuves du

---

16. Mieczysław Juchniewicz, *Gdzie był wróg tam walczyli Polacy* [Là où était l'ennemi, ont combattu les Polonais], Książka i Wiedza, Varsovie, 1986, 2<sup>e</sup> édition, p. 84-85.

17. Mieczysław Juchniewicz, *Gdzie był wróg tam walczyli Polacy* [Là où était l'ennemi, ont combattu les Polonais], Książka i Wiedza, Varsovie, 1986, 2<sup>e</sup> édition, p. 85.

18. Mieczysław Juchniewicz, *Gdzie był wróg tam walczyli Polacy* [Là où était l'ennemi, ont combattu les Polonais], Książka i Wiedza, Varsovie, 1986, 2<sup>e</sup> édition, p. 86.

19. Tadeusz Panecki, *Polonia zachodnioeuropejska w planach rządu RP na emigracji (1940-1944) – Akcja Kontynentalna* [La diaspora polonaise d'Europe occidentale dans les plans du gouvernement de la République de Pologne en émigration (1940-1944) – L'action continentale], Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Varsovie, 1986, p. 236.



baccalauréat, les FFI s'entendirent avec les « personnes compétentes » du lycée (lesquelles?) afin de mobiliser un certain nombre d'adultes et d'élèves pour des tâches à définir sur place, c'est-à-dire « dans le massif du Vercors ». Un dimanche de juillet, donc, selon l'auteur, des maquisards arrivèrent à l'hôtel du Parc, puis « vingt-trois élèves, dont une moitié de scouts, furent choisis parmi les volontaires. Ce quasi-peloton, qui avait à sa tête le directeur Ernest Berger, le docteur Tadeusz Welfle, médecin du lycée, le menuisier Ludwik Wilk ainsi que deux infirmiers » (selon d'autres versions, il s'agissait de deux infirmières), serait parti pour le maquis en chantant (l'auteur écrit « pour le Vercors » comme si Villard n'en faisait pas partie)<sup>20</sup>.

Une fois arrivé à destination, le groupe des Polonais aurait été divisé en trois, les plus jeunes étant affectés aux travaux d'aménagement d'un terrain d'atterrissage près de Vassieux. Les pages suivantes du livre, consacrées au massacre qui suivit le raid allemand du 21 juillet, reprennent le récit fait par l'élève Edward Renn. Mierzwiński écrit que ce dernier fut sans doute le seul Polonais à avoir échappé au massacre<sup>21</sup>, mais se contredit quelques pages plus loin en indiquant que Marian Liber eut également la vie sauve « on ne sait comment »<sup>22</sup>. L'auteur mentionne également les récits faits par des Français, notamment le général de Gaulle et Jean Bruller (le célèbre auteur du *Silence de la mer* édité clandestinement sous le nom, justement, de Vercors), où il n'est pas question des Polonais, ainsi que les écrits, cités plus haut, de Juchniewicz, de Zamojski et de Goghúska<sup>23</sup>. Je mentionnerai, comme lui, les versions particulièrement fantaisistes de Stanisław Strumph-Wojtkiewicz, *Gra wojenna* [Le jeu de la guerre] (Państwowy Instytut Wydawniczy, Varsovie, 1969), et de Krystyna Kozłowska, *Polki w Résistance: z walk lewicowego ruchu oporu we Francji*

---

20. Michał Mierzwiński, Tam też były polskie serca [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 265.

21. Michał Mierzwiński, Tam też były polskie serca [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 265-271.

22. Michał Mierzwiński, Tam też były polskie serca [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 280.

23. Michał Mierzwiński, Tam też były polskie serca [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 271-279.

[Les Polonaises dans la Résistance: des combats de la Résistance de gauche en France] (Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1974). Le premier affirme qu'il s'agissait d'un peloton autonome de la POWN, composé de deux enseignants, de 23 élèves, d'un médecin (le docteur Welfle), de deux infirmières et du menuisier du lycée, et réfugié « sur le plateau du Vercors » où il fut anéanti lors de l'opération de ratissage des Allemands, qui tuèrent six scouts et achevèrent les blessés. Au total, 18 élèves et enseignants ainsi que le menuisier et l'une des infirmières ont été tués ou blessés.

Mierzwiński évoque Vassieux de façon à la fois vague et brève; il en ressort simplement que le docteur Welfle y fut tué et que les deux infirmières s'y trouvaient aussi<sup>24</sup>. L'auteur semble ignorer si Wilk était menuisier ou enseignant, mais il sait que Pawłowski était élève et non professeur. Il prétend par la suite que 35 personnes prirent le maquis (23 élèves, six employés, deux enseignants, deux infirmières, un médecin, un menuisier), et qu'ont péri vingt élèves en plus du médecin et de l'enseignant-menuisier Wilk: Jan Ambik, Henryk Czarnecki, Jerzy Delingier, Marian Drohomirecki, Zdzisław Hernik, Jan Gajewski, Zdzisław Jaworzak, Jan Kania, Andrzej Kasprzyk, Zygmunt Łukomski, Witold Nowak, Jan Nowiński, Marek Palmbach, Leon Pawłowski, Józef Rutkowski, Zygmunt Sokolowski, Michał Stapor, Wiktor Suchy, Marian Szybka et Józef Zglinicki. Il écrit cependant que le professeur Gerhardt fut exécuté au fort de Montluc et le professeur Harwas à l'aéroport de Bron, tous deux après avoir été torturés<sup>25</sup>.

Selon Mierzwiński, la victoire allemande au Vercors mit pratiquement fin à l'existence du lycée: « Après le massacre du Vercors, les Allemands s'en prirent à l'hôtel du Parc. Le 23 juillet 1944, ils rassemblèrent dans la cour de l'hôtel tous les élèves et professeurs qui s'y trouvaient encore. Il y avait parmi eux le directeur Berger, qui était tout juste rentré du maquis. Ils perquisitionnèrent minutieusement

---

24. Michał Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 275-276.

25. Michał Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 279-280.

le bâtiment, à la recherche d'armes, mais, par bonheur, ils n'en trouvèrent pas. Le lycée de Villard cessa pratiquement d'exister. Tous ses occupants durent quitter les lieux pour aller où bon leur semblait<sup>26</sup>. » Ce dernier passage est à l'évidence le reflet déformé des événements de juin (après la bataille de Saint-Nizier) et non de la fin de juillet 1944. Nous y reviendrons.

C'est sans doute sur le livre de Mierzwiński que se fonde l'auteur d'un ouvrage récent sur les Polonais de France, Wiesław Śladkowski, lorsqu'il écrit, à propos des combats de juillet 1944, que « 35 élèves du lycée polonais de Villard-de-Lans, situé sur le plateau du Vercors, prirent part aux combats qui s'y déroulèrent. 22 d'entre eux y périrent, tandis que le médecin du lycée, Tadeusz Welfle, ainsi que deux professeurs, Kazimierz Gerhardt et Jan Harwas, furent fusillés par les Allemands<sup>27</sup> ».

Dans les souvenirs, déjà cités, de Czesław Bobrowski, on trouve une brève allusion au « nombreux élèves » du lycée qui furent tués dans les combats du Vercors<sup>28</sup>.

Divers autres articles et récits évoquent la bataille du Vercors. Un Villardien qui n'était plus sur place en 1944 affirme ainsi que, dans ce qui fut la bataille la plus meurtrière de l'histoire de la Résistance française, périrent trois professeurs et quinze élèves, et que se dresse, sur les lieux où moururent la plupart d'entre eux, une chapelle édifée dans le style de Zakopane (il s'agit en fait d'une des stations du chemin de croix entre Villard-de-Lans et Valchevrière)<sup>29</sup>. La même personne déclare, à une autre occasion, que « tous les résidents de l'hôtel du Parc, quel que soient leur âge et leur sexe, partirent avec les maquisards défendre le plateau »<sup>30</sup>.

---

26. Michał Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 282.

27. Wiesław Śladkowski, *Polacy we Francji* [Les Polonais en France], Wydawnictwo Polonia, Lublin, 1985, p. 180-181.

28. Czesław Bobrowski, *Wspomnienia ze stulecia* [Souvenirs d'un siècle], Wydawnictwo Lubelskie, Lublin, 1985, p. 134.

29. Józef Wędrychowski, « Uczniowie i żołnierze » [Élèves et soldats], *Życie Literackie*, Cracovie, 16 juillet 1978.

30. Józef Wędrychowski, « Polskie liceum w Villard de Lans » [Le lycée polonais de Villard-de-Lans], *Odłósy*, Łódź, 6 août 1978.

On peut également lire, dans un article d'un autre ancien de Villard, qu'une quinzaine d'élèves furent tués à Vassieux, et un autre fusillé par la suite ainsi que trois professeurs<sup>31</sup>.

Dans une publication collective consacrée aux relations polono-françaises, une contribution évoque la tragédie du Vercors. Selon son auteur, des élèves, des professeurs et des employés du lycée décidèrent de défendre, aux côtés des Français, le terrain d'atterrissage du maquis, mais les parachutistes allemands y firent une descente. « Il s'ensuivit », écrit-il, « un combat au cours duquel périrent également trois enseignants et quinze élèves du lycée polonais<sup>32</sup>. »

Dans une brochure de circonstance publiée par des Villardiens restés en France après la guerre, la participation de leurs camarades à l'épopée du Vercors est décrite comme suit: « Après les examens de juin 1944, certains élèves partent, d'autres qui s'attardent à Villard ou qui restent sont engagés dans la lutte. Tous prennent part en juillet à l'action menée contre les Allemands. Appelé à participer à la construction du terrain d'aviation, tout le lycée rejoint Vassieux-en-Vercors, où se trouvait déjà un certain nombre d'anciens, directement engagés, non sans avoir convenu au préalable d'un point de ralliement connu de tous, en cas de coup dur, une baraque de berger dans la montagne. Après l'arrivée des planeurs et le combat, une partie du lycée s'y retrouve mais il manque des gens à l'appel. L'espoir de les revoir, qui néanmoins persiste, disparaît lorsqu'on apprend le sort tragique de certains d'entre eux et la détention des trois professeurs. Les recherches effectuées à Lyon après la Libération permettent de retrouver les restes de ces derniers et de les identifier grâce à des vêtements ou des alliances parmi les fusillés et dynamités de Bron<sup>33</sup>. »

Toute l'imprécision et les carences de l'historiographie contemporaine, surtout celle des opérations de guerre (et donc de la Résistance) apparaissent lorsqu'il s'agit d'établir les faits. À l'inexactitude de

---

31. Janusz Andrzej Pilecki, « Oni nie wstydziili się lez... » [Ils n'avaient pas honte de leurs larmes...], *Tygodnik Kulturalny*, 1976, n° 41.

32. Karol Górski et al., *Polska – Francja. Dziesięć wieków związków politycznych, kulturalnych i gospodarczych* [Pologne – France. Dix siècles de liens politiques, culturels et économiques], *Książka i Wiedza*, Varsovie, 1988, p. 492 (texte de Karol Grünberg).

33. *Liceum polskie im. Cypriana Norwida w Villard-de-Lans 1940-1946* [Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946] Lens, 1976, p. 17-18.

certains récits (jusque dans l'orthographe des noms propres) et à la diffusion par « contagion » de certaines erreurs figurant dans des écrits antérieurs s'ajoutent les effets de la paresse intellectuelle, qui retient les auteurs de remonter aux sources de première main et de remettre en cause l'acceptation aveugle de la légende dorée.

Même sur les points qui paraissent les plus simples à élucider, tels que le nombre de ceux qui ont pris le maquis, ou celui des tués, les divergences sont considérables.

C'est ainsi que le nombre de Villardiens maquisards varie, selon les auteurs, de 18 à 35 – et, parmi eux, celui des élèves de 12 à 23, celui des professeurs de 1 à 6, celui des employés de 1 à 7. La présence du docteur Welfle et de deux infirmiers (ou infirmières) est le seul point sur lequel tous s'accordent.

Les différences quant au nombre des tués sont tout aussi grandes. Il varie entre 7 et 25, entre 4 et 20 pour les seuls élèves ! L'explication tient à la prise en compte inconsidérée de tous les noms de Villardiens figurant sur le monument aux morts du chemin de Croix de Valchevrière, et dont certains, en réalité, furent tués en Normandie ou aux Pays-Bas.

Quelles sont les conclusions ou commentaires auxquels nous amène la lecture de la plupart des écrits, scientifiques, journalistiques ou mémorialistes, que nous venons de passer en revue ?

Premièrement, que l'épopée du Vercors semble s'être déroulée toute entière en juillet et août 1944 (il n'y a pas un mot sur les événements de juin).

Deuxièmement, qu'un petit groupe de Villardiens (voire, selon certains, la quasi-totalité de l'effectif présent au lycée) est parti pour le maquis volontairement, dans la joie et l'enthousiasme, après les épreuves du baccalauréat passées en juin (il s'agissait en réalité, comme nous le verrons, du « petit bac »).

Troisièmement, que le sort des Villardiens maquisards (hormis les professeurs Gerhardt et Harwas, éventuellement le menuisier Wilk) s'est joué lors des combats et du massacre de Vassieux.

Quatrièmement, que des élèves (scouts pour la plupart) et des professeurs ont participé activement et vaillamment à la défense du terrain d'atterrissage des maquisards.

Cinquièmement, qu'il y eut à Vassieux, outre les morts au combat, des blessés qui furent torturés et achevés.

Sixièmement, qu'on ne sait ni quand ni comment ceux des Villardiens qui échappèrent au massacre réussirent à retourner à Villard.

Septièmement, que les relations entre le lycée (c'est-à-dire sa direction, ses professeurs, ses élèves, ses employés) et les FFI du Vercors ont été constamment (c'est-à-dire avant, pendant et après le mois de juillet 1944) sinon parfaites, du moins harmonieuses et amicales.

Pour conclure cet aperçu de l'état des recherches, il convient de se pencher à nouveau sur les commentaires faits du côté français. Ils ont été moins nombreux que du côté polonais, mais aussi plus sobres et moins fantaisistes. On peut en effet concevoir que, pour les Français, la présence et le sort d'une poignée de Polonais au cœur du Vercors en lutte aient revêtu une importance marginale. Bon nombre d'historiens français ont d'ailleurs tendance à minorer le rôle joué par les étrangers dans la Résistance française et la Libération.

On sait que ni le général de Gaulle, ni Vercors n'ont soufflé mot de la présence de Polonais sur le plateau du Vercors, mais que, par contre, Yves Farge, commissaire de la République pour la région lyonnaise, s'émerveillait de l'attitude « chevaleresque » des jeunes Polonais combattants.

Deux phrases des mémoires du commandant Tanant, ancien des FFI du Vercors, sont consacrées aux Polonais : « Il y avait aussi dans le Vercors un certain nombre d'étrangers, et notamment des Polonais qui avaient une colonie florissante à Villard-de-Lans. Ils furent rassemblés dans une compagnie de travailleurs qui fut mise à la disposition du capitaine Paquebot et destinée à aménager le terrain d'aviation à Vassieux<sup>34</sup>. »

Un autre maquisard du Vercors, Joseph La Picirella, fondateur du musée de Vassieux, consacre lui aussi quelques phrases à la destinée des Polonais de Villard : « Afin de participer activement à la résistance française, vingt-sept étudiants et professeurs du lycée polonais quittèrent Villard-de-Lans pour s'enrôler à Saint-Martin-en-Vercors

---

34. Pierre Tanant, *Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs*, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 98.

dans les rangs des FFI. Tandis que vingt d'entre eux étaient répartis dans les diverses unités de combat, les sept autres... furent dirigés sur Vassieux et affectés dans une compagnie de travailleurs chargée, sous la direction du capitaine Tournissa, d'aménager le terrain d'aviation<sup>35</sup>. »

Dans un ouvrage populaire sur l'histoire, le site et les lieux d'intérêt touristiques de Villard-de-Lans, il est question du « Chemin de Croix », inauguré le 12 septembre 1948, qui relie Villard-de-Lans à Valchevrière: « Une des stations est dédiée aux héros polonais. Il existait en effet à Villard-de-Lans un lycée pour jeunes Polonais. Nombre d'entre eux ont péri lors des combats du Vercors<sup>36</sup>. »

Les monographies publiées en France font très rarement état de la présence, à Vassieux et dans le maquis du Vercors, d'élèves, de professeurs et d'employés du lycée polonais. Ni Paul Dreyfus, dans son *Histoire de la Résistance en Vercors* (Arthaud, Grenoble, 1975), ni Pierre Dalloz, dans *Vérités sur le drame du Vercors* (F. Lanore, Paris, 1979), ni Louis Nal et Aimé Requet, dans *La bataille de Grenoble* (Paris 1964) n'en parlent. Quant à Henri Amouroux, dans sa série d'ouvrages consacrés aux Français sous l'occupation, il n'évoque dans aucun des sept premiers volumes, le dernier allant jusqu'au débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, le lycée de Villard. C'est seulement dans le huitième et dernier volume qu'il indique qu'ont travaillé à la construction du terrain d'atterrissage des centaines d'ouvriers civils, parmi lesquels des Polonais, « nombreux à Villard-de-Lans », et que, suite au raid des Allemands sur Vassieux, « une centaine de Français et d'ouvriers polonais jonchaient le terrain<sup>37</sup>. »

Tel était, en 1988, l'état des recherches, tant polonaises que françaises, sur la participation à la Résistance française des élèves,

---

35. Joseph La Picirella, *Témoignages sur le Vercors: Drôme et Isère*, p. 180. Cité d'après Michał Mierzwiński, *Tam też były polskie serca* [Là-bas aussi ont battu des cœurs polonais], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1978, p. 277. Voir aussi: Joseph. La Picirella, *Mon journal du Vercors*, Lyon/Vassieux-en-Vercors, 1961, p. 41-42 et 61-63.

36. Florent Camoin, *Villard-de-Lans. Son histoire. Son site*, Roissard, Grenoble, 1955, p. 166-167.

37. Henri Amouroux, *La grande histoire des Français sous l'occupation*, Tome VIII: Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 280 et 295.

professeurs et employés du lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans. Cette présentation ne clarifie cependant que partiellement les choses, car nombre de ces recherches (qui d'ailleurs ne méritent pas toutes ce nom) sont souvent marquées d'une certaine confusion, pour ne pas dire d'une certaine affabulation. Le moment est venu d'un récit détaillé et objectif de l'année 1944 telle qu'elle fut vécue au lycée polonais de Villard.

### ***De janvier à mai***

En 1940 et 1941 (déjà!), Zaleski nourrissait des craintes quant à l'évolution de la situation en zone non occupée. Redoutant une pression allemande accrue sur le gouvernement de Vichy, il était particulièrement inquiet pour le lycée et il n'avait pas tort. Godlewski, son adjoint et successeur désigné, savait lui aussi que les temps allaient être exceptionnellement durs pour les Polonais vivant en France et pour les Villardiens. Ce fut plus vrai encore à partir de septembre 1943, lorsque les Allemands investirent la zone d'occupation italienne située à l'est du Rhône.

Une occupation de plus en plus dure, une détérioration sensible de l'approvisionnement alimentaire, la création en février 1943 du Service du travail obligatoire (STO), la multiplication des déportations vers l'Allemagne, le rôle accru des mouvements fascistes français dans l'administration du pays, l'intensification et la brutalité croissante de la répression à l'encontre de la Résistance et de ses sympathisants (en particulier par la sinistre Milice, à telle enseigne que les historiens appellent « État milicien » la toute dernière période de Vichy, postérieure au 1<sup>er</sup> juillet 1944), mais aussi les succès militaires répétés des forces anti-nazies (libération par l'Armée rouge d'une partie notable du territoire soviétique, débarquement des Alliés en Sicile puis dans la péninsule italienne; raids aériens massifs sur l'Allemagne), avaient provoqué, au tournant des années 1943 et 1944, un net changement de l'état de l'opinion publique en France. Le régime de Vichy avait perdu une large part du crédit, pourtant élevé, dont il jouissait à ses débuts. Le sentiment anti-allemand se renforçait très vite au début de 1944, de même que la Résistance, pourtant très faible encore à la fin de 1943. L'atmosphère devenait plus lourde, surtout dans les régions de montagne (Alpes, Jura, Massif Central)



où, comme l'on sait, la Résistance était implantée depuis longtemps, profitant de l'appui bienveillant des populations locales.

La Savoie et le Dauphiné étaient de hauts lieux de la Résistance. Grenoble, entourée de massifs montagneux (Vercors, Chartreuse, Oisans) que les maquisards contrôlaient de plus en plus étroitement, faisait figure, non seulement aux yeux des mouvements clandestins, mais aussi des Allemands eux-mêmes, de capitale de la Résistance.

Au début de 1944, dans un rapport sur la situation locale, le colonel Antoni Zdrojewski, chef de la POWN écrivait : « Les Allemands font de la répression en procédant à des fouilles incessantes dans les trains, les gares, les autobus et même les maisons. Dans plusieurs villes comme Grenoble ou Lyon, le couvre-feu commence dès 15 heures certains jours. À Grenoble et à Lyon, on a recensé les habitants maison par maison. [...] En plus des perquisitions, la Gestapo aidée de la Milice raffle les hommes sur les places publiques, dans le tramway, etc., comme à Grenoble pendant tout les mois de décembre, janvier et février derniers. Environ 4 000 personnes ont été déportées<sup>38</sup>. » De fait, les Villardiens devaient se faufiler adroitement parmi la foule pour éviter d'être rafiés en gare de Grenoble lorsqu'ils prenaient le train pour Saint-Nizier.

Dans le Vercors même, les effectifs du maquis étaient en croissance rapide : environ 300 en janvier, 400 en mars, plus de 3 000 en juin (j'y reviendrai). Il y avait deux groupes principaux, l'un au nord (Autrans, Méaudre) et l'autre du sud (Saint-Martin, Saint-Julien, Vassieux, La Chapelle)<sup>39</sup>. Villard était en quelque sorte entre les deux ; c'était moins une base qu'un point de jonction, même si de nombreux habitants étaient liés à la clandestinité et au maquis. Les visites

---

38. Witold Biegański, *W konspiracji i w walce. Z kart polskiego ruchu oporu we Francji 1940-1944* [Dans la clandestinité et dans la lutte. Pages de la Résistance polonaise en France 1940-1944], Wydawnictwo Ministerstwa Obrony Narodowej, Varsovie, 1979, p. 107-108.

39. Pierre Tanant, *Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs*, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 21.

Henri Amouroux, *La vie des Français sous l'occupation*, Fayard, Paris, 1961, p. 320.  
Jan Eugeniusz Zamojski, *Polacy w ruchu oporu we Francji 1940-1945* [Les Polonais dans la Résistance en France 1940-1945], Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław, 1975, p. 272.

d'intimidation de la Milice, les expéditions punitives de l'occupant faisaient souvent un détour par Villard.

Le renforcement du maquis dans ce secteur hautement stratégique, ainsi que de son équipement (un premier parachutage d'armes avait été effectué dès le 13 novembre 1943)<sup>40</sup>, inquiétaient dès le début de 1944 aussi bien l'appareil répressif de Vichy (police, Milice) que le commandement militaire allemand à Grenoble et même à l'échelon supérieur. Les Allemands s'employèrent à démanteler le mouvement : le 22 janvier, ils firent un raid sur les Barraques-en-Vercors ; le 29, un bataillon venu de Grenoble surprit à Malleval un détachement de maquisards et l'anéantit : 31 jeunes Français furent tués (dont 8 brûlés vifs dans une cabane) et le village fut incendié. L'occupant fit de nouvelles descentes le 3 février et le 3 mars. Le 18 mars, une colonne allemande se heurta, au cours d'une attaque aux environs de Saint-Julien (où séjournait le commandement des FFI du Vercors), à la résistance des maquisards, dont six furent tués ; les Allemands incendièrent plusieurs maisons. À la mi-avril, des détachements de la Milice attaquèrent les maquisards, ratissant le terrain, se livrant à des viols et des tortures, incendiant les hameaux voisins de La Chapelle, Rousset, Saint-Julien et Vassieux ; des miliciens restèrent stationnés sur place dans plusieurs villages, au cœur même du massif<sup>41</sup>.

---

40. Pierre Dalloz, *Vérités sur le drame du Vercors*, F. Lanore, Paris, 1979, p. 210.

41. Jean Puech, *La montagne des sept douleurs. Vercors 1944*, Calmann-Lévy, Paris, 1945, p. 47.

Commandant Lemoine, *La vie secrète du maquis. Vercors citadelle de la Résistance*, Fernand Nathan, Paris, 1945, p. 7.

Les atrocités allemandes. Vercors. Documents authentiques recueillis par M<sup>mes</sup> Prévost et Rouvière, Editions SEN, Paris, 1945, p. 4.

Pierre Tanant, *Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs*, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 16 et 39-40.

Urszula Kozierowska, *Oni zginęli za Francję [Ils sont morts pour la France]*, Sport i Turystyka, Varsovie, 1977, p. 52.

*La Résistance en Dauphiné et Savoie, récits présentés par le colonel Rémy*, éditions Saint-Clair, Neuilly-sur-Seine, 1975, tome 1, p. 175-176.

Pierre Dalloz, *Vérités sur le drame du Vercors*, F. Lanore, Paris, 1979, p. 210-214.

Henri Amouroux, *La Grande Histoire des Français sous l'occupation*, tome VII : Un printemps de mort et d'espoir. Novembre 1953 – 6 juin 1944, Robert Laffont, Paris, 1985, p. 525, et tome VIII : Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 263-264.

La direction du lycée s'inquiétait de plus en plus pour le sort de l'établissement, et plus encore pour celui des élèves. L'œil du cyclone se rapprochait de la bourgade paisible où Zaleski et Godlewski avaient cru trouver un refuge idyllique<sup>42</sup>. Le 2 mars 1944, près d'un an jour pour jour après l'arrestation et la déportation de Zaleski, Godlewski fut arrêté à son tour<sup>43</sup>. Le choc fut rude pour les enseignants et les élèves, mais l'envoi à Mauthausen du directeur du lycée n'était pas, en ces premiers mois de 1944, un événement exceptionnel dans la vie des Polonais réfugiés dans le sud de la France. Depuis le début de l'année, en effet, les Allemands multipliaient les perquisitions dans les locaux du GAPF, dans les foyers polonais, même dans des maisons particulières, et procédaient à des arrestations. L'envoi en camp de travail forcé ou de concentration était de plus en plus fréquent.

C'est ainsi qu'en mars, cinq personnes furent arrêtées au foyer de Lasalle, dans le Gard, une dizaine dans des centres polonais de Toulouse, deux autres à Challes-les-Eaux, en Savoie. Mais c'est dans l'Isère qu'eurent lieu le plus d'arrestations de Polonais. Au cours du même mois de mars, furent emmenés à Grenoble pour y être interrogés (et torturés) tous les hommes du foyer du Sappey. À Grenoble même, furent arrêtées une quinzaine de personnes, dont Feliks Chrzanowski, Jan Głębocki, Leopold Binental et Rudolf Tarczyński. Le 10 mars, les Allemands firent une rafle à l'hôtel Pas-du-Curé de Saint-Nizier, où se trouvait la délégation régionale du GAPF, arrêtant notamment Włodzimierz Schaetzel, suppléant du délégué régional, Alfred Siebeneichen, Witold Baliński (adjoint du délégué régional) et le pianiste Zygmunt Dygat (seul à être libéré ensuite, quelque un étant

---

42. Il n'est pas exclu que la direction du lycée ait su dès 1943 qu'il y avait parmi les maquisards, comme l'indique Joseph La Picirella, une trentaine de Polonais et que cela risquait d'attirer l'attention des Allemands. On sait par ailleurs qu'il y avait dans le maquis au moins un Polonais, appelé Jan et âgé de 40 ans (voir Gilbert Joseph, *Combattant du Vercors*, De Borée, Paris, 1972, p. 9, 19-20, 25).

43. Daniel Beauvois, Waclaw-Jean Godlewski, Un maître et un mécène, Forum « La Polonité », Lille, mars 1984.

Depuis 1941, le directeur Lubicz-Zaleski est également directeur du GAPF, ce qui l'oblige à de nombreux déplacements. En mars 1943, il est arrêté à Grenoble sous prétexte de transferts illégaux de fonds : il est emmené en Italie puis est transféré rapidement à Compiègne où il est remis à la Gestapo. Il est torturé longuement (il perd un œil) et est déporté à Buchenwald. Godlewski est arrêté à La Tronche alors qu'il organise le départ vers l'Espagne des derniers étudiants polonais de Grenoble. (N.d.T.)

intervenue en sa faveur auprès de Pierre Laval)<sup>44</sup>. On notera que deux des personnes arrêtées avaient un fils au lycée de Villard : le père de Tadeusz Schaetzel et celui de Kazimierz Siebeneichen.

Il pouvait alors sembler que le GAPF, ses foyers et le lycée lui-même étaient condamnés, et l'on imagine aisément l'ambiance lugubre qui régnait à la direction de l'établissement après ces arrestations. C'est dans ce moment difficile qu'Ernest Berger fut nommé directeur par intérim. Malgré le fait que, comme le relate Zofia Łukasiewicz, « les autorités (militaires) allemandes faisaient irruption à Villard pour procéder à des « contrôles » et vérifier divers documents dans les bureaux de la mairie ainsi qu'au secrétariat du lycée, personne ne perdit son sang-froid. Il faut souligner que le directeur était généralement prévenu de ces visites par des amis français<sup>45</sup>. » À vrai dire, chacun pensait surtout à la meilleure façon de préparer au baccalauréat les élèves de terminale. Sur proposition conjointe des autorités scolaires françaises et du GAPF, il fut décidé d'avancer la date des épreuves. Le jury tint sa première séance le 24 mars, sous la présidence de Berger, Jadwiga Stefanowicz étant vice-présidente et Michał Dusza secrétaire. « Le professeur Berger, directeur par intérim, a donné lecture d'un communiqué par lequel le comité directeur du GAPF exprimait sa considération au corps enseignant pour son attitude malgré les conditions difficiles dans laquelle se trouve le lycée. Le jury, quant à lui, a adopté la résolution suivante : « Conformément aux dispositions prises par les autorités éducatives françaises, l'examen du baccalauréat se limitera aux seules épreuves écrites<sup>46</sup>. »

Les épreuves eurent lieu du 27 au 30 mars 1944 (et non pas en juin comme on peut le lire dans certains écrits cités plus haut : il s'agissait en fait, comme nous l'avons dit, du « petit bac »). Le premier jour eut lieu l'écrit de polonais, le dernier jour celui de français. Les sujets de polonais, contrairement à l'habitude, furent les mêmes pour les deux

---

44. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Consulat de la République de Pologne à Marseille, n° 986, p. 75-78 ; Ministère du Travail et de la Protection sociale du Gouvernement de la République de Pologne en exil, n° 121, p. 5.

45. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

46. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 33, p. 1.

Certains enseignants, à l'instar de Zofia Łukasiewicz elle-même (questionnaire 17), avaient même oublié que le baccalauréat 1944 s'était déroulé en mars.

sections (scientifique et littéraire). Presque tous les candidats (17 sur 19) choisirent le premier sujet : « L'idée de nation dans les œuvres des trois grands bardes du romantisme [polonais] », les deux autres choisirent le troisième : « Qu'est-ce que la civilisation ? » Il est très intéressant de relever que, à l'heure où le plateau du Vercors était au bord de l'embrasement, une petite vingtaine de jeunes Polonais, dans un établissement polonais libre, « planchaient » sur l'idée de nation et sur celle de civilisation. Il est également significatif qu'aucun d'eux n'ait choisi le deuxième sujet, à tonalité plus littéraire : « Le reproche fait à la littérature polonaise de ne pas posséder de poésie épique est-il fondé ? Justifiez par des exemples une éventuelle réponse négative », ni le quatrième, de nature historique : « Le parlementarisme polonais et anglais ». Douze élèves furent reçus (dont Zdzisław Hernik), deux furent recalés (Helena Wawak et Jerzy Owczarek), cinq durent repasser des épreuves (Mary de Brugière, Janusz Matzanke, Janina Nowak, Ignacy Pałasz et Leszek Witkowski). Le jury délibéra à la fin de mars et début avril, et décida que la deuxième session se déroulerait du 10 au 20 juin ; même les recalés furent autorisés à y participer, de sorte que Jerzy Owczarek fut finalement reçu, contrairement à Helena Wawak. Toutes les épreuves de la deuxième session eurent en fait lieu avant la date annoncée, c'est-à-dire entre le 30 mai et le 2 juin, le jury considérant qu'il fallait perdre le moins de temps possible. Les sept élèves qui avaient des épreuves à repasser restèrent au lycée pour les préparer. Le jury adopta une nouvelle résolution, dont le libellé montre combien la situation était tendue : « ... au cas où des obstacles empêcheraient l'établissement de continuer à fonctionner, il conviendra de relever jusqu'à 5 (c'est-à-dire « passable ») les notes des élèves n'ayant qu'une matière à repasser<sup>47</sup> ».

La session de mai-juin, bien que précipitée, traîna en longueur. Villard était devenu très difficile d'accès. Sur de nombreuses lignes, les trains circulaient très irrégulièrement et les FFI avaient fait sauter beaucoup de ponts routiers et ferroviaires. La direction tenait compte de ces obstacles, de même que de la nécessité de renvoyer au plus vite dans leurs familles les bacheliers, jeunes adultes pour qui le séjour au Vercors pouvait devenir dangereux. Elle leur disait d'ailleurs en

---

47. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP (lycée polonais de Paris), n° 33, p. 2, 4 (sujets de l'épreuve de polonais), 13-14, 16.

substance: « On ne vous connaît plus, et vous ne parlerez pas du lycée<sup>48</sup> ».

Witkowski repassa avec succès l'épreuve de français dès le 26 mai. Janina Nowak devait la repasser le 30, mais elle ne put arriver à temps. Dans les archives du jury figure la note suivante, sans doute de la main du professeur Malbos: « Mademoiselle Janine Nowak est absente pour impossibilité de rejoindre Villard à cause des événements actuels (transports impossibles) »<sup>49</sup>. Elle finit cependant par arriver et passa avec succès l'écrit le 31. Matzanke rencontra des difficultés semblables et fut en retard à son épreuve de polonais, pour laquelle un délai supplémentaire lui fut accordé à titre exceptionnel, ce qui lui permit de passer le 4 juin<sup>50</sup>. C'est lui qui resta le plus tard à Villard; tous les autres étaient déjà partis.

Il est difficile de dire avec précision quand Hernik rejoignit le maquis. Il avait pris des contacts dès la fin de mars, sans doute par l'intermédiaire de Ludwik Wilk, le menuisier du lycée qui n'était resté que peu de temps à Villard et avait quitté l'établissement vers janvier ou février, et de sa propre fiancée, une Française. On ne peut exclure que ce soit Wilk qui ait recruté Hernik (sous le pseudonyme de « Jimmy »)<sup>51</sup>. Ce dernier quitta probablement Villard en mai, sans que personne ait imaginé que son départ était définitif et qu'il ne reviendrait que dans un cercueil, pour trouver le repos éternel au cimetière de la commune.

## *Juin*

Tout le lycée attendait avec impatience l'invasion libératrice des troupes alliées. On parlait beaucoup d'un « deuxième front » qui suscitait les plus grandes espérances.

---

48. Christophe Fanjas-Claret [Étude historique – IEP de Grenoble]. Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946, Grenoble, 1986-1987, p. 18.

49. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 33, p. 17.

50. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP (lycée polonais de Paris), n° 33, p. 24.

51. Entretien 3 (Zofia Łukasiewicz, juin 1960).

« Jimmy » était aussi le surnom que tout le monde lui donnait au lycée. (N.d.T.)

Après le départ des bacheliers, le lycée se trouva rajeuni. Les plus âgés des élèves restés sur place étaient ceux de première année de lycée. Dès les premiers jours de juin, ils savaient, comme ceux de dernière année de gymnase, qu'ils devraient travailler un peu aux champs et à la ferme et que l'année scolaire prendrait fin vers le 15 ou le 20 juin, mais que tous ne pourraient sans doute pas retourner chez eux.

Le 6 juin au matin, les élèves de première année de lycée avaient classe ensemble dans le bâtiment de l'hôtel Fleur des Alpes. Personne ne savait encore ce qui était en train de se passer sur les plages de Normandie. Vers 10 heures du matin, plusieurs dizaines de bombardiers lourds américains survolèrent Villard, en direction du nord-ouest. Ils volaient à basse altitude et le bruit des réacteurs était si fort qu'il fallut interrompre le cours car il était littéralement impossible d'entendre quoi que ce soit. On aurait dit que la terre tremblait. Les élèves jubilaient, se doutant que quelque chose d'extraordinaire se passait. À vrai dire, on avait déjà vu des bombardiers survoler les montagnes, mais jamais une telle quantité d'avions au-dessus du Vercors. Soudain, quelqu'un accourut depuis l'hôtel du Parc pour annoncer qu'« ils » avaient débarqué. Durant tout le déjeuner, il ne fut question que des combats acharnés livrés en Normandie.

Dans les jours suivants apparurent dans les rues de Villard, en nombre toujours croissant, des FFI portant armes et brassards. On ignorait alors au lycée que, dès le 6 juin, « l'ordre est donné par Alger aux Forces Françaises de passer à l'action<sup>52</sup> ». Ce qui portait alors, et porte dans l'historiographie, le nom d'« Insurrection nationale », commençait. Le 8 juin, le colonel Descours (« Bayard »), commandant la « Région 1 » des FFI, arriva au Vercors et transmit l'ordre de mobilisation générale, d'occupation totale du massif, de « fermeture » des accès à celui-ci et d'affectation de chacun aux postes préalablement désignés. L'ordre fut exécuté entre le 9 et le 12 juin. La République libre du Vercors fut proclamée à Saint-Martin<sup>53</sup>, et le commandement de la « Citadelle du Vercors » reçut l'assurance d'un

---

52. Pierre Tanant, Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 47.

53. Lepkowski fait ici, comme d'autres historiens, une erreur. Ce n'est pas la « République libre du Vercors » qui fut proclamée le 3 juillet, mais la restauration de la République française en Vercors. (N.d.T.)

fort soutien des Alliés, en armes et en hommes, par l'envoi de parachutistes et, surtout, de mortiers et de canons.

Le lycée et Villard-de-Lans devinrent ainsi une partie de la France libre. C'était un événement magnifique, mais qui signifiait aussi que les élèves se trouvaient bloqués sur le plateau: le « front », qui se trouvait aux alentours de Saint-Nizier, se stabilisa vers le 10 juin. Le Vercors était libre, mais Grenoble restait occupée.

Le commandement du maquis du Vercors pensait que l'instruction donnée le 10 juin par le commandant en chef des FFI, le général Koenig, de « freiner au maximum » l'activité de guérilla et de ne pas créer de grandes unités<sup>54</sup>, ne concernait pas le plateau, d'autant que Koenig, le 11, s'était adressé de Londres aux maquisards et à la population du Vercors en ces termes: « Combattants des Forces Françaises de l'Intérieur du Vercors! Depuis trois ans, dans le Vercors vous vous êtes préparés à la lutte dans la vie rude des maquis. Au jour « J » vous avez pris les armes et, résistant héroïquement à tous les assauts ennemis, fait flotter à nouveau les couleurs françaises et l'emblème de la Libération sur un coin de terre de France. À vous combattants FFI, aux courageuses populations du Vercors qui vous assistent, j'adresse mes félicitations et le vœu de voir vos succès s'étendre rapidement au territoire tout entier<sup>55</sup>. »

Les Allemands réagirent avec une incroyable rapidité. Dès le lundi 12 juin, ils envoyèrent 400 hommes sur les positions des FFI disséminées au-dessous de Saint-Nizier, sur la route descendant vers Grenoble. Bien que, dès le début, les forces du maquis aient été en infériorité numérique (200 soldats) et matérielle, les Allemands subirent de larges pertes lors des combats du 13 juin et se replièrent jusqu'à la Tour-sans-Venin. Le 14, ils reçurent des renforts (portant leur effectif à 1 500 hommes) et des mortiers, arme dont les FFI ne disposaient pas, et à laquelle ils purent recourir dès le 15. Au lycée – à Villard

---

54. La Résistance en Dauphiné et Savoie, récits présentés par le colonel Rémy, éditions Saint-Clair, Neuilly-sur-Seine, 1975, tome 1, p. 180.

Henri Amouroux, La grande histoire des Français sous l'occupation, Tome VIII: Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 268.

55. Commandant Lemoine, La vie secrète du maquis. Vercors citadelle de la Résistance, Fernand Nathan, Paris, 1945, p. 15.



même comme à l'annexe de Lans réservée aux jeunes filles et située à 7 kilomètres de Saint-Nizier –, chacun suivait, tendu, les combats sur le « front grenoblois ». À Lans, on entendait très nettement exploser des obus, dont l'écho parvenait même à Villard. Les maquisards, à demi encerclés, se replièrent en direction de Lans. Les détachements allemands entrèrent dans Saint-Nizier et dans les villages des alentours, incendiant les hameaux et le village (50 maisons sur 93 furent détruites)<sup>56</sup>.

Une ancienne élève, Maria Czarlińska, décrit comme suit ses impressions des combats près de Saint-Nizier et de Lans : « On entendait des coups de feu, au loin le ciel s'embrasait – tout brûlait. Les habitants menaient les animaux sur la route, les sinistrés arrivaient avec leurs baluchons, et sur la place les maquisards recrutaient des volontaires pour partir aussitôt pour le front tout proche. On avait aménagé un hôpital de fortune dans l'école primaire de la place, à Lans, où nous, les filles du voisinage, nous lavions le plancher et préparions avec les maquisards des couchages pour les blessés. Peu après les combats, on a commencé à évacuer des blessés – moi-même, je n'en ai vu que quelques-uns, au tout début, parce que quelqu'un a remarqué que j'étais encore très jeune, encore enfant pour tout dire, et on m'a dit de m'en aller<sup>57</sup>. »

Cet hôpital fonctionna à Lans un bref laps de temps. Les maquisards emmenèrent les blessés, les uns en direction d'Autrans, les autres de Villard. Des détachements de la Wehrmacht entrèrent dans Lans le 15 juin après-midi (ou le 16 au matin). Il est à souligner qu'un certain nombre de soldats originaires de Haute-Silésie polonaise en faisaient partie, et que ce sont justement eux qui eurent à perquisitionner les chambres de l'internat, où ils eurent la surprise de trouver une soixantaine de Polonaises – mais ni armes ni maquisards.

---

56. Les atrocités allemandes. Vercors. Documents authentiques recueillis par M<sup>mes</sup> Prévost et Rouvière, Editions SEN, Paris, 1945, p. 5.

Paul Dreyfus, Histoire de la Résistance en Vercors, Arthaud, Grenoble, 1975, p. 135-141.

Henri Amouroux, La grande histoire des Français sous l'occupation, Tome VIII : Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 272 –274.

57. Cité par A. Berger, « Villard de Lans », *Przekrój*, Cracovie, n° 1 598, 23 novembre 1975, p. 10.

L'un d'eux, un tout jeune soldat, tombant, dans la chambre de Wiera Anisimow, sur le roman *Dzikuska* [La Sauvageonne] d'Irena Zarzycka, s'exclama avec avidité : « Madame, donnez-moi ce livre » – ce qui, bien entendu, fut fait.

À un certain moment, il se produisit un incident périlleux. Les soldats allemands qui ratissaient les environs de Lans croisèrent sur leur chemin Witold Gilowski, âgé de 14 ans et fils d'une enseignante de Lans, qui portait une tente appartenant à Józef Szuperski, de six ans son aîné, et provenant d'un parachutage. Ils arrêtèrent le garçon et le remirent à leur chef. Puis, sur le chemin du retour, ils tombèrent sur un Juif qui se cachait et le tuèrent. Une fois à Lans, le chef, à la joie bien compréhensible de Maria Gilowska, libéra son fils et lui dit : « Pourquoi avez-vous peur ? Nous ne nous battons pas contre les enfants ! »<sup>58</sup>

Pendant ce temps, les 14 et 15 juin à Villard, les élèves de dernière année de gymnase et de première année de lycée travaillaient aux champs. Chaque fois qu'un avion allemand apparaissait dans le ciel, ils couraient s'abriter dans les bois. Le jeudi 15, ils virent des camions remplis de FFI qui venaient de Lans à Villard.

Le lendemain, 16 juin, malgré le temps ensoleillé, les garçons restèrent consignés à l'hôtel du Parc, car une colonne allemande venant de Lans s'approchait lentement de Villard, ratissant le terrain<sup>59</sup>. Les petites classes eurent cours normalement au Fleur des Alpes, avec Zofia Łukasiewicz et Jadwiga Stefanowicz.

La consigne donnée par Berger était que les élèves plus âgés qui se trouvaient à l'hôtel du Parc ne devaient pas quitter leur chambre.

---

58. Cité par A. Berger, « Villard de Lans », *Przekrój*, Cracovie, n° 1 598, 23 novembre 1975, p. 10.

Entretien 5 (Wiera Anisimow-Bieńkowska, février 1980).

59. La date de l'entrée des Allemands à Villard fit l'objet de controverses et malentendus divers. Le Guide du Vercors (Lyon, La Manufacture, 1986, p. 55) donne la date correcte (16 juin) mais se trompe en écrivant que les Allemands se retirèrent le 17. Pierre Dalloz (*Vérités sur le drame du Vercors*, F. Lanore, Paris, 1979, p. 227) parle du 19 juin, tandis que Roman Fajans (dans *U progu zwycięstwa*, [Au seuil de la victoire], Biblioteka Sztandaru Polskiego, Paris, 1945, p. 23) cite le 11 juin.

L'écho paroissial de Villard, daté de septembre – octobre 1944, parle bien du 17. On peut imaginer que le gros des troupes partit ce jour-là et que quelques soldats restèrent. (N.d.T.)

La cour était totalement déserte, de même que, dès 10 heures, les rues de Villard, seulement parcourues de temps à autre par des maquisards. On entendait, d'abord de loin puis de plus en plus près, des tirs de mitraillettes. Vers midi, les derniers véhicules des FFI quittèrent les lieux en direction du sud. Un quart d'heure plus tard environ, après une série de tirs de fusil-mitrailleur que l'on entendit parfaitement car ils venaient des environs du bourg (c'étaient des actions de retardement dues à l'arrière-garde du maquis), on put voir deux ou trois véhicules des FFI traverser rapidement la place. Après quelques minutes de silence, les élèves virent depuis leurs fenêtres, près du portail et de l'aile ancienne du bâtiment, des soldats allemands en armes s'avancer lentement et précautionneusement vers l'entrée principale de l'hôtel du Parc. On voyait onduler les rameaux de feuillage qui entouraient leurs casques. Il était environ 12 heures 20 ou 12 heures 30.

Quelques instants plus tard, les soldats entrèrent dans le bâtiment, avec un officier à leur tête. Ils parlèrent avec Tadeusz Steffen, Jadwiga Gostyńska et plusieurs enseignants. Puis la sonnerie appelant au rassemblement retentit. Sans attendre cette alerte, les surveillants étaient montés dans les étages pour demander aux élèves de descendre immédiatement et de se regrouper devant le réfectoire. Les garçons dévalèrent rapidement les escaliers. Tout le bâtiment était encerclé ; les soldats, prêts à tirer, pointaient leur fusil sur les élèves. Ceux-ci se mirent très rapidement et en silence en rangs par deux, tournant le dos au réfectoire. Ils étaient une trentaine, sans doute 35 ou 36 en comptant Steffen et les professeurs. Il est difficile aujourd'hui de dire exactement qui, parmi les adultes, était resté avec eux, et qui fut emmené avec Berger jusqu'à la mairie. Ce qui est certain, c'est que, vers 12 heures 45, les événements se déroulaient parallèlement en deux endroits.

Au début, la situation dans la cour de l'hôtel était la suivante. Une fois les élèves mis en rangs par deux, les soldats allemands, au nombre d'une quinzaine, qui se trouvaient devant le lycée (tandis qu'un autre groupe perquisitionnait l'internat) amenèrent deux mitrailleuses. Un lourd silence plana, chacun se disant qu'il allait être fusillé d'un moment à l'autre, mais il n'y eut aucun signe de désespoir ni de panique : les jeunes garçons restèrent parfaitement calmes. Kazimierz Siebeneichen évoque ce moment en ces termes : « Un des soldats

allemands, probablement un Silésien, nous a dit en polonais: “Ils vont vous fusiller<sup>60</sup>.” » Il y avait donc des Polonais des deux côtés...

Les minutes s'écoulaient lentement, les soldats attendaient toujours devant les deux mitrailleuses, sans recevoir l'ordre d'ouvrir le feu. La tension qui régnait chez les élèves faiblissait peu à peu...

Transportons-nous maintenant à la mairie, ou plutôt – pour l'instant – à l'hôtel Fleur des Alpes, où Zofia Łukasiewicz et Jadwiga Stefanowicz faisaient classe. « À un moment – se souvient Zofia Łukasiewicz – la vue près d'une fenêtre de la salle où se trouvait M<sup>me</sup> Stefanowicz de deux Allemands armés qui l'écoutaient faire classe, nous inquiéta. L'un d'eux dit à l'autre en polonais: “Tu entends, Antek, ici on parle polonais”. Ils s'éloignèrent au bout d'un moment, puis M<sup>me</sup> Gostyńska fit irruption dans la classe pour nous raconter ce qui se passait à l'hôtel du Parc et nous annoncer que nous devions nous y rendre sur-le-champ avec nos élèves. Lorsque nous sommes arrivées, les élèves ont été laissées dans le bâtiment [en réalité, à un certain moment on a fait entrer les plus jeunes dans l'hôtel – T.L.] tandis que nous avons dû rejoindre les professeurs et les employés dans la cour de la mairie<sup>61</sup>. »

La mairie, pendant ce temps, était le théâtre d'interrogatoires minutieux. Le commandement allemand écoutait les explications de Berger, qui parlait couramment l'allemand, tandis que les enseignants et employés étaient entendus séparément par un officier; on relevait l'identité des interpellés et on les questionnait sur des sujets liés à la vie de l'établissement. On s'intéressait surtout aux « terroristes de Villard », aux contacts entre le lycée et les Français, les FFI en particulier. On s'enquêrait de l'âge des élèves. Les interrogatoires prirent fin vers 15 heures, mais celui, particulièrement difficile, de Berger se poursuivit au-delà. Le but de ces interrogatoires n'était connu ni des intéressés, ni de ceux qui étaient restés, sous surveillance armée, dans

---

60. Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

Cette scène a sans doute inspiré, de façon très lointaine, le récit fantaisiste fait par Mieczysław Juchniewicz (Polacy w europejskim ruchu oporu 1939-1945 [Les Polonais dans la Résistance européenne 1939-1945], Interpress, Varsovie, 1972, p. 84) du prétendu massacre du 23 juillet dans la cour de l'hôtel du Parc.

Par ailleurs, Edward Renn confirme avoir parlé avec un des soldats, qui était effectivement polonais (Entretien 16, juin et octobre 1988).

61. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

la cour de l'hôtel du Parc. C'est seulement le soir que l'on apprit que les Allemands, après s'être assurés qu'aucune arme n'était cachée dans le bâtiment, considéraient officiellement les Polonais comme des otages, à ne libérer que s'il n'arrivait rien aux Allemands d'ici le soir. Ils exigeaient en outre la preuve que les garçons n'étaient pas âgés de plus de 17 ou 18 ans et que tous étaient bien présents à l'internat – en d'autres termes, qu'aucun d'entre eux n'était allé rejoindre le maquis. Les listes furent donc épluchées soigneusement, en laissant cependant de côté les filles. Au bout de quelques heures, les Allemands purent ainsi constater qu'aucun pensionnaire n'était dans le secteur de Corrençon – Bois-Barbu – Valchevrière, dont les FFI avaient fait leur nouvelle ligne de défense.

Vers 15 heures ou 15 heures 15, un camion militaire allemand surgit dans la cour de l'hôtel du Parc. Les élèves, qui attendaient toujours qu'une décision soit prise à leur sujet, comprirent qu'ils seraient plus vraisemblablement déportés dans un camp que fusillés. Vers 17 heures ou 17 heures 15, un petit véhicule tous terrains entra dans la cour. Un commandant ou lieutenant-colonel en descendit. Après avoir échangé quelques phrases avec les officiers et soldats présents, il passa lentement devant la double rangée d'élèves, les dévisageant en détail. Il remarqua Ludwik Panek, qui avait 21 ans mais semblait plus âgé, et qui portait une large ceinture de type militaire, et lui fit signe d'approcher. « Il sortit du rang, mais, heureusement, ne se mit pas au garde-à-vous devant l'officier allemand (Panek avait des gestes et des attitudes typiquement militaires). L'officier lui demanda: "Êtes-vous aussi à l'école?" Devant sa réponse affirmative, il eut un sourire ironique et, s'adressant à nous tous, déclara: "Vous êtes libres<sup>62</sup>." » Divine surprise pour tous ceux qui, plus de quatre heures durant, attendaient dos au mur. Il était cependant difficile de croire vraiment à la fin du cauchemar, aussi les garçons restèrent-ils devant l'entrée, certains pendant un bon moment. Les Allemands, quant à eux, quittèrent la cour, mais restèrent dans le parc qui entourait l'hôtel.

Vers 18 heures, Berger revint au lycée avec tous ceux qui l'avaient accompagné à la mairie. Les enseignants étaient heureux et exprimaient leur admiration pour l'habileté dont il avait fait preuve lors

---

62. Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

de son interrogatoire, et qui avait grandement contribué à sauver le lycée. Reste que cette habileté n'aurait pas servi à grand-chose si le commandant allemand avait eu une autre attitude. Le bruit courut par la suite à Villard qu'il était Autrichien et qu'il avait été fusillé quelques jours plus tard pour avoir failli à son devoir de « pacifier » ce secteur repris aux FFI.

Les soldats allemands restèrent trois jours à Villard<sup>63</sup>. Durant ces trois jours, il fut interdit à quiconque de quitter le bourg sans autorisation spéciale des autorités militaires allemandes, ce qui rendait impossible aux élèves de repartir dans leur famille, comme le leur avait demandé la direction du lycée. Un petit groupe de soldats s'installa à l'hôtel Fleur des Alpes. Zofia Łukasiewicz raconte : « Il faut reconnaître que leur comportement fut irréprochable. Ils annoncèrent à M<sup>me</sup> Stefanowicz qu'ils prenaient leurs quartiers ici, occupèrent une salle de classe et la cuisine. L'officier du groupe parlait le polonais, se disait Polonais de Poznań et désirait lier conversations avec nous et avec les jeunes filles. Mais M<sup>me</sup> Stefanowicz s'y opposa fermement<sup>64</sup>. »

C'est donc entre le 19 et les alentours du 25 juin que les élèves quittèrent Villard, en groupes ou séparément. Beaucoup de ces « retours à la maison » durèrent plusieurs jours, avec de multiples changements de train et même des trajets à pied<sup>65</sup>.

Le lundi 19 juin, dernier des trois jours « interdits », trois élèves prirent à pied le chemin du retour, avec l'autorisation du directeur : Witold Kawęcki, qui venait de finir la troisième année de gymnase, Maciej Jastrzębski et Tadeusz Łepkowski, qui avaient terminé la première année de lycée. Entre Lans et Grenoble, une colonne de véhicules militaires allemands s'arrêta devant eux. L'officier leur posa plusieurs questions, puis leur ordonna de monter dans un véhicule.

---

63. C'est à tort que Pierre Dalloz (*Vérités sur le drame du Vercors*, F. Lanore, Paris, 1979, p. 227) affirme que les Allemands avaient quitté Villard aussitôt. Le Guide du Vercors (Lyon, La Manufacture, 1986, p. 60), soutient quant à lui qu'ils partirent le lendemain.

(Voir la N.d.T. 59 de ce chapitre.)

64. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

65. Récit de Maria Czarlińska, cité dans l'article de A. Berger, « Villard de Lans », *Przekrój*, Cracovie, n° 1 598, 23 novembre 1975, p. 10 (« Nous passions la nuit où nous pouvions : dans des champs, dans des granges, chez des Français. Nous avons marché trois jours jusqu'à Chambéry où nous habitons. »)

Ils n'en descendirent qu'à la caserne de Grenoble où, à leur grande surprise et à leur soulagement plus grand encore, on les laissa partir. Jastrzębski raconte : « Aujourd'hui encore, je ne comprends toujours pas pourquoi on n'a même pas fouillé nos sacs à dos. Cela aurait pourtant pu avoir de graves conséquences, car dans le mien j'avais des photos de troupes polonaises, de chars polonais en Angleterre et en Afrique<sup>66</sup>. »

Ce tumultueux mois de juin 1944, et surtout la dramatique journée du vendredi 16<sup>67</sup>, se déroula finalement sans encombre. On aurait même pu croire qu'aucun danger plus grave ne viendrait menacer le lycée, ses élèves, ses professeurs et ses employés.

### *Juillet*

Rien, au début, n'annonçait le drame imminent – rien ou presque rien, vu du lycée. Une fois la plupart des élèves partis, l'annexe de Lans était quasi déserte, tandis qu'il restait à Villard quelques filles et une trentaine de garçons qui n'avaient nulle part où aller, ainsi que quelques employés et le corps enseignant<sup>68</sup>, soit quelque 55 personnes en tout, très occupées par les intenses travaux des champs.

Du 20 juin au 15 juillet, Villard fut, dans les faits, un *no man's land*, de même que Lans, Saint-Nizier et Corrençon. Après les combats de Saint-Nizier, le commandement des FFI du Vercors décida de raccourcir les lignes de défense<sup>69</sup>. Les maquisards tenaient deux zones du plateau, non limitrophes l'une de l'autre : le nord (Autrans, Méaudre) et le centre-sud (de Valchevrière jusqu'aux environs de Crest et de

---

66. Questionnaire 12 rempli par Maciej Jastrzębski.

67. J'ai reconstitué le déroulement de la journée de la prise de Villard par les Allemands en me fondant principalement sur les questionnaires 3 (Ryszard Bogdański), 12 (Maciej Jastrzębski), 16 (Tadeusz Łepkowski), 17 (Zofia Łukasiewicz), 28 (Kazimierz Siebeneichen) et 33 (Tadeusz Steffen, rempli par Jadwiga Gostyńska), sur les entretiens 3 (Zofia Łukasiewicz, juin 1960) et 16 (Edward Renn, juin et octobre 1988), ainsi que sur la lettre que m'a adressée Zofia Łukasiewicz le 21 juin 1944. Il n'est pas tout à fait exact (la mémoire humaine est faillible) que les élèves soient restés debout les mains en l'air ainsi que tous les professeurs et employés du lycée, comme l'affirme Bogdański, ni que les personnes retenues dans la cour du lycée l'aient été pendant dix heures, comme le dit Steffen.

68. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

69. Pierre Tanant, Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 85.

Die). De temps à autre, des colonnes allemandes motorisées tentaient des reconnaissances au centre du massif. La surveillance aérienne, par contre, était constante, et les jeunes Villardiens étaient bien placés pour le savoir car il arrivait, lors de la fenaison, qu'un avion allemand les mitraillât avec obstination jusqu'à ce qu'ils disparaissent pour se mettre à l'abri<sup>70</sup>.

Fin juin et durant la première quinzaine de juillet, le commandement français s'employa à renforcer la défense du Vercors (n'ayant aucun doute quant au fait que les Allemands attaqueraient massivement), tandis que l'occupant préparait une opération de ratissage et de « pacification » (la Wehrmacht considérait le Vercors comme une épine douloureuse pour les arrières du futur front sud, dans la perspective d'un débarquement des Alliés en Provence ou dans le Languedoc).

À partir de fin juin, l'aviation alliée parachuta des armes en assez grand nombre (notamment les 28 et 29 juin, les 6, 7, 8, 11, 16 et 17 juillet)<sup>71</sup>. Début juillet, plusieurs officiers instructeurs (anglais et américains, ainsi qu'un Français) et un groupe de soldats américains furent également parachutés sur le plateau, où se trouvaient déjà quelques dizaines de tirailleurs sénégalais, faits prisonniers en 1940 et que les FFI avaient fait échapper de leur prison de Lyon. Le commandement des FFI attendait d'autres renforts et faisait aménager à cette fin un terrain d'atterrissage près de Vassieux. Il réclamait en outre, avec une impatience croissante, du matériel lourd (mitrailleuses, mortiers, artillerie). Les effectifs des FFI étaient en augmentation rapide, atteignant le 20 juillet quelque 4 000 personnes<sup>72</sup>. Mais la formation des maquisards, hormis les chasseurs alpins, était médiocre, voire très médiocre, et l'organisation de la « République libre du Vercors » laissait à désirer<sup>73</sup>. L'improvisation et le désordre dominaient dans les opérations militaires comme dans l'administra-

---

70. Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

71. *La Résistance en Dauphiné et Savoie*, récits présentés par le colonel Rémy, éditions Saint-Clair, Neuilly-sur-Seine, 1975, tome 1, p. 178.

72. Paul Dreyfus (*Histoire de la Résistance en Vercors*, Arthaud, Grenoble, 1975, p. 157) évalue les effectifs des FFI-Vercors à 3 909 hommes (dont 169 officiers et 317 sous-officiers). Il y avait en outre 120 sapeurs, ce qui porte le total à 4 039, sans compter la compagnie de travail composée de 86 personnes.

73. Voir la note 53 de ce chapitre. (N.d.T.)



tion civile, et les conflits de personnes au sein de l'état-major étaient parfois violents.

Les FFI comptaient également en leur sein, à la mi-juillet, plusieurs Polonais. Dans le secteur sud du plateau se trouvait un tout jeune bachelier, le sergent Zdzisław Hernik, et dans le secteur nord l'ancien menuisier du lycée, le sergent Ludwik Wilk. Ni l'un ni l'autre n'avait plus de contact avec l'hôtel du Parc. Un autre Polonais, extérieur au lycée, faisait partie de l'état-major du groupement : le lieutenant Olszański (« Octave »), responsable des transports, et ancien chef de l'Armée secrète à Villard<sup>74</sup>. Il y avait en outre le sergent Alkowicki (« Bernard »), responsable des liaisons téléphoniques, Krystyna Skarbek-Grandville (« Paulina »), responsable des opérations de propagande et de diversion à l'état-major des FFI, ainsi que plusieurs autres sous-officiers et officiers<sup>75</sup>. De plus, tout un groupe de Polonais enrôlés dans la Wehrmacht était passé en juin du côté des maquisards<sup>76</sup>.

Sur la « Liste des Polonais qui ont combattu au Vercors en 1943-1944 », obtenue par Kazimierz Siebeneichen auprès d'anciens du Vercors, figurent les noms des Villardiens gravés sur la station d'un chemin de Croix érigée à Bois-Barbu, ainsi que celui de Tadeusz Steffen, ceux de douze autres élèves et employés du lycée et ceux de 25 Polonais sans liens avec le lycée, dont plusieurs étaient Juifs<sup>77</sup>. La liste n'est assurément pas complète : il y manque, entre autres, les noms des professeurs Berger et Dusza, et l'on sait par ailleurs que

---

74. Commandant Lemoine, *La vie secrète du maquis. Vercors citadelle de la Résistance*, Fernand Nathan, Paris, 1945, p. 11.

75. Jan Eugeniusz Zamojski, *Polacy w ruchu oporu we Francji 1940-1945* [Les Polonais dans la Résistance en France 1940-1945], Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław, 1975, p. 272.

76. *La Résistance en Dauphiné et Savoie, récits présentés par le colonel Rémy*, éditions Saint-Clair, Neuilly-sur-Seine, 1975, tome 1, p. 185.

77. La liste, en la possession de l'auteur, comporte les 25 noms suivants : M Bienenfeld (23 ans), M. Bienenfeld (47 ans), J. Gałązka (2 ans), P. Goldberg (21 ans), J. Grinberg (51 ans), J. Kirschbraun (49 ans), C. Kirsz (41 ans), A. Kowal (30 ans), B. Olech (20 ans), B. Pequiman (21), M. Peretz (27 ans), M. Rainchapel (26 ans), W. Rajchman (21 ans), D. Rapoport (23 ans), A. Schombery (39 ans), I. Schottenfeld (40 ans), B. Szpeckiman (29 ans), M. Szriftgiser (42 ans), J. Szymański (54 ans), J. Tepper (37 ans), E. Tsola (?), J. Weingarten (20 ans), H. Wudra (46 ans), G. Zilberman (41 ans), D. Zweig (43 ans).

se trouvait en juillet, dans le secteur sud, le lieutenant Jankowski (« Jeannot »), Juif polonais qui, pour avoir été assez longtemps caché à l'hôtel Fleur des Alpes de Villard, était lié au lycée<sup>78</sup>.

Les Allemands, comme je l'ai indiqué plus haut, se préparaient à éliminer les groupements de FFI présents sur le plateau. Ils redoutaient par-dessus tout l'arrivée en nombre, par la voie des airs, de forces alliées régulières qui, épaulées par les maquisards, menaceraient leurs positions à Grenoble et à Valence ainsi que tout leur système de communications entre Lyon et la Méditerranée. Ils avaient donc concentré, à la mi-juillet, d'importantes forces autour du Vercors : au nord, la 157<sup>e</sup> division de réserve, notamment composée de chasseurs de montagne ; au sud (environs de Die), la 9<sup>e</sup> division blindée, deux batteries d'artillerie de montagne, des formations de police et de gendarmerie ainsi que trois bataillons de « Mongols » (originaires d'URSS). Il y avait donc, du côté allemand, un minimum de 15 000 hommes, bénéficiant de surcroît d'un soutien aérien (chasseurs, bombardiers, transporteurs). Le commandement allemand prit la décision d'attaquer en même temps par voie de terre et par voie aérienne. Le service de renseignement des FFI ignorait, pour sa part, que les Allemands avaient fait des repérages précis sur le terrain et connaissaient les passages de haute montagne qu'eux-mêmes considéraient comme impraticables.

L'offensive aérienne, déclenchée le 12 juillet, fut la première phase de l'opération allemande contre les maquisards : ce jour-là, les avions allemands bombardèrent La Chapelle. Les festivités du 14 juillet commencèrent néanmoins dans l'enthousiasme. Le matin, peu après 9 heures, une centaine d'avions alliés survola le sud du massif, effectuant des parachutages d'armes et de munitions (1 200 conte-neurs). Aussitôt après leur départ, des appareils allemands surgirent et mitraillèrent tous ceux qui ramassaient les armes dans les champs et les prés. Dans l'après-midi, les Allemands bombardèrent à nouveau La Chapelle, qui fut ensuite l'objet, ainsi que Vassieux, Saint-Martin et les villages environnants, de raids quotidiens. Bon nombre

---

78. Entretien 8 (Mieczysław Andryński).

d'habitants des hameaux quittèrent leurs maisons pour se réfugier dans les bois avoisinants<sup>79</sup>.

Vers le 10-12 juillet, anticipant une offensive décisive des Allemands, le commandement des FFI décida de mobiliser tous les jeunes hommes habitant le massif, dont Villard. Cette décision très controversée reçut la justification suivante : tout d'abord, on avait besoin de soldats et de travailleurs supplémentaires (même si l'on manquait d'armes) pour défendre la « forteresse du Vercors » ; en second lieu, la mobilisation protégerait les jeunes des actes de répression (exécution, déportations en camp de concentration), étant donné que les Allemands les considéraient de toute façon comme ayant partie liée avec les maquisards.

Il apparut évident que cette décision du commandement des FFI était susceptible de s'appliquer aussi aux élèves, enseignants et employés du lycée restés à Villard, mais la direction n'imaginait pas qu'il s'agirait d'une mobilisation forcée. Le jour fatidique arriva cependant : ce fut le dimanche 16 juillet.

Au petit matin, vers cinq ou six heures, l'alarme fut déclenchée à Villard. De nombreux FFI et des ouvriers de Saint-Martin, « capitale » du Vercors, firent irruption, avec le commissaire de la République en personne, Yves Farge, à leur tête. La mobilisation avait des allures de rafle. Les maquisards firent sortir sur la place, presque de force, tous les jeunes, qu'ils soient français (certains furent cependant cachés par leurs mères) ou polonais<sup>80</sup>. Toute résistance ou supplication était vaine : on s'entendait répondre que le temps pressait, que les Allemands allaient arriver d'un moment à l'autre pour procéder à des

---

79. Les atrocités allemandes. Vercors. Documents authentiques recueillis par M<sup>mes</sup> Prévost et Rouvière, Editions SEN, Paris, 1945, p. 6-7.

Paul Dreyfus, Histoire de la Résistance en Vercors, Arthaud, Grenoble, 1975, p. 161-162.

Guide du Vercors, La Manufacture, Lyon, 1986, p. 61.

Henri Amouroux, La grande histoire des Français sous l'occupation, Tome VIII : Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 289.

80. Gilbert Joseph, Combattant du Vercors, De Borée, Paris, 1972, p. 185, 201, 202. La Résistance en Dauphiné et Savoie, récits présentés par le colonel Rémy, éditions Saint-Clair, Neuilly-sur-Seine, 1975, tome 2, p. 153-154.

exécutions et à des déportations en camp de concentration ou – dans le meilleur des cas – de travail obligatoire dans le Reich.

Concernant les Polonais (mais aussi de nombreux Français), la « légende dorée » de l'enrôlement enthousiaste sous la bannière de la France Libre ne correspond que partiellement à la vérité. Berger s'entretint avec les officiers des FFI, à qui il expliqua la mission de longue haleine qui était celle du lycée ; il leur assura que les Polonais étaient de tout cœur avec les maquisards, que de jeunes bacheliers frais émoulus du lycée combattaient dans les forces armées polonaises du côté allié, et que ceux qui étaient restés à Villard, aussi bien les enseignants que les élèves trop jeunes pour combattre, contribuaient au ravitaillement des combattants en travaillant aux champs. Toutes ces explications échouèrent à convaincre le commandement et le directeur dut accepter bon gré mal gré la mobilisation, décidant de prendre lui-même, compte tenu des circonstances, la tête du « détachement » (qui n'était pas rattaché à la POWN, car cette organisation, dans les faits, n'organisait rien), car il comptait sur de nouveaux entretiens, une fois au cœur du maquis, pour préserver les jeunes du plus grand danger.

Les élèves les plus âgés accueillirent la mobilisation avec une joie non feinte. La haine de l'occupant, mais aussi le désir juvénile de vivre l'aventure de la guerre, firent qu'ils rejoignirent sans hésitation aucune, et même avec enthousiasme, les rangs des soldats. Tous les garçons de plus de seize ans se déclarèrent volontaires ; seul le jeune Fyda fut retiré des rangs par sa mère, qui avait déjà perdu son mari déporté en Allemagne et qui protesta vigoureusement contre l'enrôlement de son fils.

S'agissant des adultes, les choses se présentaient tout à fait différemment. Il n'y avait chez eux aucun enthousiasme. Si les travailleurs manuels se résignèrent à leur sort, les enseignants se montrèrent plus réticents et le docteur Welfle fut même emmené quasiment de force. Seuls restèrent sur place Władysław Tarło-Mazinski, ce qui n'étonna personne compte tenu de son âge (55 ans). L'abbé Mroz (29 ans) et le docteur Dunaj (52 ans), qui, étant Juif, risquait la vie en cas d'arrivée des Allemands, ne partirent pas avec les maquisards, mais quittèrent Villard pour se cacher dans les bois. Le professeur Jan Harwas protesta avec force, faisant valoir qu'il avait trois enfants en bas âge, mais ses objurgations furent vaines : il fut finalement contraint, sous la menace d'un pistolet, de rejoindre le détachement polonais déjà formé.

Vers midi, les Villardiens se mirent en marche en direction des gorges de la Bourne. Les jeunes chantaient. Comme le raconte Kazimierz Siebeneichen : « Nous avons été salués avec beaucoup d'enthousiasme par tous les habitants de Villard-de-Lans groupés sur la place. Il y avait parmi eux le commissaire de la République Yves Farges et d'autres responsables des FFI du Vercors. Il y avait aussi des Polonais : M<sup>mes</sup> Jadwiga Gostyńska, notre économiste, Małgorzata Bergerowa, et tous nos camarades qui ne sont pas partis avec nous parce qu'ils étaient trop jeunes. »

La composition du détachement polonais qui se rendait à Saint-Martin était la suivante. Le groupe le plus nombreux de ce « peloton » était celui des douze élèves : Mieczysław Andryński, Henryk Czarnecki, Jerzy Delingier, Marian Liber, Eugeniusz Łukomski (frère de Zygmunt, il était élève d'une école professionnelle polonaise de Nîmes et était venu à Villard pour les vacances), Witold Nowak, Leon Pawłowski, Edward Renn, Tadeusz Schaetzel, Kazimierz Siebeneichen, Józef Zglinicki et Eugeniusz Zieliński (deux étaient nés en 1928, deux en 1927, trois en 1926, deux en 1925, un en 1924 et un en 1920 ; on ne connaît pas la date de naissance de Łukomski, probablement 1927). Les enseignants étaient au nombre de six, en comptant le médecin : Ernest Berger, Michał Dusza, Kazimierz Gerhardt, Jan Harwas, Tadeusz Steffen et Tadeusz Welfle. Enfin, neuf employés, dont huit travailleurs manuels, faisaient également partie du groupe : Stanisław Arendt, Stefan Boguski, Wojciech (?) Dubas, Józef Głębocki, Kazimierz Jackiewicz, Krasuski, Władysław Markiewicz, Marian Puchała, Mikołaj Wołoszyn. Ce sont donc 27 personnes qui quittèrent Villard ce jour-là, soit, en y ajoutant Hernik et Wilk qui avaient déjà rejoint la lutte armée, un total de 29 Polonais d'âges divers, membres ou anciens membres de la communauté lycéenne, qui étaient désormais dans le maquis<sup>81</sup>.

---

81. Entretiens 3 (Zofia Łukasiewicz, juin 1980) et 8 (Mieczysław Andryński, avril 1987).

Questionnaires 17 rempli par Zofia Łukasiewicz, 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen et 33 rempli par Tadeusz Steffen, rempli par Jadwiga Gostyńska ; il y est indiqué, sans doute sous l'effet d'une mémoire défaillante, que Steffen aurait rejoint les FFI le 1<sup>er</sup> juillet 1944.

Conversations, n'ayant pas fait l'objet de notes, avec Edward Renn, Ernest Berger et Tadeusz Schaetzel.

Sur la mobilisation, voir Pierre Tanant, Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 98.

« Il ne restait alors à Villard qu'une poignée de garçons et de filles, parmi les plus jeunes, quelques professeurs et employés, et toutes les femmes »<sup>82</sup>, témoigne Zofia Łukasiewicz. C'est-à-dire moins de trente personnes en tout. Les Polonais de Villard allaient, en groupe ou de façon isolée, vivre la sanglante bataille du Vercors, dont la phase décisive se déroula du 20 au 23 juillet 1944.

### *Vassieux*

Pendant une dizaine de jours, ceux qui étaient restés à Villard ne surent plus rien de ceux qui étaient partis, et réciproquement.

Commençons par les premiers. Ce qu'ils avaient le plus de mal à supporter, c'était justement de n'avoir aucune nouvelle des absents, d'autant que, depuis le 19 juillet, circulaient dans Villard des rumeurs selon lesquelles une expédition punitive allemande allait avoir lieu dans le sud du massif. Avant même que les détachements de la Wehrmacht ne pénètrent, une nouvelle fois, dans le bourg, ce qui restait d'hommes et d'employés du lycée s'enfuirent dans la forêt, ne laissant à l'internat qu'une poignée d'élèves très jeunes. Comme le rappelle Zofia Łukasiewicz, seules les femmes étaient restées à l'hôtel du Parc, en dehors du professeur Tarło-Maziński et du concierge de l'hôtel Fleur des Alpes. « Le 20 juillet, on entendit, dès les premières heures de la matinée, de très fortes détonations de canons qui bombardaient les villages environnants ; on entendait même le sifflement des obus qui déchirait l'air<sup>83</sup>. » Les jours suivants, des groupes de paysans français traversèrent le bourg à plusieurs reprises, emmenés vers Grenoble par les Allemands, sans doute réquisitionnés pour des travaux<sup>84</sup>. À partir du 22, commencèrent à parvenir de terribles nouvelles du massacre de Vassieux et des cruelles représailles exercées sur les villages et les hameaux voisins. Mais, jusqu'au 26, les pensionnaires de l'hôtel du Parc ne surent rien de concret sur le sort des maquisards, ni sur celui des hommes qui, au lieu de gagner Saint-Martin, s'étaient cachés dans la forêt<sup>85</sup>.

---

82. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

83. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

84. Entretien 3 (Zofia Łukasiewicz, juin 1980)

85. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

Revenons maintenant à ceux qui, le 16 juillet à midi, étaient partis pour Saint-Martin en passant par les gorges de la Bourne<sup>86</sup>. Tout le groupe des Polonais dépassa Saint-Julien et, tard dans l'après-midi, s'arrêta, sans atteindre Saint-Martin, la « capitale » du Vercors, au lieu de stationnement d'un groupement FFI. Là, à l'hôpital de campagne, ils se présentèrent au « comité de recrutement » qui releva leurs identités et attendit le résultat des entretiens de Berger et des autres enseignants avec les membres du commandement. Berger expliqua patiemment à ces derniers que des jeunes sans instruction militaire ne pouvaient, malgré tout leur courage et leur enthousiasme, prendre part directement au combat. Il voulait naturellement protéger les élèves, leur épargner d'être « envoyés au front ».

Suite à ces « négociations », les élèves, les employés du lycée, les professeurs Gerhardt et Harwas et le docteur Welfle furent affectés au « service auxiliaire » dans un « bataillon de travailleurs », seuls Berger, Steffen et Dusza étant versés au service armé (les deux premiers furent chargés de surveiller l'entrepôt de Saint-Agnan, le troisième fut stationné à Saint-Martin).<sup>87</sup> Le gros du « peloton polonais », soit les 12 élèves et les 7 employés (à l'exception de Markiewicz, dont le sort ultérieur ne nous est pas connu, et d'Arendt, qui fut renvoyé à Villard en raison de son âge trop élevé: 44 ans!), fut affecté aux travaux de terrassement en vue de l'aménagement d'une piste d'atterrissage à Vassieux, au sein de la compagnie de travail du capitaine Tournissa (« Paquebot »).

---

86. Mon récit des événements de Vassieux et des alentours se fonde essentiellement sur les témoignages de quatre élèves ayant réchappé du massacre. Le plus précis, celui de Kazimierz Siebeneichen (questionnaire 28 et remarques sur la première rédaction du présent chapitre). Celui de Michał Andryński (entretien 8). Celui d'Edward Renn (« Widziałem masakrę w Vassieux » [J'ai vu le massacre de Vassieux], *Tygodnik Polski*, Londres, 1969, n° 5, p. 5 et 17; entretien 16, juin et octobre 1988; remarques sur la première rédaction du présent chapitre). Celui enfin de Marian Liber (entretien 19, novembre 1988). Également le questionnaire 33 (Tadeusz Steffen, rempli par Jadwiga Gostyńska); l'ouvrage de Pierre Tanant, *Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs*, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 120-123, et de nombreuses conversations, non enregistrées, avec Stefan Boguski, Marian Liber, Tadeusz Schaezel, Eugeniusz Zieliński.

87. En fait, Gerhardt, Harwas et Welfle furent affectés à l'hôpital mobile de la Résistance, stationné alors à Saint-Martin. (N.d.T.)

Le 17 juillet au matin, 19 personnes furent transportées de Saint-Martin à Vassieux dans un autobus de la compagnie Huillier, qui coopérait de longue date avec les maquisards et qui fut victime de représailles allemandes (la gare routière de Villard fut même détruite par l'occupant). Dès l'après-midi, les Villardiens polonais se mirent à l'ouvrage, et continuèrent jusqu'à la nuit du 20 au 21 juillet.

Les activités étaient de différentes sortes. La plus importante consistait à terrasser et niveler un terrain d'atterrissage assez grand (1 050 mètres sur 140 mètres) et à combler les trous faits par les bombes sur la piste (un travail dangereux, car les avions allemands mitraillaient souvent les personnes se trouvant sur place): deux équipes y étaient affectées, l'une de jour, l'autre de nuit, puis, par la suite, pour éviter le feu ennemi, les deux équipes ne travaillèrent plus que la nuit, se passant le relais à deux heures du matin. Il fallait également enterrer les animaux abattus lors des attaques aériennes, dégager les corps ensevelis sous les décombres des maisons détruites ou brûlées à la suite des bombardements de Vassieux (déjà fortement endommagé), puis les inhumer. Il fallait enfin ramasser les conteneurs d'armes, de munitions, d'uniformes, de médicaments et de vivres sur les lieux de parachutage.

C'était un travail pénible, et les Polonais ne se tuaient d'ailleurs pas tous à la tâche, certains étant démotivés par la mauvaise organisation. Il est vrai que l'objectif principal, qui était l'achèvement du terrain d'atterrissage, avait été atteint dès le 19 ou le 20 juillet. C'étaient des Français qui faisaient fonctionner, en permanence, le rouleau compresseur. Quant au triste devoir d'enterrer les morts, il avait été accompli dès les premiers jours.

Les quelques jours qu'ils passèrent à Vassieux (du 17 au 20 juillet) suscitèrent l'inquiétude des Polonais. Ils étaient logés dans une vaste grange en dur, au toit de bardeaux, au centre du bourg, où dormaient une quarantaine d'hommes, polonais et français. Le commandement avait eu là une mauvaise idée, car une seule bombe aurait suffi pour que tous périssent. Aussi Kazimierz Siebeneichen et Tadeusz Schaetzel cherchèrent-ils, dès le 20, un abri plus sûr dans Vassieux. La vulnérabilité du terrain d'atterrissage comme du village lui-même était également source d'inquiétude. Le chef de la garnison de Vassieux, le capitaine Haezebrouck (« Hardy ») disposait de 60 ou



70 hommes dotés d'armes légères (pistolets-mitrailleurs ou fusils) et de trois ou quatre fusils-mitrailleurs lourds seulement (dont l'un était confié à « Jimmy » Hernik). L'équipement des maquisards comme de la compagnie de travail, composée de Polonais, de Français, de Juifs et de représentants d'autres nationalités, était très critiqué, de même que l'organisation du travail et de la défense. Les Polonais ne faisaient généralement guère confiance aux Français, considérant que leurs ordres contradictoires et leur remue-ménage incessant provoquaient un désordre indescriptible. Les élèves s'étaient munis, à tout hasard, d'armes provenant des parachutages (pistolets automatiques, fusils), que toutefois ils ne gardaient pas sur eux mais – sur ordre du commandement – dans un petit « arsenal portatif » à proximité de la grange où ils dormaient.<sup>88</sup>

Français et Polonais, tous comptaient sur une prochaine et massive arrivée de renforts alliés, qui ne pouvaient manquer d'atterrir à Vassieux, c'est-à-dire au cœur même du Vercors. Nombreux pourtant étaient ceux qui, comme Renn, Schaetzel et Siebeneichen, ne pouvaient s'empêcher d'être plus qu'inquiets. Les employés du lycée, plus âgés, ne cachaient pas non plus leurs mauvais pressentiments. Boguski et Dubas ne cessaient de dire que les Français avaient envoyé les Polonais dans un endroit qui « puait » le danger, et se demandaient comment le quitter pour gagner la forêt.

Essayons d'établir qui, parmi les Polonais, se trouvait à 8 heures du matin, en ce fatidique vendredi 21 juillet 1944, dans la grange de Vassieux. Eugeniusz Zieliński l'avait quittée de bon matin, en raison d'une « farce » de Schaetzel et Siebeneichen, qui lui avaient fait croire, la veille au soir, qu'il pouvait récupérer un bel uniforme américain (eux-mêmes en avaient déjà un semblable) parachuté sur un sommet à trois heures de marche (et d'escalade) du village. Par ailleurs, sept employés du lycée (et non pas huit comme l'écrit par erreur Siebeneichen dans son questionnaire, car Markiewicz n'était pas à Vassieux) avaient également quitté les lieux au lever du jour, mus par leurs « mauvais pressentiments ». Il ne restait donc que 11 élèves dans la grange, Hernik ayant dormi ailleurs dans Vassieux.

---

88. D'après certains témoignages, il n'en fut rien. On leur promit des armes, mais les Polonais, lycéens ou employés, n'en reçurent jamais. (N.d.T.)

Lorsque, par la suite, presque à chaud, les anciens élèves évoquaient entre eux les événements de Vassieux, qu'ils les aient directement vécus ou non, ils se montraient plus que critiques envers l'attitude et la façon d'agir des adultes. Pour eux, le directeur avait voulu épargner les garçons dont il avait la responsabilité, mais il aurait dû comprendre que le terrain d'atterrissage allait être en réalité le « front », tandis que Villard, où la plupart des professeurs étaient restés, serait l'« arrière ». Il faut ajouter à cela que les employés du lycée – des adultes pressentant le danger – avaient abandonné les jeunes à leur sort. Le fait est là, indiscutable : à l'heure du péril mortel, les plus jeunes étaient restés livrés à eux-mêmes.

Je présenterai la bataille de Vassieux de deux façons successives. Tout d'abord, le récit succinct (vu d'en haut) des opérations militaires, puis les récits des Polonais qui y participèrent (vus d'en bas). Le rôle de l'historien de l'« événementiel », de l'historien des traités et batailles, est toujours ingrat. Jamais il ne sera possible, dans le cas qui nous occupe, de parvenir à une vérité absolue, encore moins de faire concorder les témoignages. Ainsi que l'avait observé, voici longtemps, non pas un historien, mais un écrivain doué d'une intuition sans égale, Léon Tolstoï, les événements de guerre vécus par des milliers et des milliers d'individus échappent à toute description et ne peuvent être embrassés ni quant aux faits ni quant à la psychologie. Et pourtant, telle est bien la tâche de l'historien.

L'opération allemande de liquidation du maquis du Vercors commença le 20 juillet, lorsque des sous-détachements de la 157<sup>e</sup> division entreprirent des actions à partir des environs de Lans vers Autrans et Méaudre. Ce jour-là, le commandant des FFI, le lieutenant-colonel François Huet (« Hervieux »), constatant dans son ordre d'opération numéro 4 que l'ennemi avait investi la « forteresse du Vercors », conclut par ces mots : « Soldats du Vercors, tout le pays a les yeux fixés sur vous<sup>89</sup>. »

Le 21 juillet, les détachements allemands lancèrent une offensive générale, d'abord infructueuse, contre le secteur nord, qui perdit dès ce jour le contact avec l'état-major installé à Saint-Martin. Malgré

---

89. Pierre Tanant, *Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs*, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 226.

la chute de villages comme Autrans ou Méaudre, la zone fut efficacement défendue jusqu'au départ des Allemands par de petits détachements dispersés. À partir du 8 août, les groupements, affaiblis mais non défaits, du Vercors septentrional lancèrent diverses offensives, libérant plusieurs localités de la vallée de l'Isère au cours de la première quinzaine d'août.

La principale offensive allemande, dirigée contre le secteur sud, le plus important car il constituait le cœur de la « République libre », fut déclenchée le même jour. Les Allemands donnèrent l'assaut depuis la zone de Villard en direction du sud-ouest (Corrençon-Valchevrière), et à partir de Crest et Die vers le nord en direction de Saint-Agnan. Au prix de grandes difficultés liées au terrain, plusieurs petits sous-détachements d'infanterie de montagne, remontant la vallée du Drac, forcèrent l'arête rocheuse de la paroi est du Vercors et purent ainsi pénétrer le plateau. Deux offensives simultanées scellèrent le sort du maquis : par voie de terre du côté de Valchevrière et par la voie des airs sur Vassieux et ses environs.

La première se heurta à une résistance opiniâtre, voire héroïque. Après quelque cinquante heures de rudes combats (21-23 juillet), les Allemands forcèrent les lignes de défense des FFI, qui subirent de lourdes pertes. Poursuivant prudemment leur progression, les détachements de la Wehrmacht n'atteignirent Saint-Martin que le 26 juillet, rejoignant les unités victorieuses qui venaient du sud après avoir pris Vassieux et « pacifié » de façon sanglante ses environs.

La deuxième offensive, qui devait être fatale au Vercors libre, fut lancée à partir des aérodromes militaires allemands de la banlieue lyonnaise (21 juillet, planeurs) et de Chabeuil, près de Valence (bombardiers et, le 23 juillet, planeurs de transport), base dont on peut s'étonner que les Alliés n'aient pas cherché à la détruire<sup>90</sup>. Le 21 juillet, vers 8 heures 40, les bombardiers allemands attaquèrent par deux fois Vassieux, qui devint la proie des flammes. Entre 8 heures 45 et

---

90. Le commandement des FFI-Vercors avait demandé à une dizaine de reprises que Chabeuil soit bombardée. Ce fut fait trop tard (le 23 juillet) et, qui plus est, mal : voir Pierre Dalloz, *Vérités sur le drame du Vercors*, F. Lanore, Paris, 1979, p. 243, et Henri Amouroux, *La grande histoire des Français sous l'occupation*, Tome VIII : Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 274-275.

9 heures 15 atterrirent<sup>91</sup> 20 planeurs DFS-230 remorqués par des Junkers 52<sup>92</sup>, et contenant chacun dix soldats en plus du pilote, soit 220 hommes en tout (des renforts arrivèrent le surlendemain 23 juillet, par planeur également), commandés par le major Schäfer. Dix planeurs, soit 110 hommes, atterrirent à la limite sud de Vassieux, les autres dans les villages voisins : Jossaud (trois appareils, 33 hommes), La Mure, Le Château et Les Chaux (deux appareils et 22 hommes chacun)<sup>93</sup>.

La surprise fut totale pour les maquisards, qui s'attendaient à un débarquement allié. Bien qu'ayant essuyé des pertes (le vingtième planeur s'était écrasé), les Allemands eurent donc, d'emblée, un

---

91. Il est quasi impossible de déterminer l'heure exacte du bombardement et de l'atterrissage des planeurs, qui le suivit de quelques minutes seulement. Il était 7 heures selon Paul Dreyfus (*Histoire de la Résistance en Vercors*, Arthaud, Grenoble, 1975, p. 165), 9 heures selon Joseph La Picirella (*Témoignages sur le Vercors : Drôme et Isère*, p. 205) et Gilbert Joseph (*Combattant du Vercors, De Borée*, Paris, 1972, p. 226). Edward Renn (*Entretien 16*, juin et octobre 1988) est plus approximatif, situant l'événement entre 8 heures 40 et 8 heures 50. Selon Tadeusz Steffen (Archives Malbos), l'annotation 9 heures 10 figure sur une carte. L'heure qui revient le plus souvent, cependant, est 9 heures 30 : voir Pierre Dalloz (*Vérités sur le drame du Vercors*, F. Lanore, Paris, 1979, p. 234 ; *La Résistance en Dauphiné et Savoie*, récits présentés par le colonel Rémy, éditions Saint-Clair, Neuilly-sur-Seine, 1975, tome 2, p. 81 ; Paul Dreyfus, dans une étude antérieure à celle précédemment citée, *Vercors, citadelle de liberté*, Arthaud, Grenoble, 1969, p. 185 ; « Le crime de Vassieux », *Aux armes*, n° 2, 1<sup>er</sup> novembre 1944 (sans mention d'auteur ni de lieu de publication).

92. Il est possible qu'il y ait eu en réalité 30 à 40 soldats de plus, car deux des planeurs au moins étaient plus grands et comptaient 25 à 31 places (sources : « Le crime de Vassieux », *Aux armes*, n° 2, 1<sup>er</sup> novembre 1944, sans mention d'auteur ni de lieu de publication, ainsi qu'une remarque de Kazimierz Siebeneichen). Il est par ailleurs difficile de dire si, pour les petits planeurs, tout l'équipage prenait part aux combats, ou seulement les dix soldats transportés, ainsi que l'indiquent presque tous les témoignages. Enfin, les avions tirant les planeurs étaient des Junkers selon Amouroux (*La grande histoire des Français sous l'occupation*, Tome VIII : Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 294), des Dornier 17 selon Paul Dreyfus (*Histoire de la Résistance en Vercors*, Arthaud, Grenoble, 1975, p. 167).

93. Le premier atterrissage eut lieu le 21 juillet, le second le 23. Le 22, les troupes allemandes qui avaient pris Vassieux comptaient sur place plusieurs centaines d'hommes (Allemands, Russes, Ukrainiens, ainsi que des originaires d'Asie soviétique désignés sous le terme de « Mongols »). Le 23 juillet, leur nombre avoisinait probablement les 3 000 (Henri Amouroux, *La grande histoire des Français sous l'occupation*, Tome VIII : Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 297).

fort avantage psychologique et tactique, s'ajoutant à une supériorité en nombre et en matériel (mitrailleuses lourdes, mortiers, lance-flammes). Les groupes de maquisards dispersés et faiblement armés, cherchèrent à défendre le terrain d'atterrissage, les villages et les hameaux environnants. Les mitrailleurs résistèrent avec acharnement durant une quinzaine de minutes ; l'un d'eux tomba, les autres se replièrent dans la forêt. En l'espace de quelques heures, la résistance fut démantelée dans la zone de Vassieux. « Hardy » fut tué, tandis que « Paquebot », blessé, dut se cacher toute une journée dans un puits avant de pouvoir gagner la forêt. À La Mure, presque tous les soldats du peloton du lieutenant Philippe périrent.

Les vainqueurs tuèrent beaucoup d'habitants désarmés qui croisaient leur chemin. Certains furent faits prisonniers et torturés avec cruauté. La commune de Vassieux comptait 450 habitants en juin 1944. Au moment des bombardements, une partie de la population civile avait quitté le bourg pour les bois. Les soldats qui entrèrent dans le bourg à demi désert assassinèrent 76 personnes. Une centaine d'hommes de « Hardy » et de « Paquebot » furent également tués. Le bourg lui-même fut pratiquement détruit (10 maisons seulement, sur 150, réchappèrent du désastre), de même que les villages et hameaux environnants.

Le commandement des FFI était parfaitement conscient qu'il était vital de reprendre Vassieux. Dès le 22 juillet, quelque 400 maquisards firent trois tentatives en ce sens. Les FFI étaient sur le point d'atteindre les ruines du village, mais les Allemands, bien armés et abrités dans des tranchées, repoussèrent leurs assauts. Le 23, à Saint-Martin, l'état-major du maquis fit un premier bilan de la bataille du Vercors. Malgré la résistance déterminée des maquisards, la « forteresse du Vercors » était en grande partie aux mains de l'ennemi. L'aide des Alliés avait fait défaut au moment décisif. Il est peu étonnant que le dernier message radio envoyé de Saint-Martin au gouvernement provisoire d'Alger ait été empreint d'amertume : « La Chapelle, Vassieux, Saint-Martin bombardés par l'aviation allemande. Troupes ennemies parachutées sur Vassieux. Demandons bombardement immédiat. Avions promis de tenir trois semaines ; temps écoulé depuis la mise en place de notre organisation : six semaines. Demandons ravitaillement en hommes, vivres

et matériel. Moral de la population excellent, mais se retournera rapidement contre vous si ne prenez pas dispositions immédiates, et nous serons d'accord avec eux pour dire que ceux qui sont à Londres et à Alger n'ont rien compris à la situation dans laquelle nous nous trouvons et sont considérés comme des criminels et des lâches. Nous disons bien : des criminels et des lâches<sup>94</sup>. »

Le fait que l'aide promise au Vercors à l'agonie ne soit pas parvenue provoqua même une crise gouvernementale passagère à Alger. Le général de Gaulle, plusieurs années plus tard, expliquait la chose ainsi: « Comme la chasse allemande tient tous les jours en l'air, l'aviation alliée renonce à agir alléguant que la distance lui interdit de protéger par ses propres chasseurs les appareils de transport et de bombardement<sup>95</sup> ».

Le commandement en chef des FFI-Vercors lança le 23 juillet un ordre de « dispersion » et de « nomadisation », la guérilla se poursuivant depuis les bois, hors d'atteinte de l'ennemi, sous forme de petites escarmouches qui durèrent jusqu'au début d'août. Les Allemands étaient maîtres du plateau, des bourgs et des villages, les maquisards tenaient la forêt et la montagne. Entre le 6 et le 15 août, l'occupant se retira progressivement du plateau ; les maquisards en profitèrent pour avancer en les harcelant. La défaite n'avait jamais été totale malgré les batailles provisoirement perdues, malgré la liquidation de la « République libre », malgré les pertes en hommes – au moins 700 tués (on avance parfois le chiffre de 750, et une inscription au cimetière de Vassieux fait état de 840 victimes, qui seraient même au nombre de 1 031 selon certaines données allemandes). Le 11 août, l'état-major des FFI-Vercors se réunit. Le 18, dans les gorges de la Bourne, une attaque des maquisards fit perdre cinq hommes aux Allemands et en blessa 25 autres. Plusieurs unités des FFI-Vercors prirent part à

---

94. Des témoins parlent du Vercors trahi, Imprimerie Réaumur, Paris, 1948, p. 10.

95. Charles de Gaulle, Mémoires de guerre, tome II : L'unité 1942-1944, Plon, Paris, 1956, p. 345.

la libération de Romans et de Grenoble le 22 août et défilèrent à Lyon devant le général de Gaulle le 6 septembre<sup>96</sup>.

« Si, au dernier moment », écrit Tanant, « nous eûmes la pénible impression d'être abandonnés, c'est qu'à cette époque tous les efforts des armées interalliées étaient concentrés ailleurs et que notre rôle s'était mué en mission de sacrifice. De telles missions ont toujours été nécessaires et le seront toujours<sup>97</sup>. »

La controverse continue autour du « plan montagnard » (ainsi que l'appelle Dalloz) de coordination des opérations, autour des liaisons entre le Vercors, Londres et Alger, des responsabilités militaires et politiques dans l'échec des maquisards, autour des erreurs, des carences, des querelles internes. On ne saura sans doute jamais pourquoi les Alliés n'ont pas bombardé efficacement Chabeuil avant le 21 juillet, ni ce même jour, ni le lendemain, alors que Vassieux était tombé aux mains des Allemands.

Bien des groupements FFI sont aujourd'hui oubliés, mais, comme l'écrit Henri Amouroux, « le Vercors, toujours présent à la mémoire

---

96. Jean Defrasne, « L'épopée du Vercors », Revue historique de l'armée, Paris, 1966, n° 2.

Robert Aron, Histoire de la libération de la France, Fayard, Paris, 1959.

Paul Pons, De la résistance à la libération, défense du Vercors Sud, Imprimerie Passas et Deloche, Valence, 1962.

Jean Puech, La montagne des sept douleurs. Vercors 1944, Calmann-Lévy, Paris, 1945.

Commandant Lemoine, La vie secrète du maquis. Vercors citadelle de la Résistance, Fernand Nathan, Paris, 1945.

Pierre Tanant, Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 214.

Les atrocités allemandes. Vercors. Documents authentiques recueillis par M<sup>mes</sup> Prévost et Rouvière, Editions SEN, Paris, 1945.

Paul et Suzanne Silvestre, Chronique des maquis de l'Isère 1943-1944, Editions des Quatre Seigneurs, Grenoble, 1978, p. 270.

Henri Amouroux, La grande histoire des Français sous l'occupation, Tome VIII : Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 316.

97. Pierre Tanant, Vercors, haut-lieu de France. Souvenirs, Arthaud, Grenoble, 2<sup>e</sup> édition, 1958, p. 214.

populaire, est encore à l'origine d'œuvres d'importance et de débats passionnés<sup>98</sup> ».

Les jeunes Polonais mêlèrent tragiquement leur destin à celui du Vercors et de Vassieux.

Pour les dix élèves du lycée qui se trouvaient à Vassieux, ainsi que pour le frère de l'un d'eux et pour un ancien élève, la bataille fut de courte durée. Un seul de ces douze jeunes gens, Zdzisław Hernik, combattit les armes à la main. Il sut d'ailleurs se servir efficacement de sa mitrailleuse lourde mais, voyant au bout d'un certain temps – sans doute entre 10 heures 30 et 11 heures – que la défense de l'aérodrome était vaine et que l'encercllement par l'ennemi devenait d'instant en instant plus probable, il fit adroitement retraite dans la forêt.

On ne sait pas au juste quand les élèves qui avaient passé la nuit dans la grange en sortirent. On sait seulement que Kazimierz Siebeneichen fut l'avant-dernier à le faire (probablement vers 8 heures), et Mieczysław Andryński le dernier (sans doute vers 9 heures ou 9 heures 15). Tous deux, comme nous allons le voir, échappèrent justement à la mort. Les autres s'étaient levés tôt, et quatre d'entre eux (Jerzy Delingier, Leon Pawłowski, Edward Renn et Józef Zglinicki) épluchaient les pommes de terre. Lorsque commença le bombardement, ils se dispersèrent dans le village et les alentours, à la recherche d'un abri. Ils n'avaient pas d'armes, car l'entrepôt où celles-ci étaient conservées avait été détruit par une bombe.<sup>99</sup> Sitôt après l'atterrissage des planeurs, certains, n'entendant pas les ordres de gagner la forêt coururent vers le terrain d'atterrissage où ils tombèrent sous le feu des mitrailleuses allemandes : c'est ainsi que périrent, sur la piste ou à proximité, Delingier, Henryk Czarnecki, Witold Nowak, Pawłowski et, sans doute, Eugeniusz Łukomski (son corps n'a pas été retrouvé, mais il est vrai que tous les corps n'ont pas été identifiés ; on a également dit qu'il avait pu s'échapper et avait été tué plus tard près de Lyon ou de Montluçon). Leurs camarades Siebeneichen, Andryński et Marian Liber eurent le temps de les voir à cet instant ultime de leurs existences. Il semble que Zglinicki, quant à lui, n'ait

---

98. Henri Amouroux, *La grande histoire des Français sous l'occupation*, tome VI : *L'impitoyable guerre civile, décembre 1942 – décembre 1943*, Robert Laffont, Paris, 1983, p. 243.

99. Voir la note 88 de ce chapitre. (N.d.T.)



pas été tué tout de suite : il aurait cherché à se dissimuler à quelques pas dans un carré de pommes de terre où un soldat allemand chargé de ratisser le terrain l'aurait découvert et abattu d'une balle à bout portant dans le front, lui faisant éclater la cervelle. Ceux qui avaient été abattus ne moururent pas tous sur le coup : certains mirent un certain temps à mourir de leurs blessures ; Delingier, par contre, qui connaissait l'allemand, obéit à l'ordre qui lui était donné de s'arrêter, et c'est alors qu'il fut abattu<sup>100</sup>.

En résumé, ceux qui furent tués sont ceux qui, ayant peur de se réfugier sur les escarpements, cherchaient à gagner les bois en traversant le terrain d'atterrissage. Zdzisław Hernik, qui défendait celui-ci avec son fusil-mitrailleur, constitue à cet égard une exception. En revanche, les cinq qui se dissimulèrent dans des cavités à flanc du village échappèrent à la mort, ainsi qu'Eugeniusz Zieliński qui se trouvait déjà en lieu sûr, à quelques kilomètres de Vassieux.

Le déroulement de cette journée historique du 21 juillet fut quelque peu différent pour chacun des cinq rescapés de Vassieux. Andryński fut le premier à sortir du piège : s'éloignant du terrain d'atterrissage avec le Juif polonais « Jeannot » dont nous avons parlé plus haut, il dévala les escarpements situés à l'extrémité nord-est du village et traversa les champs et parcelles de blé jusqu'à la forêt ; il se trouvait donc en sécurité au bout d'une demi-heure. En chemin, il dépassa les employés du lycée – Dubas, Stefan Boguski et les autres – qui se déplaçaient moins vite et avaient quitté la grange avant même le commencement du bombardement et l'arrivée des planeurs<sup>101</sup>.

Schaetzel échoua en compagnie de onze Français dans une des cavités peu profondes qu'abritaient les escarpements nord-est du village, où ils furent rejoints par Siebeneichen. Peu après, quelques mètres au-dessus d'eux, des Allemands s'installèrent contre un remblai élevé à la hâte. Les treize fugitifs, qui les entendaient parfaitement depuis leur cavité, attendirent donc aussi silencieusement que

---

100. Edward Renn, (« Widziałem masakrę w Vassieux » [J'ai vu le massacre de Vassieux], *Tygodnik Polski*, Londres, 1969, n° 5.

Entretiens 16 (Edward Renn, juin et octobre 1988) et 19 (Marian Liber, novembre 1988).

Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

101. Entretien 8 (Mieczysław Andryński, avril 1987).

possible le moment propice pour s'échapper à travers une bande de terrain découvert, puis à travers un champ de blé (de 200 mètres de large environ, visible depuis les positions allemandes), puis à travers les prés jusqu'à la forêt (distante de 2 kilomètres en ligne droite, de 3 à 4 kilomètres si l'on voulait éviter d'être vu par l'ennemi). Ils savaient que, si les Allemands découvraient leur cachette et y lançaient des grenades, ils n'avaient aucune chance de survie – et pas davantage s'ils tombaient nez à nez avec eux, car ils avaient un seul revolver en tout et pour tout. Pour ne pas être vus des Allemands installés plus loin, ils érigèrent devant l'entrée de la grotte un petit remblai avec des pierres et de la terre. Comme, vers 9 heures 30 ou 9 heures 45, éclata un orage, de courte durée mais suivi d'une pluie abondante qui dura plusieurs heures, ils restèrent trempés dans la grotte, pratiquement couchés dans l'eau froide comme dans une baignoire. Peu après 22 heures, deux d'entre eux partirent en éclaireurs, rampant puis avançant par bonds car le terrain était éclairé régulièrement par les fusées allemandes, pour dépasser les positions ennemies et atteindre le bois. Puis Liber, qui était caché dans des buissons au pied de l'escarpement, à quelques mètres de la cachette de ses treize compagnons, emprunta le même chemin avec l'un d'eux, un Français, Léon Rolland<sup>102</sup>.

Edward Renn, quant à lui, s'était mis, au moment de l'arrivée des planeurs, à courir vers la mairie, où une institutrice française lui faisait signe de se réfugier. Tous deux coururent ensuite jusqu'à un autre des cavités qui servait, elle, de poste de secours, et où, au bout d'un moment, 11 personnes (dont trois blessés) se trouvèrent rassemblées, ou plutôt entassées. Ils n'étaient guère mieux armés que les treize de la caverne voisine où se trouvaient Schaetzel et Siebeneichen (et à proximité de laquelle était caché Liber), car ils avaient en tout et pour tout un pistolet-mitrailleur et un revolver. Ils assistèrent, impuissants et terrifiés, au massacre. Contrairement aux occupants de la « grotte de Siebeneichen », qui avaient décidé de la quitter un par un ou deux par deux, Renn et ses compagnons avaient résolu de sortir tous ensemble, vers minuit. Lorsqu'ils mirent leur plan à exécution,

---

102. Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.  
Entretien 19 (Marian Liber, novembre 1988).  
Conversations (non enregistrées) avec Tadeusz Schaetzel.

le lycéen marchait en tête de la petite troupe qui, se trouvant sous le feu allemand, se dispersa (quelques-uns se perdirent), si bien qu'il était seul lorsqu'il atteignit les bois. Le lendemain soir, 22 juillet, il retrouva l'institutrice et son mari à la ferme des Guinards, dans une autre vallée<sup>103</sup>.

### ***Retours et autres pertes***

Le 22 juillet, en début d'après-midi, les élèves Schaetzel, Siebeneichen et Andryński rencontrèrent à Saint-Agnan leur camarade Michał Markiewicz, les professeurs Berger, Steffen et Dusza, ainsi que les sept employés qui avaient été à Vassieux. Puis, le lendemain 23 juillet, ils se rendirent, seuls, à Saint-Martin. La bourgade se trouvait déjà sous le feu de l'artillerie allemande et, vers la fin de la journée, le commandement des FFI, conscient du fait que le front était tombé, donna l'ordre de se disperser. Dans la capitale de cette « République libre » qui était sur le point de cesser de l'être, il manquait Zieliński, Renn, Harwas, Gerhardt et Welfle.

Après le 23 juillet, la légende a retenu que les Villardiens avaient gagné, en faisant des détours pour échapper aux rafles allemandes, une cachette aménagée au pied de la Moucherolle en prévision de possibles heures sombres. En fait, ils cherchaient surtout à retourner à Villard. Leurs odyssées, qu'elles soient individuelles ou le fait de petits groupes, durèrent quelques jours, voire plus, et se terminèrent bien pour la plupart. Il y eut cependant des exceptions : je pense à ceux qui ne survécurent pas à la tragédie du Vercors et ne revirent donc jamais le lycée.

---

103. Edward Renn, « Widziałem masakrę w Vassieux » [J'ai vu le massacre de Vassieux], *Tygodnik Polski*, Londres, 1969, n° 5, p. 17, ainsi que ses annotations en marge de la première mouture du présent chapitre.

Le récit de T. Lepkowski est confus et manque de précision. Le 21, pour les Polonais, tout se déroule dans un mouchoir de poche. Un planeur se pose à quelques mètres seulement de leur grange, quelques secondes après un intense bombardement. La panique est totale. Aucun ordre n'est donné. Les lycéens se font massacrer sur place. Les miraculés s'échappent sur 200 m pour se réfugier dans les cavités faisant face, au loin, à la forêt. Voir le récit détaillé dans *Des résistants polonais en Vercors*, ouvrage collectif, PUG 2012. (N.d.T.)

Archives Malbos : annotations de Tadeusz Steffen en marge d'une carte du Vercors.

Un point reste à éclaircir, car les adultes ne l'ont jamais évoqué, ou seulement de façon confuse. On est en droit de penser que les professeurs, ayant appris de leurs élèves le massacre de Vassieux et sachant que la bataille du Vercors était perdue (Michał Dusza était apparu sans armes et en costume de ville à Saint-Martin, et sa mise élégante faisait un contraste brutal avec celle des rescapés de Vassieux), auraient dû se dispenser de tâches devenues sans objet (comme la garde de l'entrepôt de Saint-Agnan) pour raccompagner les élèves à Villard au lieu de les abandonner à leur sort en ne leur apportant qu'une aide matérielle insignifiante (de l'argent qui leur serait de peu de secours en forêt, ou encore une écharpe).

Les itinéraires suivis par Zieliński et par Renn différaient de ceux de leurs camarades. Le premier reparut à Villard sain et sauf au début d'août (il avait travaillé ou, plutôt, s'était caché chez un paysan). Le périple du second fut plus long et plus compliqué. On sait que, le 23 juillet, après avoir atteint les pentes boisées près de Vassieux, il rejoignit l'hôpital de fortune aménagé par les maquisards dans la grotte de la Luire, où il aida à transporter les blessés et rencontra Hernik (lequel était le lendemain, comme nous l'avons vu, à Saint-Martin avec un groupe de maquisards). Renn reprit la route avec un groupe de blessés. Grâce à l'un d'eux, originaire d'un hameau près de Saint-Thomas, il passa plusieurs semaines dans une ferme, d'où il se rendit plusieurs fois à Saint-Laurent-en-Royans. Au cours de la deuxième décennie d'août, il se porta volontaire pour enterrer les morts de Vassieux, et put identifier sur place les dépouilles de ses camarades. Zofia Łukasiewicz, qui recherchait ses compatriotes disparus, le retrouva le 5 septembre. Le lendemain, il était de retour à Villard – le dernier de ceux qui en étaient partis à la mi-juillet. Berger, qui le croyait mort, l'accueillit sans chaleur excessive. Comme il manquait du linge dans la valise de Renn, il lui fut expliqué que chacun s'était librement servi dans les affaires du « disparu »<sup>104</sup>.

Berger, Steffen et les employés du lycée étaient restés à Saint-Martin, déjà sous la menace allemande, lorsque se mit en marche, le 23 juillet au soir, en direction d'une cabane de berger au pied de la Moucherolle (en vue de gagner Villard ensuite) un petit groupe

---

104. Entretien 16 (Edward Renn, juin et octobre 1988) et annotations de Renn en marge de la première mouture du présent chapitre.

conduit par Siebeneichen qui connaissait bien la montagne. Ce groupe comprenait un enseignant (Dusza) et quatre élèves (Andryński, Liber, Schaetzel et Siebeneichen lui-même). Hernik avait refusé de se joindre à eux comme le lui demandait Siebeneichen, car il voulait rester avec ses compagnons d'armes français. Il leur fournit cependant une aide appréciable, sous forme de vivres qui se trouvaient dans l'entrepôt militaire des FFI, ainsi que d'une paire de bonnes chaussures pour Schaetzel.

La marche sur des sentiers abrupts sous les tirs des avions allemands, les zigzags destinés à éviter les détachements qui « ratisaient » le terrain, la faim, le froid : tout cela dura du 23 juillet au soir jusqu'au 26, lorsqu'ils purent entrer en contact avec Małgorzata Bergerowa et Jadwiga Gostyńska par l'intermédiaire de fermiers français qui habitaient entre la cabane de berger de la Moucherolle et Villard. Steffen et Berger arrivèrent à cette cabane dans l'après-midi du 26. « Ils étaient en bonne forme, avec des sacs à dos mais – ce qui nous surprit – sans armes<sup>105</sup>. » S'il n'est pas possible de reconstituer l'itinéraire de Berger, on sait que Steffen passa la nuit du 22 au 23 dans uneasure à quelques kilomètres à l'est de Saint-Agnan, puis se dirigea vers le nord à travers bois jusqu'au 25, passant une nuit près du col du Pas de Balme<sup>106</sup>.

Le 28 juillet, soit après douze jours d'absence, sept Villardiens (trois professeurs et quatre élèves) redescendirent à Villard, un par un ou deux par deux, avec l'aide et « sous la protection » des dames du lycée (Małgorzata Bergerowa, Jadwiga Gostyńska, la mère de Tadeusz et Stanisław Schaetzel, Jadwiga Siebeneichen). Selon les nouvelles qui parvenaient à l'hôtel du Parc, il était en effet bien plus dangereux désormais de se cacher dans la montagne que de retourner au village.

Dès le 29 juillet, Berger se rendit de sa propre initiative à la *Kommandantur* de Villard, où il eut un long entretien avec un officier, un Bavarois qui était comme lui, semble-t-il, professeur de mathématiques et grand amateur de musique, et par ailleurs secrètement hostile à Hitler. Il lui expliqua que les garçons avaient été mobilisés de force et emmenés à Saint-Martin, lui remit la liste de

---

105. Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen, p. 24.

106. Archives Malbos : annotations de Tadeusz Steffen en marge d'une carte.

ceux qui étaient revenus et lui proposa l'arrangement suivant : tenu d'enregistrer tous ceux qui avaient pris le maquis, il se contenterait de noter leurs noms sur son carnet personnel, en contrepartie de quoi Berger l'assura que les élèves se tiendraient tranquilles et resteraient à Villard. Tous les anciens maquisards polonais qui se trouvaient au village reçurent l'ordre de se présenter à la *Kommandantur*, ce qu'ils firent le 30 juillet et le 1<sup>er</sup> août. Les entretiens et les formalités furent de courte durée – une vingtaine de minutes – et Berger remit aux Allemands un rapport rédigé en allemand. Certains considérèrent cette « capitulation » comme humiliante. Le commandant allemand autorisa Andryński et Liber à rentrer chez eux et, surtout, tint parole en ce qui concerne le groupe polonais. Lorsque furent pris à Villard, à la suite d'une action des FFI, vingt otages qui par la suite – à la mi-août – furent exécutés à Grenoble, les résidents de l'hôtel du Parc furent épargnés, ce qui entacha quelque peu la réputation de Berger et des Polonais auprès de certains habitants, qui y virent un manque de solidarité, voire une forme de collaboration<sup>107</sup>. Il est vrai que les Allemands avaient arrêté à Lans et emmené à Grenoble l'abbé Czajka ainsi qu'un groupe de jeunes Français, et que l'ecclésiastique s'en était finalement sorti sain et sauf<sup>108</sup>.

Le sort des professeurs Gerhardt et Harwas ainsi que du docteur Welfle avant leur fin tragique est mal connu. On sait que, dès le début des événements, c'est-à-dire presque dès le 17 juillet, ils s'étaient séparés des autres enseignants, élèves et employés, et qu'ils passèrent sans doute plusieurs jours à Saint-Martin, à l'hôpital du maquis. Le bruit courut en septembre 1944 qu'ils avaient quitté le plateau le 24 ou le 25 juillet, et qu'ils avaient ensuite été arrêtés dans un hôtel de Die et emmenés à Lyon pour y être fusillés. Selon Zofia Łukasiewicz, ils étaient encore en vie dans les premiers jours d'août (le 3 ou le 4?), et se trouvaient en prison à Valence<sup>109</sup>. Les témoignages de seconde main concordent généralement sur plusieurs points : ils ne furent pas tués au cours des combats et des opérations de « pacification » des

---

107. Questionnaires 17 rempli par Zofia Łukasiewicz, 27 rempli par Jan Maciej Siebeneichen, 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

Entretien 8 (Mieczysław Andryński, avril 1987).

108. Lettre de Zofia Łukasiewicz à Tadeusz Łepkowski, 7 août 1944.

109. Lettre de Zofia Łukasiewicz à Tadeusz Łepkowski, 7 août 1944.

21-25 juillet ; ils furent pris par les Allemands et emmenés à Lyon ; ils y restèrent probablement jusqu'au 20 août, ensemble ou séparément, et furent fusillés à l'aéroport de Bron. Dans une brochure publiée par les Villardiens restés en France, il est écrit en toutes lettres que « les recherches faites à Lyon après la libération permettent de retrouver les restes (des professeurs) et de les identifier grâce à des vêtements ou des alliances parmi les fusillés et dynamités de Bron<sup>110</sup> ».

Zdzisław Hernik, après la dissolution de son détachement (24-26 juillet?), gagna le nord du massif et se cacha dans une ferme près d'Autrans. Pris comme otage par les Allemands à la suite d'une action du maquis entre fin août et début septembre (vraisemblablement le 29 août), il fut fusillé, ou plutôt abattu car les Allemands « liquidaient tous les otages en leur tirant dans le dos après les avoir fait sortir dans le pré devant la grange où ils étaient détenus<sup>111</sup> ».

Ludwik Wilk combattit dans le Nord-Vercors en tant que mitrailleur des FFI. Il périt tragiquement, sans doute le 24 ou le 29 juillet, à Pont-Chabert-les-Ecouges, près d'Autrans<sup>112</sup>. S'étant éloigné dans la soirée du poste des maquisards, il fut abattu à son retour par un de ses camarades qui ne l'avait pas reconnu. Le commandant Philippe agrafa sa propre décoration sur la poitrine de l'ancien menuisier du lycée<sup>113</sup>.

À la mi-août, Jadwiga Gostyńska participa elle aussi à l'identification de ceux qui avaient péri à Vassieux.<sup>114</sup> Quelques jours plus

---

110. Liceum polskie im. Cypriana Norwida w Villard-de-Lans 1940-1946 [Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946], Lans, 1976, p. 18.

Entretien 21 (B. Harwasówna, juin 1988).

Il s'agit des restes de Gerhart et Harwas. Welfe disparaît sans laisser de trace. (N.d.T.) Dans les archives municipales de Villard-de-Lans se trouvent les actes de décès de Jan Harwas (n° 26, 1944) et de Kazimierz Gerhardt (n° 33, 1944), sans indication de date précise (probablement un mois environ avant le 18 septembre 1944).

111. Questionnaire 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen, p. 29.

112. Le monument aux morts du cimetière de Villard indique « 20 juillet 1944, Rencurel », mais les archives municipales (acte de décès n° 50, 1944) font état du 29 juillet et de la commune d'Autrans. Sur la tombe de Wilk au cimetière lyonnais de La Doua figure la date du 24 juillet 1944, sans indication de lieu.

113. Témoignage oral d'Ernest Frier, Français engagé dans les FFI, témoin oculaire de la mort de Ludwik Wilk, recueilli en 1986 par Kazimierz Siebeneichen (questionnaire 28, p. 29A).

114. Mais elle ne croisa pas Édouard Renn. (N.d.T.)

tard, Małgorzata Bergerowa et Zofia Łukasiewicz recueillirent leurs documents<sup>115</sup>. Les corps des défunts furent exhumés début septembre de leur sépulture provisoire à Vassieux, en présence de leurs camarades, notamment Maciej Jastrzębski et Kazimierz Siebeneichen<sup>116</sup>, et des obsèques solennelles eurent lieu le 16 septembre<sup>117</sup>. L'inauguration de l'année scolaire 1944-1945 eut lieu le lundi 6 novembre. Tous les élèves se rendirent de la place de la Mairie jusqu'au cimetière, où Ernest Berger prononça un discours. Sur le bord de la longue fosse rectangulaire se dressaient sept croix, sur chacune d'elles est gravé un nom : Józef Zglinicki, Henryk Czarnecki, Zdzisław Hernik, Ludwik Wilk, Witold Nowak, Jerzy Delingier, Leon Pawłowski<sup>118</sup>.

### ***Bilan***

Les événements de juin et, surtout, de juillet 1944 furent pour le lycée et pour ses élèves un choc très violent. Le moindre détail était maintes fois analysé, les comportements, actes et négligences examinés, et l'on se promettait de rendre un hommage particulier à ceux qui avaient péri. Au début, les jeunes jugeaient assez sévèrement les décisions et le comportement des adultes, des professeurs notamment, et une grande amertume s'était accumulée à l'égard du commandement des FFI-Vercors pour cette « défaite déraisonnable » et ces sacrifices inutiles.

C'est ainsi que, le 11 octobre 1944, Władysława Bizoń écrivait non sans emphase : « Les derniers événements nous ont unis encore

---

115. Questionnaire 17 rempli par Zofia Łukasiewicz.

116. Questionnaires 12 rempli par Kazimierz Szulmajer, juillet 1984, et 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen. La dépouille de Hernik fut d'abord inhumée dans le caveau de famille de sa fiancée, puis transférée fin octobre dans la sépulture collective des élèves.

117. Les Allobroges, Grenoble, n° 51, 16 septembre 1944.

118. Par la suite, les corps de plusieurs Polonais tombés au Vercors furent progressivement transférés dans d'autres cimetières. Les cercueils de Delingier, Hernik, Pawłowski et Wilk furent transférés en juillet 1958 au cimetière lyonnais de La Doua (quartier A, rangée 10, tombes 70-73). Ne restent aujourd'hui dans le tombeau collectif que cinq cercueils : ceux des professeurs Harwas et Gerhardt, des élèves Czarnecki et Nowak ainsi que du père de Czarnecki. Il est difficile d'établir où se trouve la dépouille de Zglinicki. Voir le « Procès-verbal d'ouverture du monument aux morts des Polonais », établi le 22 mai 1979, et dont j'ai eu copie. Marcel Malbos a pris part à toute l'opération.

Dans le tombeau collectif, sont également enterrés le professeur Godlewski, décédé en 1996, et l'élève Waław Mrozek, décédé de maladie en 1945. (N.d.T.)



plus étroitement autour d'un unique but commun : la Pologne. Nous la servirons de toutes nos forces. Elle sera puissante car le début de cette puissance trouve son origine dans le sang de nos frères. Que tous sachent que nous n'abandonnerons pas<sup>119</sup>. »

Dès le 18 août, dans une lettre, Tadeusz Schaetzel avait écrit pour sa part : « De toutes les aventures que j'ai vécues, une chose au moins me restera [...], la foi en mes propres forces, mises à rude épreuve, une épreuve que les adultes ont plus mal supportée [...] Je rends hommage à nos camarades dont la vie fut arrachée à la Pologne de façon si stérile ! Les professeurs ont failli à leur tâche. Tous. Et aucun n'a péri. Ils se sont défilés<sup>120</sup>. » On devine que Schaetzel, amer et survolté, ignorait alors que Gerhardt et Harwas avaient été exécutés. Mais je pense, compte tenu des conversations que j'ai eues avec lui, qu'il est deux points sur lesquels il n'a pas changé d'avis : l'inutilité du sacrifice consenti (les élèves avaient été utilisés comme chair à canon dans une opération médiocrement conduite)<sup>121</sup> ; le comportement des professeurs.

L'opinion exprimée par Aleksander Kawałkowski est intéressante et fort différente. Répondant de Paris, le 28 novembre 1944, à Jadwiga Stefanowicz qui lui avait écrit de Villard le 5 novembre, ce diplomate qui avait bien connu le lycée écrivait ce qui suit : « J'ai entendu parler de toutes vos épreuves de la période de la libération de la France, de la mort tragique des regrettés Harwas et Gerhardt, de l'attitude courageuse de tout le corps enseignant, à commencer par le professeur Berger dans les mains expertes de qui se trouvait la direction du lycée<sup>122</sup>. »

Les événements du printemps et de l'été 1944 doivent être replacés dans un contexte plus large. À Villard et en Vercors ont souffert,

---

119. Lettre à Tadeusz Łepkowski, 11 octobre 1944.

120. Lettre à Tadeusz Łepkowski, 18 août 1944.

121. De fait, les pertes allemandes ne furent pas considérables : entre 100 et 160 hommes tués au combat ou morts des suites de leurs blessures. En revanche, les pertes furent énormes du côté français et polonais : environ 840 militaires et civils tués ou massacrés, soit cinq à huit fois plus (Henri Amouroux, *La grande histoire des Français sous l'occupation*, Tome VIII : Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1<sup>er</sup> septembre 1944, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 316 et 325).

122. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Ambassade de la République de Pologne à Paris, n° 317, p. 5-6.

travaillé, combattu, péri des gens qui s'efforçaient de maintenir, dans les pires conditions qui soient, l'existence et la liberté de l'établissement. Et, loin de Villard et du Vercors, à la même époque, ont souffert et ont péri d'autres Villardiens polonais, déportés dans des camps de concentration après avoir été arrachés de force au lycée ou l'avoir quitté quelque temps avant. Certains combattirent dans la clandestinité, d'autres, en France également, furent cruellement assassinés par les Allemands, comme Michał Stapor qui, parti de Villard pour retrouver sa famille, ne revit jamais celle-ci.

D'anciens Villardiens prirent part, sous l'uniforme polonais retrouvé, à la libération de la France, de la Belgique, des Pays-Bas. En juillet au Vercors, en août près de Lyon, furent fusillés des professeurs ; en août, à Falaise, tombèrent d'anciens élèves.

L'année 1944 fut pour le lycée Cyprian Norwid une année terrible et sanglante, mais aussi une année radieuse, celle de la Libération, qui ouvrait à l'établissement de nouvelles perspectives.

Il est difficile de clore ce chapitre sans fait un bilan de cette année 1944, comme nous l'avons fait des recherches historiques effectuées jusqu'à présent.

Premièrement, les événements dramatiques de 1944 s'étendent du milieu du mois de juin jusqu'au 28 août environ ; ils ne se limitent donc pas à quelques journées du mois de juillet.

Deuxièmement, l'enrôlement dans les FFI d'une partie notable des élèves, des professeurs et des employés du lycée ne fut pas – ou pas entièrement – volontaire (à l'exception de Zdzisław Hernik et de Ludwik Wilk).

Troisièmement, le « peloton polonais » du 16 juillet n'était pas une formation de scouts, ni une formation de la POWN, mais un groupe mobilisé par les FFI et incorporé à eux en tant que compagnie de travail.<sup>123</sup>

Quatrièmement, les élèves qui furent massacrés à Vassieux ne combattaient pas les armes à la main : livrés entièrement à eux-mêmes, désarmés, ils ne tombèrent pas au combat. Ceux qui combattirent en

---

123. Les incorporés reçurent tous un diplôme certifiant de leur appartenance aux FFI. (N.d.T.)

Vercors furent Hernik, tout jeune bachelier, et Wilk, le menuisier du lycée.

Cinquièmement, l'attitude des jeunes en juin et juillet fut calme, digne et courageuse.

Sixièmement, les relations entre les FFI et le lycée furent bienveillantes et toujours cordiales, quoique complexes.

Septièmement, le directeur du lycée et l'ensemble du corps enseignant firent tout pour protéger l'établissement et épargner la vie et la santé des élèves.



## Plus de changement que de continuité : 1944-1946

Marcel Malbos, qui enseigna au lycée du premier au dernier jour, insistait toujours sur l'importance de la césure que constitua l'été de 1944. À partir de septembre, en effet, c'est-à-dire à partir de la Libération, l'établissement devint « un lycée comme les autres lycées en pays étranger, dans une situation à peu près normale »<sup>1</sup>. L'abbé Bozowski portait sur le tournant opéré une appréciation semblable. Selon lui, c'était même à partir de l'année scolaire 1942-1943 que le Villard polonais avait commencé à changer. Les élèves étaient plus calmes, n'avaient pas l'entrain et la fantaisie de leurs aînés, même si le charme de ces derniers continuait d'opérer sur les « nouveaux ». À compter de 1944-1945, les collaborateurs de l'établissement changèrent, le niveau baissa, et la vieille émigration, qui parlait mal le polonais, devint prédominante<sup>2</sup>.

Les conditions avaient assurément changé, l'état d'esprit également. Mais les deux dernières années ne furent pas identiques l'une à l'autre : l'année 1944-1945 était encore une année de guerre et le gouvernement polonais celui de Londres ; en 1945-1946, c'était déjà l'après-guerre, et l'ambassade relevait désormais du gouvernement « de Lublin »<sup>3</sup>. Les éléments de continuité étaient, comme nous allons le voir, nombreux, mais les changements étaient de plus en plus nets.

Le lycée restait pris en charge par la Croix-Rouge polonaise, qui dépendait de Londres jusqu'à l'été 1945, de Varsovie ensuite. Les frais d'entretien étaient considérables. Au troisième trimestre 1945, les

---

1. Archives Malbos : discours prononcé par Marcel Malbos au rassemblement des Villardiens le 7 septembre 1986.

2. Archives Bozowski : 4. 3. II, notes et réflexions éparpillées sur le lycée.

3. Gouvernement provisoire mis en place par Staline pour contrecarrer celui installé à Londres. (N.d.T.)

salaires du personnel enseignant s'élevèrent à 125 500 francs, et plus de 50 000 francs furent inscrits au budget pour les dédommagements liés à l'usure et à la dégradation des locaux. Au premier trimestre 1946, le budget initial de l'internat, qui logeait 230 élèves, fut fixé à 2 527 297 francs, et à 2 354 010 francs au deuxième trimestre<sup>4</sup>.

Malgré l'augmentation du nombre d'internats (mais aussi du nombre d'élèves), les conditions de logement (la densité des pièces) étaient mauvaises. Dans son rapport pour l'année scolaire 1944-1945, Ernest Berger écrivait : « En raison du manque de professeurs ainsi que de la difficulté de contrôler de la section des filles à Lans, il a été décidé de transférer les classes de gymnase de filles de Lans à Villard et de les installer à l'hôtel L'Ermitage, nouvellement loué, ainsi que dans une partie nouvellement louée de l'hôtel Fleur des Alpes<sup>5</sup>. » Berger passait toutefois sous silence le fait, souligné avec insistance dans les rapports d'inspection de Leopold Jokiel (19 mai 1945), et de Mieczysław Knapik (8 au 13 août 1945), que les élèves dormaient à deux, voire à trois par lit, et que, de surcroît, on manquait de draps. Les conditions d'étude (salles de classe), étaient difficiles également, mais sans que la différence par rapport à la période antérieure soit très grande. Knapik constatait ainsi que « sur dix salles de classe, deux étaient trop petites et exiguës, rendant l'étude difficile. S'agissant en outre d'anciennes salles de café, elles ne répondaient pas par leur caractère et leur disposition aux besoins de l'enseignement »<sup>6</sup>.

La structure organisationnelle et pédagogique de l'école ne fut pas modifiée. Il fut créé, à la rentrée 1944, une classe de première année de gymnase. Comme les demandes d'inscription dans les petites classes affluaient tandis que les effectifs des classes de lycée diminuaient, il fut envisagé d'instaurer un examen d'entrée, mais l'idée

---

4. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Croix-Rouge polonaise, Délégation pour la France, n° 144.

Au cours de la guerre, la valeur du franc change considérablement. Nous suggérons au lecteur de se référer au site Internet de l'INSEE pour connaître les équivalences en euros. (N.d.T.)

[http://www.insee.fr/fr/indicateurs/indic\\_cons/pouvoir\\_achat.pdf](http://www.insee.fr/fr/indicateurs/indic_cons/pouvoir_achat.pdf)

5. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 140.

6. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 140.

resta finalement sans suite. Il n'y eut pas non plus de « petit bac » en 1946, suite à la suppression, en Pologne, de la séparation entre gymnase et lycée. Quant aux manuels et aux recueils de lectures, leur insuffisance restait criante<sup>7</sup>.

Les programmes ne subirent pas de changement substantiel, mais connurent quelques modifications au cours de l'année 1945-1946, en rapport avec l'évolution du profil politique du lycée. Dès 1944, en effet, et plus encore à partir de 1945, un combat opposa Londres et Varsovie quant au caractère de l'établissement, qui passa finalement, dans la dernière période de son histoire, sous l'autorité de la Pologne populaire (une partie des anciens Villardiens établis hors de Pologne considèrent même que la toute dernière année est déjà étrangère à la tradition villardienne, le lycée étant un désormais « lié au régime »).

Il n'y eut, jusqu'en juin 1945, aucun changement dans la direction de l'établissement, ni dans ses méthodes et ses contenus éducatifs, ni aucun manque de loyauté envers le gouvernement de la République Polonaise en exil à Londres. Tandis qu'en Pologne la propagande du Parti ouvrier polonais et du gouvernement provisoire proclamait sans relâche la rupture avec le pouvoir de la bourgeoisie et l'arbitraire des grands propriétaires fonciers, à Villard la fête de la victoire du 9 mai 1945, organisée par Jerzy Lisowski et Tadeusz Łepkowski, s'acheva aux cris de « Vive la Sérénissime République de Pologne ! »

Les changements furent donc progressifs. À partir du printemps 1945, ce fut un représentant du gouvernement de Varsovie, Stefan Jędrychowski, qui assuma le contrôle financier de la Croix-Rouge polonaise; en juillet, il procéda à la dissolution du comité directeur, congédia le président Józef Jakubowski, mais conserva dans le nouveau comité plusieurs membres de l'ancienne direction, dont Henryk Jabłoński<sup>8</sup>. Dès lors, l'orientation politique de l'organisation, « apolitique » comme le soulignaient avec insistance les représentants de Varsovie, était de plus en plus patente. On peut ainsi lire, dans le rapport Knapik d'août 1945: « Il ressort des copies de polonais et d'histoire du baccalauréat [1945] que les élèves n'ont reçu de leurs enseignants aucun éclairage sur la période contemporaine, de sorte

---

7. Questionnaire 34 rempli par Stanisław Stupkiewicz.

8. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: PCK [Croix-Rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 156.

qu'ils se sont bornés à reproduire des commentaires du passé (aussi bien en littérature qu'en histoire) et qu'ils n'ont pas su *actualiser les problèmes* »<sup>9</sup>. Knapik faisait sans doute allusion aux trois sujets suivants (le quatrième, qui portait sur le roman *La Poupée* de Bolesław Prus, ne pouvait guère être « actualisé ») : « Le traitement de la question du peuple dans la littérature polonaise romantique et réaliste » ; « Développer et justifier l'idée contenue dans la strophe suivante : “Il faut aller de l'avant avec les vivants / Aspirer à une vie nouvelle / Et non pas ceindre obstinément / Une couronne de lauriers fanés” » ; enfin, sujet choisi par 11 candidats sur 26, soit 42 %, et incontestablement d'actualité : « Les droits de la Pologne sur la Poméranie occidentale et la Prusse orientale »<sup>10</sup>.

Décelant dès le printemps de 1945 le danger de prise de contrôle du lycée par les communistes, Zaleski tenta d'y parer. Il projeta, avec l'aide de la Croix-Rouge polonaise et de l'ambassade de la République de Pologne en France, de louer des locaux près de Paris et d'y transférer le lycée avant la rentrée de septembre, mais il n'y parvint pas. Il en parla avec la direction de Villard, où il se rendit en mai. Il écrivit à Berger pour le remercier personnellement, ainsi que tous ses collègues, « de l'avoir si cordialement et agréablement accueilli à Villard. J'en ai été profondément touché et je me remémore cette semaine villardienne avec une véritable reconnaissance »<sup>11</sup>. Des démarches analogues furent entreprises par Mieczysław Biesiekierski qui espérait encore, en juin, recevoir du ministère du Travail et de la protection sociale du gouvernement en exil les fonds nécessaires au maintien du lycée<sup>12</sup>. Rien n'y fit : l'établissement passa sous le contrôle de Varsovie, ou, comme on disait alors couramment, de « Lublin ».

En octobre 1945 arriva à Villard un nouvel enseignant, Stefan Wrona, envoyé de Pologne, qui avait le titre de directeur adjoint et

---

9. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 144. Souligné par l'auteur.

10. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 121. L'original de la citation polonaise est *Trzeba z żywymi naprzód iść! Po życie sięgać nowel / A nie w uwiędłych laurów liść! Z uporem stroić głowę* (poème d'Adam Asnyk, 1838-1897).

11. Archives Zaleski, C II, T. 5 – lettre de Zaleski à Berger, 14 juin 1945.

12. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : Ministère du travail et de la protection sociale du gouvernement polonais de Londres, n° 121, p. 162.



devait enseigner l'histoire contemporaine de la Pologne<sup>13</sup>. La plupart des élèves le regardaient avec défiance, et l'appelèrent presque d'emblée « l'œil de Moscou »<sup>14</sup>. Il fut en effet clair dès le début que sa mission était de faire que le lycée se conforme davantage à la nouvelle ligne politique. Peu après le début de la dernière année scolaire à Villard, Berger, dans une lettre à Zaleski, décrit la situation en ces termes : « Les questions scolaires commencent à se compliquer. Le directeur adjoint, qui paraissait utile au début, trouble de plus en plus l'atmosphère. Il cherche, par des conciliabules avec de petits groupes d'élèves et par une critique non fondée de pratiques qui existent depuis des années dans l'établissement, de dissoudre de l'intérieur l'organisation de l'école. J'ai donc engagé une lutte ouverte avec lui pour les âmes des jeunes qui nous ont été confiés. Cette lutte revêt, dans mon bureau, une forme de plus en plus dure. Dans nos entretiens sur les sujets ayant trait à l'éducation, j'ai mis sur la table certains points fondamentaux avec beaucoup de fermeté et exigé catégoriquement qu'ils soient respectés. Il s'est d'abord agi des prières et des cours de religion, et j'ai eu gain de cause (provisoirement, bien sûr). Actuellement, il s'agit de points essentiels ayant trait à la mixité des classes, sur lesquels je ne céderai pas davantage. Les questions politiques sont constamment soulevées, mais le propagateur de la démocratie (d'une démocratie d'ailleurs bien particulière) ne rencontre guère d'enthousiastes, sauf de rares exceptions, pour les idées qu'il proclame. La situation générale devient de plus en plus difficile à Villard. Tant que je serai en mesure de défendre les postulats éducatifs fondamentaux, je persévérerai. Je ne pense pas toutefois pouvoir rester encore longtemps à mon poste dans ces conditions. Je ne m'écarterai en effet à aucun prix de ma ligne de conduite, qui naturellement ne convient pas du tout aux nouveaux venus<sup>15</sup>. »

Berger, en réalité, demeura à son poste, livrant ce qu'il appelait lui-même des « combats d'arrière-garde », mais Wrona pesait d'un poids de plus en plus important au sein de l'établissement. Malgré la

---

13. Questionnaire 3 rempli par Ryszard Józef Bogdański.

14. Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'Etudes Politiques, 1986, p. 119.

15. Archives Zaleski : C II, T. 5, lettre de Berger à Zaleski, 30 octobre 1945, envoyée par l'intermédiaire de Zofia Łukasiewicz.

résistance d'une partie des élèves, sur laquelle nous reviendrons, celui-ci devint une institution éducative de la Pologne populaire, également appelée « Pologne démocratique ». L'emblème de l'État<sup>16</sup> perdit sa couronne, tandis que sur un mur du réfectoire étaient accrochés les portraits des nouveaux dirigeants : Bolesław Bierut, Edward Osóbka-Morawski et Michał Rola-Żymierski...

En 1944-1945 et plus encore en 1945-1946, des changements essentiels intervinrent dans la composition du corps enseignant. « Notre "vieille garde" fond », écrivait tristement Małgorzata Berger en novembre 1945<sup>17</sup>. La rentrée scolaire 1944, déjà, s'était faite sans le groupe des fondateurs et pionniers de l'établissement : Zaleski, Godlewski, Gerhardt, Harwas, mais aussi Bolesław Skraba, Józef Żmigrodzki, Jadwiga Aleksandrowicz, Jan Budrewicz. À la rentrée suivante, il y eut de nouveaux départs : Jadwiga Stefanowicz, Zofia Łukasiewicz, Michał Dusza. Il y avait naturellement de nouvelles recrues, mais qui n'avaient rien à voir avec la « vieille » tradition vildardienne. Les effectifs enseignants se stabilisèrent entre 19 et 23 personnes<sup>18</sup>. Les nouveaux venus étaient parfois d'un faible niveau : comme l'écrivait le rapport Knapik, « tous n'ont pas les qualifications professionnelles requises<sup>19</sup> ». Arrivèrent à la rentrée 1944 le professeur de polonais Stanisław Gogłuska et l'habile mathématicien Józef Mul, puis, plus tard, Osuchowski, brillant professeur de littérature dont le passage fut cependant bref, puis, plus tard encore, les époux Wasiak (Edmund et Maria), Denise Malbos (épouse de Marcel), T. Roznerski, M. Słupnicka, Stanisław Stupkiewicz, Stefan Wrona et d'autres.

La liste des professeurs de deuxième année de gymnase illustre bien la rapidité des changements intervenus, surtout après la rentrée 1945. Mul était professeur de mathématiques et professeur principal ; Wrona avait pour matière la « nouvelle Pologne » ; la biologie était enseignée par Zofia Łukasiewicz, puis, à partir de l'hiver, par Maria

---

16. Cet emblème est l'aigle (N.d.T.)

17. Archives Zaleski : C II, T. 5, lettre de Małgorzata Bergerowa à Zaleski, 9 novembre 1945.

18. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge Polonaise], Délégation pour la France, n<sup>os</sup> 140, 144 et 179.

19. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge Polonaise], Délégation pour la France, n<sup>o</sup> 140.

Wasiak ; le polonais resta jusqu'au 12 décembre 1945 le domaine de Jadwiga Stefanowicz, qui quitta Villard pour occuper le poste de lecteur de polonais à l'université de Lyon et fut remplacée par T. Roznerski et M. Słupnicka<sup>20</sup>.

Les traitements des enseignants furent sensiblement augmentés, mais il ne faut pas oublier que l'inflation était élevée. Au troisième trimestre 1945, les montants étaient les suivants (voir le chapitre 3 pour comparer avec ce qu'ils étaient deux ans plus tôt ; je souligne à dessein les noms des enseignants déjà présents au cours de la première année à Villard) : *Berger* était payé 8 000 francs, Maria Gilowska 7 000 francs, Helena Milecka 6 800 francs, *Jadwiga Stefanowicz* 6 680 francs, *Zofia Łukasiewicz* 6 500 francs, *Marcel Malbos* et Tadeusz Steffen 6 200 francs, Wiera Anisimow 6 100 francs, Stanisław Gogłuska et Władysław Łazarek 6 000 francs, Tadeusz Ćwikliński et Józef Nowakowski 5 900 francs, Michał Dusza 5 800 francs, Józef Mul et Stefan Polaczek 5 400 francs, l'abbé Kazimierz Czajka et Marian Kozłowski 5 300 francs, Karol Czempiel, l'abbé Marian Mróz et *Władysław Tarło-Maziński* 5 200 francs, A. Wędrowska 2 800 francs, Bernard Hamel 1 400 francs<sup>21</sup>.

Sur 22 enseignants, cinq à peine, soit moins du quart, étaient là depuis l'automne 1940. Le changement était donc considérable, la rotation des cadres énorme, la continuité faible.

Quant aux salaires – en mettant à part celui de Hamel, qui donnait peu de cours et participait surtout aux examens –, ils étaient largement nivelés. Le traitement d'A. Wędrowska était de 2,1 fois inférieur à celui du directeur Berger. Toutefois, si l'on fait également abstraction d'elle (du fait de la faible étendue de sa charge d'enseignement), le rapport entre le traitement le plus haut et le plus bas n'était que de 1,53.

Quant au monde des élèves, il était à certains égards la continuation de ce qu'il avait été, mais il avait également subi des changements. À la fin de l'année scolaire 1944-1945, le nombre d'élèves, la répartition entre filles et garçons, ainsi qu'entre jeunes issus de

---

20. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 112.

21. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 179, p. 11.

la « vieille » émigration et de familles réfugiées pouvait être décrit ainsi... Le nombre total d'élèves, gymnase et lycée confondus, était de 177, dont 90 filles (50,8 %) et 87 garçons (49,2 %). La nette prédominance des garçons, que l'on avait constatée entre 1940 et 1942, appartenait donc à un passé révolu.

**Tableau 5**  
***Printemps 1944 – Origine des élèves, classe par classe<sup>22</sup>***

<i>Classe</i>	<i>Réfugiés de guerre</i>	<i>Vieille émigration</i>	<i>Total</i>
2 <sup>e</sup> année de lycée (sci.)	8 (61,5 %)	5 (38,5 %)	13
2 <sup>e</sup> année de lycée (litt.)	5 (45,5 %)	6 (54,5 %)	11
2 <sup>e</sup> année de lycée (total)	13 (54,2 %)	11 (45,8 %)	24
1 <sup>ère</sup> année de lycée (sci.)	4 (57,1 %)	3 (42,9 %)	7
1 <sup>ère</sup> année de lycée (litt.)	2 (18,2 %)	9 (81,8 %)	11
1 <sup>ère</sup> année de lycée (total)	6 (33,3 %)	12 (66,6 %)	18
4 <sup>e</sup> année de gymnase (mixte)	4 (23,5 %)	13 (76,5 %)	17
4 <sup>e</sup> année de gymnase (filles)	1 (4,8 %)	20 (95,2 %)	21
3 <sup>e</sup> année de gymnase (garçons)	5 (16,7 %)	25 (83,3 %)	30
3 <sup>e</sup> année de gymnase (filles)	6 (20,7 %)	23 (79,3 %)	29
2 <sup>e</sup> année de gymnase (mixte)	5 (23,8 %)	16 (76,2 %)	21
1 <sup>ère</sup> année de gymnase (mixte)	3 (24,3 %)	14 (75,7 %)	17
<b><i>Ensemble des classes</i></b>	<b><i>43 (24,3 %)</i></b>	<b><i>134 (75,7 %)</i></b>	<b><i>177</i></b>

On peut observer la netteté du changement intervenu à partir de 1942-1943, c'est-à-dire en l'espace de deux ans. La part des réfugiés de guerre tombe de 50,2 % à 43 %; elle n'est majoritaire que dans une seule classe, la dernière, au lieu des trois dernières en 1942-1943.

On observe par ailleurs, en 1945-1946, un fort accroissement des effectifs: 233 élèves fin 1945, 232 en mars 1946, 230 en avril 1946.

22. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: PCK [Croix-rouge polonaise], n° 140 (rapport Berger).

**Tableau 6**  
**Nombre d'élèves par classe en avril 1946**

<i>Classe</i>	<i>Effectif</i>
2 <sup>e</sup> année de lycée (sci.)	9
2 <sup>e</sup> année de lycée (litt.)	10
2 <sup>e</sup> année de lycée (total)	19
1 <sup>ère</sup> année de lycée (sci.)	16
1 <sup>ère</sup> année de lycée (litt.)	28
1 <sup>ère</sup> année de lycée (total)	44
Ensemble des classes de lycée	63
4 <sup>e</sup> année de gymnase (garçons)	26
4 <sup>e</sup> année de gymnase (filles)	30
4 <sup>e</sup> année de gymnase (total)	56
3 <sup>e</sup> année de gymnase (mixte)	26
2 <sup>e</sup> année de gymnase (mixte)	36
1 <sup>ère</sup> année de gymnase (garçons)	22
1 <sup>ère</sup> année de gymnase (filles)	21
1 <sup>ère</sup> année de gymnase (total)	43
<b><i>Ensemble des classes de gymnase</i></b>	<b>161</b>
<b><i>Ensemble des classes de l'établissement</i></b>	<b>224</b>

**Tableau 7**  
**Origine des élèves de l'établissement en mars 1946**

	<i>Réfugiés de guerre</i>	<i>Vieille émigration</i>	<i>Total</i>
Garçons	42 (38,5 %)	67 (61,5 %)	109
Filles	18 (12,5 %)	105 (87,5 %)	123
<b><i>Ensemble</i></b>	<b>60 (26,1 %)</b>	<b>172 (73,9 %)</b>	<b>232</b>

Il est donc indiscutable que le lycée Cyprian Norwid était dorénavant un établissement destiné aux enfants de la « vieille » émigration, qui constituaient les trois quarts des effectifs. Les instances de la « nouvelle Croix-Rouge polonaise » forcèrent même quelque peu

les statistiques de façon à pouvoir prétendre qu'ils en constituaient « près de 95 % », mais cette tricherie ne modifie guère le tableau d'ensemble. Dans l'annexe jointe au rapport qu'elle adressa en avril 1946 au ministère polonais de l'Éducation, il était fait observer à juste titre que le lycée avait été créé pour les jeunes réfugiés, mais que le nombre des élèves issus de l'immigration de travail augmentait désormais d'année en année jusqu'à devenir nettement majoritaire. « Les immigrés polonais en France considèrent donc pour cette raison que le lycée de Villard-de-Lans est en quelque sorte *leur conquête*. [...] Le lycée de Villard-de-Lans a contribué à la formation d'une intelligentsia immigrée issue des milieux ouvriers en France. Il convient de souligner que cette intelligentsia peut être qualifiée de polonaise, contrairement aux jeunes d'origine polonaise ayant étudié dans des lycées et établissements français<sup>23</sup>. »

Les élèves, plus jeunes que jamais (depuis qu'avait été ouverte une classe de 1<sup>ère</sup> année de gymnase), qui se trouvaient plongés dans le milieu polonais, bruyant et pratiquement bilingue, de Villard, où s'était créé un idiome mixte très particulier, vivaient et étudiaient dans des conditions difficiles. On sait que les chambres des internats étaient surpeuplées et que l'hygiène y laissait à désirer (notamment par manque de savon de bonne qualité). L'état de santé des élèves s'en ressentait, d'autant que le chauffage était insuffisant en hiver. Il y eut, entre 1944 et 1946, des cas de scarlatine ainsi que de gale et

---

23. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 136, rapport du congrès des délégués des 18-19 mars 1946 de la Croix-Rouge polonaise, avril 1946. Les données relatives à l'origine des élèves contenues dans la partie de ce rapport concernant la région de Grenoble ne correspondent pas à celles figurant au chapitre 6 du présent ouvrage, et qui proviennent de la liste des élèves, notamment en ce qui concerne la répartition par sexe (tableau 13). Cela s'explique selon moi par la médiocrité des statistiques tenues par la Croix-Rouge polonaise, mais aussi par la grande fluidité des effectifs : un certain nombre d'élèves, en effet, ne séjournèrent que peu de temps à Villard, leur niveau général ou linguistique étant trop faible. J'ignore cependant d'où proviennent les données citées par l'auteur du rapport, car, en 1946, selon Turajczyk (*Spoleczno-polityczne organizacje polskie we Francji* [Les organisations socio-politiques polonaises en France], Varsovie, Książka i Wiedza, 1978, p. 140-141), 85 % des élèves étaient issus de la vieille émigration.

de pédiculose<sup>24</sup>. La mort, le 3 mai 1945, de Waclaw Mrozek, élève de 3<sup>e</sup> année de gymnase, était toutefois sans rapport avec les conditions sanitaires. Ce fut, dans toute l'histoire du lycée, le seul cas de mort naturelle d'un élève au cours de l'année scolaire. L'événement impressionna fortement les élèves, surtout les plus jeunes<sup>25</sup>.

La nourriture, même celle de la ferme à laquelle les élèves continuaient de travailler, restait insuffisante. Le pays, appauvri par la guerre, avait maintenu le système du rationnement. Certes, les colis de vivres de la Croix-Rouge polonaise étaient plus fréquents, mais on ne mangeait toujours pas suffisamment. Les élèves, dont environ 60 % perdaient du poids au cours de l'année, se plaignaient notamment du manque de fruits et de légumes<sup>26</sup>.

Quant au règlement et au mode de vie, tant au lycée qu'à l'internat, ils ne se différenciaient que peu des années antérieures, à un point près, mais de taille, et que j'ai mentionné plus haut : dans les chambres, les salles de classe, les couloirs et même dans la rue, les élèves avaient une tendance excessive à parler français entre eux, ou dans un mélange de polonais et de français.

Très nombreuses sont les annotations des professeurs faisant état des grandes insuffisances linguistiques des élèves de gymnase, surtout dans les petites classes (au lycée, en revanche, tous employaient un polonais correct, même si certains faisaient encore de légères fautes). Cela montre l'immensité du travail accompli par les enseignants pour faire « revivre » la langue polonaise chez les jeunes issus de la vieille émigration. En 1944-1945, sur 20 élèves de 1<sup>ère</sup> année de gymnase, quatre eurent en polonais la note 4 (« insuffisant »), sept la note 5

---

24. Archives Malbos ; lettre de Tomira Łepkowska, sœur de l'auteur, à Godlewski, sur l'assistance aux malades de la scarlatine mis à l'isolement, 23 février 1944.

Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 140 (rapport de Leopold Jokiel).

Lettre de Jadwiga Pach à Tadeusz Łepkowski, 16 novembre 1945 (chauffage insuffisant).

25. Archives Malbos, agenda 1945 de Malbos (Mrozek tomba malade à 17 heures ; transporté en ambulance à l'hôpital de La tronche, il y mourut à 20 heures 30).

Archives des actes nouveaux, lycée polonais de Paris, n° 1 (attribution par le maire de Villard, le 5 mai, d'une place au cimetière municipal pour l'inhumation de Mrozek).

26. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 140 (rapport Knapik).

Questionnaires 6 rempli par Krystyna Florkowska, 22 rempli par Józef Młynarczyk et 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen.

(« passable »)<sup>27</sup>. Chez les élèves de 2<sup>e</sup> année de gymnase, c'est en polonais que fut donné le plus de notes insuffisantes, constituant 18,4 % de l'ensemble de ces notes<sup>28</sup>. Même les enfants de la vieille immigration les plus avancés en polonais (ceux qui avaient derrière eux plusieurs années à Villard) employaient le français pour exprimer des sentiments personnels plus profonds ou des notions abstraites<sup>29</sup>.

L'efficacité de l'enseignement au cours des deux dernières années d'existence du lycée est quelque peu sujette à caution. Sans doute faut-il moins incriminer la « paresse » des élèves, car les comportements en la matière étaient très contrastés et nombreux étaient les élèves studieux, que les rudes conditions de vie et d'étude, ainsi que les handicaps linguistiques et culturels déjà évoqués. Le milieu de l'émigration de travail n'était pas, en effet, un milieu instruit : les familles de mineurs ignoraient les livres, la littérature, le théâtre, et la promotion que représentait l'accès à l'enseignement secondaire était tout sauf facile pour la génération qui en était issue. L'institution scolaire faisait son possible pour remédier à ces obstacles, se montrait patiente envers les élèves, mais il n'était pas question de réduire les exigences.

En 1944-1945, en 3<sup>e</sup> année de gymnase, seules 19 des 34 élèves de la classe de filles (55,9 %) passèrent en 4<sup>e</sup> année<sup>30</sup> ; chez les garçons, ils furent 24 sur 34 (70,6 %), quatre autres (11,8 %) furent admis après examens de rattrapage et six (17,6 %) durent redoubler<sup>31</sup>. Le cas des examens de fin de 4<sup>e</sup> année est plus intéressant : sur 45 élèves (la classe était mixte), cinq quittèrent l'établissement ou ne se présentèrent pas ; sur les 40 restants, seuls 26 furent reçus au « petit bac » (c'est-à-dire 65 % des candidats et 57,8 % du total des élèves), quatre autres

---

27. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 102.

28. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 112.

29. Lettre de Lidia Przeździk à Tadeusz Łepkowski, 19 décembre 1944.

30. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n 104.

31. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 105.



étant ajournés à la session d'automne (soit respectivement 10 % et 8,9 %) <sup>32</sup>.

En 1945-1946, sur 38 élèves de 2<sup>e</sup> année de gymnase, 23 furent admis directement dans la classe supérieure (60,5 %) et huit autres (21,1 %) le furent après rattrapage, soit, au total, 81,6 % de l'effectif <sup>33</sup>. En fin de 3<sup>e</sup> année, seuls 22 des 34 élèves inscrits à la rentrée, c'est-à-dire 64,7 %, furent admis dans la classe supérieure <sup>34</sup>. Quant aux élèves de la classe de filles de 4<sup>e</sup> année, le « petit bac » étant supprimé, les résultats furent les suivants : 25 sur 31 furent admises en 1<sup>ère</sup> année de lycée (80,6 %), dont 17 directement (54,8 %) et huit après rattrapage (25,8 %), quatre échouèrent (12,9 %) et deux ne se présentèrent pas (6,45 %) <sup>35</sup>.

Ces résultats, cités à titre d'exemple, ne dénotent nullement une quelconque « paresse » des élèves. Ceux-ci, dans leur grande majorité, prenaient leurs études très au sérieux et mesuraient à sa juste valeur la possibilité qui leur était offerte d'étudier dans un cadre polonais. Ils respectaient leurs enseignants, vis-à-vis de qui la distance était cependant plus grande qu'elle ne l'était dans l'« ancien Villard » (sauf, peut-être, dans les classes de lycée). L'établissement se normalisait, perdait son ancien caractère de communauté, d'*universitas*. Même les infractions au règlement, les farces, les plaisanteries revêtaient le plus souvent un caractère de gamineries. Il est à noter que les dernières exclusions temporaires eurent lieu en 1944-1945 (pour escapade nocturne d'un groupe de garçons et de filles dans des grottes). L'opinion des élèves sur les « nouveaux » professeurs était contrastée : chose curieuse, ceux de terminale critiquaient surtout le « commissaire politique » Wrona, les excentricités de Mul, l'assiduité de Komar envers les filles, les cours soporifiques de Stupkiewicz, mais ne tarissaient pas d'éloge sur les cours de polonais d'Osuchowski et sur

---

32. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 106.

33. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 112.

34. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 114.

35. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 115.

sa langue recherchée, alors même qu'il ne resta que très peu de temps à Villard<sup>36</sup>.

La distance accrue entre enseignants et élèves eut pour effet, bien naturel en dépit des apparences, l'importance également accrue du conseil des élèves. Celui-ci, à vrai dire, existait depuis longtemps, mais les groupes informels d'élèves avaient joué, entre 1940 et 1944, un rôle nettement supérieur à celui des structures officielles, tandis que les contacts entre enseignants et élèves étaient caractérisés, comme nous l'avons vu, par une simplicité dénuée de formalisme.

Dès 1944-1945, la question de l'élection, ou plus exactement de la désignation des membres du conseil des élèves (le poids de la direction, aux recommandations de laquelle on ne pouvait passer outre, était très important) suscita un vif intérêt chez les élèves. Le monopole des garçons souleva des protestations parmi certains élèves, qui protestèrent contre l'exclusion des filles. Parmi les plus actifs, à l'époque, au sein du conseil, se distinguaient Henryk Dąbrowski et Zdzisław Piś. Le conseil organisait, directement ou par l'intermédiaire des délégués de classe, de plus en plus de cérémonies, de manifestations artistiques, culturelles, touristiques ou sportives, sans parler de l'entraide et de la vie d'internat. En 1945 furent organisées à deux reprises (en avril et en octobre) des élections, qui suscitèrent une grande excitation et beaucoup d'émotions. S'il est difficile de reconstituer les compositions successives du conseil ou les listes de délégués de classe, on peut néanmoins citer, parmi les élèves les plus actifs au cours de la dernière année d'existence du lycée, Wanda Bujok, Mieczysław Brodnicki, Edmund Cieślak, Krystyna Florkowska, Sylwester Kubiak, Zdzisław Piś<sup>37</sup>.

À partir de l'automne 1944 fut reconstituée l'organisation des scouts. Un groupe de l'Union des scouts polonais (section française du ZHP, *Związek Harcerzy Polskich*) fut créé au lycée. Son chef en

---

36. Questionnaires 3 rempli par Ryszard Józef Bogdański, 6 rempli par Krystyna Florkowska, 14 rempli par Janina Lamenta et 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen. Lettres adressées à Tadeusz Łepkowski par: Zofia Łukasiewicz, 28 décembre 1944; Jadwiga Pach, 6 octobre 1945; Wanda Bujok, 1<sup>er</sup> avril 1946; un certain « Andrzej », 21 octobre 1945.

37. Questionnaires 3 rempli par Ryszard Józef Bogdański, 6 rempli par Krystyna Florkowska et 16 rempli par Tadeusz Łepkowski. Lettres de Wanda Bujok à Tadeusz Łepkowski, 10 avril et 12 octobre 1945.

1945-1946 fut Zdzisław Piś, son adjointe était Leokadia Delingier, sœur de Jerzy Delingier qui avait été tué à Vassieux-en-Vercors<sup>38</sup>.

Si le Villard polonais ne fut jamais apolitique, la période 1940-1944 avait néanmoins favorisé, comme je l'ai écrit, l'unité patriotique, qui s'affirma nettement en 1944-1945 et se brisa en 1945-1946.

L'activité de Stefan Wrona contribua grandement à l'apparition de divisions entre les élèves, lesquels furent les premiers à en souffrir. Les entretiens et « interrogatoires » auxquels il procéda auprès d'eux n'apporta pas, le plus souvent, les résultats espérés; ce fut même plutôt le contraire. Il ne faut pas oublier qu'une partie des élèves des classes de lycée se rappelaient encore l'« ancien Villard », nostalgique de la Pologne ressuscitée dans les années 1918-1919 (dont Wrona exposait l'histoire d'une façon non seulement « inversée », mais encore propagandiste, irritante et malveillante); que certains d'entre eux, comme Stanisław Kubalski, avaient fait partie, en Pologne, de l'Armée de l'intérieur, ou même connaissaient des gens qui avaient vécu le cauchemar de la déportation au fin fond de l'URSS. En revanche, la propagande de Wrona eut une résonance plus positive dans les classes de gymnase, chez les jeunes issus de la vieille émigration. Cela peut s'expliquer par divers facteurs: leur milieu familial, leur ignorance de l'histoire, la démagogie populiste anti-bourgeoise et anti-intellectuelle de Wrona (« vous, fils d'ouvriers, force d'avant-garde de la Pologne démocratique! »), leur aversion pour ces nouveaux émigrés qui affichaient – bien que cela fût rare – leur supériorité vis-à-vis des enfants de mineurs, aux manières frustes et au mauvais polonais.

L'apparition des portraits des nouveaux dirigeants de la Pologne, notamment sur les murs du réfectoire, provoqua des protestations. À plusieurs reprises, des « inconnus » les enlevèrent pendant la nuit.

Les conflits avec Wrona venaient notamment de ce qu'il fallait apprendre presque par cœur ses cours, bourrés de chiffres fastidieux, sur la reconstruction de la Pologne, et que toute question critique ou dérangeante valait une mauvaise note. Il indisposa les élèves les plus âgés, y compris ceux qui étaient indifférents à l'égard de la religion, en essayant de rompre avec la tradition des « messes polonaises » et en décrétant que la messe dominicale n'était plus obligatoire.

---

38. Questionnaire 6 rempli par Krystyna Florkowska.

Un témoignage de son impopularité (surtout chez les lycéens) est le récit de Wanda Bujok, que ses camarades avaient poussée à se promener avec lui pour l'attirer dans un guet-apens, au cours duquel il fut rossé<sup>39</sup>.

Indépendamment des visées propagandistes de Wrona, la pratique religieuse, à laquelle le fondement patriotique commençait à faire défaut, faiblit quelque peu. Le style rébarbatif, ultra-dogmatique de l'abbé Czajka y contribua également<sup>40</sup>.

La chorale, toujours dirigée par Berger, s'était par ailleurs appauvrie de ses meilleurs solistes, même si certains anciens, qui poursuivaient leurs études à Grenoble après le baccalauréat, revinrent chanter avec le groupe. Ceux qui étaient restés continuaient d'être appréciés des Français, et invités à se produire dans diverses manifestations. C'est ainsi, par exemple, que, le 17 janvier 1946, à Grenoble, au Foyer du Soldat, la chorale chanta pour le premier anniversaire de la libération de Varsovie<sup>41</sup>.

Le chant « non organisé » persista également, surtout dans les grandes classes de gymnase et de lycée. Le répertoire léger (chansons à succès, airs d'opéras et d'opérettes, etc.) avait subi peu de changements : on chantait toujours *Chryzantemy złoczyste* [Les chrysanthèmes dorés], mais une nouvelle chanson, qui avait conquis la France en 1945-1946, fut ajoutée : *Amor, amor...* Parmi les chansons de guerre, on chantait surtout, en 1944-1946, *Dziś do Ciebie przyjść nie mogę* [Aujourd'hui je ne peux venir te voir], *Marsz Mokotowa* [La Marche de Mokotów], *Czerwone maki na Monte Cassino* [Les pavots rouges de Monte Cassino]. Fin 1944 et début 1945, on interpréta avec beaucoup d'enthousiasme une chanson dont le texte était : « Sans blague cette fois / Les troupes alliées / Sont enfin parties / Au combat / Le moment viendra / Où l'on verra Churchill / Et on enfilera l'uniforme kaki / Good bye et au revoir / Belle France, good bye / Car

---

39. Questionnaires 3 rempli par Ryszard Józef Bogdański et 6 rempli par Krystyna Florkowska.

Lettres de Wanda Bujok à Tadeusz Łepkowski, (12 octobre 1945 et 1<sup>er</sup> avril 1946).  
Entretien 7 (Wanda Bujok-Moody, novembre 1986).

40. Questionnaire 27 rempli par Jan Maciej Siebeneichen.

41. Archives départementales de l'Isère, n° 52 M 309 (rapport de police du 21 janvier 1946).

fusil à l'épaule / Nous voulons revoir notre pays. » [*Już bez kantów / Wojska aliantów / Już nareszcie! Poszły w bójl Przyjdzie chwilla! Ujrzym Churchill! I założym khaki strój! Good bye i do widzenia! Piękna Francjo, ach, good bye! Bo my z karabinem u ramienia! Chcemy już zobaczyć kraj.*] On ne chantait pas les chants du nouveau régime.

Les carnets de chants des lycéennes ne manquaient pas non plus de mélodies insouciantes et pacifiques. Les pensionnaires de l'internat Fleur des Alpes chantaient ainsi, sur l'air de *Pierwsa Brygada* [La Première Brigade], ce texte de leur cru :

« Nous n'avons pas droit aux rendez-vous / Nous n'avons pas le droit de nous maquiller / Pas le droit de séduire les garçons / Pas le droit de nous embrasser.

« Nous, les filles du *Fleur des Alpes* / Les spécialistes du flirt / Au bûcher nous avons jeté / Nos amours / Au bucher! / Au bûcher!

« Nous rejetons l'estime de nos profs / Nous ne recherchons pas d'excellentes notes / Nous préférons nous embrasser la nuit / Dans les bois, les champs et les sombres grottes.

Nous n'avons pas peur / Nous donnons des rendez-vous / Car notre prof lui-même / Donne des rendez-vous ça et là!<sup>42</sup> »

Si ces chants collectifs et les soirées dansantes (officielles ou interdites, comme celles qui avaient lieu dans les internats) ou les bals, comme celui des lycéens le 1<sup>er</sup> février 1946 (chose tout à fait nouvelle à Villard), avaient beaucoup de succès, ce n'était plus le cas des activités culturelles ni des représentations théâtrales. On essaya bien de représenter des saynètes, de petites comédies, des contes (comme *Blanche-Neige*) mais le théâtre scolaire villardien appartenait désormais au passé<sup>43</sup>. En revanche, des cérémonies comme l'anniversaire de l'in-

---

42. Le questionnaire 14 rempli par Janina Lamenta contient en annexe un agenda sur lequel est retranscrit le texte de la chanson : *Nie wolno nam na randki chodzić! Nie wolno nam malować się! Nie wolno nam chłopców urodzić! Nie wolno nam całować się! My Fleur des Alpistki! Flirtu specjalistki! Na stos! Rzuciliśmy miłości los! Na stos! Na stos! Nie chcemy od belfrów uznania! Nie chcemy mieć wspaniałych not! Wolimy nocne całowania! Wśród lasów, pól i ciemnych grot! My się nie boimy! Na randki chodzimy! Bo nasz profesor sam! Na randki chodzi tu i tam!*

43. Lettres adressées à Tadeusz Łepkowski par: Jadwiga Pach, 10 novembre 1945; Janina Lamenta, 10 janvier 1946.

Questionnaire 27 rempli par Jan Maciej Siebeneichen.

surrection de Janvier (en janvier 1946) furent très réussies<sup>44</sup>. Il y avait aussi parfois des spectacles de variétés, comme en juin 1945, lorsque vinrent au lycée Stanisław Baliński, Pola Korian, Stefan Trembicki et Karol Zbyszewski<sup>45</sup>. Quant aux contacts avec les Français, ils se renforcèrent et se resserrèrent, les épreuves communes de l'été 1944 ayant sans nul doute amené les deux communautés à fraterniser davantage. À vrai dire, certains reprochaient au directeur ses pourparlers avec le commandant allemand de Villard, mais les choses furent mises au point et la controverse s'éteignit. C'étaient le combat et le sacrifice commun qui comptaient avant tout, pour les Français comme pour les Polonais, mais aussi, pour ces derniers, le fait que la question des deux France, celle de Vichy et la France Libre, se soit résolue d'elle-même et qu'ils n'aient plus affaire qu'à la France républicaine, sous l'emblème de la Croix de Lorraine. Nombreux étaient cependant ceux qui se disaient avec amertume que, tandis que la France recouvrait son statut de grande puissance, la Pologne, à peine libérée de l'occupation allemande, perdait sa souveraineté en étant rattachée de force à l'empire stalinien.

En mai-juin 1946, peu de temps, donc, avant la fin de la toute dernière année d'existence du lycée de Villard, des oppositions profondes, parfois dramatiques, divisaient la communauté scolaire. Plusieurs professeurs, dont certains, comme Zofia Łukasiewicz, étaient loin d'avoir de la sympathie pour le nouveau régime, se décidèrent à rentrer au pays; c'est ce que firent, en fin d'année scolaire, Berger et son épouse, Steffen et d'autres. Certains élèves repartirent également en Pologne avec leurs parents. Mais la plupart, surtout parmi les lycéens, hésitaient sur la conduite à tenir et remettaient leur décision à plus tard. Parmi eux, plus d'un approuvait la nouvelle orientation du pays, voire la soutenait.

Nombre de jeunes, surtout issus de classes sociales défavorisées, souhaitaient poursuivre leurs études au lycée, à Villard ou, comme il en était de plus en plus souvent question, à Paris.

En effet, la direction de la Croix-Rouge polonaise en France, l'ambassade de Pologne à Paris et les autorités éducatives de Varsovie se

---

44. Questionnaire 34 rempli par Stanisław Stupkiewicz.

45. *Sztandar Polski*, n° 26, 24 juin 1945.

penchaient depuis le début de l'année sur la question de l'avenir du lycée. Il fut décidé de conserver un établissement secondaire destiné aux enfants de l'immigration de travail, mais de l'implanter à Paris ou dans le nord de la France, c'est-à-dire là où elle était concentrée. Des cours de préparation au baccalauréat furent organisés à Houilles, en Seine-et-Oise, sous la direction de Michał Dusza, et la décision finale fut prise de transférer l'établissement, sans en conserver le nom, à Paris. Le nouveau lycée se voulait être, sur le plan administratif, politique et pédagogique, la continuation de celui de Villard – ou plutôt du Villard de la dernière année, lorsque l'établissement était sous le contrôle de la Croix-Rouge « varsoviennne » et du ministère de l'Éducation de la Pologne populaire<sup>46</sup>.

Les autorités voulurent faire de la cérémonie de fin de l'année scolaire et de remise des diplômes du baccalauréat un grand événement. Le 23 juin 1946, l'abbé Mróz célébra solennellement la dernière messe « polonaise » dans l'église de Villard, à l'issue de laquelle des fleurs furent déposées sur les tombes des élèves tués au Vercors. Puis ce fut, à l'hôtel du Parc, la remise des diplômes aux 19 nouveaux bacheliers, qui attendirent deux heures sous la pluie le colonel Marian Naszkowski, attaché militaire de l'ambassade de la République de Pologne à Paris, et son épouse. Étaient également présents : Irena Domańska, présidente de la Croix-Rouge polonaise en France, l'ingénieur Birecki, membre du comité directeur de la Croix-Rouge polonaise, M. Stec, chargé des questions d'enseignement à l'ambassade, et M. Guzowski, président de la section grenobloise du Conseil national des Polonais en France. « Nous souhaitons aux diplômés du lycée polonais de Villard-de-Lens [sic] de réussir sur le chemin de leur vie future. Ce chemin conduit en Pologne », pouvait-on lire dans *Gazeta Polska*<sup>47</sup>. Mais ce dernier souhait ne fut pas exaucé dans tous les cas.

---

46. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : PCK [Croix-Rouge polonaise], délégation pour la France, n<sup>os</sup> 139 et 140.

Leon Turajczyk, *Spoleczno-polityczne organizacje polskie we Francji* [Les organisations socio-politiques polonaises en France], Varsovie, Książka i Wiedza, 1978, p. 141.

47. Questionnaires 3 rempli par Ryszard Józef Bogdański et 6 rempli par Krystyna Florkowska.

Marian Naszkowski, *Paryż-Moskwa. Wspomnienia dyplomaty (1945-1950)* [Paris-Moscou. Souvenirs d'un diplomate (1945-1950)], Varsovie, Państwowy Instytut Wydawniczy 1986, p. 160 (photographie représentant des jeunes filles de Villard).

Le 26 juin 1946, le lycée Cyprian Norwid ferma ses portes. La résiliation des contrats fut notifiée aux enseignants, avec prise d'effet au 30 juin. Le Villard polonais appartenait désormais à l'histoire. En 1946-1947, la Croix-Rouge polonaise organisa et finança la restauration des bâtiments et dédommagea leurs propriétaires<sup>48</sup>.

Entre-temps, Zaleski assumait la direction d'un collège aux Ageux, dans l'Oise, dont il tenta en vain de faire le continuateur du lycée de Villard<sup>49</sup>. L'ère du lycée Cyprian Norwid était définitivement révolue.<sup>50</sup>

---

48. Archives Malbos, Attestation de la Croix-Rouge polonaise pour Malbos; les travaux de restauration concernèrent l'hôtel du Parc, l'Ermitage, l'hôtel des Loisirs, le Fleur des Alpes. Les propriétaires de ce dernier établissement reçurent en outre une somme de 32 000 francs, celui de l'Ermitage 16 000 francs. Celui de l'hôtel du Parc, le plus endommagé, exigea une indemnisation de 2 500 000 francs, ce à quoi se refusa la Croix-Rouge polonaise, qui ne voulait payer que 700 000 ou 800 000 francs. L'affaire était toujours devant les tribunaux en 1947, et j'ignore comment elle se termina (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: PCK [Croix-Rouge polonaise], Délégation pour la France, n° 140).

49. Archives Bozowski: 4. 3. II.

Leon Turajczyk, *Spółeczno-polityczne organizacje polskie we Francji* [Les organisations socio-politiques polonaises en France], Varsovie, Książka i Wiedza, 1978, p. 333.

50. Sur le silence de Łepkowski concernant la trentaine d'élève qui poursuivirent leur scolarité au camp de La Courtine, dans le Larzac, voir l'*Avertissement* en début d'ouvrage. (N.d.T.)



## DEUXIÈME PARTIE

---



## Portrait collectif du lycée

Les premiers chapitres de ce livre, s'ils comportaient naturellement des éléments chiffrés, s'attachaient surtout à livrer un récit chronologique des premières années d'existence du lycée, en même temps qu'une description analytique de la communauté qu'il constituait. Cette seconde partie est de nature très différente: je souhaite proposer une sorte de « radiographie » de la collectivité villardienne. La difficulté de l'exercice vient du fait que les données dont je dispose sont à la fois trop lacunaires pour permettre une véritable étude statistique, et trop riches pour que je me borne à fournir de simples listes. Le lecteur aura sans doute l'impression d'y trouver quelques redites par rapport à la première partie, mais ce n'est qu'une apparence, étant donné que mon propos est de brosser un tableau objectif, incontestable, de la réalité. La juxtaposition de ces données, provenant de sources nombreuses et diverses, jette une lumière vive, parfois inattendue, sur bien des questions traitées ou simplement évoquées dans les chapitres précédents.

### *Les élèves*

Le matériau qui sert de base à cette esquisse d'un portrait collectif de la communauté scolaire est la liste des élèves de l'établissement de Villard et de l'annexe de Lans. Cette liste peut être considérée comme quasiment exhaustive pour ce qui est des noms, mais l'absence, dans un nombre non négligeable de cas, d'éléments biographiques élémentaires, tels que date et lieu de naissance, nous empêche de la tenir pour définitive, et nous rappelle que notre connaissance du passé, même récent, comporte toujours une marge d'erreur et d'ignorance.

Les noms qui suivent sont ceux de tous les élèves qui, entre mi-octobre 1940 et fin juin 1946, ont fréquenté, fût-ce très brièvement, le lycée Cyprian Norwid, ainsi que des auditeurs libres (peu nombreux, il est vrai) et des candidats externes au baccalauréat ou au « petit bac » qui ont séjourné dans l'établissement à cette occasion (certains étaient d'ailleurs d'anciens élèves qui avaient dû interrompre leur scolarité pour des raisons diverses). Les noms des élèves de sexe

féminin sont leurs noms de naissance. J'ai suivi l'ordre alphabétique polonais.<sup>1</sup> C'est pour ceux des élèves, finalement assez nombreux, qui n'ont vécu que peu de temps à Villard, qu'il a été le plus difficile d'obtenir des données complètes.

J'ai établi cette liste à partir de données d'archives (registres, bulletins de notes, procès-verbaux d'examens, dossiers personnels des élèves) des Archives des actes nouveaux de Varsovie, notamment dans le dossier « LPP » (lycée polonais de Paris). Ces données, je le répète, sont malheureusement incomplètes. Les lacunes les plus sérieuses – parfois même considérables – concernent les données d'état-civil et, dans une moindre mesure, scolaires. Il arrive aussi que les mentions portées par les enseignants eux-mêmes, dont la plupart avaient une sainte horreur de la bureaucratie et de la pape-rasse, soient fautives ou contradictoires (l'orthographe des noms comme des prénoms est sujette à des variations inexplicables, le même élève est éventuellement affublé de deux prénoms différents). En cas de discordance de dates, j'ai fait état des diverses variantes trouvées dans les documents (sous la forme 2 (14) octobre 1929 ou 11 septembre (mai) 1921). J'ai relevé un nombre non négligeable d'erreurs, que je n'ai pu toutes corriger malgré l'aide de Lucjan Owczarek, dans la transcription des toponymes, surtout français, dues pour l'essentiel au fait que beaucoup d'enseignants maîtrisaient mal la langue. Il ne m'a pas toujours été possible non plus de préciser le lieu de naissance davantage qu'il ne l'est sur le document d'origine (notamment dans le cas, relativement fréquent, où plusieurs localités situées dans des voïvodies<sup>2</sup> différentes portent le même nom, à l'instar des innombrables « Villeneuve » ou « Saint-Julien » en France). Enfin, il ne faut pas oublier que certains élèves se vieillissaient délibérément, afin de pouvoir s'engager ultérieurement dans l'armée.

Si la plupart des données proviennent des archives de Varsovie, j'ai néanmoins pu trouver des informations complémentaires à la

---

1. Nom et prénom, date et lieu de naissance, classe suivie. Dans l'alphabet polonais : a est suivi de ą, c de ć puis de ch, e de ę, l de ł, n de ń, o de ó, s de ś, z de ź puis de ź. (N.d.T.)

2. L'équivalent des régions administratives françaises actuelles. (N.d.T.)

faveur de longues et fastidieuses recherches dans d'autres fonds d'archives, publics ou privés (parfois dans des cartons où l'on m'avait assuré que je n'avais « aucune chance » de trouver quoi que ce soit), ainsi que dans les collections de manuscrits de plusieurs bibliothèques.

J'ai pu également m'appuyer sur les souvenirs, recueillis sous forme écrite ou orale, d'anciens élèves, professeurs ou employés du lycée, dont la contribution, quoique faillible par nature, m'a naturellement été des plus précieuses. Je remercie particulièrement mes anciens condisciples Tadeusz Leonowicz, Lucjan Owczarek, Kazimierz Siebeneichen et Zbigniew Zarzycki. Je me suis efforcé, dans la mesure du possible, de confronter les informations recueillies auprès de mes correspondants ou interlocuteurs (qu'elles se rapportent à eux-mêmes ou à d'autres personnes) avec les documents d'archives. Je ne suis pas certain, enfin, d'avoir réussi à rectifier les données (date de naissance, voire nom de famille) falsifiées par les intéressés eux-mêmes dans le but de protéger leur sécurité personnelle en cette époque troublée.

Les noms de lieux polonais (c'est-à-dire de lieux qui se trouvaient en Pologne avant guerre) sont reproduits sous la forme qui était la leur en 1938, quels que soient les changements de frontière intervenus par la suite. Dans le cas, par exemple, d'un élève né à Łuck, il sera précisé, entre parenthèses, « voïvodie de Volhynie » et non pas « URSS » ou « Ukraine », dans celui d'un élève né à Rzeszów, on écrira « voïvodie de Lwów » (même si celle-ci n'existe plus, la ville de Lwów se trouvant aujourd'hui en Ukraine, où elle porte le nom de Lviv) et non « voïvodie de Rzeszów » (à laquelle elle appartient aujourd'hui). De la même façon, les départements français sont mentionnés sous le nom qu'ils portaient à l'époque (Seine-Inférieure et non Seine-Maritime, Seine-et-Oise, etc.). Lorsqu'un élève est né dans un chef-lieu ou ancien chef-lieu de voïvodie (comme Lwów, Poznań, Tarnopol ou Varsovie), ni la voïvodie ni le district ne sont précisés, s'il s'agit d'un chef-lieu de district, seule la voïvodie est indiquée (exemple : Sokal, voïvodie de Lwów). Il va sans dire que, dans le cas de petites localités difficiles à situer, ou comportant de trop nombreux homonymes, le nom du district et celui de la voïvodie sont omis par la force des choses.

***Liste des élèves du lycée Cyprian Norwid (Villard-de-Lans et Lans, 1940-1946).***

- Adamczyk Irena, 7 janvier 1927, Wielgopole (district de Konin, voïvodie de Poznań), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1943-1945.
- Adwent Stanisław, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1944-1945 (« non noté, a quitté l'établissement en juin 1945 »).
- Altheim Stanisław, 15 octobre 1924, Stanisławów, 2<sup>e</sup> année de lycée, 1940-1941.
- Ambik Jan, 28 mai 1922, Grodno (voïv. Białystok), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941 (« non classé au 3<sup>e</sup> trimestre »). Tué en Normandie à Falaises le 21 août 1944.
- Andryński Mieczysław, 28 juin 1927, Dijon (Côte-d'Or), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences), 1943-1945.
- Andryński Tadeusz, 24 septembre 1930, Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Andrzejuk Mirosław, 19 mai 1922, Janów Podlaski (distr. Biała Podlaska, voïv. Lublin), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1941 (a quitté Villard le 17 novembre), a changé de nom et vit à l'étranger.
- Antoniewicz Elwira, 17 novembre 1924, Łódź, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Babiarczyk Sylwester, 16 novembre 1929, Bliżanów (distr. Kalisz, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Bakalarski Hilary (prénomné Waldemar à Villard), 21 octobre 1909, Varsovie, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Balcerzak Gabriela, 2 août 1929, Issoudun (Indre), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Bałoś Stanisław, 26 janvier 1919, Cracovie, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1942-1943.
- Banaszak Antoni, 17 mai 1928, Chwałkowo (distr. Śrem, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Bankiewicz Czesław, 4 mai 1923, Wilno, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1942-1943.
- Baran Celina, 19 novembre 1929, Noyelle-sous-Lens (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).

- Baran Janina, Bully-les-Mines (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Baran (actuellement Baranowski) Leon, 29 décembre 1923, Bully-les-Mines (Pas-de-Calais), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.
- Barański Waldemar Rajmund, 24 janvier 1931, Ham-sous-Warsberg (Moselle), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Batkiewicz Henryk, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Batko Stanisława, 15 janvier 1930, Osieczany (distr. Myślenice, voïv. Cracovie), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Bączkowska Eugenia, 20 décembre 1924, Gwoździec (distr. Kołomyja, voïv. Stanisławów), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1940-1942.
- de Beaurin Andrzej, 22 décembre 1927, Varsovie, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1945.
- Becka Jan, 23 avril 1931, Valenciennes (Nord), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Betka Jan, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941 (a quitté Villard peu avant la fin du 3<sup>e</sup> trimestre, mais y a obtenu son baccalauréat comme candidat externe).
- Bęben Mieczysła, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943 (renvoyé après le 1<sup>er</sup> trimestre).
- Bębenek Józef, 22 novembre 1918, Gródek Jagielloński (voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Biel Jan, 24 juin 1931, Les Gautherets (Saône-et-Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Bienaszewska Helena, 3 février 1930, Langannerie (Calvados), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Bieniek Zygmunt, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-janvier 1942.
- Bieńko Hieronim, 30 septembre 1931, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Bieńkowska Helena, 27 novembre 1929, Wójtowy Most (distr. Wołkowysk, voïv. Białystok?), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.

- Binental Waclaw, 26 mai 1922, Varsovie, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942 (n'a fréquenté que brièvement le lycée).
- Bisping Andrzej, 25 mai 1924, Massalany (distr. Grodno, voïv. Białystok), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Bisping Ewa, 4 mars 1922, Massalany (distr. Grodno, voïv. Białystok), 2<sup>e</sup> année de lycée 1942-1943.
- Bisping Piotr, 2 août 1925, Massalany (distr. Grodno, voïv. Białystok), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1942-1944.
- Biziuk Janina, 26 avril 1926, Sokółka (voïv. Białystok), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Bizoń Władysława, 21 mars 1924, Wieprz (distr. Wadowice, voïv. Cracovie), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1942-1945.
- Black Teresa, 19 octobre 1927, La Gravette (Deux-Sèvres), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Błaszowska Janina, 27 décembre 1927 (1928?), La Talaudière (Loire), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Bławdziewicz Jan, 16 mars 1924, Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Błaż Bolesław, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Bobek Janina, 8 avril 1930, Beaulieu (Haute-Loire), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Bobek Lucyna, 19 janvier 1928, Beaulieu (Haute-Loire), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Bobrowska Zofia, 30 avril 1928, St. (?) du Nord (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Bobrzyk Wanda, 9 février 1929, Firminy (Loire), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Bocheński Tadeusz, 9 octobre 1914, Bóbrka (distr. Krosno, voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Bogdański Ryszard Józef, 4 (6?) avril 1929, Rouen (Seine-Inférieure), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.



- Bończar Czesława, 2 juin 1925, Skałat (voïv. Tarnopol), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Borek Alfons, 11 octobre 1923, Pułtusk (voïv. Varsovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1942-1944.
- Borek Emilia, 23 mars 1925 Pułtusk (voïv. Varsovie), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1943-1944.
- Borek Julia, 23 juillet 1927, Rosières (Cher), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Borowska Julia, 14 mai 1926, Paris, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Boulay Irena, 12 février 1924, Iekaterinoslav (URSS), 4<sup>e</sup> année de gymnase (a quitté le lycée après le 1<sup>er</sup> trimestre).
- Bratkowski Albin, 1942 (quitte le lycée en décembre 1942 pour la Grande Bretagne).
- Brayczewski Bohdan, 19 mai 1932, Varsovie, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Brayczewski Witold, 17 octobre 1927, Zaleszczyki (voïv. Tarnopol), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1943 (a redoublé).
- Bretsznajder Henryk, 3 mai 1916, Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Brodnicka Barbara, 3 décembre 1923, Poznań, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Brodnicki Mieczysław, 27 novembre 1921, Starograd (voïv. Poméranie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1944-1946.
- Brodnicki Stanisław, 5 décembre 1926, Kołuda Wielka (distr. Poznań), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1944.
- Brodnicki Wojciech, 7 décembre 1932, Poznań, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Bruchwalski Stanisław, 27 mars 1932, Salaumines ou Lens (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup> classe de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Brudz Bogusław, 6 août 1919, Tarnopol, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1944.

- De Brugière Mary, Maria-Joanna (Marie-Jeanne), 14 juin 1924, Poznań, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1941-1944.
- Bruzi Zygmunt, 24 mars 1922, Biedrusko (distr. Poznań), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942, a passé le baccalauréat en candidat externe.
- Brylak Stefan, 14 octobre 1933, Varsovie, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Brzozowski Ignacy, 1<sup>er</sup> octobre 1921, Płock (voïv. Varsovie), 2<sup>e</sup> puis rétrogradé en 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1942-1943.
- Budzyn Janina, 6 juillet 1931, La Mure (Isère), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Bujok Wanda, 3 juin 1925, Giszowiec (distr. Katowice, voïv. Silésie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1942-1946.
- Burhardt Wanda, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1943 (non classée, a quitté Lans avant la fin du 1<sup>er</sup> trimestre).
- Butkiewicz Zdzisław, 30 décembre 1921, Varsovie, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Cegielska Stefania, 19 novembre 1926, Kuchary (il existait en Pologne 17 localités de ce nom, situées dans sept voïvodies différentes, dont cinq dans celle de Varsovie et quatre dans celle de Kielce!), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Charabas Stanisław, 3 avril 1927, Dijon (Côte-d'Or), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Chełmińska Elżbieta, 19 novembre 1927, Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Chmiela Marta, 6 février 1931, Le Martinet (Gard), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Chojnacka Daniela, 20 mai 1929, Algrange (Moselle), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Cholewa Jerzy, 21 août 1923, Zagórzany (il existait en Pologne cinq localités de ce nom, dont deux dans la voïvodie de Cracovie, deux dans celle de Kielce et une dans celle de Białystok), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1943.

- Chrustowski Edward, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Chuderski Jan, 26 mai 1927, Paris, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Chwalibóg (Chwalibożanka) Janina, 26 juillet 1924, Sanok (voïv. Lwów), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Ciborowska Maria, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940 (non classée, n'a fréquenté le lycée qu'au 1<sup>er</sup> trimestre).
- Ciborowska Wanda, 27 mars 1924, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1942.
- Ciekot Danuta, 27 novembre 1926, auditeur libre, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945 (renvoyée de l'internat et du gymnase en juillet 1945).
- Ciemior Roman, 20 janvier 1922, Lwów, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Cieślak Edmund, 7 novembre 1922, Toruń, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1945-1946.
- Curyłło Eugeniusz, 11 octobre 1929, Roanne (Loire), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Czarlińska Maria, 11 novembre 1931, Błąchnowo (ou Błąchnówko, distr. Toruń, voïv. Poméranie), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Czarliński Jan, 19 novembre 1929, Błąchowo (ou Błąchnówko, distr. Toruń, voïv. Poméranie), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Czarnecka Adela, 10 mai 1928, Bessèges (Gard), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Czarnecki Henryk, 6 septembre 1926, Bessèges (Gard), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée 1942-1944. Tué le 21 juillet 1944 à Vassieux-en-Vercors.
- Czarnul Genowefa, 26 juin 1933, La Mure (Isère), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Czarnul Maria Janina, 25 mars 1927, Słków (distr. Olkusz, voïv. Kielce), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1942-1945.

- Czech Kazimierz, 21 mars 1924, Zagórze (distr. Sanok, voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Czernigiewicz Izabella, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942 (a quitté le lycée après le 2<sup>e</sup> trimestre).
- Czubak Aleksandra, 4 janvier 1930, Gniezno (voïv. Poznań), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1944-1946.
- Czudyk Stanisław, 2 décembre 1930, Lyon (Rhône), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Dąbrowska Stanisłwa, 1<sup>er</sup> avril 1931, Bruay-en-Artois (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Dąbrowski Edmund, 6 novembre 1921, Tczew (voïv. Poméranie), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1944-1945.
- Dąbrowski Feliks, 15 novembre 1923, Wrocki (distr. Brodnica, voïv. Poméranie), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Dąbrowski Henryk, 21 septembre 1924, Sanvignes-les-Mines (Saône-et-Loire), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1942-1945.
- Dąbrowski Ignacy, 10 mars 1919, Varsovie, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Dąbrowski Jan(janusz), 12 juillet 1929, Sanvignes-les-Mines (Saône-et-Loire), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Dąbrowski Władysław, 5 août 1930, 3<sup>e</sup> année de gymnase (?) 1943-1944.
- Delega Halina, 29 novembre 1924, Varsovie, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1945-1946.
- Delingier Jerzy, 1925, Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1944 (a redoublé). Tué le 21 juillet 1944 à Vassieux-en-Vercors.
- Delingier Leokadia, 23 février 1927, Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Denek Gustaw, 1942-1943?
- Derkacz Alfons, 1<sup>er</sup> septembre 1929, Tucquegnieux (Meurthe-et-Moselle), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.

- Dębski (inscrit sous le nom de Dębicki) Kazimierz, 2 septembre 1922, Cracovie, 2<sup>e</sup> année de lycée 1941-1942.
- Długosz Roman, 11 mars 1922 (1921 ?), Nowy Sącz (voiv. Cracovie), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Dobrzecki Kazimierz Józef, 6 février 1921, Sokal (voiv. Lwów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Dolecki Jan, 7 novembre 1921, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1944 (a quitté le lycée après le 1<sup>er</sup> trimestre).
- Domasiewicz Jan, 12 juin 1932, Saint-Avold (Moselle), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Dominiak Bolesław, 25 avril 1924, Cagnac-les-Mines (Tarn), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1943-1944.
- Donimirski Witold, 31 décembre 1927, Poznań, 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (litt.) 1944-1946.
- Dorantowicz Teresa, 28 avril 1932, Varsovie, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Dowmont (Dowmunt?) Romuald, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941. Serait décédé en camp de concentration.
- Drapała Janina, 15 décembre 1929, Le Change (Dordogne), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Draws Brunon, 31 janvier 1920, Poznań, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941 (a quitté le lycée au 2<sup>e</sup> trimestre).
- Drohomirecki Marian, 21 janvier 1921, Kołomyja (voiv. Stanisławów), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1941-1943. Tué en Normandie à Falaises le 21 août 1944, écrasé par un char.
- Drozd Kazimierz, 21 (22 ?) mai 1921, Jaślany (distr. Mielec, voiv. Cracovie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1940-1943 (a redoublé la 4<sup>e</sup>).
- Drwięga Jerzy, 24 mars 1924, Nowy Sącz (voiv. Cracovie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1940-1943.
- Drytkiewicz Irena, 8 décembre 1930, Le Creusot (Saône-et-Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Drzewiecka Wanda, 9 septembre 1928, Le Châtelet (Creuse ou Indre ?), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.

- Dus Aniela, 6 avril 1930, Onnaing (Nord), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Dworczyk Halina, 18 septembre 1931, Turek (voïv. Poznań), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-30 mars 1946.
- Dybillas Józefa, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Dyगत Ludwik, 27 mars 1923, Varsovie, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres).
- Dyrda Bernard, 26 juin 1927, Cambrai (Nord), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1943-1945.
- Dziedzic Zdzisław, 18 juin 1931, Zawadka (distr. Jasło, voïv. Cracovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Dziedzicki Antoni, 10 mai 1929, Wołkowysk (voïv. Białystok), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée 1943-1946.
- Dziubka Stanisław, 13 mars 1921, Rogów (il y avait en Pologne 16 localités de ce nom, dans 7 voïvodies, dont 5 dans celle de Lwów et 4 dans celle de Kielce), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Dziubkowska Helena, 29 mai 1923, Saint-Etienne (Loire), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1943-1945.
- Dzardżyński (également appelé Drożdżyński) Jan : voir sous son nom véritable de Zawadzki Zbigniew.
- Erbel Marian, 13 août 1932, Cagnac-les-Mines (Tarn), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Fabisiak Jan, 8 octobre 1927, Ciechanów (voïv. Varsovie), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Fabisiak Jerzy, 8 octobre 1927, Ciechanów (voïv. Varsovie), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Fabiszak Jan, 27 avril 1929, Ciężań (distr. Konin, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Fecak Maria, 15 août 1931, Zborów (distr. et voïv. Tarnopol), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Fecak Mieczysław, 28 juin 1926, Stanisławczyk (distr. Brody, voïv. Tarnopol), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Fecak Zbigniew, 1<sup>er</sup> août 1927, Stanisławczyk (distr. Brody, voïv. Tarnopol), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).

- Filip Tadeusz, 1942-1943 (quitte le lycée en décembre 1942 pour la Grande Bretagne).
- Florkowska Krystyna, 9 octobre 1926, Wilno, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1943-1946.
- Forycka Halina, 30 octobre 1931, Le Creusot (Saône-et-Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Foszcz Wanda, 17 janvier 1933, Noyant d'Allier (Allier), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Frankowski Ludwik (dit "Lulu" selon K. Siebeneichen).
- Frączkowski Leopold, 12 janvier 1926, Toruń, a quitté Villard peu après avoir été admis en 4<sup>e</sup> année de gymnase, en 1942.
- Frezer Jerzy, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-24 février 1942.
- Fryc (Frycz) Mieczysław, 12 novembre 1923, Przemyśl (voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Fudała Julian, 28 novembre 1927, Balin (distr. Chrzanów, voïv. Cracovie), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1943-1946.
- Furmańska (Fórmańska) Cecylia, 30 mai 1929, Bessèges (Gard), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Fyda Renata, 17 juin 1933, Lwów, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Gajewska Barbara, 28 août 1923, Sosnowiec (voïv. Kielce), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1943 (a redoublé).
- Gajewski Jan, 17 septembre 1917, Sławniów (distr. Olkusz, voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Gajewski Roman, 10 juin 1921, Cracovie, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942. Mort en 1943 sous la torture dans un camp allemand.
- Galanty (également appelé Galanté et Galante) Włodzimierz, 20 novembre 1919, Lwów, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941, reçu en candidat externe au baccalauréat en 1942.
- Galewski Kazimierz, 28 avril 1928, Będzin (voïv. Kielce), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.

- Galimska Helena, 12 mai 1929, Paris, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Galimska Janina, 16 avril 1927, Paris, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Gatka Józefa, 12 février 1929, Roche-la-Molière (Loire), 2<sup>e</sup> (initialement en 1<sup>ère</sup>, puis avancée en 2<sup>e</sup>) et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Gawinowska Wanda, 7 novembre 1927, Ślesin (distr. Konin, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Gawinowski Jerzy, 5 novembre 1925, Wąsosze (?), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Gawlik Stanisław, 27 juin 1924, Nowy Sącz (voïv. Cracovie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1943.
- Gawrońska, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942 ("rentrée chez ses parents").
- Giba Józef, 22 janvier 1921, Łańck (distr. Nowy Sącz, voïv. Cracovie), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1943 (a redoublé).
- Gielec Henryk, 22 octobre 1930, Entringe (Moselle), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Gierzod Andrzej, 6 juillet (août?) 1930, Varsovie, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Gierzod Michał, 8 décembre 1928 (12 août 1929?), Wilno, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Gigon Józefa, 10 mars 1928, Le Chambon-Feugerolles (Loire), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1942-1946.
- Gilowski Witold, 11 avril 1930, Grodno (voïv. Białystok), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Głazewska Alfreda, 30 septembre 1932, Wingles (Pas-de-Calais), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Gogolewski Gustaw, 4 septembre 1931, Cendras (Gard), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Golińska Maria, 8 avril 1930, Rochessadoule (Gard), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Grabarczyk (Grabczyk) Adolf, 1942-1943.



- Grabowski Henryk, 3 septembre 1929, Zarębice (distr. Częstochowa, voïv. Kielce), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Graczykowski Józef: voir Zagórski (nom usuel).
- Gradziuk Andrzej, 30 novembre 1930, Villerupt (Meurthe-et-Moselle), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Gradziuk Janina, 28 juillet (8 décembre?) 1928, Audun-le-Tiche (Moselle), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Graff Tadeusz, 8 avril 1924, Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1941-1943.
- Grala Piotr, 25 octobre 1920, Horbków (distr. Sokal, voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Gralla (Grala) Anna, 5 juillet 1929, Avion (Pas-de-Calais), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1943-1946.
- Gralla (Grala) Helena, 10 juillet 1925, Avion (Pas-de-Calais), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Grelak Paweł, 25 janvier 1923, Leszno (voïv. Poznań), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941, 4<sup>e</sup> année 1942 (a quitté le lycée après le 1<sup>er</sup> trimestre).
- Grenadier (Grenadjer) Stanisław, 21 mars 1924, Woronów, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.
- Grodecki Janusz, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Gromadski Przemysław, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942 (« est parti »).
- Gross Jan, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Gryczka Krystyna, 11 (14?) mai 1932, Nîmes (Gard), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Grzyb Zygmunt, 3 juillet 1922, Sarny (voïv. Volhynie), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1941 (renvoyé le 22 décembre).
- Gurowski Bolesław, 22 octobre 1921, Władysławów (distr. Konin, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Gutowski Mieczysław, 1942 (quitte le lycée en décembre 1942 pour la Grande Bretagne).
- Gutz Zbigniew, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres).

- Guzek Olga, 12 avril 1926, La Mure (Isère), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945.
- Guzy Marianna (prénommée Maria à Villard), 30 janvier 1924, Skawinki (distr. Wadowice, voïv. Cracovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1943-1945.
- Gwiazdowski Leon, 18 janvier 1921, Wąbrzeźno (voïv. Poméranie), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Harańczyk Julian, 3 mars 1932, Paris, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Harazin Józef, 31 août 1922, Pszczyzna (voïv. Silésie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Helmboldt Franciszek, 9 avril 1925, Gołonóg (distr. Będzin, voïv. Kielce), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.
- Herman Ryszard, 10 (11?) octobre 1921, Lwów, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Hernik Zdzisław, 13 septembre 1920, Stryj (voïv. Stanisławów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1944 (a redoublé la 2<sup>e</sup>). Exécuté par les Allemands le 30 juillet 1944 près d'Autrans (Isère).
- Himiak Edward, 4 février 1931, Wittenheim (Haut-Rhin), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Honcz Antoni, 3 mars 1920, Sambor (voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Hop Antoni, 15 mai 1922, Chojnice (voïv. Poméranie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Hoppe Jan, 6 octobre 1922, Kiełpin (distr. Tuchola, voïv. Poméranie), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Horecki : voir Cholewa Jerzy (changement de nom).
- Huszcz Franciszek, 23 février 1931, Nîmes (Gard), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Hynko Franciszka, 2 avril 1933, La Mure (Isère), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- łowiecki Adam, 22 mars 1926, Varsovie, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.

- Łłowiecki Bogdan, 1<sup>er</sup> octobre 1923, varsovie, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Iszczak Halina (Helena?), 20 janvier 1929, Sieradz (voïv. Łódź), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Jabłoński Zygmunt, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Jaciów Władysław, 21 mai 1921, Tarnopol, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Jackowiak Irena, 27 novembre 1931, Rosières (Cher), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Jackowiak Wanda, 25 janvier 1929, Góry (voïv. Poznań), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Jadaś Tadeusz, 29 mars 1928, La Machine (Nièvre), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Jagodziński Bolesław, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940 (n'est resté que le 1<sup>er</sup> trimestre).
- Jakimowicz Ryszard, 23 mai 1919, Kowno (Lituanie), 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Janas Łucja (Lucyna), 3 janvier 1930, Sosnowiec (voïv. Kielce), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Janczak Tadeusz, 10 décembre 1924 (a habité l'internat de Villard et figure sur la liste des lauréats du baccalauréat français 1945 dans le livre de S. Gogłuska).
- Janiak Anna, 20 octobre 1931, Cagnac-les-Mines (Tarn), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Janik Marian, 23 décembre 1930, Kielków (distr. Mielec, voïv. Cracovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Janikowski Tadeusz, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Jankowska Eugenia, 1<sup>er</sup> août 1925, Bully (?), 1942-1943.
- Jankowski Krystian, 26 février 1930, Cagnac-les-Mines (Tarn), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Jankowski Marian, 8 septembre 1926, Janów Lubelski (voïv. Lublin), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé) et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1945-1946.

- Janowski Władysław, 2 août 1928, Antoniów (distr. Tarnobrzeg, voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Jarmuła Artur, 25 novembre 1923, Grodno (voïv. Białystok), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Jasionowicz Leokadia (Leonida), 18 décembre 1931, Saint-Florent (Gard), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Jasionowska Leokadia, 2 février 1925, Wizajny (voïv. Białystok), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1941-1943 (?).
- Jastrzębski Maciej, 4 juillet 1928, Varsovie, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1941-1945.
- Jawicz Zbigniew, 14 octobre (novembre?) 1926, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1943-1945.
- Jaworzak Zdzisław, 27 mars 1924, Lublin, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1940-1943. Tué en Hollande le 6 novembre 1944.
- Jodłowska Teresa, 6 juin 1928, Wiskitki (distr. Grodzisk Mazowiecki, voïv. Varsovie), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Juszczuk Ferdynand, 17 avril 1931, Saint-Florent (Gard), hospitant, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Juszczuk Janina, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943 (deux premiers trimestres seulement).
- Kacperek Szczepan, 29 juillet 1918, Zarzecze (voïv. Varsovie ou Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1941-1943.
- Kaczmarzka Józefa, 7 janvier 1929, L'Hôpital – Ydes (?) (Cantal), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Kaczorowska Sabina, 26 août 1931, Le Creusot (Saône-et-Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Kalteka Zymunt, 11 octobre 1922, Imiłów (distr. Konin, voïv. Poznań), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1940-1942.
- Kalinowski Tadeusz, 7 février (7 novembre?) 1923, Modlin (voïv. Varsovie ou Cracovie), 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Kalinowski Kazimierz, 22 février 1922, Poznań, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1944-1945.

- Kamieniak Krystyna, 30 octobre 1929, Lubliniec (voïv. Silésie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Kamińska Irena, 2 janvier 1929, Komarsk (Karnarsk?), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Kamiński Edmund, 9 septembre 1921 (?), Toruń, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Kamiński Zygmunt, 21 novembre 1923, Włocławek (voïv. Poméranie), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Kanar Daniel, 1<sup>er</sup> janvier 1917, Biechów (voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Kania Jan, 13 juillet 1921, Busko-Zdrój (voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942. Tué en Normandie en août 1944.
- Karbowska Barbara, 27 septembre 1929, Grabowo (distr. Mogilno ou Wągrowiec, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Karbowska Marianna, 27 octobre 1930, Strzyżew (distr. Ostrów Wielkopolski, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Karpiński Mieczysław, 20 septembre 1918, Borki (distr. Radzyń, voïv. Lublin), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Karwat Zygmunt, 6 (16?) janvier 1920, Kamionka (distr. Nowy Sącz, voïv. Cracovie), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Kasprzyk Andrzej, 13 mai 1926, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1944 (a quitté le lycée au début de la 2<sup>e</sup> année de lycée). Mort en juillet 1944 dans le train l'emmenant de Compiègne vers Dachau.
- Kaszlikowski Bolesław, 31 mars 1918, Opal (distr. Puławy, voïv. Lublin), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Katelbach Zofia, 12 mai 1925, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Kawecki (Kazecki?) Jan, 4 novembre 1929, Lyon (Rhône), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Kawęcki Witold, 7 mars 1929, Tarnów (voïv. Cracovie), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (litt.) 1942-1946.
- Kazecki : voir Kawecki.
- Kemp Edward : voir Maszewski Edward.

- Kędzierski Ryszard, 23 février 1931, Saint-Jean-de-Valerisclle (Gard),  
2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Kisiel Anna, 22 octobre 1922, Wilno, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée  
(lettres) 1941-1943.
- Kleczek Władysława, 27 avril 1915, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences)  
1941-1942.
- Klekwicka Halina, 11 avril 1929, Raciąż (distr. Sierpc, voïv.  
Varsovie), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Klimczyk Władysław, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Knutel Józef, 28 août 1931, Couëron (Loire-Inférieure), 2<sup>e</sup> année de  
gymnase 1945-1946.
- Koclejda Edmund, 22 juin 1930, Montceau-les-Mines (Saône-et-  
Loire), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Koczwaro Jan, 18 novembre 1922, Cracovie (28 octobre 1923,  
Poznań, selon le bureau des affaires polonaises à Marseille), 1<sup>ère</sup> et  
2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Kolasa Andrzej, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Końkiewicz Jerzy, 19 janvier 1932, Dąbrowa Górnicza (distr. Będzin,  
voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Komaszyński Michał, 28 novembre 1924, Potok Złoty (distr.  
Buczacz, voïv. Tarnopol), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1945-1946.
- Kominek Helena, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1945-1946.
- Konarski Jerzy, 18 octobre 1928, Lublin, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et  
2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1943-1946.
- Konias Jan, 25 août 1931, Cagnac-les-Mines (Tarn), 1<sup>ère</sup> année de  
gymnase 1945-1946.
- Konieczka Wincentyna, 16 mai 1929, Trieux (Meurthe-et-Moselle),  
2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase, 1944-1946.
- Konieczna Genowefa, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943 (a quitté le  
lycée au bout de peu de temps).
- Kosiński Paweł, 12 novembre 1929, Urle (distr. Radzymin, voïv.  
Varsovie), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Kostrzanowski Zygmunt, 19 septembre 1921 (1923?), Varsovie, 1<sup>ère</sup>  
et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.

- Kotlarz Jan, 20 octobre 1914, Hołuby (distr. Łuck, voïv. Volhynie),  
1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Kotowski Zbigniew, 14 août 1921 (5 novembre 1923 sur l'attestation  
du baccalauréat), Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences)  
1940-1942.
- Kotrys, 1940-1941?
- Kowalczyk Jan, 13 mars 1932, Saint-Fergeux (Ardennes), 1<sup>ère</sup> année  
de gymnase 1944-1945.
- Kowalewski Władysław, 4 décembre 1930, Knutange (Moselle),  
3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Kowalski Henryk, 16 août 1926, Blaye-les-Mines (Tarn), 1<sup>ère</sup> et  
2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1943-1945.
- Kozłowski Stanisław, 5 (15?) novembre 1923, Drohobycz (distr.  
Lwów), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Kozubska Helena, 19 mars 1933, Montceau-les-Mines (Saône-et-  
Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Kozyrski Bolesław, 11 décembre 1919, Żmerynka (Ukraine), 4<sup>e</sup>  
année de gymnase 1940-1942 (a redoublé).
- Kraczkowski Ferdynand, 14 septembre 1923, Zadwórze (voïv.  
Tarnopol), 4<sup>e</sup> année de gymnase (a redoublé) et 1<sup>ère</sup> année de lycée  
(sciences) 1941-1944.
- Krasińska Izabella, 3 mars 1923, Varsovie, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Krasiński Jan, 11 août 1924, Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée  
(lettres) 1940-1942.
- Krąkowska Maria, 29 novembre 1924, Kotliska (?), 2<sup>e</sup> année de lycée  
1940-1941.
- Kropacz Tadeusz, 29 avril 1919, Bielsko (voïv. Silésie), 1<sup>ère</sup> année de  
lycée (sciences) 1941-1942.
- Krupczak Roman (Bolesław), 25 avril 1922, Jarczów (distr. Tomaszów  
Lubelski, voïv. Lublin), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de  
lycée (sciences) 1940-1943.
- Kryczyński Czesław, 18 décembre 1922, Biała Podlaska (voïv. Lublin),  
4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.

- Krynicky Edmund, 28 septembre 1924, Hambourg (Allemagne),  
4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943.
- Krzystanek Henryk, 26 septembre 1931, La Machine (Nièvre), 1<sup>ère</sup> et  
2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Krzyzanowska Bronisława, 24 janvier 1923, Kowalówka (distr.  
Podhajce, voïv. Tarnopol), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres)  
1944-1946.
- Kubalski Stanisław, 7 août 1923, Równie (voïv. Volhynie), 2<sup>e</sup> année de  
lycée (sciences) 1945-1946.
- Kubiak Maria, 5 mars 1922, Jarocin (distr. Poznań), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années  
de lycée (lettres) 1943-1945.
- Kubiak Sylwester, 1<sup>er</sup> janvier 1927, Grenzwald? (Moselle), 1<sup>ère</sup> et  
2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1944-1946.
- Kubicki Wiesław, 12 mai 1924, Lwów, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres)  
1941-1942.
- Kuc Władysław, 19 mai 1922, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Kucharczyk Eugenia, 21 octobre 1928, Rosières (Cher), 3<sup>e</sup> année de  
gymnase 1943-1944.
- Kucharczyk Genowefa, 21 octobre 1928 (sans doute sœur jumelle de  
la précédente), Rosières (Cher), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année  
de lycée 1944-1946?
- Kulesza Marian, 9 juin 1931, Villefranche (Rhône), 1<sup>ère</sup> année de  
gymnase 1945-1946.
- Kundegórska Anna (Hanna, Halina?), 24 novembre 1924, Poznań,  
1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1941-1943.
- Kundegórska Halina, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941 (sans doute ne  
fait-elle qu'une avec la précédente, mais on ignore comment elle a  
pu « sauter » la 4<sup>e</sup> année et le « petit bac »).
- Kundegórski Kazimierz, 29 juillet 1930, Poznań, 3<sup>e</sup> année de gym-  
nase 1945-1946.
- Kurczak Jan, 29 janvier 1929, Tuchowo (distr. Tarnów, voïv.  
Cracovie), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946 (a redoublé la  
3<sup>e</sup> année).
- Kusz Paweł, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1945-1946.



Kuś Józef (Jan), 29 avril 1928, Rogoźno (distr. Oborniki, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.

Kutnik Józef, 2<sup>e</sup> année de lycée (baccalauréat lettres litt.) 1942-1943.

Kuźmińska Hanna, 31 juillet 1924, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.

Lach : voir Łach.

Lachowicz Franciszek, 18 octobre 1926, Sinków ou Sinkowo (distr. Zaleszczyki, voïv. Tarnopol), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.

Lachowicz Stanisława, 7 juin 1923, Sinków ou Sinkowo (distr. Zaleszczyki, voïv. Tarnopol), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.

Lambert Michalina, 27 février 1924, Dąbrowa Górnicza (voïv. Kielce), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1942-1944 (a redoublé).

Lamenta Janina, 9 février 1926, Kamieniec Wielkopolski (distr. Kościan, voïv. Poznań), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1943-1946.

Lebida Mieczysław, 25 avril 1931, L'Affenadou? (Gard? Lozère?), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.

Lemański Andrzej, 7 décembre 1930, Mont-Saint-Martin (Meurthe-et-Moselle), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.

Leonowicz Tadeusz, 8 juin 1922, Żabcze (distr. Tomaszów Lubelski, voïv. Lublin), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.

Leppert Halina, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.

Leśniak Halina, 22 février 1932, Libercourt (Pas-de-Calais), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.

Leśniak Maria, 22 février 1932, Libercourt (Pas-de-Calais), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946 (sans doute sœur jumelle de la précédente, mais il n'est pas exclu qu'il s'agisse de la même personne).

Lewandowski Donat, 17 novembre 1924, Wołomin (voïv. Varsovie), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.

Lewandowski Stefan, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941 (a quitté Villard au 2<sup>e</sup> trimestre).

Lewicki Józef, 1<sup>er</sup> octobre 1919, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.

- Liber Marian, 18 janvier 1925, Bugaj (distr. Pińczów, voïv. Kielce), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Liput Helena, 15 octobre 1930, Haute-Ham (Moselle), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Liput (de sexe masculin, prénom inconnu), 1940-1941 ?
- Lisowska Maria Teresa, 18 juin 1930, Młynów (distr. Dubno, voïv. Volhynie), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1946 (renvoyée).
- Lisowski Jerzy, 10 avril 1928, Paris, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1942-1945.
- Łaciak Emil, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Łach (également appelé Lach) 1941-1942 ? (selon K Siebeneichen).
- Łagowski Wilhlem, 6 avril 1930, Kamionka (distr. Sanok, voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Łaski Tadeusz, 15 août 1914, Piotrków Trybunalski (voïv. Łódź), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Ławnicka Maria Ludwika (Luiza), 15 janvier 1930, Paris ?
- Łepkowski Tadeusz, 21 janvier 1927, Wilno, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1943-1945.
- Łuka Łucja, 30 juillet 1932, Boulogny (Meuse ?), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Łukasiewicz Władysław, 27 janvier 1924, Stanisławów, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1940-1943 (a redoublé la 4<sup>e</sup> année et quitté Villard après le 1<sup>er</sup> trimestre).
- Łukomski Zygmunt, 23 mars 1929, Courcelles-les-Lens (Pas-de-Calais), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1942-1946.
- Łuszczynski Władysław, 1928 (?), Coueron (Loire Atlantique), 1<sup>ère</sup> de lycée (sciences) 1945-1946.
- Maćkowiak Edmund, 17 octobre 1927, Billy-Montigny (Pas-de-Calais), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Madajczyk Maksymilian, 27 mai 1927, Oignies (Pas-de-Calais), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Madej Bronisław, 7 décembre 1928, Rosières (Cher), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).

Madej Mieczysław, 27 mai 1927, Creil (Oise), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.

Magdański Władysław Kazimierz, 29 novembre 1920, Kalisz (voiv. Poznań), baccalauréat passé en candidat externe en 1942.

Maicherack: voir Majkrzak Bolesław.

Majchrzyk Alfred, 22 juillet 1924, Sosnowiec (voiv. Kielce), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1944-1945.

Majewski Henryk, 10 novembre 1921, Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.

Majewski Michał, 11 novembre 1928, La Motte-Saint-Martin ou La Motte-d'Aveillans (Isère), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.

Majkrzak (a changé son nom en Maicherack) Bolesław, 12 novembre 1923, Worochna (distr. Nadwórna, voiv. Stanisławów), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1942-1943.

Majorczyk Zygfryd, 19 décembre 1929, Douai (Nord), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.

Majorkiewicz Krystyna, 8 décembre 1931, Firminy (Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.

Makowski Jerzy, 7 octobre 1922, Varsovie, 1<sup>ère</sup> ou 2<sup>e</sup> année de lycée 1941-1942? (n'a séjourné que brièvement à Villard).

Makosa Stanisław, 11 août 1931, 1943-1944?

Malakowski Kazimierz, 13 mai 1927, Łanowce (distr. Krzemieniec, voiv. Volhynie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de collège 1943-1945 (a quitté Villard avant la fin de l'année de 4<sup>e</sup>).

Malewski Stanisław, 4 avril 1929, Chrzanów (voiv. Cracovie), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.

Malinowski Stefan, 16 novembre 1923, Montluçon (Allier), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.

Małasiński Ryszard, 3 février 1932, Trosly-Breuil (Oise), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.

Małecki Zygmunt, 24 juillet 1930, Montjoie (Puy-de-Dôme), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.

Mańkowski Ryszard, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.

- Marchewicz Alojzy Jan, 24 novembre 1921, Kościerzyna (voïv. Poméranie), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Marczyk Danuta (Dioniza), 25 novembre 1925, Stawiska (distr. Mogilno, voïv. Poznań), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1941-1944 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Marczyk Zbigniew, 28 août 1931, Tarnopol, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Marek Janina, 20 novembre 1927, La Machine (Nièvre), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1943-1946.
- Marek Maria (Mania), 9 avril 1929, Lyon (Rhône), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Markiewicz Aleksandra (Rena), 8 avril 1923, Ronchamp (Haute-Saône), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942 (arrivée à Villard le 13 avril, « a quitté le lycée le 10 janvier 1944 »).
- Markiewicz Marta, 8 juin 1925, Paris, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1943 (a redoublé, puis quitté Villard au 2<sup>e</sup> trimestre).
- Markiewicz Michał, 18 septembre 1928, Badonviller (Meurthe-et-Moselle), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Maryniak Helena, 30 avril 1927, Łykornia (distr. Wieluń, voïv. Łódź), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Maszadro Zdzisław, 12 mai 1923, Siedlce (voïv. Lublin), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Maszewski (nom actuel : Kemp) Edward, 3 février 1922, Skierniewice (voïv. Varsovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1941 (a quitté le lycée le 14 novembre).
- Matelska Zofia, 6 janvier 1928, Bałin (distr. Oborniki, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Materzok Alfred, 2 juillet 1930, La Machine (Nièvre), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945 (4<sup>e</sup> année 1945-1946?)
- Matysik Edward, 1940-1941 ?
- Matzanke Janusz, 6 octobre 1923, Skierniewice (voïv. Varsovie), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1943-1944.
- Mazur Jan, 18 avril 1906, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1944-1945 (auditeur libre, a quitté l'établissement).

- Meder (Medor), 1940-1941.
- Meres Zbigniew, 26 mai 1926, Lwów, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1943 (a quitté Villard au cours du 2<sup>e</sup> trimestre).
- Metelski Aleksander, 5 septembre 1926, Grodzisk (distr. Nowy Tomyśl, voïv. Poznań), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1945.
- Michalak Edward (Jakób Edward sur les attestations, prénommé en français Jacques Adam), 12 octobre 1924, Paris, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943.
- Michalik Tadeusz, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940 (a quitté Villard à la fin du 1<sup>er</sup> trimestre).
- Michałowski Henryk, 21 janvier 1928, Inowrocław (voïv. Poméranie), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Mierzyński Andrzej, 30 juillet 1925, Paris, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1941-1945.
- Migodзки Kazimierz, 3 avril 1924, Przemyśl, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Miłułka (Michułka) Kazimierz, 15 novembre 1915, Komarno (distr. Rudki, voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1941-1943.
- Miklaszewska Bożenna, 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1940-1942 (quitte l'établissement à la fin du 2<sup>e</sup> trimestre).
- Miklaszewska Leokadia, 17 mai 1928, Pontluçon (Allier), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1943-1945.
- Miłkowska Zofia, 15 septembre 1924, Varsovie, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1940-1942.
- Mlącka Helena, 24 août 1924, Montluçon (Allier), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Młynarczyk Józef, 3 août 1931, Lallaing (nord), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Mocha Franciszek, 18 février 1921, Babice, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1943-1944.
- Moczorodyński Marian, 8 septembre 1923, Mikuliczyn (distr. Nadworna, voïv. Stanisławów), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1943.

- Modrowski Jan, 9 février 1929, Beauvais (Oise), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Mojżesz Janina, 22 juin 1931, Poigny-la-Forêt (Seine-et-Oise) ou Provins (Seine-et-Marne), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Montfort Archambault (de) Marek, 21 octobre 1923, Varsovie, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Morawska Wanda, 30 janvier 1926, Varsovie, 3<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943.
- Mrozek Waław, 8 mai 1929, Rosières (Cher), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945. Décédé de maladie à Villard-de-Lans le 3 mai 1945.
- Mrozik Stanisław, 27 avril 1922, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Mroziński Józef, 11 mars 1920, Moravská Ostrava (Tchécoslovaquie), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1941-1943. Tué au-dessus de Cologne (Allemagne) le 23 mars 1945.
- Mucha Helena, 25 mars 1931, Cagnac-les-Mines (Tarn), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Mucha Wanda, 23 juillet 1928, Cagnac-les-Mines (Tarn), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Mularz Mieczysław, 2 juin 1923, Głowienka (distr. Krosno, voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Nawara (Nawarra) Henryk, 28 février 1931, Le Martinet (Gard), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Nawara (Nawarra) Leokadia, 27 mars 1927, Saint-Florent (Gard), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1942-1946.
- Nicałek Michał, 12 juillet 1930, Nisko (voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Niemczycki Zbigniew, 22 mars 1921, Kowel (voïv. Volhynie), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Nitecki Andrzej, 30 avril 1925, Sosnowiec (voïv. Kielce), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943.

- Nitecki Mateusz, 30 avril 1925, Sosnowiec (voïv. Kielce), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943 (frère jumeau du précédent).
- Normand Wanda, 1<sup>er</sup> (2) février 1925, Łuck, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943.
- Nowaczyk Wanda, 5 mai 1928, Gueugnon (Saône-et-Loire), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Nowaczyński Wojciech, 27 mars 1925, Nisko (voïv. Lwów), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1943.
- Nowak Bernard, 21 septembre 1924, Montjoie (Puy-de-Dôme), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1941-1944.
- Nowak Janina (Helena?), 27 septembre 1923, Golina (distr. Konin, voïv. Poznań), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1944.
- Nowak Janusz, 4 août 1931, Noyant (Allier), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Nowak Julian, 16 février 1928, Kuttemberg? (voïv. Lwów), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Nowak Marian Franciszek, 6 juillet 1930, Robiac (Gard), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Nowak Wanda (Danuta), 22 décembre 1927, Varsovie, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Nowak Witold, 9 mars 1928, Youx (Puy-de-Dôme), 3<sup>e</sup> (4<sup>e</sup>?) année de gymnase 1943-1944. Tué le 21 juillet 1944 à Vassieux-en-Vercors.
- Nowakowski Tadeusz, 9 mars 1919, Sosnowiec, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Nowiński Jan, 29 avril 1923, Nowe Miasto (voïv. Poméranie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1943. Décédé en 1944 lors des combats de la libération de la Hollande.
- Noworyta Andrzej, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941 (échoue en décembre au test conditionnant son admission effective, a quitté l'établissement).
- Obidniak Karol, 4 janvier 1923, Krosno (voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.

- Ochman Leszek, 18 avril (août?) 1922, Stanisławów, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Ofiara Stefania, 5 août 1928, Kolbuszowa (voïv. Lwów), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Ogierman Józef, 12 août 1921, Bielszowice (distr. Katowice, voïv. Silésie), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Okrasa Stefan, 9 mai 1920, Skolimów (distr. et voïv. Varsovie), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Olak Zbigniew, 18 mars 1922, Varsovie, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1941-1943.
- Olejarczyk Janina, 12 novembre 1928, Kostarowce (distr. Sanok, voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Oliński Julian : voir Opryszek Julian.
- Olszewska Klara, 28 janvier 1925, Skurpie (distr. Działowo, voïv. Varsovie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Olszewski Tadeusz, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940 (a quitté Villard à la fin du 1<sup>er</sup> trimestre).
- Opryszek (actuellement Oliński) Julian, 9 septembre 1930, Montigny-en-Ostrevent (nord), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Orlicz Jerzy, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940 (a quitté Villard à la fin du 1<sup>er</sup> trimestre).
- Orłowska Irena, 9 décembre 1931, Avion (Pas-de-Calais), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Orłowski Marian, 19 mai 1918, New York (Etats-Unis), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Orzechowska Maria, 5 septembre (octobre) 1929, Chełmża (distr. Toruń, voïv. Poméranie), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946 (a redoublé la 2<sup>e</sup>).
- Osmecki Jerzy, 20 janvier 1928, Varsovie, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Ostrowska Danuta, 2 janvier 1931, Montbard (Côte-d'Or), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.



- Owczarek Jerzy Kazimierz, 5 septembre 1925, Sézanne (Marne), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1944.
- Owczarek Lucjan Stanisław, 28 septembre 1921, Łagiewniki (distr. Wieluń, voïv. Łódź), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Owczarek Ryszard Antoni, 12 novembre 1923, Wieluń (voïv. Łódź), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1943.
- Ozóg Tadeusz, 16 avril (?), Opatoczno (voïv. Kielce), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Pacan Teresa, 19 janvier 1931, Angevillers (Moselle), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Pacer Jadwiga, 7 février (novembre) 1927, Kasparcz (?), 2<sup>e</sup> gymnase 1942-1945 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Pacer Urszula, 18 (17) janvier 1932, Le Chambon-Feugerolles (Loire), 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Pach Jadwiga, 6 mai 1931, Katowice (voïv. Silésie), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Pach Krystyna, 14 mars 1922, Nowy Sącz (voïv. Cracovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Pactwa Alfred, 10 décembre 1921, Cracovie, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Palewicz Jarosław, 6 juin 1922, Kołomyja (voïv. Stanisławów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Palmbach Marek, 6 mars 1929, Varsovie, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944. Tué dans le maquis de Saône-et-Loire en 1944.
- Palmbach Włodzimierz, 6 avril 1923, Varsovie, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Pałasz Ignacy, 14 décembre 1923, Olszanica (distr. Lesko, voïv. Lwów), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1944.
- Pałucki Zbigniew, 21 août 1921, Łomża (voïv. Białystok), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Panek Ludwik, 15 juillet 1923, Karczlin (voïv. Poznań, 4<sup>e</sup> année de gymnase) 1943-1944.

- Pańczak Wanda, 30 juillet 1930, Paris, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Paucha Eugeniusz, 2<sup>e</sup> de lycée 1945-1946.
- Pawlak Henryk, 4 février 1931, Montluçon (Allier), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Pawlikowska Anna, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Pawłowski Leon, 8 avril 1924, Guesnain (Nord), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1942-1944. Tué le 21 juillet 1944 à Vassieux-en-Vercors.
- Pazowski Ryszard, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942 (a quitté Villard en février).
- Piasecki Stanisław, 1<sup>er</sup> avril 1931, Skepe (distr. Lipno, voïv. Poméranie), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Piechowiak Alfred, 1<sup>er</sup> septembre 1926, Gniezno (voïv. Poznań), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1941-1944 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Pierożyński Stanisław, 28 mai 1920, Dokszyce (distr. Dzisna, voïv. Wilno), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943 (non classé en 2<sup>e</sup> année de lycée).
- Pierścianowski Zbigniew, 21 mars 1921, Cracovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942 (a quitté l'établissement avant le baccalauréat).
- Piętka Edyta Aniela, 2 février 1930, Montluçon (Allier), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Piętka Franciszek, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Pilecki Janusz Andrzej, 24 juin 1924, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1940-1942.
- Pillich Dyonizy, 21 avril 1928, Bort-les-Orgues (Corrèze), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Piór Józef, 10 mars 1929, Roanne (loire), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Piś Zdzisław, 1<sup>er</sup> novembre 1923, Załucz (distr. Śniatyń, voïv. Stanisławów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres litt.) 1944-1946.
- Pleban Tadeusz, 8 juillet 1917, Minsk (URSS, Biélorussie), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.

- Pluta J., 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942 (sur la base d'une photo).
- Pogorzelski Andrzej, 28 novembre 1929, Varsovie, 1<sup>ère</sup> de lycée (sciences) 1945-1946.
- Poprawa Mieczysław, 17 mai 1920, Stanisławów, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Potempski Władysław, 8 juin 1914, Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Potocki Andrzej, 1945-1946? (selon K. Siebeneichen)
- Potocki Artur, 1945-1946? (selon K. Siebeneichen)
- Proksa Zbigniew, 25 janvier (juin?) 1924, Toruń, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943 (a passé le baccalauréat en candidat externe en 1945).
- Przekowiak Eugenia, 5 octobre 1925, Przyranie (distr. Kalisz, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Przekowiak Władysława, 14 janvier 1927, Przyranie (distr. Kalisz, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1946 (a redoublé la 4<sup>e</sup>).
- Przeździk Lidia, 15 février 1928, Sobków (voïv. Kielce), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Przeździk Maria, 25 mars 1925, Białowkeża (voïv. Białystok), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1941-1944.
- Przeździk Marian, 14 février 1931, Commentry (Allier), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Puskarz (Puszkasz) Jan, 7 mars 1922, Piadyki (distr. Kołomyja, voïv. Stanisławów), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942, 2<sup>e</sup> année 1943-1944 (a quitté Villard le 1<sup>er</sup> janvier).
- Radowska Jadwiga, 27 mars 1922, Rotterdam (Pays-Bas), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Radzik Janusz: voir Sochacki (nom véritable).
- Rajfura Jan, 27 décembre 1921, Sosnowiec (voïv. Kielce), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1943-1944.
- Rajfura Stanisław, 16 avril 1928, Champagny (quatre départements possibles), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.

- Ratajczak Stanisław, 2<sup>e</sup> année de lycée 1942-1943.
- Ratajewski Stanisław, 1<sup>er</sup> septembre 1924, Kokosów (distr. Gostynin, voïv. Varsovie), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943.
- Regent Janusz, 2 janvier 1923, Radom (voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Reginis Apolonia, 22 (29!) février 1930, Montluçon (Allier), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1946 (a redoublé).
- Regulska Anna, 19 décembre 1923, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943.
- Renn Edward, 5 avril 1926, Lyon (Rhône), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Ręczelewski Edward, 24 février 1923, Augustów (voïv. Białystok), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Roll Józef, 14 mars 1921, Mielnica Podolska (distr. Borszczów, voïv. Tarnopol), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1942.
- Romeyko Jerzy, échoue au baccalauréat en candidat externe en 1945 (1946?)
- Romeyko Olgierd, 18 septembre 1922, Varsovie, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Romeyko Tadeusz, 7 juillet 1926, Grodno (voïv. Białystok), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1944-1945.
- Rose maria, 19 décembre 1924, Varsovie, a passé le baccalauréat en candidate externe (scolarisée dans un établissement français) à l'automne 1941.
- Rosiński Henryk, 29 mai 1927, Tuchola (distr. Międzychód, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Rostalska, 21 février 1927, Anielin (?), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943 (a quitté Villard au cours du 2<sup>e</sup> trimestre).
- Rudka Krystyna, 29 août 1926, Gniew (distr. Tczew, voïv. Poméranie), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1943-1945 (a redoublé).
- Rudkowski Stanisław, 28 mai 1922, Kosów (voïv. Stanisławów), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1941-1943.

- Rułka Jerzy, 9 juillet 1924, Lublin, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.
- Rusek Bronisława (Franciszka), 25 août 1923, Cracovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1943-1945.
- Rutkowska Anna, 11 mai 1928, Saint-Etienne (Loire), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Rutkowski Józef, 26 juin 1929, Lidzbark (distr. Nowe Miasto, voïv. Poméranie), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>). Serait décédé en 1944 lors des combats de la libération en Normandie.
- Sadkowski Piotr, 13 (30) janvier 1932, Będzin (voïv. Kielce), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Sadowski Stanisław, 8 mai 1912, Ożarów (distr. Opatów, voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Sady Władysława, 7 mars 1928, Krynica (voïv. Cracovie), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1946 (a redoublé la 4<sup>e</sup>).
- Sagaż (Sagasz) Stanisław, 24 avril 1923, Czortków (voïv. Tarnopol), 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940 (« a quitté le lycée à la fin du 1<sup>er</sup> trimestre »).
- Schaetzel de Merxhausen Stanisław, 30 avril 1924, Zawadka (distr. Kałusz, voïv. Stanisławów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Schaetzel de Merxhausen Tadeusz, 6 janvier 1928, Varsovie, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1941-1945.
- Senków Stefan, 15 septembre 1926, Iwanie Puste (distr. Borszczów, voïv. Tarnopol, ou distr. Dubno, voïv. Volhynie), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Siebeneichen Jadwiga Barbara, 26 août 1924, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.
- Siebeneichen Jan Maciej, 8 janvier 1934, Ville libre de Dantzig, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Siebeneichen Kazimierz Marian, 25 février 1927, Varsovie, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1941-1944 (a redoublé la 4<sup>e</sup>), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1944-1946 (baccalauréat obtenu à Houilles en août 1946).

- Siebeneichen Maria Joanna, 13 janvier 1930, Ville libre de Dantzig, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Siwek Tadeusz, 25 juin 1917, Cracovie, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941 (renvoyé pour raisons disciplinaires le 21 novembre).
- Siwek Waclaw, 7 avril 1931, Le Chambon-Feugerolles (Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Skapski Roman, 2<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Skiba Leopold, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940 (« est parti après le 1<sup>er</sup> trimestre »).
- Skira Bogdan Andrzej, 22 mars 1930, Strasbourg (Bas-Rhin), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Skinder Adam, 20 mai 1921, Grybów (distr. Nowy Sącz, voïv. Cracovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Skorupski Mieczysław, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941 (« renvoyé au camp » au cours du 2<sup>e</sup> trimestre).
- Skowrońska Józefa, 10 juin 1927, Bruay-en-Artois (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1946 (a redoublé la 2<sup>e</sup>).
- Skuzza (Skuzówna) Józefa, 14 mars 1928, Pacanów ou Małe Karsy (probablement Małe Końskie, distr. Opoczno, voïv. Kielce), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1942-1946.
- Słowikowski Jerzy, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Smolarek Jan, 2 février 1928, Saint-Eloy-les-Mines (Puy-de-Dôme), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Smolarski Zenon, 9 juillet 1929, Bessèze (Gard), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Smoliński Bogdan, 12 juillet 1921, Toruń, 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1941-1942.
- Smutna Danuta, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942 (a quitté Villard le 13 mars).
- Smutny Jerzy, 28 décembre 1923, Lwów, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943 (a redoublé la 1<sup>ère</sup>).
- Smyczyńska Krystyna, 10 février 1929, Pruszków (voïv. Varsovie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945 (a redoublé la 4<sup>e</sup>), 1<sup>ère</sup> année de lycée 1945-1946.

- Smyczyński Tadeusz, 7 juillet 1926, Pruszków (voïv. Varsovie), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Sobusik Irena, 20 juin 1928, Paris, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Sochacki Janusz, 28 décembre 1922, Zwierzyniec (distr. Zamość, voïv. Lublin), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Sojka (Sójka) Janina, 13 février 1932, Lens (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Sokołowski Jan, 14 décembre 1919, Masznica (?), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Sokołowski Zygmunt, 14 décembre 1926, Varsovie, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1940-1943 (a redoublé la 4<sup>e</sup>).
- Sołyga Tadeusz, 27 avril 1925, Nœux-les-Mines (Pas-de-Calais), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944.
- Sopoćko Janusz, 28 janvier 1925, Leszno (voïv. Poznań), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Sosnowski Wiesław, 7 juin 1920 (1922), Siekanów (sans doute voïv. Silésie, car ancien élève du lycée de Rybnik avant-guerre), 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Soszko Ryszard (Henryk), 3 avril 1920 (13 mars 1922), Radzyń Podolski (voïv. Lublin), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1942-1943.
- Sowiński Janusz, 1942-1943?
- Spychała Stefania, 13 août 1928, auly-le-Douai? (Nord), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Sroka Leokadia, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1940-1942.
- Stadnikiewicz Bogusław Tadeusz, 23 mai 1926, Cracovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Staniszewski Aleksander Henryk, 8 mai?, Zbąszyń (distr. Nowy Tomyśl, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Staromiejski Kazimierz, 1<sup>er</sup> janvier 1921, Buczacz (voïv. Tarnopol), 1<sup>ère</sup> année de lycée 1941 (finalement non admis au lycée, faute d'avoir réussi l'examen d'admission le 22 décembre).

- Staroń Tadeusz, 24 mars 1930, Szczawo (distr. Wąbrzeźno, voïv. Poméranie), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.
- Stączek Zdzisław, 25 mai 1921, Drohobycz (voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Stapor Jan, 26 juin 1930, Sedan (Ardennes), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Stapor Michał, 10 septembre 1925, Świerczów (distr. Rzeszów, voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1943-1944. Tué en août 1944 par les Allemands alors qu'il rentrait de Villard dans sa famille.
- Stejskal Eugeniusz, 1942-1943 ?
- Stemal Emilia, 23 juillet 1929, Blaye-les-Mines (Tarn), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Strona Julian, 30 juillet 1920, Żerwanie (?), a échoué au « petit bac » en candidat externe en 1943.
- Strycharski Józef, 19 septembre 1920, Cologne (Allemagne), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Strzyżewska Barbara, 4 décembre 1927, Poznań, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Suchy Wiktor, 24 septembre 1919, Katowice (voïv. Silésie), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942, renvoyé le 28 février pour « négligence constante et obstinée des devoirs scolaires ». Tué à Ypres le 7 septembre 1944 lors des combats de la libération de la Belgique.
- Surowiec Bolesław, 30 novembre 1928, Brusno Nowe (distr. Lubaczów, voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Szafran Piotr, 21 juin 1931, Annecy (Haute-Savoie), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Szaj Henryk, 9 juin 1918, Öspel (Allemagne), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Szara Wanda, 29 juillet 1929, Gueugnon (Saône-et-Loire), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Szaszkiewicz Helena, 10 octobre 1928, Roś (distr. Wołkowysk, voïv. Białystok), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.



- Szaszkiewicz Jerzy, 12 mars 1926, Roś (distr. Wołkowysk, voïv. Białystok), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres mdoernes) 1942-1944.
- Szaszkiewicz Józef, 20 février 1930, Roś (distr. Wołkowysk, voïv. Białystok), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Szaszkiewicz Krzysztof, 26 juin 1927, Roś (distr. Wołkowysk, voïv. Białystok), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1942-1944.
- Szczap Irena, 19 novembre 1923, Lipie (distr. Kalisz, voïv. Poznań), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1941-1944.
- Szczap Marian, 6 février 1927, Lipie (distr. Kalisz, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Szechowski Michał, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940, a quitté Villard après le 1<sup>er</sup> trimestre.
- Szemborska Janina, 7 février 1933, Bruay-en-Artois (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Szewczyk Danuta, 18 août 1924, Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Szewczyk Zbigniew, 29 septembre 1925, Radom (voïv. Kielce), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.
- Szostak Henryk, 6 juin 1930, Saint-Etienne (Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Szostak Józef, 19 mars 1931, le Chambon-Feugerolles (Loire), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Szostak Julian, 4 janvier 1931, Ligota (distr. Kępno ou Krotoszyn, voïv. Poznań), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Szostak Zofia, 28 janvier 1929, Woroszków (sans doute Woroszył, distr. Święciany, voïv. Wilno), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Szpiega Bolesław, 25 novembre 1922, Zogórzycze (distr. Pińczów, voïv. Kielce), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Szulmajer Kazimierz, 25 mars 1913, Głowaczów (distr. Koźienice, voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.

- Szuperski Józef, 11 novembre 1922, Zaleszczyki (voïv. Tarnopol), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Szwajda Boguława, 23 septembre 1929, Méricourt (Pas-de-Calais), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Szwejka (Szweika) Jadwiga, 26 (29) janvier 1930, Montluçon (Allier), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1946 (a redoublé la 4<sup>e</sup>).
- Szwejka (Szweika) Józef, 1<sup>er</sup> février 1928, Montjoie (Puy-de-Dôme), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Szybka Marian, 11 août 1922, Opatów (dist. Kępno, voïv. Poznań), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942. Tué en Normandie à Falaise le 20 août 1944.
- Szymańska Józefa, 4 février 1929, Zalesie Małe (dist. Krotoszyn, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Szypszak Jerzy, 2 mai 1931, Le Creusot (Saône-et-Loire), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Ślezakowski Zbigniew, 11 juin 1932, Sosnowiec (voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Ślotała Wiktoria, 23 décembre (avril) 1928, Stachy (dist. Wilejka, voïv. Wilno), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1945 (a redoublé).
- Ślusarczyk Mieczysław, 9 avril 1931, Le Martinet (Gard), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Śmigielski Stefan, 9 août 1923, Lublin, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Świadkowska Zofia, 17 mars 1924, Cracovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1942-1943.
- Świątek Władysława, 27 septembre 1923, Grodziec (quatre voïvodies possibles), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1943-1944.
- Świerbutowicz Hanna, 31 mai 1924, Grodno (voïv. Białystok), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Świgoń Marian, 18 novembre 1929, Freymng-Merlebach (Moselle), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1945.

- Świtacz Grzegorz, 3 janvier 1924, Łanowce (distr. Krzemieniec, voïv. Volhynie), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1942.
- Tarnowski Stanisław, 8 avril 1923, Sokal (voïv. Lwów), 4<sup>e</sup> année de gymnase et 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1940-1942.
- Tepper Helena Anna, 25 février 1932, Noeux-les-Mines (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Tomalak Jerzy, 15 octobre 1926, Borków (distr. Kalisz, voïv. Poznań), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1943-1946.
- Tomasik Józef, 16 juin 1925, Marles-les-Mines (Pas-de-Calais), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1943 (a redoublé).
- Tomczak Janina Krystyna, 14 avril 1930, Calonne-Liévin (Pas-de-Calais), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Tomiczek Mieczysław, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Toporowska Janina, 25 août 1930, Le Martinet (Gard), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Trojanowska Krystyna, 25 septembre 1930, Varsovie, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Trok Tatiana Maria, 25 avril 1927, Wilno, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Trybuszewski Edward, 8 juillet 1920, Myszków (distr. Zawiercie, voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Tyczyński Rudolf, échec au baccalauréat 1945 en candidat externe.
- Tyszkiewicz Jadwiga, 14 février 1925, Pogorzele (distr. Krotoszyn, voïv. Poznań), 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Uhma (Ubmar?) Franciszek, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.
- Ułaszyn Jerzy, 1<sup>er</sup> septembre 1925, Poznań, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1945 (a redoublé la 1<sup>ère</sup> année de lycée).
- Urbaniak (Urbanek) Stanisław, 25 janvier 1925, Le Martinet (Gard), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1943-1946.

- Uszyński Aleksander (Olek), 24 août 1927, Varsovie, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1945-1946.
- Valentin Ewa, 20 décembre 1922, Dąbrowa Górnicza (voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Valentin Iwona (Yvonne), 16 juillet 1925, Dąbrowa Górnicza (voïv. Kielce), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1941-1944.
- Vogelgesang (Vogielgesang) Tadeusz, 22 octobre 1930, Okopy Świętej Trójcy (distr. Borszczów, voïv. Tarnopol), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.
- Wachowicz Zofia, 13 mai 1932, Cracovie, 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Wajda, Antoni, reçū au baccalauréat 1945 en candidat externe.
- Wajs (Weiss?) Lola (Halina?), 2<sup>e</sup> année de lycée 1945-1946.
- Walcuch Julian, 14 octobre 1918, Cracovie, 2<sup>e</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942.
- Walencikiewicz, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Walentyłowicz Tadeusz?
- Walewicz Tadeusz, 17 novembre 1920, Wierzbno (distr. Jarosław, voïv. Lwów), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Wanclik Elżbieta, 13 février 1930, Cagnac-les-Mines (Tarn), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Wandycz Piotr, 20 avril 1943, Cracovie, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Wawak Helena, 6 décembre 1922, Moravská Ostrava (Tchécoslovaquie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1944 (a redoublé la 1<sup>ère</sup> année).
- Wawak Jan, 25 novembre 1911, Porąbka (distr. Żywiec, voïv. Cracovie), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Wawrzacz Emilia, 7 août 1929, Farciennes (Belgique), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Wawrzacz Irena, 8 juin 1928, Péronnes-lez-Binche (Belgique), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymase 1942-1945.
- Ważny Ludwik, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941 (« parti faire des études à Grenoble en février »).

- Wesołek Ludmiła, 31 décembre 1928, Poznań, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Węc Jan, 20 décembre 1929, Wróblowa (distr. Jasło, voïv. Cracovie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1943.
- Wędrychowski Józef, 15 octobre 1922, Lwów, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1943 (a redoublé la 2<sup>e</sup>).
- Węgiel Zygmunt, 6 octobre 1931, Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Węgierkiewicz Halina, 29 juin (août) 1924, Kielce, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.
- Węgrzyn Józef, 12 avril 1919, Zasów (distr. Dubno, voïv. Volhynie), 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1942 (a quitté Villard après le 1<sup>er</sup> trimestre).
- Wicha Władysław, 3 juin 1904, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Wieczorek Maria (Malinka), 30 janvier 1929, 1<sup>ère</sup> de lycée (sciences) 1945-1946.
- Wielgomas Roland, 20 avril 1924, Siedlce (voïv. lublin), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1940-1943 (a redoublé la 4<sup>e</sup>).
- Wierzbicka Janina, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Wierzbicka Maria, 21 octobre 1925, Varsovie, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1944.
- Wiliamski Mieczław, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1940-1942 (a redoublé, puis renvoi pour négligence constante des obligations scolaires).
- Wilk Eugeniusz, 1<sup>er</sup> décembre 1923, Mirocin (distr. Przeworsk, voïv. Lwów), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1942-1944 (a redoublé).
- Wiśniewska Dauta, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Wiśniewska Janina, 9 juin 1928, Thionville (Moselle), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1941-1946 (a redoublé la 3<sup>e</sup> année de gymnase).
- Wiśniewski Jan, 9 février 1919, Ileszno (distr. Grodzisk Mazowiecki, voïv. Varsovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.

Witkiewicz, 1943-1944.

Witkowski Leszek, 22 février 1920, Równe (voïv. Volhynie), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1941-1944 (a redoublé la 2<sup>e</sup> année de lycée).

Witkowski Zdzisław, 5 décembre 1918 (Złoczów, voïv. Tarnopol, dans le registre figurait la mention, rayée par la suite : 5 décembre 1921, Mława, voïv. Varsovie), 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1940-1941, 2<sup>e</sup> année de lycée 1941-1942.

Właśniak Łucja Augustyna, 15 juillet 1931, Saint-Florent (Gard), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.

Włodarczyk Cecylia, 8 juin 1930, La Talaudière (Loire), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.

Wojciechowski Tadeusz, 4 janvier 1920, Krams (distr. Konin, voïv. Poznań), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.

Wojtecka Krystyna, 1<sup>er</sup> septembre 1931, Gawronki (distr. Łęczyca, voïv. Łódź), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.

Wojtera Zygmunt, 21 mars 1919, Roszczepa (distr. Radzymin, voïv. Varsovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.

Wolański Edward, 12 septembre 1921, Sandomierz (voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.

Wolf Jerzy, 2 février 1925 (1924), Paris, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée 1940-1941, renvoyé le 24 novembre 1941, baccalauréat 1943 obtenu en candidat externe.

Wolski Edward, 10 janvier 1920, Jarosław (voïv. Lwów), 2<sup>e</sup> année de lycée (lettres) 1942-1943.

Wojdat (Woydatt) Leszek, 7 juillet 1926, Wilno, 4<sup>e</sup> année de gymnase, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1943.

Woźniak Ryszard, 6 février 1931, Radomsko (voïv. Łódź), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946.

Woźniak Stefania, 7 janvier 1928, Cagnac-les-Mines (tarn), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.

Woźiczko Elżbieta, 3 janvier 1928, Cransac (Aveyron), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1944-1946.

Wróbel Bolesław (Stanisław ?), 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940-1941.

- Wróbel Olga, 20 novembre 1928, La Tronche (Isère), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1946 (a redoublé la 4<sup>e</sup>).
- Wróblewska Teodozja, 27 octobre 1929, Czastary ou Czartary (distr. Wieluń, voïv. Łódź), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945.
- Wykusz (Wykurz) Władysław, 17 août 1917, Szczuczyn (voïv. Nowogródek), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Wyparło Michał, 18 juillet 1927, Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945.
- Wyszkowski Bolesław, 4 juin (avril) 1919 (Lwów), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Zabrocka Irena, 21 avril 1925, Decazeville (Aveyron), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase, 1<sup>ère</sup> année de lycée (lettres) 1941-1945 (a redoublé la 3<sup>e</sup> année de gymnase).
- Zagórski Stanisław, 15 avril 1923, Chorzów (voïv. Silésie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942 (son nom véritable était peut-être Graczykowski Józef).
- Zajac Tadeusz, 15 juin 1931, Saint-Florent (Gard), 1<sup>ère</sup> année de gymnase 1945-1946 en tant qu'auditeur libre.
- Zaklińska Wanda, 21 novembre 1923, Varsovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Zaklukiewicz Stanisław, 17 décembre 1922, Zbaraż (voïv. Tarnopol), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1940-1942.
- Zakrzewski Janusz Zdzisław, 7 mai 1924, Poznań, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Zaława Józef, 21 novembre 1928, Cagnac-les-Mines (Tarn), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Zapała Jóef, 3 septembre 1923, Zakopane (distr. Nowy Targ, voïv. Cracovie), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1940-1942.
- Zarzycki Lech, 16 décembre 1924 (1925), Varsovie, 1<sup>ère</sup> année de lycée (sciences) 1941-1942, baccalauréat 1945 obtenu en candidat externe.
- Zarzycki Zbigniew, 7 février 1926, Varsovie, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.
- Zawidzki (voir aussi: Dżardżyński) Zbigniew, 20 février 1922, Krotoszyn (voïv. Poznań), 4<sup>e</sup> année de gymnase 1941-1942.

- Zawilski Karol, 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Zdziarski (Żdziarski) Henryk, 22 novembre 1917, Goszczanów (distr. Kalisz, voïv. Poznań), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Zembrzusi Leszek, 29 octobre 1929, Varsovie, 3<sup>e</sup> année de gymnase 1945-1946.
- Zglinicki Józef, 19 mars 1926, Pokrytki (distr. Mława, voïv. Varsovie), 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1944. Tué le 21 juillet 1944 à Vassieux-en-Vercors.
- Zgliński Janusz, 27 juillet 1920, Opole Lubelskie (voïv. Lublin), 2<sup>e</sup> année de lycée 1940-1941.
- Ziejka Zofia, 5 janvier 1929, Biskupice Radłowskie (distr. Brzesko, voïv. Cracovie), 2<sup>e</sup> année de gymnase 1943-1944.
- Zieliński Eugeniusz, 23 octobre 1920, Lwów, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (lettres) 1943-1945.
- Zimoń Jadwiga, 8 septembre 1928, Niebocko (distr. Brzozów, voïv. Lwów), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années de gymnase 1943-1946.
- Ziora Zdzisław, 4 septembre 1924, Sosnowiec (voïv. Kielce), 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1943.
- Ziółkowska Bożenna, 1<sup>ère</sup> année de lycée 1940 (a quitté Villard après le 1<sup>er</sup> trimestre).
- Żarska-Ostrowska Krystyna Alina, 6 décembre 1928, Równie (voïv. Volhynie), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1944-1945 (a quitté Villard en juillet 1945).
- Żegota-Rzegociński Władysław, 15 décembre 1921, Cracovie, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> années de lycée (sciences) 1941-1942 (arrivé au cours du 3<sup>e</sup> trimestre 1940-1941).
- Żmuda Marian, 4<sup>e</sup> année de gymnase 1940-1941.
- Żurad Maria, 11 février 1926, Barby (Ardennes), 3<sup>e</sup> année de gymnase 1942-1943.
- Żurad Marian, 9 juin 1928, Nouzonville (Ardennes), 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1942-1945 (a redoublé la 3<sup>e</sup>).
- Żurnia Stefania, 9 mars 1929, Wilno, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années de gymnase 1944-1946.



La liste ci-dessus contient au total 694 noms d'élèves, ou plus exactement de personnes qui sont passées par le lycée et y sont restées plus ou moins longtemps. Plus des deux tiers, soit 460 (66,95 %), étaient des jeunes gens, 227 (soit 33,04 %) des jeunes filles. L'établissement était donc mixte, mais à dominante masculine. La proportion n'a cependant pas été constante du début à la fin de l'existence du lycée, comme le montre le tableau suivant.

Dans sept cas (cinq garçons et deux filles), les données disponibles ne permettent pas de dire à quelles dates ces élèves ont fréquenté le lycée. Les auditeurs libres (trois) et les candidats externes (neuf au total, dont cinq avaient fréquenté le lycée précédemment) sont inclus dans le décompte.

### ***Répartition par sexe des élèves du lycée***

1940-1941: sur 159 élèves, 20 filles (12,5 %) et 139 garçons (87,5 %).

1941-1942: sur 226 élèves, 40 filles (17 %) et 186 garçons (83 %).

1942-1943: sur 185 élèves, 64 filles (35 %) et 121 garçons (65 %).

1943-1944: sur 211 élèves, 98 filles (46,5 %) et 113 garçons (53,5 %).

1944-1945: sur 200 élèves, 103 filles (51,5 %) et 97 garçons (48,5 %).

1945-1946: sur 220 élèves, 147 filles (67 %) et 73 garçons (33 %).

On notera que, les quatre premières années, les garçons étaient en majorité, mais que leur proportion connut une baisse régulière, les filles devenant majoritaires les deux dernières années. La prédominance masculine des débuts n'a rien d'étonnant, eu égard à l'histoire de l'établissement destiné avant tout aux réfugiés qui avaient fait les campagnes de Norvège et de France. À partir de 1944, en revanche, dans la mesure où la France avait recouvré la liberté et la démocratie et où ceux des combattants qui avaient survécu étaient revenus à la vie civile (étudiante ou professionnelle), le lycée accueillit, comme par le passé, une majorité d'enfants de la « vieille » émigration, principalement ouvrière, parmi lesquels les filles l'emportaient en

nombre sur les garçons, ces derniers étant plus souvent orientés vers des écoles professionnelles.

On notera aussi que les effectifs de l'établissement sont restés relativement stables au cours des six années d'existence. L'écart entre le point le plus haut et le point le plus bas est de 67, et même de 41 si l'on fait abstraction de la première année (1940-1941), où l'établissement accueillait un nombre assez restreint de « pionniers ». La moyenne s'établit exactement à 200 (208 si l'on ne tient pas compte de la première année).

L'origine géographique des élèves, telle que définie par leur lieu de naissance, est un élément hautement significatif. Les données, malheureusement, sont une fois de plus lacunaires : pour 114 élèves, le lieu de naissance est manquant, incomplet ou confus, cela signifie cependant, *a contrario*, qu'il est connu et certain dans 83 % des cas, ce qui constitue une base suffisante pour une analyse quantitative.

Sur les 574 élèves, donc, dont le lieu de naissance est connu, 368 (64 %) sont nés en Pologne, 191 (33 %) en France, 15 seulement (3 %) dans d'autres pays : 3 en Allemagne, 3 en URSS (2 en Ukraine, 1 en Biélorussie), 2 en Belgique, 2 en Tchécoslovaquie, 2 dans la Ville libre de Dantzig, 1 aux Pays-Bas, 1 en Lituanie, 1 aux Etats-Unis.

Quant aux personnes dont le lieu de naissance est inconnu, à supposer même que toutes ou presque aient vu le jour hors de Pologne, cela ne remettrait pas en cause le fait que la grande majorité des élèves étaient nés dans ce pays (ce qui ne signifie nullement, nous verrons plus loin pourquoi, une prépondérance numérique de la « nouvelle » émigration, c'est-à-dire des réfugiés de guerre).

### ***Répartition par voïvodie et district des lieux de naissance des élèves nés en Pologne.***

Białystok : 19 (Augustów 1, Bielski Podlaski 1, Grodno 8, Łomża 1, Sokółka 1, Wołowysk 6).

Cracovie : 37 (Brzesko 1, Chrzanów 2, Jasło 2, Carcovie 14, Mielec 2, Myślenice 1, Nowy Sącz 8, Nowy targ 2, Tarnów 2, Wadowice 2, Żywiec 1).

Kielce : 32 (Będzin 8, Busko-Zdrój 1, Częstochowa 1, Kielce 1, Kozienice 1, Olkusz 2, Opatów 1, Opoczno 2, Pińczów 1, Radom 2, Sandomierz 1, Sosnowiec 8, Zawiercie 1).

Lublin : 16 (Biała Podlaska 2, Janów Lubelski 1, Lublin 4, Puławy 2, Radzyń Podlaski 2, Siedlce 2, omaszów Lubelski 2, Zamość 2).

Lwów : 39 (Brzozów 1, Drohobycz 2, Gródek Jagielloński 1, Jarosław 2, Kolbuszowa 1, Krosno 1, Lesko 1, Lubaczów 1, ville de Lwów 11, Nisko 2, Przemyśl 2, Przeworsk 1, Rudki 1, Rzeszów 1, Sambor 1, Sanok 4, Sokal 3, Tarnobrzeg 1).

Łódź : 9 (Łęczyca 1, Łódź 1, Piotrków Trybunalski 1, Radomsko 1, Sieradz 1, Wieluń 4)

Nowogródek : 1 (Szczuczyn Nowogródzki 1).

Poméranie : 23 (Brodnica 1, Chojnice 1, Inowrocław 1, Kościerzyna 1, Lipno 1, Nowe Miasto 2, Starogard 1, Tczew 2, Toruń 9, Tuchola 1, Wąbrzeźno 2, Włocławek 1).

Poznań : 51 (Gniezno 2, Jarocin 1, Kalisz 8, Kępno 1, Konin 7, Kościan 1, Krotoszyn 3, Leszno 2, Międzychód 1, Mogilno 1, Nowy Tomyśl 2, Oborniki 2, Ostrów Wielkopolski 1, ville de Poznań 12, district de Poznań 2, Śrem 1, Turek 1).

Silésie : 10 (Bielsko 1, Chorzów 1, Katowice 4, Lubliniec 1, Pszczyna 1).

Stanisławów : 15 (Kołusz 1, Kołomyja 4, Kosów Huculski 1, Nadwórna 2, Stanisławów 4, Stryj 1, Śniatyń 1).

Tarnopol : 20 (Brody 2, Borszczów 2, Buczacz 2, Czortków 1, Podhajce 1, Skala 1, Tarnopol 4, Zaleszczyki 4, Zbaraż 1, Złoczów 1).

Ville de Varsovie : 55.

Voïvodie de Varsovie : 19 (Ciechanów 2, Działdowo 1, Gostynin 1, Grodzisk Mazowiecki 2, Mława 1, Płock 1, Pułtusk 2, Radzymin 2, Sierpc 1, Skierniewice 2, district de Varsovie 4).

Volhynie : 11 (Dubno 2, Kowel 1, Krzemieniec 2, Łuck 2, Równe 3, Sarny 1).

Wilno : 11 (Dzisiaj 1, Święciany 1, Wilejka 1, Wilno 8).

N.B. Le nombre d'élèves nés dans une voïvodie donnée est éventuellement supérieur à la somme des nombres indiqués pour chaque district, celui-ci n'étant pas toujours connu.

La diversité géographique des lieux de naissance des élèves nés en Pologne est, comme on peut le constater, considérable. Les voïvodies qui ont fourni les plus gros contingents d'élèves sont, dans l'ordre, celles de Varsovie (74 en incluant la capitale elle-même), de Poznań (51), de Lwów (39) et de Cracovie (37). Les moins représentées sont celles de Silésie (10), de Łódź (9) de Nowogródek (1), celle de Polésie n'ayant même donné naissance à aucun Villardien.

C'est dans la partie nord-est du pays que sont nés le moins d'élèves: ses quatre voïvodies (Białystok, Nowogródek, Polésie, Wilno) n'en ont « fourni » que 31, soit à peine plus de 8 % de l'ensemble des élèves nés en Pologne. Les voïvodies du sud-est (Lwów, Stanisławów, Tarnopol, Volhynie) sont davantage représentées, avec 85 anciens élèves, soit 23 % du même ensemble. L'addition de ces deux chiffres montre que près du tiers des élèves nés en Pologne étaient originaires des « confins », c'est-à-dire des huit voïvodies orientales: 116, soit 31 %. Mais ceux originaires des trois voïvodies occidentales (Poméranie, Poznań, Silésie) étaient nombreux également: 84, soit 23 %.

Un pourcentage notable provenait des grandes villes: 101 élèves, soit 27 % de ceux nés en Pologne, étaient nés dans les six plus grandes agglomérations du pays (Varsovie, Łódź, Lwów, Cracovie, Poznań, Wilno). Si l'on y ajoute ceux nés dans des villes qui, avant-guerre, étaient de taille moyenne (Toruń, Katowice, Lublin, Grodno), on dépasse le tiers. Au total, plus de la moitié des Villardiens nés en Pologne étaient des citadins, dont un certain nombre nés dans de petites villes.

Les élèves nés à la campagne étaient donc une minorité: 124, soit 33,7 % de l'ensemble de ceux nés en Pologne. On peut distinguer parmi eux deux catégories: les élèves issus de familles paysannes (ou de l'intelligentsia rurale) et ceux issus de la « noblesse », c'est-à-dire les enfants de propriétaires fonciers ou d'administrateurs de domaines (comme les Bisping ou les Szaszkwicz).

Il est impossible, faute de données suffisantes, de définir avec précision l'origine sociale de tous les élèves nés en Pologne. On sait seulement qu'ils reflétaient l'ensemble de la société polonaise d'avant-guerre, depuis l'aristocratie et la grande propriété foncière jusqu'à la

bourgeoisie en passant par les fonctionnaires, les artisans, les ouvriers, les paysans, les professions libérales, les professeurs et instituteurs, sans oublier les hauts responsables civils et militaires de l'État. Mais une part notable des élèves issus de familles ouvrières ou paysannes appartenaient en réalité à la « vieille » émigration, dans la mesure où, certes nés en Pologne, ils avaient quitté le pays très jeunes pour accompagner leurs parents en France.

L'écrasante majorité des Villardiens nés en France étaient en effet des enfants de l'émigration ouvrière (à quelques exceptions près, comme Lisowski ou Mierzyński). L'examen de leurs lieux de naissance, répartis entre 36 des 90 départements que comptait la France avant guerre, le montre. Plus de la moitié de ces 36 départements, d'ailleurs, n'ont donné naissance qu'à un ou deux élèves, il est donc plus important d'analyser la répartition par région et par profession que les extrêmes de la dispersion.

Une grande partie de ces élèves étaient nés dans des communes faisant partie de bassins houillers ou industriels : 31 dans le Nord ou le Pas-de-Calais, 22 en Alsace ou en Lorraine (Meurthe-et-Moselle, Moselle, Meuse, Bas-Rhin, Haut-Rhin), 13 dans l'agglomération parisienne (Seine, Seine-et-Oise), soit plus d'un tiers du total (66 sur 192), issus pour l'essentiel (en dehors de certains Parisiens) de familles ouvrières, comme le confirme sans équivoque l'examen des communes de naissance, à forte population ouvrière (comme Valenciennes ou Lallaing dans le Nord, Algrange en Moselle, Bruay-en-Artois dans le Pas-de-Calais).

***Répartition par département des lieux de naissance des élèves nés en France.***

Allier : 11 ; Ardennes : 4 ; Aube : 1 ; Aveyron : 2 ; Calvados : 1 ; Cantal : 1 ; Cher : 6 ; Corrèze : 1 ; Côte-d'Or : 3 ; Dordogne : 1 ; Gard : 20 ; Indre : 1 ; Isère : 6 ; Loire : 15 ; Haute-Loire : 1 ; Loire-Inférieure : 1 ; Marne : 1 ; Meurthe-et-Moselle : 7 ; Meuse : 1 ; Moselle : 11 ; Nièvre : 4 ; Nord : 8 ; Oise : 3 ; Pas-de-Calais : 23 ; Puy-de-Dôme : 6 ; Bas-Rhin : 2 ; Haut-Rhin : 1 ; Rhône : 5 ; Haute-Saône : 2 ; Saône-et-Loire : 15 ; Haute-Savoie : 1 ; Seine : 12 ; Seine-Inférieure : 1 ; Seine-et-Oise : 1 ; Deux-Sèvres : 1 ; Tarn : 12.

Régions voisines de l'Alsace et de la Lorraine, la Bourgogne et la Franche-Comté, en particulier le département minier et industriel de Saône-et-Loire (Montceau-les-Mines, Le Creusot) mais aussi la Côte d'Or et la Nièvre, comptaient également un nombre considérable d'ouvriers venus de Pologne, 24 élèves y étaient nés (12,5 %).

Il faut encore mentionner deux régions minières du sud de la France qui se trouvaient, rappelons-le, en zone libre après 1940, tandis que les familles établies dans le nord du pays étaient des réfugiés de l'intérieur, qui avaient vécu l'évacuation de l'automne 1939 puis l'invasion allemande en juin 1940. On compte ainsi 26 lieux de naissance différents dans ce qui est l'actuelle région Rhône-Alpes (dans l'Isère, la Loire, le Rhône, la Haute-Savoie), comme La Mure dans l'Isère ou Saint-Étienne dans la Loire, soit près de 14 % de l'ensemble des lieux de naissance des élèves nés en France. On dénombre également 34 élèves (soit près de 18 %) nés dans les bassins houillers du Midi de la France (Aveyron, Gard, Tarn), dans des localités telles que Decazeville (Aveyron), Bessèges, Cendrars, Le Martinet et Saint-Florent (Gard), Cagnac-les-Mines (Tarn). Encore ces chiffres ne tiennent-ils pas compte des jeunes qui, bien que nés en Pologne, appartenaient en fait à la diaspora polonaise ouvrière en France<sup>3</sup>.

En réalité, la répartition des enfants de réfugiés et d'immigrés ne correspond pas à la répartition par le lieu de naissance. Ainsi, un certain pourcentage de ceux qui sont nés en Pologne avaient émigré très jeunes en France : deux des trois frères Owczarek étaient nés en Pologne et le troisième en France, alors que tous trois appartenaient en réalité à la « vieille » émigration. Il n'est donc pas possible de faire la part exacte de ceux qui relèvent de l'ancienne et de la nouvelle vague d'émigration. Si l'on considère qu'un cinquième au moins des élèves nés en Pologne font en fait partie de la « vieille » émigration (ainsi que, sans doute, une partie de la centaine d'élèves dont on ne

---

3. Une centaine d'élèves du lycée (dont une majorité dans les classes de gymnase) habitaient la région d'Alès, ce qui ne constituait d'ailleurs pas une fraction considérable de la jeunesse polonaise ouvrière du midi de la France : en janvier 1938, on recensait, dans le seul département du Gard (il y avait également des mineurs polonais dans l'Aveyron et le Tarn), 1 689 enfants polonais de moins de 18 ans (Archiwum Akt Nowych, Consulat de la République de Pologne à Marseille, n° 316, p. 173).

sait pas grand-chose), on peut avancer l'hypothèse que 45 % des Villardiens, voire 50 %, étaient issus de l'immigration de travail, principalement ouvrière.

Quant à l'immigration nouvelle, celle des exilés de guerre, des soldats, on sait qu'elle était dominante au cours des trois premières années d'existence du lycée, alors que c'est l'inverse dans les trois dernières années. Elle était représentée par des élèves plus âgés que la seconde. C'est d'ailleurs dans les dernières années seulement que furent ouvertes les « petites » classes de gymnase, surpeuplées et comptant presque exclusivement des élèves issus de la vieille immigration.

### ***Répartition des élèves par année de naissance***

1904: 1; 1906: 1; 1909: 1; 1911: 1; 1912: 1; 1913: 1; 1914: 4; 1915: 2; 1916: 1; 1917: 6; 1918: 8; 1919: 16; 1920: 21; 1921: 37; 1922: 43; 1923: 53; 1924: 53; 1925: 34; 1926: 35; 1927: 41; 1928: 56; 1929: 56; 1930: 47; 1931: 52; 1932: 21; 1933: 8; 1934: 1.

N.B. Sur 680 noms, 601 (soit 88 %) sont accompagnés d'une date de naissance complète, sinon véritable (car il arrivait, comme je l'ai dit, que des élèves se vieillissent afin de pouvoir s'enrôler dans l'armée). Lorsque je me suis trouvé en présence de deux dates différentes, j'ai pris le parti de choisir la première (mais il n'y a qu'une vingtaine de cas, ce qui ne remet pas en cause la tendance générale).

Au cours des six années de sa brève existence, le lycée a connu (y compris au regard des circonstances exceptionnelles dues à la guerre) une situation démographique atypique pour ce qui est de la pyramide des âges et des écarts d'âge entre les élèves. Il y a entre l'élève le plus âgé, Władysław Wicha (né en 1904) et le plus jeune, Jacek Maciej Siebeneichen (né en 1934), trente années de différence, alors que le premier quitta le lycée à l'été 1943 et que le second y entra à l'automne 1945, soit seulement deux ans plus tard. À l'exception des petites classes de gymnase dans la dernière période, l'écart entre l'élève le plus jeune et l'élève le plus âgé était compris entre cinq et six ans, parfois davantage: il atteignait dix ans en 1942-1943 (Janina Galimska était née en 1927, Jan Gajewski et Tadeusz Pleban en 1917).

Le rapprochement de certaines données est révélateur de certaines caractéristiques permanentes de la communauté des élèves. Ceux nés avant 1918, lorsque la Pologne était encore sous le joug étranger, sont au nombre de 19, soit 3 % de ceux dont on connaît la date de naissance. Il s'agit de : Władysław Wicha (né en 1904), Jan Mazur (auditeur libre, 1906), Hilary Bakalarski (1909), Jan Wawak (1911), Stanisław Sadowski (1912), Kazimierz Szulmajer (1913), Tadeusz Bocheński, Jan Kotlarz, Tadeusz Łaski, Władysław Potemski (1914), Władysław Kleczko, Kazimierz Miłułka (1915), Henryk Bretsznajder (1916), Jan Gajewski, Daniel Kanar, Tadeusz Pleban, Waław Siwek, Władysław Wykusz et Henryk Zdziarski (1917). Ceux nés au cours des cinq années suivantes (1918 à 1922) sont au nombre de 125 (21 %), ceux nés en 1923-1927 au nombre de 216 (36 %), ceux nés en 1928-1932 au nombre de 230 (plus de 38 %). Les plus jeunes, c'est-à-dire ceux nés en 1933 ou 1934, ne sont que 9, soit un peu plus de 1 %.

Plus des trois quarts des élèves étaient donc nés dans la décennie 1920, seule décennie complète de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle où la Pologne put jouir à la fois de sa pleine indépendance et de son intégrité territoriale. C'est en effet parce que le lycée réunissait des individus nés et élevés dans un pays libre que l'esprit qui y régnait était aussi ardemment patriotique. Au demeurant, parmi les 19 élèves nés avant l'indépendance, seuls les trois plus âgés, nés entre 1904 et 1909, avaient des souvenirs de l'époque où la Pologne était partagée entre trois empires.

### ***Répartition des élèves par décennie de naissance***

1901-1910 : 3 (0,5 %).

1911-1920 : 61 (10,2 %).

1921-1930 : 455 (75,8 %).

1931-1940 : 82 (13,5 %).

Si les dates de naissance des élèves s'échelonnent sur 27 des 31 années civiles comprises entre 1904 et 1934, plus de la moitié d'entre elles (315 sur les 601 qui nous sont connues, soit 52,5 %) se concentrent sur six années seulement, qui ont vu naître chacune plus de 45 élèves, et que l'on peut regrouper par paires :



1923-1924 (respectivement 54 et 50 élèves, soit un total de 104, c'est-à-dire 17,7 %), 1928-1929 (56 et 56, soit un total de 112, c'est-à-dire 18,7 %), 1930-1931 (46 et 51, soit un total de 97, c'est-à-dire 16,2 %). Les deux premières années, les élèves issus de la « nouvelle » immigration dominant nettement, les deux années suivantes, la « vieille » immigration est majoritaire, les deux dernières, elle constitue la quasi-totalité de l'effectif.

En temps normal, c'est-à-dire en temps de paix, la plupart des élèves d'un établissement d'enseignement secondaire fréquentent celui-ci, sinon durant toute leur scolarité, du moins pendant quatre ou cinq ans. Les circonstances liées à la guerre, à l'Histoire, aux changements politiques, n'ont guère permis aux « Norwidiens » de suivre ce schéma, et peu nombreux, en vérité, sont ceux qui ont séjourné longtemps à Villard. La « norme » était un séjour bref mais intense : près des trois quarts des élèves (74 %) n'y ont passé qu'un an ou deux, dont beaucoup comptent parmi les membres les plus actifs de la communauté des anciens Villardiens. Dans 42 autres cas (6,1 %), le passage fut même quasi météorique : certains ne restèrent qu'un ou deux trimestres, d'autres limitèrent même leur séjour à quelques semaines, le temps de passer le baccalauréat en candidats externes.

La minorité qui séjourna trois ans ou plus au lycée n'est cependant pas négligeable, et mérite que l'on en dise aussi quelques mots. Ces « vétérans » sont au nombre de 135, soit 19,9 % du total, dont 108 (16 %) y ont passé trois ans, 25 (3,6 %) quatre ans, deux seulement (Janina Wiśniewska et Kazimierz Siebeneichen) cinq ans. En fait, ce dernier est même resté près d'une année supplémentaire (1940-1941) à l'internat, tout en étant élève d'un établissement français.

Il convient de citer également les noms des 25 élèves (14 filles et 11 garçons) qui ont séjourné quatre ans au lycée : Andrzej de Beaurain, Janina Błaszowska, Bogusław Brudz, Wanda Bujok, Helena Galimska, Józefa Gigoń, Maciej Jastrzębski, Zygmunt Łukomski, Aleksander Metelski, Andrzej Mierzyński, Leokadia Nawarra, Jerzy Owczarek, Ignacy Pałasz, Władysława Przekowiak, Władysława Sady, Tadeusz Schaetzel de Merxhausen, Józefa Skowrońska, Józefa Skuza, Krystyna Smyczyńska (sous réserves),

Józef Szostak, Jadwiga Szwejka, Jerzy Ułaszyn, Maria Wierzbicka, Olga Wróbel et Irena Zabrocka.

Le redoublement n'était nullement, à Villard, un phénomène massif. On ne trouve, sur la liste reproduite plus haut, que 56 élèves ayant redoublé une classe, soit à peine 8 % de l'ensemble. Le chiffre est cependant trompeur, car un certain nombre d'élèves non admis dans la classe supérieure quittaient l'établissement, et ceux qui échouaient au baccalauréat ou n'étaient pas admis à s'y présenter retentaient leur chance ultérieurement comme candidats externes.

Des recherches géographico-socio-linguistiques sur les prénoms des élèves donneraient certainement des résultats intéressants, mais la tâche dépasserait en étendue celle que je me suis fixée. Avant de présenter quelques données statistiques sommaires, j'évoquerai simplement, à titre anecdotique, le mythe, entretenu par l'abbé Bozowski, selon lequel l'établissement comptait parmi ses élèves un grand nombre de « Zdzisek » (diminutif de Zdzisław, qu'il prononçait au demeurant « Zdziszek ») : la réalité est qu'il n'y en eut que neuf, dont trois (Maszadro, Stączek et Jaworczak) étaient particulièrement chers au cœur de l'ancien aumônier, qui les évoqua le 27 novembre 1986, lors de la fête d'inauguration, dans la crypte de l'église Sainte-Croix de Varsovie, de la plaque commémorative en l'honneur des élèves du lycée morts au combat.

On dispose des prénoms de 586 élèves, dont 389 nés en Pologne (66,8 %) et 197 nés en France (33,2 %). Les prénoms représentés sont au nombre de 139. Voici les plus populaires. Il est aisé d'observer l'écrasante popularité des cinq prénoms les plus répandus : 20,8 %, dont 8,5 % pour Jan et Janina à eux seuls.

**Tableau des prénoms les plus répandus chez les élèves**

<i>Prénom</i>	<i>Nés en Pologne</i>	<i>Nés en France</i>	<i>Total</i>
Jan	22	11	33
Stanisław	20	5	25
Tadeusz	18	5	23
Józef	14	7	21
Janina	5	15	20
Jerzy	14	5	19
Maria	11	5	16
Wanda	7	8	15
Henrik	6	8	14
Zbigniew	14	0	14
Helena	3	10	13
Kazimierz	13	0	13
Marian	7	6	13
Władysław	10	1	11
Zygmunt	9	2	11
Irena	4	6	10
Krystyna	8	2	10
Mieczysław	6	4	10

Après cet intermède onomastique, et maintenant que nous savons un certain nombre de choses sur l'âge des élèves, leur origine géographique et, dans une moindre mesure, sociale, ainsi que sur la durée de leur séjour à Villard, il est temps d'aborder la question de l'efficacité de l'enseignement : les données relatives au redoublement, dont il a été fait état plus haut, nous donnent quelques indications, mais le critère le plus important, pour l'établissement comme pour les élèves eux-mêmes, est bien le baccalauréat, qui fut organisé six années consécutives, parfois en deux sessions (cinq années seulement, jusqu'à 1945 inclus, pour le « petit bac »).

***Liste des élèves ayant obtenu leur baccalauréat au lycée Cyprian Norwid (1941-1945)<sup>4</sup>***

1941 (38 reçus)

Altheim Stanisław, Betka Jan, Butkiewicz Zdzisław, Dębski Kazimierz, Dowmont Romuald, Grodecki Janusz, Jakimowicz Ryszard, Janikowski Tadeusz, Kalinowski Tadeusz, Karwat Zygmunt, Klimczyk Władysław, Krasieńska Izabella, Krąkowska Maria, Kuc Władysław, Leppert Halina, Mańkowski Ryszard, Marchewicz Alojzy, de Monfort Archambault Marek, Ochman Leszek, Owczarek Lucjan, Ożóg Tadeusz, Pactwa Alfred, Palmbach Włodzimierz, Pawlikowska Anna, Romeyko Olgierd, Rose Maria, Sochacki Tadeusz (Radzik), Sokołowski Jan, Sosnowski Wiesław, Szpiega Bolesław, Świerbutowicz Anna, Wandycz Piotr, Wawak Jan, Wierzbička Janina, Wyszkowski Bolesław, Zakrzewski Zdzisław, Zawilski Karol, Zgliński Janusz.

1942 (55 reçus)

Bakalarski Waldemar, Bębenek Józef, Bławdziewicz Jan, Bocheński Tadeusz, Bruzi Zygmunt, Czech Kazimierz, Dąbrowski Ignacy, Długosz Roman, Dobrzecki Kazimierz, Dygat Ludwik, Dziubka Stanisław, Gajewski Roman, Galanty (Galante) Włodzimierz, Grala Piotr, Gwiazdowski Leon, Herman Ryszard, Honcz Antoni, Hop Antoni, Kostrzanowski Zygmunt, Kotlarz Jan, Kotowski Zbigniew, Kozłowski Stanisław, Krasieńki Jan, Kubicki Wiesław, Leonowicz Tadeusz, Magdański Kazimierz, Maszadro Zdzisław, Migodzki Kazimierz, Mrozik Stanisław, Mularz Mieczysław, Okrasa Stefan, Pach Krystyna, Pałucki Zbigniew, Poprawa Władysław, Regent Janusz, Sadowski Stanisław, Schaetzel de Merxhausen Stanisław, Skinder Adam, Sopoćko Janusz, Stączek Zdzisław, Strycharski Józef, Szewczyk Danuta, Szybka Marian, Trybuszewski Edward, Tyszkiewicz Jadwiga, Valentin Ewa, Walewicz Tadeusz, Wiśniewski Jan, Witkowski

---

4. Les principales sources sont les archives du lycée (Archiwum Akt Nowych, LPP), ainsi que les listes contenues dans l'annexe finale de l'ouvrage de Stanisław Gogłuska, *Szkoła polska na Batignolles 1842-1963* [L'Ecole polonaise des Batignolles 1842-1963] (Interpress, Varsovie, 1972), après rectification des erreurs, assez nombreuses, commises par l'auteur. Gogłuska omet notamment de donner la liste des diplômés de juin 1946, pour ne fournir qu'une liste d'élèves ayant suivi des cours de préparation au baccalauréat non à Villard, mais à Houilles (Seine-et-Oise) en août 1946.

Zdzisław, Wojtera Zygmunt, Zagórski Stanisław, Zaklińska Wanda, Zaklukiewicz Stanisław, Zapła Józef, Żegota-Rzegociński Janusz.

1943 (53 reęus)

Bankiewicz Czesław, Baran Leon, Bisping Ewa, Błaż Bolesław, Bretsznajder Henryk, Brodnicka Barbara, Gajewska Barbara, Gajewski Jan, Giba Józef, Graff Tadeusz, Grenadier Stanisław, Gurowski Bolesław, Harazin Józef, Helmboldt Franciszek, Jarmuła Artur, Jaworcak Zdzisław, Kacperek Szczepan, Kanar Daniel, Kisiel Anna, Kleczko Władysław, Koczvara Jan, Krupczak Roman, Krynicki Edmund, Kutnik Józef, Kuźmińska Hanna, Majewski Henryk, Majkrzak Bolesław, Michalak Edmund, Mihułka Kazimierz, Nitecki Andrzej, Normand Wanda, Orłowski Marian, Palewicz Jarosław, Potemski Władysław, Ratajczak Stanisław, Regulska Anna, Ręczelewski Edward, Rułka Jerzy, Siebeneichen Jadwiga, Smutny Jerzy, Soszko Henryk, Szewczyk Zbigniew, Szulmajer Kazimierz, Świadkowska Zofia, Świtacz Grzegorz, Wicha Władysław, Wojciechowski Tadeusz, Wolf Jerzy, Wolski Edward, Woydatt Leszek, Wykus Władysław, Zdziarski Henryk, Ziora Zdzisław.

1944 (18 reęus)

Borek Alfons, Brodnicki Stanisław, de Brugière Maria, Dominiak Bolesław, Hernik Zdzisław, Lambert Michalina, Nowak Bernard, Nowak Janina, Owczarek Jerzy, Pałasz Ignacy, Przeździk Maria, Rajfura Jan, Szaskiewicz Jerzy, Szczap Irena, Szuperski Józef, Valentin Iwona, Wierzbicka Maria, Witkowski Leszek.

1945 (27 reęus)

Andryński Mieczysław, Beaurain (de) Andrzej, Bizoń Władysława, Czarnul Maria, Dąbrowski Edmund, Dąbrowski Henryk, Dyrda Bernard, Guzy Maria, Jastrzębski Maciej, Jawicz Zbigniew, Kalusiński Kazimierz, Kowalski Henryk, Kubiak Maria, Lisowski Jerzy, Łepkowski Tadeusz, Majchrzyk Alfred, Metelski Aleksander, Miklaszewska Leokadia, Morawska Wanda, Proksa Zbigniew, Romeyko Tadeusz, Rusek Bronisława, Schaetzel de Merxhausen Tadeusz, Ułaszyn Jerzy, Wajda Antoni, Zarzycki Lech, Zieliński Eugeniusz.

1946 (19 reçus)

Brodnicki Mieczysław, Bujok Wanda, Cieślak Edmund, Delega Halina, Dziubkowska Helena, Fiorkowska Krystyna, Fudała Julian, Komarzyński Michał, Konarski Jerzy, Krzyżanowska Bronisława, Kubiak Sylwester, Łukomski Zygmunt, Nawarra Leokadia, Piś Zdzisław, Skuza Józefa, Wajs (Weiss?) Lala (Halina?), Wiśniewska Janina, Woźniczko Elżbieta – ainsi qu'un candidat de sexe masculin dont le nom n'est pas établi<sup>5</sup>.

Que 210 jeunes gens, soit 35 par an (dont un peu plus de 20 % de jeunes filles), aient reçu, dans les circonstances très difficiles de la guerre, un enseignement secondaire sanctionné par l'obtention du baccalauréat est un immense succès, qui peut être porté à l'actif du lycée.

### ***Nombre de bacheliers et répartition par sexe 1941-1946***

1941 : 38 lauréats dont 31 garçons (82 %) et 7 filles (18 %)  
1942 : 55 lauréats dont 50 garçons (91 %) et 5 filles (9 %).  
1943 : 53 lauréats dont 44 garçons (83 %) et 9 filles (17 %).  
1944 : 18 lauréats dont 11 garçons (61 %) et 7 filles (39 %).  
1945 : 27 lauréats dont 20 garçons (74 %) et 7 filles (26 %).  
1946 : 19 lauréats dont 9 garçons (47 %) et 10 filles (53 %).  
Total : 210 lauréats dont 165 garçons (79 %) et 45 filles (21 %).

---

5. L'exactitude de la liste des bacheliers de juin 1946 n'est pas entièrement garantie, les archives du lycée ne possédant pas les procès-verbaux des jurys. Quant à Goghńska, il ne tient pas du tout compte des données de cette année-là. On sait par *Gazeta Polska*, qui relate la cérémonie de remise des diplômes le 23 juin 1943 (coupure jointe au questionnaire n° 6), que les lauréats sont au nombre de 19. J'ai reconstitué la liste sur la base de celle de la section scientifique de 2<sup>e</sup> année de lycée (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n° 113) ainsi que des registres de la section scientifique de 1<sup>ère</sup> année de lycée de l'année précédente (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : LPP [lycée polonais de Paris], n°s 107 et 108), le registre de la section littéraire est manquant. Les données relatives à Lala Wajs (Weiss) sont également incertaines, de même que le fait que Józefa Skuza ait bien été reçue (elle figure en effet sur la liste des élèves du lycée polonais de Paris candidats au baccalauréat 1947). Quant au jeune homme inconnu, il s'agit sans doute d'un ancien combattant de l'insurrection de Varsovie, membre de l'Armia Krajowa (il figure sur la liste des diplômes du lycée polonais de 1947). Je remercie E. Cieślak et M. Komarzyński de m'avoir aidé à établir la liste (lettres n° 22 et 23).

On sait que les classes de lycée comportaient deux sections: mathématiques-physique et lettres modernes. Cette distinction n'existait cependant pas la première année d'existence du lycée, donc pour les 38 lauréats de 1941. Il est également arrivé plusieurs fois qu'un lauréat ait concouru en section lettres classiques: ce fut le cas de Józef Kutnik en 1943 et de Zdzisław Piś en 1946, peut-être aussi de Jadwiga Tyszkiewicz en 1942 (les archives du lycée attestent en tout état de cause qu'elle a passé, en plus des épreuves normales, un examen de latin et un autre de grec)<sup>6</sup>.

### ***Répartition des lauréats par section 1942-1946***

1942: 34 scientifiques, 20 littéraires, 1 pour lequel cette donnée manque.

1943: 32 scientifiques, 20 littéraires (dont 1 classique), 1 pour lequel cette donnée manque.

1944: 11 scientifiques, 7 littéraires.

1945: 13 scientifiques, 13 littéraires, 1 pour qui cette donnée manque.

1946: 7 scientifiques, 11 littéraires [dont 1 classique? N.d.T.], 1 pour qui cette donnée manque.

Total: 97 scientifiques, 71 littéraires, 4 pour qui cette donnée manque.

La section à dominante scientifique (mathématiques-physique) avait donc plus de succès que la section littéraire, notamment chez les garçons, sans toutefois que cette supériorité numérique soit écrasante. La tendance s'est d'ailleurs rééquilibrée en 1945 et inversée en 1946.

En réalité, le nombre des diplômes décernés fut légèrement supérieur à 210, étant donné que certains lauréats avaient demandé à concourir dans les deux sections; dans ce cas, le tableau retient le diplôme correspondant à la section dont l'élève avait suivi les cours pendant l'année. Le dernier élève à avoir obtenu deux baccalauréats fut Edmund Cieślak, en 1946.

---

6. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP [lycée polonais de Paris], n° 88.

Ainsi qu'il est rappelé dans le premier chapitre, près de trente Villardiens avaient commencé leurs études secondaires au lycée Cyprian Norwid de Paris. Certains d'entre eux ont obtenu leur baccalauréat à Villard. Inversement, 55 élèves qui ont commencé leurs études secondaires à Villard les ont achevées, jusqu'à six ans après la fermeture de l'établissement pour les plus jeunes, au lycée polonais de Paris, rue Lamandé (17<sup>e</sup> arrondissement) et y ont obtenu leur baccalauréat. Ce sont :

Adamczyk Irena (1947), Banaszak Antoni (1948), Baran Janina (1949), Biziuk Janina (1947), Czubak Aleksandra (1947), Delingier Leokadia (1947), Drapała Janina (1950), Dybilas Wanda (1952), Dziedzicki Antoni (1947), Erbel Marian (1951), Forycka Halina, Alina (1951), Foszcz Wanda (1951), Gielec Henryk, Gierzod Andrzej (1948), Gigoń Józef (1947), Grabowski Henryk (1949), Gradziuk Andrzej (1949), Gralla Anna (1947), Janas Łucja, Lucyna (1948), Kamieniak Krystyna (1948), Karbowska Marianna, Maria (1950), Karbowska Barbara (1950), Kołkiewicz Jerzy (1951), Kominek Helena (1947), Konias Jan (1952), Kozubska Helena (1950), Krzystanek Henryk (1950), Kucharczyk Genowefa (1947), Kusz Paweł (1947), Lamenta Janina (1947), Łagowski Wilhelm (1950), Makowski Tadeusz (1950), Marek Janina (1947), Materzok Alfred (1949), Młynarczyk Józef (1951), Mojżesz Janina (1951), Mucha Helena (1948), Mucha Wanda (1949), Nawara Henryk (1950), Nicałek Michał (1950), Nowak Julian (1948), Pańczak Wanda (1949), Piasecki Władysław (1952), Przeździk Lidia (1947), Skuza Józefa? (1947), Smyczyńska Krystyna (1947), Spychała Stefania (1948), Staniszewski Aleksander (1950), Sternal Emilia (1948), Szafran Piotr (1950), Szaszkiwicz Józef (1948), Tomalak Jerzy (1947), Toporowska Janina (1949), Woźniak Stefania (1948), Wyparło Michał (1948).

***Élèves ayant obtenu leur baccalauréat au lycée polonais de Paris 1947-1952***

1947 : 23 dont 16 Villardiens (69 %).

1948 : 28 dont 11 Villardiens (39 %).

1949 : 32 dont 7 Villardiens (21 %).

1950 : 27 dont 12 Villardiens (44 %).



1951 : 14 dont 6 Villardiens (43 %).

1952 : 27 dont 3 Villardiens (11 %).

Total : 151 dont 55 Villardiens<sup>7</sup>.

### ***Les enseignants et surveillants***

Plus d'une cinquantaine d'enseignants travaillèrent au lycée et aux internats de Lans et de Villard au cours des six années d'existence de l'établissement. Réunir des données sur eux fut autrement plus difficile que sur les élèves eux-mêmes, d'où des lacunes regrettables. Seuls quelques-uns d'entre eux ont laissé des documents, conservés dans le dossier LPP (lycée polonais de Paris) des Archives des actes nouveaux de Varsovie, ceux d'Ernest Berger ont disparu, seule est restée la pochette ! Le reste des données provient des questionnaires, de coupures de presse et d'archives privées.

### ***Liste des enseignants :***

Alexandrowicz (Aleksandrowicz) Jadwiga, surveillante générale et professeur d'éducation civique.

Anisimow Wiera, 22 octobre 1912, Siedlce (voïv. Lublin), professeur de français et latin, responsable de l'internat à Lans et à Villard.

Berger Ernest W., 28 janvier 1904, Dąbrowa Śląska (Zaolzie, Tchécoslovaquie), professeur de mathématiques, chef et créateur de la chorale, directeur du lycée de 1943 à 1946.

Bierniakiewicz Tadeusz, professeur d'éducation physique.

Blanc de La Devèze Philippe, professeur de français (de nationalité française).

Bozowski Bronisław (abbé), 12 mai 1908, Varsovie, professeur d'instruction religieuse et aumônier du lycée.

Budrewicz Jan, ingénieur de profession, professeur de mathématiques et d'éducation physique.

Chechelski (abbé), 28 décembre 1900, professeur d'instruction religieuse.

---

7. Stanisław Gogłuska, *Szkoła polska na Batignolles 1842-1963* [L'Ecole polonaise des Batignolles 1842-1963], Interpress, Varsovie, 1972.,

- Czajka Kazimierz (abbé), 1915, professeur d'instruction religieuse.
- Czajkowska (Czaykowska) Maria, professeur de français.
- Czempiel Karol, 30 avril 1904, Kończyce, surveillant.
- Ćwikliński Tadeusz, professeur d'anglais et de géographie.
- Danysz Małgorzata, directrice de l'annexe de Lans (gymnase réservé aux filles), professeur de physique, chimie et biologie?
- Danysz Maria (Maryla), 19 avril 1909, Odrowąż, professeur d'histoire.
- Dusza Michał, 19 avril 1909, Odrowąż, professeur d'histoire. [même date et lieu de naissance que la précédente? N.d.T.]
- Fyda (Fydowa) Maria?, surveillante.
- Gerhardt Kazimierz, 15 mars 1905, Lwów, professeur de physique et chimie. Fusillé par les Allemands entre le 17 et le 21 août 1944 à Bron, près de Lyon.
- Giedroyć-Gilowska Maria, 5 janvier 1900, Sulejów (voïv. Łódź), professeur d'histoire, géographie et instruction civique, surveillante.
- Godlewski Waclaw, 6 janvier 1906, Upita (Lituanie), professeur de polonais et d'histoire, secrétaire général et directeur adjoint du lycée 1940-1943, directeur 1943-1944.
- Gogłuska Stanisław, 15 avril 1914, Koczarki (distr. Parczew, voïv. Lublin), professeur de polonais.
- Hamel Bernard, professeur de français (de nationalité française).
- Harwas Jan, 7 janvier 1909, Dortmund (Allemagne), professeur de latin et de grec, examinateur d'allemand. Fusillé par les Allemands entre le 17 et le 21 août 1944 à Bron, près de Lyon.
- Hlibowicki (abbé), professeur d'instruction religieuse.
- Keeler Bolesława, professeur d'anglais.
- Komar Julian, professeur d'histoire.
- Kozłowski Marian, 21 novembre 1888, Nowy Sącz (voïv. Cracovie), ingénieur de profession, professeur de chimie, également chargé de l'intendance en 1943.
- Kühn Jan, professeur? surveillant?
- Kwieciński (Kwicznyński?), surveillant.
- Lombard, professeur de français.

- Łabęcki Aleksander (?), 7 avril 1904, Vitebsk (Russie), surveillant.
- Łazarek Władysław, professeur de mathématiques.
- Łukasiewicz Zofia Ludosława, 13 décembre 1901, Krasnosiółka (voïv. Podolie), professeur de biologie et de géographie, surveillante.
- Makar (Mokor?), surveillant (1945-1946?)
- Malbos Marcel Auguste Joseph, 24 octobre 1915, Molière-sur-Cèze (Gard), professeur de français et surveillant (de nationalité française).
- Menot Denise Emma Claire Marie, 2 août 1918, La Tronche (Isère), professeur de français à partir de 1944, épouse de Marcel Malbos (de nationalité française).
- Milecka Helena, née Starzyńska, 3 novembre 1886, Varsovie, professeur de mathématiques et responsable de l'internat de Lans.
- Mróz Marian (abbé), 1915, professeur d'instruction religieuse.
- Mul Józef, 2 août 1906, Kołomyja (voïv. Stanisławów), professeur de mathématiques.
- Nowakowski Józef Tadeusz, professeur de polonais, d'anglais et d'instruction civique polonaise.
- Ossuchowski, professeur de polonais.
- Polaczek Stefan, professeur de latin et surveillant.
- Puget Jan, professeur de dessin.
- Puget Zbigniew (frère du précédent), 24 septembre 1901, Varsovie, professeur de dessin.
- Reissenberg, enseignant.
- Roznerski T., professeur de polonais.
- Skraba Bolesław, 24 février 1913, Siemianówka, professeur de mathématiques.
- Skrodzki Tadeusz, 10 septembre 1906, Tarnów (voïv. Cracovie), professeur de chant.
- Słupnicka M., professeur de polonais.
- Sokołowska, professeur de français.
- Stefanowicz Jadwiga, née Ambroziewicz, 10 octobre 1894, Tomaszpol (Russie, actuellement en Ukraine), professeur de polonais.

- Steffen Tadeusz, 8 juin 1903, Niewodnica (distr. et voïv. Białystok), ingénieur de profession, professeur de physique et surveillant.
- Stupkiewicz Stanisław, 30 novembre 1910, Raków près de Minsk (Russie, actuellement en Biélorussie), professeur de polonais.
- Stupkiewicz Helena Zofia, née Lenk, 1910, surveillante.
- Tarło-Maziński Zygmunt Włodzimierz (dr), 24 avril 1889, Brodziewko (distr. Ciechanów, voïv. Varsovie), ingénieur de profession, professeur de philosophie et d'astronomie.
- Wasiak Edmund, 27 octobre 1910, Poznań, professeur d'éducation physique.
- Wasiak Maria, née Jaworska, 23 décembre 1912, Strasbourg (Bas-Rhin), professeur de biologie.
- Wrona Stefan, professeur d'éducation civique polonaise, directeur adjoint du lycée 1945-1946.
- Zaleski Zygmunt Lubicz (dr), 27 septembre 1882, Klonowiec (distr. Radom, voïv. Kielce), professeur de polonais, fondateur et premier directeur du lycée.
- Żmigrodzki Józef (dr), professeur d'histoire et de polonais.

Cette liste comporte 59 noms. Il y manque sans doute certains surveillants qui « n'ont fait que passer », mais probablement aucun professeur.

Compte tenu de la faiblesse de l'échantillon, du caractère parcelaire des données (les dates et lieux de naissance ne sont connus que pour 53 % des intéressés) et des caractéristiques générales du corps enseignant (dont il a été question dans les premiers chapitres), je me bornerai à quelques remarques générales.

On notera tout d'abord que la très grande majorité des professeurs et surveillants sont des hommes : 42 sur 59, soit 71,2 %. La féminisation de la profession d'enseignant, que l'on pouvait observer aussi bien en Pologne qu'en France, n'avait guère cours au lycée de Villard.

On observera également, malgré le caractère incomplet des données, que beaucoup de professeurs étaient originaires des « confins » de la Pologne : deux d'entre eux étaient nés en Biélorussie, deux autres en Ukraine, deux en Galicie orientale, un en Lituanie (ou, plus

précisément, en Samogitie (Godlewski), un enfin en Zaolzie, partie de la Silésie disputée entre Tchèques et Polonais (Berger).

Mais ce qui caractérise surtout le corps enseignant de Villard, c'est sa jeunesse. Si le fondateur et premier directeur du lycée, Zaleski (que les élèves considéraient presque comme un vieillard) était âgé de 58 ans à la première rentrée scolaire, ses successeurs, Godlewski puis Berger, avaient respectivement 37 et 40 ans lorsqu'ils prirent leurs fonctions.

En dehors de Zaleski lui-même, les seuls professeurs ayant plus de 50 ans au moment de leur arrivée à Villard ou à Lans étaient Marian Kozłowski, Władysław Tarło-Maziński, Helena Milecka et Jadwiga Stefanowicz.

La plupart des enseignants étaient donc jeunes. Certains avaient même moins de 30 ans à leurs débuts au lycée (l'abbé Czajka, Marcel Malbos, l'abbé Mróz, Bolesław Skraba), beaucoup avaient moins de 40 ans (Wiera Anisimow, Ernest Berger, l'abbé Bozowski, Michał Dusza, Kazimierz Gerhardt, Waclaw Godlewski, Zofia Łukasiewicz, Józef Mul, Tadeusz Skrodzki, Edmund et Maria Wasiak en particulier). C'était une donnée importante, et qui le fut encore plus dans les trois premières années d'existence du lycée, lorsque celui-ci accueillait des soldats démobilisés âgés de vingt ans ou davantage, car les différences d'âge entre enseignants et élèves étaient de ce fait réduites, et leurs expériences et visions du monde semblables. La compréhension réciproque que cela entraînait était un élément essentiel de l'atmosphère qui régnait au lycée.

### ***Le personnel médical***

Le lycée avait un service médical, constitué de plusieurs médecins et d'un infirmier à Villard, d'un médecin à Lans. La France ne reconnaissant pas les diplômes médicaux polonais, les médecins portaient officiellement le titre d'infirmier-chef. Il y avait également des dentistes vacataires, sur lesquels aucune information n'a été conservée. Il semble toutefois que la moyenne d'âge du corps médical ait été nettement supérieure à celle du corps enseignant.

Les sept personnes ayant exercé à titre permanent au lycée sont :

Dunaj Zygmunt, 29 décembre 1892, Cracovie, médecin (Villard).

Hancyk Aurelia, 4 juillet 1912, Wiskowo (?), médecin (Lans).

Józwiak Zygmunt, infirmier (Villard).

Kraszewski W., médecin (Villard).

Makomaski Józef, 24 avril 1906, Ciechocinek (distr. Aleksandrów Kujawski, voïv. Poméranie), médecin (Villard).

Puchala Marian, 12 janvier 1896, infirmier (Villard).

Welfle Tadeusz Jan, 30 juillet 1896, Pułtusk (voïv. Varsovie), médecin (Villard). Disparu en Vercors fin juillet 1944.

### ***L'administration***

J'inclus sous cette rubrique aussi bien les personnes ayant travaillé au secrétariat du lycée qu'à l'intendance et à la gestion des internats. La liste est la suivante :

Berger Małgorzata, née Lasota, 14 janvier 1914, Cieszyn, chef du secrétariat du lycée.

Brayczewska Zofia, 18 décembre 1901, Piotrków Trybunalski (voïv. Łódź), économiste (Lans).

Constantin R., comptable (Villard) (de nationalité française).

Cyganek Rudolf, comptable (Villard).

Fabre, directeur administratif (Villard) représentant les autorités françaises (de nationalité française).

Gostyńska-Steffen Jadwiga, 6 août 1902 (1906?), Wieniawka (distr. Hrubieszów, voïv. Lublin), directrice de l'internat et chef de l'intendance (Villard).

Grzybowska Ewa, 28 mai 1917, Zamiechowo (voïv. Podolie), directrice adjointe de l'internat de Lans.

Markiewicz Władysław, 1<sup>er</sup> mars 1920, comptable (Villard).

Mierzwiński Michał, 23 juin 1901, Stanisławów, comptable, responsable du service de polycopie (Villard).

Miszewski Czesław, 20 septembre 1909, Varsovie, directeur de l'internat de Lans.

Morkowski Antoni, 10 avril 1914, Huchingen (Allemagne), comptable (Lans).

Potocka Maria, directrice de l'internat de Lans.

Szaliński Aleksander, comptable (Lans).

Wędrowska Albertyna, figure sur la liste des paies des services administratifs (Villard, 1945).

Wolański Adam, 5 décembre 1915, Ryków, économiste et magasinier (Lans).

Cette liste, longue d'une quinzaine de personnes dont six femmes et neuf hommes, est sans doute incomplète, car le personnel se renouvelait très fréquemment. Ainsi, Zofia Brayczewska n'exerça ses fonctions que pendant deux mois et demi (du 1<sup>er</sup> mai au 15 juillet 1943), de même que Wolański (du 11 août au 1<sup>er</sup> octobre 1943, soit tout de même quatre jours de plus), et Szaliński fut très vite relevé de ses fonctions de comptable<sup>8</sup>. La stabilité était bien plus grande à Villard qu'à Lans (où Maria Potocka fut le seul élément permanent), grâce aux deux solides piliers qu'étaient Małgorzata Berger et Jadwiga Gostyńska. L'aversion générale de l'administration villardienne pour la bureaucratie est frappante : ses effectifs étaient réduits et ne grossirent pas au fil des ans, son efficacité étant le fruit d'un travail intense.

### ***Autres services***

Je regroupe sous cette dernière rubrique les employés qui exerçaient des métiers « physiques » : cuisine, lingerie, menuiserie, chauffage, courses, conduite et entretien des véhicules, etc. Il s'agit d'une catégorie fluide, passablement informelle, dont l'embauche ne donnait pas toujours lieu, loin de là, à des documents écrits, de sorte que la liste est forcément lacunaire.

Arend Stanisław, 5 mai 1900, Truza Mała (?), factotum, gardien.

Babicka Janina, gardien et femme de ménage.

Betka Jan, élève (voir la liste des élèves), aidait aux travaux manuels.

Boguski Stefan, 24 août 1901, gardien.

---

8. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCE [Service du contrôle social des étrangers], n° 27. Parmi les personnes mentionnées dans ce document figure également Aleksandra Jetter, née le 17 juillet 1898 : embauchée à Lans le 15 novembre 1943 comme comptable, elle n'y resta que quelques semaines, car les relations de travail ne lui plaisaient pas. L'auteur l'a personnellement connue au foyer du Sappey et n'a pas inscrit son nom sur la liste des collaborateurs de l'administration du lycée.

Dubas Wojciech (?), chauffagiste.

Gawłowska Helena, 1913, couturière et lingère.

Głębocki Józef, 18 septembre 1893, cordonnier.

Guzy Marianna, aide cuisinière, puis élève (voir la liste des élèves).

Jackiewicz Kazimierz, 7 février 1915, Małgów (?), commis de cuisine, plongeur.

Kaliciak Andrzej, intendant et exploitant de la ferme scolaire (habitait à la ferme avec sa femme et sa fille).

Kaliciak Maria, femme de chambre, épouse du précédent.

Knopp Helena, aide cuisinière.

Kozłowska Michalin, blanchisseuse.

Krasuski, commis de cuisine.

Kuczyńska, commis de cuisine.

Matzner Ferdynand, commis de cuisine.

Strona Julian, gardien.

Twardochleb Jan, aide-cuisinier.

Tyniec Zofia, 10 octobre 1898, aide-cuisinière, plongeuse.

Wągrzyk Franciszka, aide-cuisinière.

Wilk Ludwik, menuisier, maquisard FFI. Tué fin juillet 1944 près d'Autrans (Isère).

Wołoszyn Mikołaj, 26 octobre 1906, commis de cuisine.

La liste qui précède comprend 22 noms, dont deux (Jan Betka et Marianna Guzy) figurent également sur la liste des élèves, et correspondent à des personnes qui ne furent employés que peu de temps. La cuisinière Józefowa, déjà évoquée, et que Zaleski surnommait « la Cariatide » (*Kaska Kariatyda*) était un personnage important, haut en couleurs, bien connu des pensionnaires, mais son nom exact ne nous est hélas pas connu, et elle ne figure donc pas sur la liste, non plus que deux autres cuisinières qui travaillèrent au lycée entre 1944 et 1946 et dont l'identité demeure également inconnue. On sait également, par les témoignages de nombreux élèves, que travaillait comme cuisinière à l'hôtel du Parc, les premières années, une femme que l'on appelait communément « Madame ». Enfin, au moins cinq ou sept autres personnes dont les noms n'ont pas été conservés ont travaillé à



Lans. Au total, ce sont donc, sans doute, plus de trente personnes qui relèvent de cette catégorie.

Quant aux dates de naissance de ces travailleurs manuels, elles ne nous sont connues que dans de rares cas. Celles dont nous disposons s'échelonnent entre 1893 à 1915, ce qui représente une amplitude assez grande. Il semble que la moyenne d'âge ait été plus élevée que chez les enseignants ou les employés de l'administration. Cela ne signifie pas qu'il se soit agi de personnes au soir de leur vie, même si c'est ainsi que les considéraient de nombreux élèves : Arend passait, en 1944, pour un quasi-vieillard, alors qu'il n'avait que quarante-quatre ans !

En conclusion, il est impossible de dénombrer exactement tous ceux qui, à divers titres, sont passés par le lycée de Villard. C'est naturellement sur les élèves que nous disposons des données les plus précises, et c'est à cette catégorie, la plus nombreuse, que j'ai consacré les plus longs développements. On peut néanmoins évaluer à près de 800 le nombre total de personnes ayant travaillé ou étudié au lycée. Faire des statistiques sur un échantillon aussi disparate est impossible et serait, à bien des égards, vain. Deux choses, cela dit, sont certaines : il s'agissait d'une collectivité à la fois extrêmement diverse quant à son origine sociale et géographique, et extrêmement jeune au regard de l'état-civil comme de l'état d'esprit – lequel, à défaut d'être une catégorie statistique, n'en est pas moins une réalité aussi tangible que précieuse.



## TROISIÈME PARTIE



## Les Villardiens après Villard

Le titre de ce chapitre pêche assurément par ambition. Il est impossible, même au terme de longues années de recherches dans les bibliothèques, les archives, les correspondances privées, complétées de nombreux entretiens individuels, de reconstituer les destinées de quelque 780 personnes ni l'entière histoire du lycée lui-même. Mais cette impuissance de la recherche ne doit pas nous désoler : du point de vue de l'historien, passer de l'analyse des faits à la compilation d'anecdotes individuelles, qui ont leur place dans des livres de mémoires, des conversations en famille ou entre amis, ne présente pas d'intérêt substantiel. Quant aux biographes, ils s'attachent en général à des personnages célèbres, importants, plutôt qu'à des gens ordinaires. Ces derniers, quelque passionnante qu'ait pu être leur vie, n'influent en effet que peu sur nos processus sociaux et culturels, et font plutôt l'objet de biographies collectives ; leurs têtes sont de simples points sur des photos pour lesquelles ils ont, souvent, posé en groupe, et qui les rendent à la fois connus et anonymes.

S'agissant de l'histoire du lycée Cyprian Norwid, il m'a fallu être sélectif par la force des choses. Il est en effet naturel que l'on en sache davantage sur les personnages qui ont été les plus actifs, les plus en vue, qui ont occupé des postes importants, ou qui ont été des héros, voire des martyrs, que sur ceux qui ont été des citoyens et des travailleurs parmi d'autres. C'est sur les Villardiens des dernières années, sur ceux qui n'ont séjourné que peu de temps à Villard et sur ceux qui n'y ont pas passé leur baccalauréat que les données précises sont les moins nombreuses ; or, ces trois catégories représentent le tiers des anciens élèves. On ignore même le nombre, y compris approximatif, de ceux qui sont décédés, de ceux qui habitent en Pologne et de ceux qui vivent dans d'autres pays.

Malgré, donc, la difficulté de l'exercice, il m'a semblé utile et même nécessaire de reconstituer, fût-ce de façon partielle et approximative,

les destinées des « Villardiens après Villard », car l'histoire du lycée ne s'achève pas au moment où retentit la dernière sonnerie.

Le présent chapitre se divise, quasi naturellement, en deux parties. La première, étroitement liée à l'histoire du lycée, englobe la période de la guerre et de l'immédiat après-guerre jusqu'en 1946, la seconde les quatre décennies suivantes.

À leur sortie du lycée, les élèves devaient choisir, particulièrement avant 1944, entre plusieurs solutions. La première consistait à être hébergé en foyer ou à vivre de subsides, la deuxième à faire des études dans une université située en zone libre. Il en existait également une troisième : gagner l'Angleterre pour s'y enrôler dans des unités polonaises. Les deux premières options impliquaient souvent des activités de résistance, pour lesquelles on risquait l'arrestation, la déportation, voire la mort. La dernière pouvait aussi bien mener en captivité – mais dans un camp espagnol – qu'au combat – sur terre, sur mer ou dans les airs.

Ceux qui choisirent le séjour en foyer y restèrent généralement peu de temps. Il s'agissait d'une part des malades et des invalides (qui furent nombreux aussi à fréquenter le foyer-sanatorium d'Hauteville, dans l'Ain), d'autre part de ceux qui attendaient d'obtenir une bourse d'études ou de pouvoir franchir les Pyrénées pour gagner l'Angleterre. Quelques tout récents bacheliers, de 1943 en particulier, furent hébergés dans le foyer installé à Lans dans l'hôtel des Tilleuls : Jan Długosz, Kazimierz Drozd, Paweł Grelak, Franciszek Helmboldt, Władysław Łukasiewicz, Zbigniew Meres, Józef Szuperski<sup>1</sup>. Nettement plus nombreux furent, notamment en 1942 et 1943, les pensionnaires des foyers de Bourg-d'Oisans et de Bagnols-les-Bains, où était par ailleurs dispensée une préparation au baccalauréat : s'y retrouvèrent, entre autres, Mirosław Andrzejuk, Hieronim Bieńko, Mieczysław Fryc, Artur Jarmuła, Jan Koczwara, Józef Lewicki, Władysław Mularz, Wiktor Suchy<sup>2</sup>. Certains résidèrent dans d'autres centres de la Croix-Rouge polonaise (à Uriage, au Sappey, à Ax-les-Thermes, à Voiron), où ils avaient l'occasion

---

1. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveau], Varsovie : SCSE [Service du contrôle social des étrangers], n° 16.

2. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveau], Varsovie : SCSE [Service du contrôle social des étrangers], n°s 16, 17 et 20.

de rencontrer des Villardiens plus jeunes, en vacances avec leurs parents, et de garder ainsi le contact avec le lycée. Mais ces foyers, déjà en déclin entre fin 1944 et début 1945, furent supprimés un an plus tard.

Nombreux furent ceux – et plus encore celles – qui s’inscrivirent à l’université après le baccalauréat : quelques-uns seulement pour étudier les lettres, une minorité plus importante le droit ou la médecine, mais la plupart optèrent soit pour des études économiques et commerciales, soit pour des études scientifiques et techniques.

Pour des raisons aisément compréhensibles (l’appui de Godlewski, la proximité de Villard, l’existence de résidences universitaires polonaises, le fait que les Allemands n’aient occupé la ville que de septembre 1943 à août 1944), une bonne moitié de ceux qui poursuivirent leurs études le firent à Grenoble. Ce fut notamment le cas de Stanisław Altheim, de Kazimierz Czech, de Ryszard Herman, de Tadeusz Kalinowski, de Zygmunt Karwat, de Władysław Kleczko, d’Izabella Krasieńska, de Maria Krąkowska, d’Edmund Krynicki, de Andrzej Nitecki, de Zbigniew Proksa, de Zdzisław Stączek, de Danuta Szewczykówna, d’Ewa Valentin, de Piotr Wandycz pendant la guerre<sup>3</sup>, de Maria Janina Czarnul, de Henryk Dąbrowski, de Krystyna Florkowska, de Józef Harazin, de Tadeusz Łepkowski, d’Aleksander Metelski après la guerre<sup>4</sup>. La plupart faisaient de temps à autre un « saut » à Villard, pour y voir les conditions de la vie de leurs camarades plus jeunes et les assister, comme nous l’avons vu, lors des épreuves du baccalauréat.

Un nombre non négligeable de Villardiens allèrent étudier à Lyon (notamment Leon Baran, Kazimierz Dobrzęcki, Artur Jarmuła,

---

3. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE [Service du contrôle social des étrangers], n° 34.

Questionnaires 31 rempli par Zdzisław Stączek et 37 rempli par Piotr Wandycz.

4. Józef Harazin, *Moje wspomnienia z lat 1939-1949* [Mes souvenirs des années 1939-1949], manuscrit ronéoté (en la possession de l’auteur), p. 68.

Questionnaires 6 rempli par Krystyna Florkowska, 11 rempli par Józef Harazin et 16 rempli par Tadeusz Łepkowski.

Roman (Bolesław) Krupczak, Kazimierz Miłułka, Andrzej Nitecki, Bernard Nowak, Bolesław Szpiega, Józef Zapła<sup>5</sup>.

Plus rares sont ceux qui partirent étudier ailleurs – à Toulouse (Alojzy Marchewicz)<sup>6</sup>, à Clermont-Ferrand (comme Maria Krąkowska, d'abord inscrite à Grenoble, en fit la demande à Zaleski<sup>7</sup>) ou à Montpellier (comme Ewa Valentin au début<sup>8</sup>). Après la guerre, certains rejoignirent le nord de la France : Lille, « chez le professeur Godlewski » (Edmund Cieślak, Michał Komarzyński, Jerzy Lisowski), ou Paris (André de Beaurain, Zygmunt Bruzi, Tadeusz Schaezel).

Mais la grande majorité des garçons qui restèrent en France s'engagèrent dans la lutte clandestine, le plus souvent dans les rangs de l'Organisation polonaise de lutte pour l'Indépendance (POWN) ou dans des groupes qui en étaient les précurseurs. Seuls Jerzy Wolf, Jan Wiśniewski et Lech Zarzycki (qui fit partie, du 1<sup>er</sup> juillet au 3 août 1944, des FTP de Savoie<sup>9</sup>), étaient liés à l'aile gauche de la Résistance française, en l'occurrence les FTP.

Au sein de la POWN, Irena Smutna et Alojzy Marchewicz (qui se marièrent par la suite) furent actifs en Poitou et Limousin<sup>10</sup>, Tadeusz

---

5. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE [Service du contrôle social des étrangers], n° 32. En septembre 1943, certains anciens Villardiens qui étaient étudiants (Kazimierz Miłułka, Leszek Ochman, Władysław Potemski, Janusz Sochacki, Tadeusz Wojciechowski) suivirent des cours d'été à Laffrey, près de Grenoble (*ibidem*, n° 26).

6. Archives Zaleski, C I, lettre d'Alojzy Marchewicz à Zaleski, 3 novembre 1941, informant ce dernier qu'il était étudiant à l'école supérieure de commerce. On tenta d'envoyer à Toulouse d'autres Villardiens, comme Anna Kisiel, Stanisław Mroziak, Edward Wolski (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : SCSE [Service du contrôle social des étrangers], n° 5).

7. Archives Zaleski, C I, lettre du 25 septembre 1942.

Archives Malbos, lettre de Maria Krąkowska à Godlewski, 30 décembre 1941.

8. Questionnaire 36 rempli par Ewa Valentin.

9. Photocopie d'une attestation des FTP en date du 8 août 1944, en possession de l'auteur.

Conversations (non enregistrées) avec Jan Wiśniewski et Jerzy Wolf.

10. Questionnaires 18 rempli par Alojzy Jan Marchewicz et 30 rempli par Irena Smutna.



Graff à Nice<sup>11</sup>, Kazimierz Dobrzęcki et Stanisław Sadowski à Lyon<sup>12</sup>. Adam Skinder<sup>13</sup> travailla pour le service du renseignement militaire de Grenoble. Henryk Bretsznajder combattit dans les rangs de la POWN à Paris, dans le Nord, à Saint-Étienne et dans la région Rhône-Alpes. Edward Michalak, qui partit habiter Paris après le baccalauréat, fut un courrier de la Résistance; exfiltré à Londres en août 1943, il revint en octobre en France, où il fut parachuté<sup>14</sup>.

Je n'ai pas d'informations sur tous ceux qui étaient plus ou moins engagés dans la Résistance, mais il est notoire qu'ils étaient bien plus nombreux que ceux que j'ai cités. Si, à Villard, l'activité clandestine était réduite au strict minimum pour ne pas mettre en danger l'établissement, les jeunes s'empresaient, sitôt après avoir quitté le lycée, de s'engager dans la lutte armée. Même pendant les vacances, loin de Villard, garçons comme filles s'efforçaient d'aider les combattants de l'ombre<sup>15</sup>. L'attitude d'Ewa Valentin, qui vécut à Grenoble après son baccalauréat, est très caractéristique: elle ne faisait partie d'aucune organisation clandestine à proprement parler, mais chacun pouvait trouver chez elle un abri et, dans la mesure du possible, l'aide dont il avait besoin. « Des garçons du Vercors venaient, il y en avait beaucoup dont j'ignorais même le nom. Dans certains cas, je les voyais pour la première fois, parfois aussi, hélas, pour la dernière. Jurek Wolf, pourchassé par les gendarmes français, ainsi qu'un Silésien en uniforme allemand, Franciszek Dudek, qui travaillait dans le contre-espionnage et qui est mort fusillé par les Allemands, venaient souvent<sup>16</sup>. »

L'action clandestine, comme dans toute l'Europe occupée, pouvait se payer très cher. L'étendue de la répression, la fréquence des déportations en camp de concentration, étaient certes bien moindres en France qu'en Europe de l'Est (Pologne, URSS, Yougoslavie), mais

---

11. Questionnaire 9 rempli par Tadeusz Graff.

12. Questionnaires 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki et 26 rempli par Stanisław Sadowski.

Roman Krupczak, Artur Jarmuła, Edward Renn, Lucjan Owczarek et d'autres eurent des liens plus lâches avec les organisations clandestines de Lyon.

13. Questionnaire 29 rempli par Adam Skinder.

14. Questionnaires 10 rempli par Marianna Guzy et 19 rempli par Jacques Adam Michalak.

15. Questionnaire 6 rempli par Krystyna Florkowska.

16. Questionnaire 36 rempli par Ewa Valentin.

le fait que la région de Lyon et de Grenoble était l'une de celles où la Résistance était la plus active exposait les Villardiens qui y prenaient part à des actions de représailles renforcées.

Une trentaine d'élèves et de professeurs connurent les prisons françaises, italiennes ou allemandes, voire les camps de concentration allemands<sup>17</sup>, mais je manque d'informations détaillées sur le sort qui fut celui de chacun d'eux.

On sait cependant que Tadeusz Graff<sup>18</sup> fut incarcéré brièvement dans des prisons françaises (à Nice et à Paris) et qu'Adam Skinder fut détenu au tristement célèbre fort de Montluc puis au camp de concentration de Netzeiler et finalement à Dachau<sup>19</sup>. Jan Długosz, Roman Gajewski (qui mourut après avoir été torturé), Stanisław Grenadier, Zygmunt Karwat, Andrzej Kasprzyk (qui mourut dans le convoi qui l'emmenait en camp), Bolesław Majkrzak, Zdzisław Maszadro, Roman Skąpski, Janusz Zakrzewski, entre autres, furent internés dans divers camps. Godlewski lui-même fut envoyé à Mauthausen, et Zaleski, après avoir été torturé dans des prisons italiennes et allemandes où il perdit un œil, à Buchenwald. Évoquant le sort et l'admirable comportement du fondateur du lycée, Maszadro souligne que, dans les conditions effroyables auxquelles il fut soumis, il sut néanmoins continuer de parler à ses compagnons des valeurs spirituelles de l'humanité. « Il restait un aristocrate de l'esprit, qui nous donnait, à moi et à d'autres, des cours de littérature universelle, qu'écoutaient bouche bée des gens simples, exténués, qui n'avaient jamais rencontré une telle personnalité. » Un jour, les anciens Villardiens qui étaient avec lui en captivité réussirent à mettre de côté un œuf pour lui,

---

17. *Liceum polskie*, p. 18. (Józef Wędrychowski, « *Polskie liceum w Villard de Lans* » [*Le lycée polonais de Villard-de-Lans*], *Odgłosy, Łódź*, 6 août 1978??)

18. Questionnaire 9 rempli par Tadeusz Graff.

19. Questionnaire 29 rempli par Adam Skinder.

mais il le donna, bien que lui-même très affaibli, à un co-détenu moribond<sup>20</sup>.

Bon nombre de bacheliers (mais aussi d'anciens élèves n'ayant pas obtenu leur diplôme) qui, durant leur séjour à Villard, se considéraient comme étant simplement en congé de l'armée, franchirent clandestinement, entre l'été 1941 et début 1944, seuls ou, le plus souvent, en groupe, les Pyrénées afin de rejoindre les troupes polonaises en Grande-Bretagne. Ils furent une cinquantaine dans ce cas, ainsi que plusieurs professeurs: ce sont donc probablement quelque 20 % des Villardiens de sexe masculin qui gagnèrent ainsi l'Angleterre

---

20. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: SCSE [Service du contrôle social des étrangers], n° 5 (sur les arrestations de Villardiens).

Zygmunt Karwat, *Mémoires* (non publiées. N.d.T.), passim.

Zygmunt Lubicz Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945] (Cahier Buchenwald), Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1.

*Sztandar Polski*, Paris, 1945, n°s 19, 6 mai 1945, et 21, 20 mai 1945.

Józef Wędrychowski, « Polskie Liceum w Villard-de-Lans » [Le lycée polonais de Villard-de-Lans], *Odgłosy*, Łódź, n° 32, 6 août 1978.

Archives Bozowski, Lettres: lettre de Zdzisław Maszadro à l'abbé Bozowski, 11 janvier 1980. L'information sur l'œuf offert à Stanisław Rogalski mourant est sans doute erronée, car ce constructeur d'avions connu (créateur avec Stanisław Wigura et Jerzy Drzewiecki de l'avion RWD) séjourna successivement, entre 1939 et 1945, en France, en Angleterre et (à partir de 1941) en Turquie (*Słownik polskich pionierów techniki* [Dictionnaire des Pionniers polonais de la Technique], édité sous la direction de Bolesław Orłowski, Katowice, Śląsk, 1986, p. 178).

Wiesław Strzałkowski, « Ostatnia rozmowa » [Dernier entretien], *Wiadomości*, Londres, 1968 (j'ignore la date précise, ne possédant qu'une coupure).

On sait en outre que plusieurs anciennes élèves de Villard ont été déportées à Ravensbrück, mais je n'ai pu obtenir plus de précisions.

via l'Espagne<sup>21</sup>. Les groupes les plus importants passèrent en Espagne début 1943, dans le cadre de ce qu'on a appelé la « grande évacuation », consécutive à l'entrée, en novembre 1942, de détachements allemands et italiens en zone libre<sup>22</sup>. Près de la moitié d'entre eux (il est difficile de donner un nombre précis) se retrouvèrent en prison à Gerona ou, surtout, dans le lugubre camp de concentration franquiste de Miranda del Ebro, où certains restèrent même détenus deux ans. Les conditions y étaient rudes, la nourriture si maigre que l'on était en permanence à la limite de la famine. La lettre écrite le 25 août 1941 par Ryszard Mańkowski à ses camarades restés à Villard confirme avec éloquence l'horreur de la vie au camp de Miranda: « Ce que nous avions à Villard peut être qualifié de paradis en comparaison de ce

---

21. Roman Fajans, dans *U progu zwycięstwa* [Au seuil de la victoire], Biblioteka Sztandaru Polskiego, Paris, 1945, p. 23, parle de 50 personnes.

Voici une liste, incomplète, d'anciens Villardiens ayant franchi les Pyrénées pour gagner l'Angleterre: Jan Ambik, Hilary Bakalarski, Jan Bławdziewicz, Kazimierz Dębski\*, Marian Drohomirecki, Ludwik Dygat, Jan Gajewski, Piotr Grala, Janusz Grodecki, Zdzisław Jaworczak, Jan Koczwar, Tadeusz Leonowicz\*, Ryszard Mańkowski\*, Karol Obidniak\* Stefan Okrasa\*, Alfred Pactwa, Janusz Regent, Olgierd Romejko\*, Stanisław Schaezel, Janusz Sochacki, Zdzisław Stączek, Marian Szybka\*, Franciszek Uhma\*, Tadeusz Walewicz\*, Leszek Witkowski, Bolesław Wróbel\*, Władysław Wykus, Stanisław Zagórski, Karol Zawilski\*.

N.d.T. – Ewa Valentin a publié au milieu des années 2000 une liste plus complète de 90 noms d'élèves, employés et professeurs ayant ayant franchi les Pyrénées pour gagner la Grande-Bretagne. Voici les noms supplémentaires qu'elle contient: Stanisław Altheim, Michał Bankiewicz, Andrzej Bisping, Piotr Bisping, Albin Bratkowski\*, Witold Brayczewski, Bogusław Brudz, Roman Ciemor, Jerzy Cholewa, Kazimierz Czech, Kazimierz Dobrzęcki, Jerzy Drwięga, Tadeusz Filip\*, Stanisław Gawlik, Józef Giba, Mieczysław Gutowski\*, Ryszard Herman, Antoni Hop, Władysław Kleczko, Władysław Klimczyk, Zygmunt Kostrzanowski, Jan Kotlarz, Zbigniew Kotowski, Stanisław Kozłowski, Ferdynand Kraczkowski, Stefan Lewandowski, Edward Michalak, Tadeusz Michalik, Franciszek Mocha, Marian Moczorodyński, Zbigniew Meres, Kazimierz Migocki, Józef Mroziński, Mieczysław Mularz, Andrzej Nitecki, Mateusz Nitecki, Andrzej Nowaryta, Tadeusz Ożóg\*, Zbigniew Pałucki, Zbigniew Pięrcianowski, Janusz Pilecki, Zbigniew Proksa, Stanisław Ratajewski, Stanisław Rudkowski, Jerzy Smutni, Jan Sokołowski, Zygmunt Sokołowski, Tadeusz Skiba, Zbigniew Splawiński, Wikto Suchy, Piotr Wandycz, Jan Węć, Józef Węgrzyn, Roland Wielgomas\*, Eugeniusz Wilk, Leszek Woydatt, Zbigniew Zawidzki, Henryk Zdiarski, Janusz Zgliński, Władysław Żegota, Józef Żmigrodzki.

N.d.T. – Sans les deux listes ci-dessus, les astérisques signalent les Villardiens qui ont été internés dans les camps de concentration en Espagne, à Miranda del Obro ou ailleurs (source Ewa Valentin).

22. Questionnaire 20 rempli par Michał Mierzwiński.

que nous avons ici. [...] Le pire, c'est la faim. Quant aux relations, elles sont carrément insupportables. [...] Qu'aucun de vous ne s'avise de suivre nos traces. [...] Mieux vaut se tenir tranquille et étudier en restant un tant soit peu libre que mourir de faim. [...] Nous sommes ici huit anciens de Villard<sup>23</sup>. »

C'était un avertissement, un cri de désespoir. En général, les Villardiens détenus à Miranda firent preuve de courage. Certains tentèrent de s'évader. Dans la grande majorité des cas, ils ne séjournèrent, surtout en 1943-1944, que peu de temps au camp, et réussirent à gagner la Grande-Bretagne avec l'aide des autorités polonaises et alliées.

L'Écosse et l'Angleterre furent, durant quelques années, le camp militaire de nombreux Villardiens, qu'ils soient passés par l'Espagne (comme la majorité d'entre eux), qu'ils aient emprunté d'autres voies (comme Piotr Wandycz), ou qu'ils s'y soient rendus directement après septembre 1944 (comme Edward Renn, Marian Liber ou Tadeusz Sołyga). Ils furent une bonne soixantaine au total à y suivre des formations de sous-officier, à servir dans diverses armes ou spécialités telles que l'aviation (Jan Gajewski, Hilary Bakalarski et d'autres), la marine de guerre (Kazimierz Dębski, Leszek Woydat, Karol Zawilski notamment), l'artillerie (Janusz Grodecki, Piotr Wandycz, Janusz Zgliński), les blindés (Kazimierz Dobrzęcki,

---

23. Felicjan Majorkiewicz, *Lata chmurne, lata dumne* [Années nuageuses, années orgueilleuses], Varsovie, Pax, 1983, p. 122. Cet ouvrage, où est citée la lettre de Mańkowski, évoque plus généralement l'épisode espagnol et en particulier le camp de Miranda.

Questionnaires 4 rempli par Kazimierz Dębski, 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki, 15 rempli par Tadeusz Leonowicz et 31 rempli par Zdzisław Stączek.

Karol Obidniak, *Jak zostać generałem. Wspomnienia szeregowca* [Comment devenir général. Souvenirs d'un homme du rang], Wydawnictwo Łódzkie, Łódź, 1970, p. 156-158.

Archives Malbos, lettre de Stanisław Zagórski à Godlewski, Madrid, 7 décembre 1943. Entretien 9 (Roman Ciemior, 1984).

Marian Drohomirecki, Zdzisław Jaworzak, Marian Szybka, entre autres), l'infanterie ou encore l'intendance<sup>24</sup>.

Les Villardiens soldats ne combattirent pas tous au front, mais bon nombre d'entre eux se battirent avec vaillance, en mer, dans les airs ou sur le continent. Certains furent blessés (comme Kazimierz Dobrzęcki); d'autres trouvèrent la mort à l'été 1944 en France, en Belgique ou aux Pays-Bas (Zdzisław Jaworzak, Jan Kania, Marian Szybka périrent dans les combats de Falaise, Marian Drohomirecki fut écrasé accidentellement par un char polonais); d'autres encore furent tués sur le front (Jan Ambik, Jan Nowiński, Stanisław Rutkowski, Wiktor Suchy, ainsi que Ludwik Dygat qui mourut des suites de ses blessures)<sup>25</sup>.

Le printemps 1945, qui vit la guerre s'achever, ne fut pas seulement, pour les Polonais et, donc, pour les Villardiens et anciens Villardiens, le moment radieux de la victoire, mais aussi, et même surtout, le temps de l'amertume, de la division nationale, des dissensions politiques, du choix difficile (qui continua de se poser par la suite) entre rester en exil et rentrer au pays. La grande majorité des enseignants choisirent de retourner en Pologne, ce qui ne signifiait nullement que tous s'identifiaient au nouveau régime et acceptaient la domination de l'URSS sur la Pologne. Zaleski demeura jusqu'au bout un adversaire résolu et déclaré des changements survenus dans sa patrie, et conserva sa fidélité indéfectible au gouvernement polonais en exil; il se refusait à retourner vivre dans une Pologne qui n'était pas, selon lui, réellement indépendante.

Les partisans du retour n'obéissaient pas, pour la plupart, à des motifs politiques, mais à des considérations diverses, parmi lesquelles dominaient cependant, me semble-t-il, le désir de retrouver leur patrie et leurs proches, ainsi que la volonté de participer à la

---

24. Questionnaires 4 rempli par Kazimierz Dębski, 5 rempli par Kazimierz Dobrzęcki, 7 rempli par Jan Gajewski, 9 rempli par Tadeusz Graff, 15 rempli par Tadeusz Leonowicz, 31 rempli par Zdzisław Stączek, 36 rempli par Ewa Valentin et 37 rempli par Piotr Wandycz.

Entretien 19 (Marian Liber, novembre 1988).

Livret militaire d'Edward Renn, remis à l'auteur.

25. *Liceum polskie*, p. 11. (Józef Wędrychowski, « *Polskie liceum w Villard de Lans* » [*Le lycée polonais de Villard-de-Lans*], *Odgłosy, Łódź, 6 août 1978*?)

Récits de camarades combattants.

reconstruction du pays dévasté. Seuls quelques-uns avançaient des arguments idéologiques ou politiques : c'était notamment le cas des communistes Władysław Wicha, Jerzy Wolf et Lech Zarzycki, ainsi que des socialistes du PPS (Parti socialiste polonais) « de Varsovie », Leon Baran (qui changea son nom en Baranowski), Michał Mierzwiński et Jan Wiśniewski. Ces deux derniers étaient particulièrement actifs. Wiśniewski était devenu militant du Comité polonais de libération nationale en France (PKWN, *Polski Komitet Wyzwolenia Narodowego*), clandestin puis légal, au cours de ses études à l'université de Grenoble ; il rédigea par la suite le bulletin *Robotnik we Francji* [« L'Ouvrier en France »], puis fut élu secrétaire à l'organisation du « comité central ouvrier » de la section française du PPS, lors de son deuxième congrès qui se tint à Paris en juillet 1946. Fait très significatif, il commença son discours devant le congrès par ces mots : « En tant qu'ancien élève de Villard-de-Lans, je suis venu à Paris pour organiser le PPS. » Quant à Mierzwiński, bien qu'il n'ait adhéré au PPS, alors dirigé par Edward Osóbka-Morawski, qu'après la libération de la France, il monta rapidement en grade et fut lui aussi élu, au même congrès, membre du « comité central ouvrier » de sa section française<sup>26</sup>.

Zygmunt Bruzi, militant étudiant à Paris et parallèlement l'un des membres les plus actifs du PPS « londonien » du début de l'après-guerre<sup>27</sup>, représentait une autre tendance du socialisme polonais, favorable, celle-là, à l'indépendance du pays.

Il y avait également, parmi les Villardiens restés à l'étranger, des représentants de courants et d'organisations politiques de gauche autres que le parti communiste et le PPS. C'est ainsi, par exemple, que Piotr Wandycz était militant de l'organisation Indépendance et Démocratie (*Niepodległość i Demokracja*, gauche pilsudskiste), tandis

---

26. Archives centrales du comité central du Parti ouvrier unifié polonais (PZPR), Varsovie, n° 351/V-12, p. 36, 77-79, et 351/II-1, p. 5, 12 et 14.

Questionnaire 2 rempli par Leon Baranowski.

27. Archives centrales du comité central du Parti ouvrier unifié polonais (PZPR), Varsovie, n° 407/II/28 4, p. 9.

*Sztandar Polski*, Paris, n° 7, 7 mars 1945.

que Wanda Bujok était membre du Parti du Travail (*Stronnictwo Pracy*)<sup>28</sup>.

Pour en terminer avec les conflits politiques et les douloureux cas de conscience de ces lendemains de guerre, je soulignerai le fait, significatif, que ces oppositions politiques et idéologiques ne détruisirent pas, la plupart du temps, les liens d'amitié et de solidarité noués au lycée. Il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'à la fin des années 1940 les jeux étaient faits, les décisions fondamentales prises, et que la communauté villardienne s'était scindée en deux : ceux qui vivaient en Pologne et ceux qui vivaient en émigration, les deux groupes étant séparés jusqu'au milieu des années 1950 par une barrière de silence quasi infranchissable.

Il est très difficile de dire combien de professeurs et d'anciens élèves rentrèrent en Pologne et combien restèrent en France ou dans d'autres pays occidentaux. En se fondant sur les listes de participants aux rencontres et rassemblements d'anciens élèves, sur des listes d'adresses et sur des données partielles provenant de divers pays, on parvient à la conclusion qu'environ 200 à 250 anciens élèves, professeurs et employés du lycée Cyprian Norwid (soit entre un quart et un tiers) étaient rentrés en Pologne en 1950, et que les autres (c'est-à-dire une nette majorité) étaient demeurés à l'Ouest. On peut hasarder l'hypothèse que la moitié des Villardiens sont restés vivre en France, une trentaine aux Etats-Unis ou au Canada, une quinzaine en Grande-Bretagne, un petit nombre en Australie, en Belgique, en Allemagne et en Amérique latine. Fin 1988, le nombre des Villardiens encore vivants, en Pologne et à l'étranger, était probablement compris entre 550 et 600 – et appelé à décroître inéluctablement.

La proportion respective de ceux qui rentrèrent en Pologne et de ceux qui restèrent à l'étranger varie selon les groupes composant la communauté scolaire. Parmi les enseignants (les Français mis à part), la plupart regagnèrent leur pays. On manque d'informations précises sur le personnel médical, peu nombreux au demeurant : on sait seulement que le docteur Zygmunt Dunaj choisit de vivre en France et l'infirmier Marian Puchala en Pologne. Parmi les quatorze

---

28. Informations obtenues des intéressés lors de conversations en 1987 (Wanda Bujok) et 1989 (Piotr Wandycz).



employés administratifs, on sait que trois (Małgorzata Bergerowa, Jadwiga Gostyńska, Michał Mierzwiński) retournèrent en Pologne; je n'ai pas d'informations, par contre, sur les autres. Il en est de même pour les autres employés: on sait seulement que Helena Gawłowska resta en France et s'installa même à Villard, tandis que Stefan Boguski retourna en Pologne. Quant à la proportion d'anciens élèves rentrés en Pologne, elle est sans doute plus proche du quart que du tiers.

On peut observer par ailleurs que les retours ont été proportionnellement plus nombreux parmi les exilés de guerre que parmi les élèves issus de la vieille émigration.

Les Villardiens ont-ils poursuivi leurs études et, si oui, dans quelle branche? Quels métiers ont-ils exercé par la suite, et dans quels secteurs?

Pour répondre à cette question, il convient de citer tout d'abord l'instructive lettre adressée par Lech Zarzycki à Marcel Malbos au printemps 1955<sup>29</sup>, et qui constitue une ardente apologie, non seulement de la nouvelle réalité polonaise (il écrivait: « Je suis très content du régime de la démocratie populaire que je trouve bien plus moral et plus juste que la république parlementaire capitaliste. Chez nous, il n'y a pas de misère, pas de prostitution, de chômage, tout le monde travaille. »), mais aussi de la réussite professionnelle des Villardiens, enseignants comme élèves. On y apprenait ainsi que Władysław Wicha était, de tous les anciens élèves, celui qui avait atteint la position la plus élevée, puisqu'il était ministre de l'Intérieur en Pologne; que six autres anciens Villardiens enseignaient dans le secondaire (Roman [Bolesław] Krupczak, Edmund Krynicki, M<sup>me</sup> Łukasiewicz, Adam Skinder – qui était même directeur de lycée –, M<sup>me</sup> Stefanowicz et Józef Wędrychowski); qu'Ernest Berger dirigeait une maison de la culture (« et un chœur, bien entendu »); que trois anciens élèves étaient ingénieurs (Jerzy Rułka, Kazimierz Siebeneichen et Zdzisław Stączek), qu'Ewa Valentin était directrice d'un port fluvial et Jadwiga Siebeneichen économiste; que plusieurs autres anciens élèves avaient embrassé une carrière littéraire ou artistique (Jerzy Lisowski était « chef du département de la poésie d'une grande maison d'édition » et Jerzy Wolf « rédacteur dans un grand journal », Roman Długosz écri-

---

29. Archives Malbos, lettre de Lech Zarzycki, Varsovie, 17 avril 1955.

vain, Karol Obidniak acteur, Maria Siebeneichen peintre, Tadeusz Łepkowski historien; et que Małgorzata Berger était membre d'un conseil populaire de voïvodie.

Si l'on veut cependant adopter un point de vue plus objectif que celui de Zarzycki, largement inspiré par l'esprit propagandiste, force est de constater que les anciens de « Norwid », bacheliers ou non, ont exercé les professions les plus diverses. Ceux, au demeurant nombreux, qui ont fait des études supérieures (que ce soit en France, en Pologne, en Angleterre, en Belgique ou aux Etats-Unis), se répartissent entre toutes les branches et spécialités: des sciences et des techniques à l'économie et au commerce en passant par le droit, les arts et les lettres. Parmi ceux restés en France, les uns sont devenus ouvriers, dont un certain nombre de mineurs, d'autres sont devenus chefs d'entreprise; mais la plupart, et ce quel que soit le pays, en Occident comme en Pologne, ont exercé des professions intellectuelles: fonctionnaires (souvent à des postes élevés), hommes d'affaires, ingénieurs, enseignants, scientifiques, avocats, journalistes, critiques, médecins, hommes politiques, diplomates, artistes<sup>30</sup>.

Relativement peu nombreux sont ceux qui eurent, en Pologne, une activité politique ou publique (« pluraliste », comme on dit désormais). Parmi ceux qui exercèrent des responsabilités dans l'appareil du Parti ouvrier unifié polonais, on peut mentionner, outre Władysław Wicha dont il a été question plus haut, Władysław Kleczko, Jerzy Wolf (écarté après mars 1968) et, parmi les plus jeunes, Zdzisław Piś et Edmund Cieślak. Une quinzaine d'autres furent membres du Parti, mais rompirent par la suite avec lui. La plupart des anciens Villardiens, cependant, étaient plutôt défavorables au régime, et certains furent même persécutés par lui. En 1950, Józef Węgrzyn fut emprisonné pour espionnage au profit de l'Espagne

---

30. Questionnaires 1 rempli par Hilary Bakalarski, 3 rempli par Ryszard Józef Bogdański, 4 rempli par Kazimierz Dębski, 5 rempli par Kazimierz Dobrzycki, 6 rempli par Krystyna Florkowska, 9 rempli par Tadeusz Graff, 10 rempli par Marianna Guzy, 11 rempli par Józef Harazin, 12 rempli par Maciej Jastrzębski, 14 rempli par Janina Lamenta, 22 rempli par Józef Młynarczyk, 25 rempli par Stanisław Rajfura, 27 rempli par Jan Maciej Siebeneichen, 28 rempli par Kazimierz Siebeneichen, 31 rempli par Zdzisław Stączek, 35 rempli par Hanna Świerbutowicz et 36 rempli par Ewa Valentin.

franquiste; réhabilité après 1956, il quitta la Pologne pour s'installer en France<sup>31</sup>. En 1976, Zygmunt Sokołowski, directeur adjoint de la filiale de Szczecin de Centromor, entreprise de l'industrie maritime, fut condamné à six ans de prison pour espionnage et « activité économique nuisible »<sup>32</sup>. Il y eut également un certain nombre d'anciens du lycée Cyprian Norwid dans les rangs de Solidarité et parmi les militants du syndicat.

À l'étranger, très rares également furent ceux et celles qui adhérèrent à des organisations politiques polonaises liées au gouvernement dit « de Londres ». Il convient cependant de réserver une mention particulière à Zaleski, qui entretenait avec les autorités dudit gouvernement des relations étroites et qui, en tant qu'éminente personnalité des lettres et de la culture polonaise (notamment au sein de la Société historique et littéraire polonaise à Paris, de l'Union des écrivains polonais à l'étranger [*Związek Pisarzy Polskich Na Obczyźnie*] et de l'Université polonaise à l'étranger [*Polski Uniwersytet Na Obczyźnie*]), jouissait d'une immense autorité morale et intellectuelle.

Godlewski, qui enseignait à l'université de Lille et enseigna beaucoup aux Polonais de France et aux amis français de la Pologne, acquit également une position scientifique et morale élevée. Toutefois, à la différence de Zaleski, il entretenait des contacts permanents avec la Pologne comme avec toute la diaspora villardienne, contacts qu'il conserva lorsqu'il prit sa retraite et s'établit au pied des Pyrénées.

Lorsque l'on évoque des Villardiens ayant particulièrement réussi, les noms qui viennent à l'esprit en premier lieu sont ceux d'une quinzaine d'universitaires et de chercheurs, parmi lesquels d'anciens enseignants du lycée: Zaleski lui-même (qui enseigna la littérature en France et en Angleterre), Godlewski, Jadwiga Stefanowicz (qui fut lectrice de polonais en France, puis enseigna en Pologne), Jadwiga Gostyńska-Steffen (qui fut directrice des études à l'École supérieure d'agriculture de Lublin). Parmi les anciens élèves, les historiens forment le groupe le plus nombreux: Edmund Cieślak, Michał Komaczyński et Tadeusz Łepkowski en Pologne, Piotr Wandycz

---

31. Informations données par Zbigniew Zarzycki. Zdzisław Stączek eut également, de son propre aveu (questionnaire 31) des ennuis avec les autorités, qui ne voulaient pas reconnaître son diplôme de baccalauréat villardien.

32. *Trybuna Ludu*, Varsovie, 26 juillet 1970.

(historien de renommée internationale) aux États-Unis, le père jésuite Jerzy Szaszkiewicz (en Angleterre puis en Pologne), Marian Jankowski (qui enseigna le français à l'École supérieure de planification et de statistique de Varsovie), Henryk Dąbrowski (professeur de géologie à l'université de Grenoble).

Le parcours de l'éminent juriste britannique (droit international et privé) Janusz Grodecki, professeur à l'université de Leicester, président de l'Association des Professeurs de Droit de Grande-Bretagne, mérite une mention spéciale pour s'être entendu dire par la reine d'Angleterre en personne, lorsqu'elle le décora, voici quelques années, au Palais de Buckingham, de l'Ordre de l'Empire Britannique: « You have done so wonderfully well, being from Polish origin »<sup>33</sup>.

L'université et la recherche ne sont cependant pas le seul domaine où des Villardiens se distinguèrent: il y eut aussi, en France, de grands avocats comme Bolesław Szpiega, ou de grands ingénieurs comme Aleksander Metelski (qui fut l'un des concepteurs de Concorde); en Pologne, l'éminent traducteur et critique littéraire Jerzy Lisowski (connu en France sous le prénom, équivalent, de Georges), ou l'ingénieur des ponts et chaussées Kazimierz Dębski.

On pourrait allonger la liste, au risque que celle-ci soit entachée de subjectivité. Aussi concluons-nous ce chapitre sur cette simple constatation: la très grande majorité des Villardiens furent, leur vie durant, de bons et honnêtes travailleurs, qu'ils aient occupé des emplois subalternes ou supérieurs. Peu d'entre eux tournèrent mal ou sombrèrent dans l'alcoolisme, tandis que relativement nombreux furent ceux qui accédèrent à une position sociale leur permettant de vivre dans l'aisance – est-il besoin de préciser qu'il s'agit, pour la plupart, de Villardiens établis en Occident?

---

33. Karol Zbyszewski, « Kariera naukowa » [Une carrière scientifique], *Dziennik Polski i Dziennik Żołnierza*, Londres, 10 novembre 1983.

## La légende, la mémoire, le lien

Sans doute le titre de cet ultime chapitre étonnera-t-il plus d'un lecteur : à quoi bon, dans l'histoire du Villard polonais et de l'« après-Villard », faire la part d'une légende que l'ouvrage lui-même, quoique son auteur s'en défende tant bien que mal, contribue à bâtir ? Il est vrai, au moins en partie, que je l'ai évoquée déjà dans chacun des chapitres précédents. Comme souvent en histoire, la légende dorée s'est incorporée à la grise réalité, et il a bien fallu que j'observe cette osmose et qu'au passage j'en informe le lecteur. Mais le moment est venu de récapituler brièvement ce qui fait désormais partie intégrante de l'histoire du lycée, et qui touche à la mémoire, tant collective qu'individuelle, aux liens durables entre les êtres, aux légendes enfin.

La légende ignore généralement la demi-mesure : elle est soit d'un éclat doré, soit d'une lugubre noirceur. Le lycée Cyprian Norwid a connu et connaît l'un et l'autre, même si c'est le premier l'emporte nettement.

La naissance de la légende intervient très tôt, s'enracinant dans l'histoire immédiate, encore vivante. Dès les dernières années à Villard (1944-1946), on cultivait déjà la légende des professeurs qui fondèrent lycée, des premières « classes de soldats », constituées de jeunes gens aussi frondeurs que courageux, doublés de sportifs émérites. Mais la légende essentielle est assurément celle liée aux combats, au sacrifice des martyrs du Vercors, à tous ces Villardiens qui, les armes à la main, prirent part à la libération de la France, de la Belgique, des Pays-Bas. Et cette légende ne fit que s'amplifier par la suite, au prix, comme il est de règle, de diverses déformations.

La conviction que le lycée, tant par sa situation géographique que par l'atmosphère qui y régnait, les valeurs qu'il transmettait, le destin que connurent ses élèves, constituait une exception, a contribué et contribue à entretenir cette légende, et la fierté, qu'elle soit affirmée ou modestement tue, d'avoir fait partie de cette exception, est la conséquence directe de cette conviction. J'ai déjà évoqué

l'adjectif « héroïque », si souvent employé à propos du lycée<sup>1</sup>, et sans doute n'est-il pas nécessaire d'aborder une nouvelle fois la question « combattante ».

Le caractère exceptionnel du lycée a été souligné, nous le savons, non seulement par les anciens de Villard, mais aussi par des personnes extérieures<sup>2</sup>. Sous la « Pologne populaire », de longues années durant, l'existence de cet établissement « londonien » était rarement évoquée officiellement, et toujours de façon peu élogieuse, mais il était considéré implicitement comme un facteur de légitimation de la tradition batignollaise – laquelle avait, en revanche, la bénédiction des autorités<sup>3</sup>. Lorsque fut ouvert à Paris, en 1946, un nouveau lycée polonais, relevant du gouvernement de Varsovie et renouant avec la dite tradition, toute référence à Cyprian Norwid disparut du nom comme du sceau de l'établissement. Mais lorsque, le 17 juillet 1947, Franciszek Ignaczak, émigré polonais habitant la Seine-et-Marne, voulut y faire inscrire sa fille, c'est à la « Direction du lycée Cyprian Norwid à Paris » qu'il écrivit<sup>4</sup>.

Donnons maintenant la parole à ceux qui ont fait l'histoire de Villard, qui en furent les témoins et qui en ont propagé la légende. Une grande majorité des anciens élèves portent sur le lycée un jugement plus que favorable: « Notre école était comme une petite Pologne. Un fragment d'une histoire que la jeunesse polonaise d'aujourd'hui ne connaît pas<sup>5</sup> », écrit l'un d'eux, tandis qu'un autre confie: « Mon séjour au lycée a été l'une des plus belles expériences de ma vie<sup>6</sup> ».

---

1. Notamment, parmi les auteurs vivant en émigration, chez Piotr Kalinowski, dans *Emigracja polska we Francji w służbie dla Polski i Francji 1939-1945* [L'émigration polonaise en France au service de la Pologne et de la France 1939-1945], Paris, Librairie Polonaise, 1970, p. 46, ainsi que chez Władysław Pobóg-Malinowski, dans l'ouvrage publié anonymement sous le titre *Wojskowy i konspiracyjny wysiłek polski we Francji* [L'effort militaire clandestin polonais en France], p. 97.

2. Czesław Bobrowski, *Wspomnienia ze stulecia* [Souvenirs d'un siècle], Wydawnictwo Lubelskie, Lublin, 1985, p. 133-134.

3. Noe Gruss, *Szkoła Polska w Paryżu* [L'École polonaise de Paris], Państwowe Zakłady Wydawnictw Szkolnych, Varsovie, 1962, p. 10-11.

Voir également les travaux, déjà cités, de Stanisław Gogłuska.

4. Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: LPP [lycée polonais de Paris], n° 444.

5. Questionnaire 26 rempli par Stanisław Sadowski.

6. Questionnaire 1 rempli par Hilary Bakalarski.

Des propos pour le moins convenus, que l'on retrouve dans bien des souvenirs de jeunesse.

Plus intéressante est l'appréciation de Marian Nowak, qui ne fréquenta le lycée que l'année scolaire 1945-1946, alors que celui-ci était devenu un établissement presque comme les autres, quoique se réclamant toujours de la tradition des exaltantes et difficiles premières années. Après s'être longuement demandé, pour cette raison même, s'il devait vraiment répondre aux questions que je lui posais, il eut cette réaction : « Je vous renvoie malgré tout le questionnaire, car je me sens Villardien *et j'en suis fier*<sup>7</sup>. » Le lycée avait été en effet, ainsi que le soulignait de son côté un ancien élève qui avait, lui, connu l'établissement à ses tout débuts, un foyer d'humanisme où chacun apprenait la tolérance, la solidarité tant sociale que nationale, et la démocratie.

On peut mesurer, à la lumière des entretiens et discussions avec d'anciens professeurs, de leurs lettres, de leurs souvenirs, de leurs articles ainsi que de certaines décisions symboliques<sup>8</sup>, l'importance qu'a revêtue, dans leurs existences, la période villardienne. L'abbé Bozowski, qui a beaucoup réfléchi, de façon au demeurant critique, à ces questions, écrit pour sa part : « C'était un pays en miniature, une synthèse, peut-être un peu "plus idéale", plus parfaite que l'original (en raison des conditions particulières dans lesquelles nous vivions) [...], à la fois de la Pologne et de la diaspora polonaise des années de l'entre-deux-guerres et de l'occupation<sup>9</sup>. » Le fait que l'aumônier du lycée, si aimé des élèves, ait porté, avec le recul des ans, un regard critique sur une religiosité selon lui trop patriotique et superficielle, ne remettait pas pour autant en cause son jugement hautement positif sur le triple accomplissement – scolaire, national et spirituel – du lycée : « C'est pourquoi Villard vit... "tant que nous vivrons"<sup>10</sup> et vivra sans doute après nous dans les esprits et les cœurs de ceux qui

---

7. Questionnaire rempli par Marian Nowak. Souligné par l'auteur.

8. Godlewski, dont presque toute la carrière universitaire s'était déroulée dans la région de Lille, exprima le désir d'être enterré au cimetière de Villard, aux côtés de ses anciens élèves et collègues qui y reposaient déjà. Bien qu'il n'y ait séjourné que trois ans et demi, il considérait le lycée comme la grande œuvre de sa vie.

Il y fut enterré à sa mort en 1996. (N.d.T.)

9. Archives Bozowski, n° 1, 2. V (notes éparses sur les affaires villardiennes).

10. Allusion aux paroles de l'hymne national polonais. (N.d.T.)

le découvriront, ainsi que, d'une certaine façon, dans la culture polonaise et universelle (française en particulier)<sup>11</sup> ».

L'atmosphère d'*universitas* et de *communitas*, d'amitié entre élèves et professeurs, entre élèves et surveillants, était due à la fois aux circonstances historiques particulières, à un patriotisme aussi profond que partagé, au sens pédagogique et à l'ouverture d'esprit de la plupart des enseignants, et surtout aux idées, aux conceptions, à la vision de Zaleski et de Godlewski. Bâtir, dans ces conditions plus que difficiles, une communauté scolaire quasi familiale, brassant les milieux et les générations, était une véritable gageure, qui exigeait de l'imagination en même temps qu'une haute conscience pédagogique et morale. Le lycée de Villard a su concilier tolérance mutuelle et discipline quasi militaire, fidélité aux valeurs morales et aguerissement du corps et de la volonté par le sport et le travail physique (notamment à la ferme)<sup>12</sup>. Les adultes, qu'il s'agisse des fondateurs du lycée ou des enseignants, n'étaient pas seuls à souligner cette réussite : les élèves étaient eux aussi conscients de ces valeurs pédagogiques et humanistes<sup>13</sup>.

Il est relativement facile de relativiser le caractère exceptionnel du lycée de Villard par rapport aux autres établissements secondaires destinés, dans d'autres pays d'Europe, aux réfugiés polonais au lendemain de la débâcle de septembre 1939, et qui fonctionnèrent dans des conditions tout aussi difficiles que dans la France de Vichy. Je pense en particulier au lycée polonais de Balatonzamárdi et Balatonboglár en Hongrie (Karol Obidniak, avant de venir à Villard, avait été quelque temps élève à Balatonzamárdi), qui a lui aussi sa légende, et que ses anciens élèves considèrent également comme

---

11. Archives Bozowski, n° 1, 2. V (notes éparses sur les affaires villardiennes).

12. Zygmunt Lubicz Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945* [Souvenirs des années 1940-1945], Varsovie, Bibliothèque nationale, Akc. 10022/1, p. 6.

Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie: GAPF [Groupement d'assistance aux Polonais en France], n° 1, p. 21.

13. Questionnaire 12 rempli par Maciej Jastrzębski : « Tous les professeurs n'étaient pas des pédagogues de profession [...], mais l'ambiance à l'école et à l'internat était bonne [...]. Il est pourtant difficile d'imaginer un mélange plus hétéroclite de classes et de groupes sociaux que ce petit monde villardien [...]. Je repense aujourd'hui avec estime et gratitude à l'ouverture d'esprit du corps enseignant. »



incomparable et exceptionnel<sup>14</sup>. On n'évoque jamais, en revanche, la légende du lycée polonais d'Alger, territoire français à cette époque : c'était un petit établissement, qui produisait à peine une dizaine de bacheliers chaque année, mais qui a dû affronter des problèmes semblables à ceux du lycée Cyprian Norwid des premières années (1940-1942). Ses élèves provenaient d'un milieu très homogène, celui des officiers et militaires de carrière<sup>15</sup>, et l'immigration de travail, ouvrière, n'y était pas représentée. Il fonctionna, comme celui de Villard, jusqu'en 1946<sup>16</sup>.

Mais laissons là les comparaisons entre les légendes des différents établissements. Sans doute le lycée Cyprian Norwid fut-il, pour beaucoup de ses anciens élèves et peut-être même pour une majorité d'entre eux, un lycée comme les autres. Certains y firent un passage météorique (comme Piotr Wandycz, qui n'y resta que la toute première année, en 1940-1941), d'autres, ne retenant de leur séjour que la période de quasi-famine, ont cherché à se débarrasser au plus vite de ce souvenir (c'est le cas d'Yvonne Valentin). Mais, pour la

---

14. Karol Obidniak, Karol Obidniak, *Jak zostać generałem. Wspomnienia szeregowca* [Comment devenir général. Souvenirs d'un homme du rang], Wydawnictwo Łódzkie, Łódź, 1970, p. 33-38.

Dans le livre de Franciszek Budziński, *Szkoły polskie nad Balatonem w okresie II wojny światowej* [Les écoles polonaises des bords du Balaton pendant la Seconde Guerre mondiale], Varsovie, Pax, 1988, on peut lire : « Le lycée polonais de Balatonzamárdi et Balatonboglár fut un phénomène extraordinaire » (p. 11) ; « Notre école n'était pas ordinaire [...] du fait même de son atmosphère peu ordinaire [...]. Notre école était comme une grande famille » (p. 10- 11).

À l'Archiwum Akt Nowych [Archives des Actes nouveaux] de Varsovie se trouve un dossier intitulé « Polskie Gimnazjum i Liceum w Balatonboglár, Węgry (1940-1944) » [Le lycée polonais de Balatonboglár, Hongrie (1940-1944)].

15. En 1943, le lycée polonais d'Alger comptait 41 élèves (dont 29 fréquentaient les classes de gymnase et 12 celles de lycée). Tous étaient issus de l'émigration de guerre. Dix-huit élèves (garçons et filles), soit 43,9 % du total, avaient un père militaire de carrière (onze officiers, un aspirant, cinq sous-officiers, un fonctionnaire de l'administration militaire). Quatre (9,75 %) avaient un père fonctionnaire d'Etat, quatre (9,75 %) un père banquier, deux (4,9 %) un père propriétaire foncier, sept (17,1 %) un père ingénieur ou technicien, un seul un père salarié du secteur privé et un père officier de police. (Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux], Varsovie : lycée polonais d'Alger (1941-1945), n° 3.)

16. L'histoire du lycée d'Alger mériterait à elle seule une étude, d'autant que l'Archiwum Akt Nowych [Archives des actes nouveaux] de Varsovie possède, sous l'intitulé « Le lycée d'Alger (1941-1945) », neuf unités d'archives.

« minorité agissante », le lycée du Vercors est resté un point de repère, une référence, et même plus que cela. C'est cette minorité, éveillée sur le plan de l'intellect comme de la sensibilité, qui a contribué à la formation de la légende dorée, aidée en cela par certains non-Villardiens, historiens ou journalistes.

Les Français apportèrent également leur contribution, à commencer par le curé de l'époque, l'abbé Douillet, séduit par cette jeunesse qui chantait à pleins poumons<sup>17</sup>. Il y eut aussi tout un milieu polonophile, plus ou moins lié au lycée (R. Bailly, Bernard Hamel, Ambroise Jobert<sup>18</sup>, sans même parler de Philippe Blanc et de Marcel Malbos). Il y eut enfin les habitants eux-mêmes : les artisans, les commerçants, les employés, les jeunes qui côtoyaient les Polonais quotidiennement, et qui, de longues années plus tard, continuent de parler du lycée avec bienveillance, admiration, attendrissement, parfois emphase<sup>19</sup>.

Il arrive encore de nos jours, parmi des générations qui, par définition, n'ont pas de souvenirs directs de l'Occupation, que les Polonais de Villard soient mentionnés avec chaleur<sup>20</sup>. Le bourg même en a conservé de nombreuses traces : une rue du lycée polonais Cyprian Norwid, une plaque sur les murs de l'hôtel du Parc, des noms polonais (déformés pour certains) sur le monument aux morts, une icône de la Vierge Noire de Czesłochowa dans l'église, un monument funéraire au cimetière communal, une station sur le chemin de Croix de Bois-Barbu à Valchevrière, divers souvenirs au musée municipal.

---

17. Voir Archives Bozowski, n° 4,3, III.

Archives Zaleski, n° C I, T. 4 : lettre de Zaleski à l'abbé Douillet, 20 décembre 1949.

18. Jobert n'a cessé, jusqu'à la fin de ses jours en 1988, de parler de Villard avec force superlatifs à ses interlocuteurs du milieu intellectuel grenoblois. J'ai cité plus haut son article paru après sa mort.

19. Une excellente évocation « au coin du feu », due à M<sup>mes</sup> Faure et Chabert, est contenue dans le livre *Un siècle... un hiver. Les traditions rurales de quelques familles du pays des quatre montagnes à travers le témoignage oral*, présenté par Janine Bauvois et ses élèves, Grenoble, Parc naturel du Vercors et Club d'histoire du lycée Jean-Prévost, 1982.

Pour sa part, Marcel Malbos, dans le discours qu'il prononça à Villard en septembre 1988 lors du Rassemblement des Villardiens, déclara : « Le lycée polonais est une réalité inscrite dans l'histoire de Villard-de-Lans. » (*Bulletin d'information municipale de Villard-de-Lans*, 1988, n° 35, p. 40).

20. *Guide du Vercors*, Lyon, La Manufacture, p. 55.

Le mémoire de fin d'études de Valérie Terrel pour l'Institut d'études politiques de Grenoble constitue presque, quant à lui, une glorification de l'école, évoquant avec quelque exagération un îlot sur lequel se seraient retrouvés des êtres en tous points exceptionnels, un lycée qui aurait été à lui seul un acte de foi et de résistance morale en même temps que le creuset des futures élites nationales : une expérience, en quelque sorte, à nulle autre pareille<sup>21</sup>.

Cette tendance, aussi bien polonaise que française, au mythe et à l'idéalisation, est toutefois loin d'être la seule qu'on observe dans les descriptions, évocations et interprétations de l'expérience villardienne. Celle-ci a aussi sa légende noire, qui semble être apparue durant la période stalinienne. Le discours était le suivant : le lycée était un établissement sous la coupe de Londres et de la réaction, et la plupart des élèves avaient d'ailleurs choisi de rester à l'étranger, tournant le dos à la Pologne nouvelle, c'est-à-dire à la « Pologne populaire ». Longtemps, les autorités du pays – et, partant, l'ambassade de Pologne à Paris et le consulat de Lyon – ont même refusé de reconnaître le sacrifice accompli par les Villardiens à Vassieux. Je crois que Henryk Jabłoński a notablement contribué, dans les différentes fonctions élevées qu'il a occupées<sup>22</sup>, à la naissance de cette légende noire. En tant que spécialiste officiel de l'histoire des Polonais ayant vécu en « zone libre » sous l'Occupation, il jugeait que Villard ne méritait pas qu'un ouvrage lui soit consacré, et son hostilité réussit même à troubler Zofia Łukasiewicz, malgré son tempérament enthousiaste, au point qu'elle fit part de ses doutes, en 1972, à l'abbé Bozowski.

Ainsi amené à se pencher sur la question, l'ancien aumônier rappelle que Jabłoński m'avait dit « qu'il n'a[vait] pas de sens d'écrire sur V[illard], institution entretenue par le Gouvernement de Londres, où les jeunes recevaient une éducation de droite, réactionnaire, et que ces jeunes ne représentaient d'ailleurs pas une valeur particulière pour la Pologne, qu'ils ne se distinguaient en rien, qu'ils ne

---

21. Valérie Terrel, *Le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans : acte de Résistance pendant la Seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise en France*, Grenoble, Institut d'Etudes Politiques, 1986, p. 42, 85-86.

22. Dont celle, honorifique, de président du Conseil d'Etat, présidence collégiale de la République populaire de Pologne. (N.d.T.)

signifiaient rien dans la vie de la Pologne ». Et Bozowski lui-même, qui appréciait et estimait Jabłoński, succomba peu à peu (mais, comme nous le verrons, cela ne dura guère) à cette généralisation aussi négative que sans fondement. Il est même allé jusqu'à écrire que seules quelques rares individualités font des choses valables, *mais pas en tant que Villardiens* (l'auteur avoue sa perplexité quant à la signification de ce membre de phrase, souligné par lui), mentionnant à l'appui de ce jugement les noms de six anciens élèves : Edmund Cieślak, Janusz Grodecki, Michał Komaszynski, Jerzy Lisowski (« la fierté de la litt[érature] franç[aise] et polonaise »), Tadeusz Łepkowski et Jerzy Rułka. Par la suite, il a ajouté à la liste un septième nom : celui de Zdzisław Maszadro. En revanche, plusieurs élèves doués l'avaient déçu, car il écrivait : « Il semble que les meilleurs aient été tués, comme Szybka ou Jaworzak », ou soient morts, comme E. Wolski et B. Błaż », tandis que des personnalités lui paraissant dignes d'intérêt, telles que Stanisław Schaetzel, Antoni Hop, Janusz Regent, Leszek Witkowski et d'autres, avaient « disparu de notre horizon ». Mais il s'abstient de citer de nombreuses autres personnes, des spécialistes reconnus, personnes droites et honnêtes, dont il ne sait que peu de chose, sinon rien. Puis vient le moment de désarroi, où il se laisse gagner par la légende noire : « Et dire que nous pensions construire à Villard une nouvelle et belle Pologne ! » Sans doute n'était-ce pas le seul lieu où l'on pouvait être éduqué dans l'esprit de la « vraie culture polonaise ». Et d'en conclure : « N'érigeons pas de monument à une légende reposant sur de trop faibles fondations ». Il faut, naturellement, dire la vérité sur Villard. « On peut sans doute espérer que [Villard] aura été pour la culture polonaise un navire Purpura<sup>23</sup>, ou du moins un canot de sauvetage – mais ce fut en réalité une goutte qui s'écoula dans la mer.<sup>24</sup> »

Une goutte qui, pourtant, fit couler beaucoup d'encre, et qui fut considérée comme assez grosse pour que la mer – l'histoire de la Pologne et sa culture – voie changer sous son effet, fût-ce de façon infime, la couleur ou le contour d'une de ses vagues.

---

23. Allusion à *Legenda żeglarska* [« Légende nautique »], bref récit de Henryk Sienkiewicz. (N.d.T.)

24. Les citations de ce paragraphe sont tirées des Archives Bozowski, n° 4.3. II, notes du 17 mai 1972 intitulées « Conversation sur Villard ».

On a beaucoup écrit (j'ai cité de nombreux titres) sur Villard et sur les destinées des Villardiens : en Pologne, en France, en Tchécoslovaquie (notamment Adam Berger, neveu d'Ernest), en Angleterre et dans d'autres pays. Des esquisses, des souvenirs, des articles, des appels à témoignage, des poèmes (Stanisław Tarnowski), des nouvelles (Adam Berger). Leurs auteurs étaient des Polonais, de Pologne ou de la diaspora, mais aussi des Français. Ce n'est ni de la grande littérature ni du grand journalisme. Ce qui fait la valeur de ces textes est qu'ils sont écrits « avec le cœur » et visent à bâtir une légende fervente. Peu importent finalement les nombreuses inexactitudes de la pièce *Les pensionnaires de l'hôtel du Parc*, dès lors que leurs auteurs ont su rendre avec justesse l'atmosphère et les idéaux du lycée Cyprian Norwid.

J'ai parlé, jusqu'à présent, des œuvres nées sous la plume de Villardiens polonais. Mais la légende fut également nourrie par des non-Villardiens, qui ont insisté avant tout sur les épisodes de guerre, les aspects militaires et martyrologiques, très en vogue dans les années 1970, non sans une forte tendance, souvent, à l'exagération (voir le chapitre 4) qui, à défaut de servir la vérité historique, contribuait à la légende<sup>25</sup>.

L'intérêt porté en Pologne même à la problématique villardienne s'est accru, comme l'on sait – dans les années 1970 et 1980, pour des raisons liées à la conjoncture politique, mais aussi sous l'influence des écrits consacrés au lycée. Si le film de fiction dont Jan Budkiewicz avait formé le projet (et qui devait comporter une séquence sur Vassieux) n'a finalement pas été réalisé, deux documentaires tournés pour la télévision, dont le premier a connu un grand succès et a même été rediffusé, ont propagé la légende villardienne.

Celle-ci n'aurait pu se construire, cependant, sans la mémoire ni sans la force des liens, des contacts, de l'amitié entre les Villardiens eux-mêmes. Pour les sceptiques, ces liens n'ont jamais concerné plus de 15 % à 20 % des anciens, les autres ne faisant que rarement état d'un séjour qu'ils considèrent comme le seul fruit du hasard. C'est une attitude normale et compréhensible, mais si l'on faisait abstraction des élèves n'ayant connu le lycée que dans sa dernière année

---

25. J'ai cité la plupart de ces travaux au chapitre 3 et, surtout, au chapitre 4.

d'existence, peu liée à la tradition des années héroïques (ou, pour employer un mot plus prudent, pionnières), le pourcentage avancé plus haut serait assurément plus élevé.

La dispersion géographique des Villardiens, certains vivant en Pologne et d'autres en Europe occidentale, en Amérique ou en Australie, a rendu les contacts plus difficiles. Mais, si l'on tient compte de ce fait, ainsi que de la constitution de « cercles » nationaux plutôt qu'internationaux, on est surpris par la vigueur du lien qui s'est maintenu, même s'il s'est resserré à certains moments et distendu à d'autres. Les souvenirs communs de Villard restaient vivaces, ainsi que ceux des années d'études à l'université dans les premières années de l'après-guerre (1945-1947). Plus tard, entre 1948 et 1955, alors que la consolidation du système stalinien isolait la Pologne du reste du monde, les contacts avec les Villardiens vivant à l'étranger ont été très restreints. En revanche, la période qui suivit (1956-1975) fut marquée par une fréquence accrue des rencontres personnelles et des échanges de correspondance; c'est à ce moment que l'histoire du lycée se mit à revêtir l'éclat de la légende. Enfin, la dernière période, entre 1976 et 1988, fut riche et fructueuse à bien des égards, car les Villardiens ont pris conscience, avec le temps, que leur nombre était inéluctablement appelé à décroître et qu'il leur fallait donc se hâter s'ils voulaient laisser derrière eux quelque chose de vivant. Cette période a donné naissance à une abondante documentation, mais la légende est, comme souvent, plus vivace.

Certaines lettres reflètent parfaitement, avec une netteté douloureuse, les tortueuses destinées polonaises. C'est ainsi que Jadwiga Gostyńska-Steffen, l'ancienne « Mama », écrivit à Marcel Malbos, au printemps 1955, une lettre terriblement propagandiste, un véritable dithyrambe du régime et des réalisations de la Pologne populaire, un hymne à la gloire des radieux étudiants polonais et de leurs admirables professeurs, de la reconstruction de Varsovie et de la splendeur de ses cafés. C'est pour cela, affirmait-elle, qu'elle avait repoussé toutes les offres qui lui avaient été faites de partir à l'étranger, de quitter sa patrie renaissante où elle se sentait si bien. Deux ans plus tard, elle était « folle de joie » d'avoir obtenu un passeport et de pouvoir ainsi rendre bientôt visite aux Malbos – à qui elle promettait

cependant de faire visiter un jour sa belle capitale reconstruite « dont nous sommes tous si fiers<sup>26</sup> »...

Il est difficile de reconstituer tous les liens, de lire toutes les lettres, tant la matière est abondante. Des groupes d'amis se sont créés, qui avaient chacun leurs propres légendes, liées à telle classe, telle année, tel milieu – sportif, musical ou autre. Des liens particulièrement étroits unissaient élèves et professeurs. On s'écrivait, on rendait visite à Zaleski, à Godlewski, à Zofia Łukasiewicz. Durant la période la plus dure de la loi martiale proclamée en Pologne par le général Jaruzelski, c'est-à-dire en 1982-1983, les Villardiens polonais vivant en France vinrent en aide aux professeurs, leur envoyant dix colis de nourriture, et d'autres anciens élèves installés en Occident envoyèrent également des vivres à leurs camarades en Pologne. Ils recevaient d'eux, en réponse, des lettres de remerciement simples et chaleureuses, « pleines de vieux souvenirs très émouvants remontant à quarante ans »<sup>27</sup>. Zofia Łukasiewicz exprimait ainsi sa reconnaissance pour un colis venu de « notre Villard », et concluait ainsi : « Mes chers amis, ne vous faites pas de soucis pour nous<sup>28</sup> », tandis que Krystyna Pach posait à son ancien professeur, un Français, cette question quelque peu rhétorique sur le destin de la Pologne : « Pourquoi notre histoire est-elle aussi dramatique ? Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre comme vivent les peuples heureux ? »<sup>29</sup>.

Une partie considérable de la correspondance villardienne est constituée par des lettres adressées à l'abbé Bozowski ou écrites par lui. Ce n'étaient pas des lettres conventionnelles. Les anciens élèves y évoquaient, en les embellissant assurément, leurs jeunes années, et lui demandaient conseil pour leurs problèmes personnels, moraux, sociaux. L'ancien aumônier reçut ainsi, dans les années 1980, de très nombreuses missives, notamment de Zygmunt Bruzi, d'Edmund Cieślak, de Kazimierz Dębski, de Kazimierz Dobrzycki, Józef Graczykowski alias Zagórski, de Zdzisław Maszadro, de Lucjan

---

26. Archives Malbos, lettres écrites le 24 avril 1955 et le 8 août 1957.

27. Archives Malbos, lettre de Józef Harazin à Marcel Malbos, 23 mai 1982.

28. Archives Malbos, lettre de Zofia Łukasiewicz à Marcel Malbos, 20 août 1982.

29. Archives Malbos, lettre de Krystyna Pach (Dmochowska) à Marcel Malbos, 3 mars 1982.

Owczarek, de Stanisław Ratajewski, de Jerzy Rułka, de Kazimierz Szulmajer, d'Ewa Valentin.

Dobrzęcki, militant de l'association Pax<sup>30</sup>, mais aussi membre du syndicat Solidarité, demandait ainsi s'il devait rester membre de Pax après que Ryszard Reiff avait été écarté de sa direction au bénéfice de Zenon Komender<sup>31</sup>. Jozef Graczykowski, médecin, écrivait qu'il avait été licencié de son poste en 1979 car, expliquait-il, « j'étais incapable de spéculer avec l'éthique et les principes qui m'ont été inculqués à Villard-de-Lans », et révélait même, dans une lettre ultérieure, avoir été incarcéré<sup>32</sup>. Maszadro, pour sa part, constatait que « l'esprit de Villard nous réunit toujours, où que nous soyons<sup>33</sup> ». Après les événements d'août 1980, Rułka exprimait, quant à lui, sa profonde inquiétude pour le sort de la nation polonaise, combattante, exploitée et livrée à elle-même, car « dépourvue de dirigeants sages et dévoués<sup>34</sup> ».

Bronisław Bozowski avait lui-même des contacts suivis avec le « Villard français ». Il y revint en visite en 1957 et entretint par la suite une correspondance régulière avec le maire, le cordonnier André Ravix<sup>35</sup>. Leurs échanges, d'une belle tenue, portaient sur l'époque du lycée (en particulier sur les activités sportives), mais aussi sur la morale et la foi. Dans une de ses lettres, l'abbé écrivit qu'une amitié profonde pouvait se contenter d'un « contact spirituel : être et vivre sur la même longueur d'onde<sup>36</sup> ». Les Français de Villard espéraient beaucoup que Bozowski serait présent au Rassemblement des Villardiens de septembre 1986, mais son état de santé l'empê-

---

30. Fraction de l'Église catholique polonaise qui acceptait le communisme et collaborait avec le régime. (N.d.T)

31. Archives Bozowski, Lettres : lettre non datée, sans doute de 1982.

Reiff avait été le seul membre du Conseil d'Etat (présidence collégiale de la République populaire de Pologne) à refuser de voter une résolution de cette instance approuvant la proclamation de la loi martiale par le général Jaruzelski le 13 décembre 1981. (N.d.T.)

32. Archives Bozowski, Lettres : carte du 13 février 1979 et lettre du 22 décembre 1985

33. Archives Bozowski, Lettres : lettre du 11 janvier 1980.

34. Archives Bozowski, Lettres : lettre du 14 avril 1981.

35. André Ravix, maire de Villard-de-Lans de 1977 à 1983, est visible sur plusieurs photos des années 1940 au milieu de ses amis polonais. (N.d.T.)

36. Archives André Ravix, lettres et photos (principalement des années 1970 et 1980) : citation d'une lettre de l'abbé Bozowski datée du 8 décembre 1977.



cha de venir, et son décès, survenu en février 1987, fut rapporté en ces termes le mois suivant par *Nord Vercors* : « Nous avons appris avec tristesse la mort du père Bozowski, ancien aumônier du lycée polonais<sup>37</sup>. »

C'est précisément l'abbé Bozowski, excellent prédicateur, aux homélies parfois décousues mais toujours pleines de sagesse, dans lesquelles il évoquait fréquemment les « enseignements tirés de Villard », qui fut à l'origine de cette « histoire du Villard polonais ». Le présent ouvrage fut précédé de plusieurs monographies. La première, si je ne m'abuse, fut envisagée lors de la rencontre des Villardiens à Nowa Huta<sup>38</sup> en 1958. Par la suite, Lucjan Owczarek et Bolesław Szpiega, fondateurs en janvier 1975 et animateurs de l'*Union des anciens du lycée polonais Cyprian Norwid à Villard-de-Lans et de leurs familles, Amicale Villardczyzy*, eurent l'idée d'écrire une histoire du lycée, idée qui déboucha sur un « petit livre rouge », anonyme quoique de la plume de Lucjan Owczarek, ainsi que sur plusieurs conférences. Ces dernières années, Ewa Valentin-Stączek s'est employée à reconstituer l'histoire du lycée sous la forme d'un recueil d'évocations de ses premières années<sup>39</sup>.

Mais revenons au projet de l'abbé Bozowski. Ainsi qu'il l'écrit lui-même dans une lettre adressée à de nombreux anciens, il passa toute la soirée du 8 janvier 1974 à évoquer avec Zofia Łukasiewicz le Villard polonais et ses fondateurs, au premier rang desquels Zaleski. « Vous avez créé, à vous tous, cette collectivité unique en son genre, riche, tumultueuse, héroïque et drôle, émouvante et agaçante – si polonaise, en un mot. C'était une oasis de polonité, qui ne se trouvait cependant pas au milieu du désert, car les Français nous entouraient de leur sympathie (et surtout les jeunes Françaises). Il serait dommage que tout cela tombe dans l'oubli. ». Par la suite, Bozowski formule, en vrac, diverses questions

---

37. Christophe Fanjas-Claret, *Le lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans 1940-1946*, Institut d'études politiques de Grenoble, 1986-1987, p. 26. Dans de très nombreuses évocations de l'abbé Bozowski parues dans des publications locales, son sacerdoce à Villard est salué comme important. Une plaque rendant hommage à sa mémoire, apposée dans l'église des Visitandines de Varsovie, évoque également le lycée Cyprian Norwid.

38. Banlieue ouvrière de Cracovie. (N.d.T.)

39. Ewa et Ivonne Valentin, Dans ce parc et dans cet hôtel (N.d.T.)

et thèmes susceptibles d'être regroupés dans un questionnaire adressé aux anciens: « De quelle manière chacun de vous est-il arrivé à Villard? [...] Comment Villard vous est-il apparu au début et au cours de votre séjour? Avec le recul, que vous en reste-t-il aujourd'hui, quelles valeurs spirituelles en avez-vous conservées? [...] Que retenez-vous de l'atmosphère de Villard? [...] Quels événements marquants? [...] La révolte contre le gouvernement des femmes (Aleksandra). [...] L'entrée par effraction dans l'entrepôt d'armes de la mairie [...] La tragique épopée du Vercors et de Vassieux [...], Les « exils » disciplinaires dans divers foyers [...], les messes à l'église. La chorale<sup>40</sup> ».

Les diverses tentatives de fixer par écrit les souvenirs, de renforcer les liens, de créer une légende dorée de Villard (plus l'on s'éloigne dans le temps des années de jeunesse, et plus s'accroît, inévitablement, l'idéalisation des aspects liés à la guerre) furent complétées par de nombreuses conversations informelles entre anciens Villardiens. Ces « causeries », se déroulant souvent au sein d'un cercle restreint d'amis, mais aussi lors d'occasions plus régulières (comme les rencontres des « Villardiens français » qui avaient lieu chaque année en juin ou en septembre, avec cérémonies au cimetière, chemin de Croix de Villard-de-Lans à Valchevrière, réunions de l'association), atteignaient leur apogée lors des rassemblements des anciens Villardiens.

En Pologne, le premier rassemblement des anciens professeurs et élèves fut organisé en juillet 1958 à Nowa Huta par les époux Skinder et par Ludwik Panek. Les participants, au nombre de 47 et qui résidaient tous en Pologne, adressèrent une lettre à

---

40. Archives Bozowski, 1.2.V.

Zaleski<sup>41</sup>. Une réunion plus modeste, car limitée aux Villardiens de Varsovie, eut lieu début 1961 à l'Institut d'histoire de l'Académie polonaise des sciences. La rencontre organisée à Varsovie en août 1978<sup>42</sup>, et à laquelle prirent part une centaine de personnes – anciens élèves, enseignants et employés du lycée venus de Pologne, de France, de Grande-Bretagne et d'Amérique du Nord, ainsi que des habitants de Villard –, fut un grand succès. Dix ans plus tard, en juin 1988, un rassemblement tout aussi nombreux eut lieu à Zakopane<sup>43</sup>.

Deux autres grands rassemblements, auxquels furent présentes, à chaque fois, près de 100 personnes, organisés de main de maître par les Villardiens polonais établis en France et par les Français de Villard, extrêmement hospitaliers et généreux (de simples citoyens et les autorités du bourg), se tinrent à l'hôtel du Parc lui-même en juin 1976

---

41. Voici quelques extraits de cette lettre (Archives Zaleski, C I, tome 7) : « Cher Professeur [...] Nous avons honoré par une minute de silence ceux qui tombèrent au champ d'honneur [...]. Nous avons évoqué en premier lieu nos chers enseignants et surveillants qui surent, en peu de temps, modeler nos caractères et nos personnalités insoumises. Vous avez atteint votre but. Vous nous avez appris à travailler. [...] Vous êtes pour nous, cher Professeur, un exemple [...]. Nous voulons vivre selon les meilleures traditions villardiennes, nous voulons prendre soin des tombes de ceux qui périrent au Vercors, nous voulons conserver les bonnes traditions de cohabitation avec le peuple français, sur le modèle de notre coopération avec la population de Villard-de-Lans. Nous le voulons, et nous espérons profondément que vous, nos maîtres spirituels qui vivez à l'étranger, de même que ceux qui sont ici avec nous, vous nous aiderez dans l'effort que nous entreprenons [...]. Nous vous adressons nos meilleures paroles et pensées et vous embrassons chaleureusement, à la mode villardienne. » La lettre était signée par 35 personnes : Michał Mierzwiński, Edyta Wiecha, Jadwiga Stefanowicz, Ludwik Panek, Bolesław Kozyrski, Jan Fabiszak, Władysław Żegota-Rzegociński, Waldemar Bakalarski, Marian Nowak, Julian Oliński, Stefan Polaczek, Zofia Łukasiewicz, Maria Gilowska, Stanisław Śmigielski, Feliks Dąbrowski, Karol Czempiel, Roman Długosz, professeur Tadeusz Skrodzki, Władysław Kleczko, Stefan Boguski, Eugeniusz Wilk, Maria Guzy, Danuta Marczyk, illisible, Adam Skinder, Irena Skinder Sobusik, Baca Karwat, Jadwiga Steffen, Tadeusz Łepkowski, Kazimierz Dębicki-Dębski, Jadwiga Radowska, Zygmunt Józwiak, Jerzy Rułka, Bolesław Krupczak, Zbigniew Kotorski. Après la rencontre de Nowa Huta, les organisateurs (et quelques autres personnes) furent convoqués pour interrogatoire par les organes de la Sécurité.

42. *Express wieczorny* n° 156, 13 juillet 1978.

W. Rutkiewicz, « Villardczycy » [Les Villardiens], *Ekran*, n° 35, 2 août 1976.

43. J. Gawęł, « Villardczycy » [Les Villardiens], *Panorama*, n° 30, 24 juillet 1988, p. 8-10.

Edward Renn, « Villardczycy » [Les Villardiens], *Panorama*, n° 43, 2 octobre 1988.

et en septembre 1986, en présence et avec la participation active de Godlewski, qui fut chaleureusement salué par les participants<sup>44</sup>.

La communauté villardienne rétrécit inéluctablement. Les rassemblements, nimbés d'un léger nuage rose d'émotions et de souvenirs, animés et égayés par les sourires de l'automne de la vie, sont aussi l'occasion d'ajouter de nouvelles pierres à la connaissance de l'histoire du lycée, de préciser certains faits, d'y intéresser les non-Villardiens (par des films, des articles, des émissions).

Le rassemblement du cinquantenaire, qui aura lieu à Villard-de-Lans en septembre 1990, sera – sans doute – le dernier. Il est en effet probable que l'Association des Villardiens de France – selon les membres de son Comité directeur – modifiera ses statuts pour se transformer en Association franco-polonaise des Amis du lycée polonais de Villard-de-Lans.

L'après-Villard entre à son tour, peu à peu, dans l'Histoire. Souhaitons-lui d'y demeurer longtemps, comme l'éclat d'une histoire toujours vivante.<sup>45</sup>

---

44. Plus de la moitié du bulletin municipal de Villard-de-Lans fut consacré au rassemblement. Godlewski y prononça un discours, dans lequel il souligna que les Villardiens avaient su répondre aux projets de Hitler concernant la Pologne (réduction en esclavage, liquidation des élites, saignée démographique) par l'« acte de foi et d'espérance » que constituait le travail scolaire, sans jamais céder au désespoir, et que seule cette référence à l'histoire permettait de comprendre la spécificité et l'esprit du lycée. Celui-ci fut, selon sa propre expression, « un lycée de résistance morale, intellectuelle et spirituelle, patriotique et hautement humaniste ; un lycée de résistance militaire » (*Bulletin d'information municipale*, Villard-de-Lans, n° 11, juin 1976, p. 11).

45. En 2012, à l'heure où se conclut la traduction de cet ouvrage, l'« Association des anciens élèves du lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans – Stowarzyszenie Villardczykow » est toujours vivante. Les rassemblements continuent de rassembler, début septembre, les anciens, leurs familles, leurs amis. L'association a pris comme nouveau nom, en 2010, celui de « Mémoire du lycée polonais Cyprian Norwid – Villard-de-Lans 1940-1946 ». (N.d.T.)

## CONCLUSION

La longue partie historique et descriptive de ce livre et celle, plus courte, consistant en une « radiographie chiffrée » du lycée Cyprian Norwid, donnent ensemble une image du destin que connut cet établissement scolaire polonais « en terre étrangère amie ». J'ai esquissé, dans une troisième partie, l'histoire de l'après-Villard. La conclusion de l'ouvrage ne peut ni ne veut être une apologie ou une hagiographie, quand bien même elle emploie des termes solennels, tout à fait hors de propos dans une thèse de doctorat. Je souhaite simplement dresser un bilan sommaire des six années de travail et de vie de cette petite communauté polonaise dans une petite bourgade des Alpes.

Les conditions dans lesquelles le lycée a été fondé, a vécu et a cessé d'exister ont été objectivement difficiles. Cette accumulation de difficultés n'avait toutefois rien d'exceptionnel dans la vie des Polonais de l'époque. Pour ceux qui sont restés au pays comme pour ceux qui sont partis en captivité ou en exil, ce fut une période terrible, marquée des stigmates de la souffrance et de la mort, mais ce fut aussi un moment de vie frénétique, de création intense. C'est dans ce considérable travail créatif, plutôt que dans la souffrance, le martyre et la mort, même s'ils n'ont pas manqué, que s'inscrit l'histoire de ce lycée où fut éduquée, tant à Villard qu'à Lans, une jeunesse polonaise provenant des milieux des plus divers.

Il faut rappeler que le lycée a toujours conservé, fût-ce avec des différences selon les différentes phases de son développement, une atmosphère unique, une même « physionomie » pédagogique, éducative, humaine. Tandis que les changements politiques, au cours de ces six années, entre 1940 et 1946, ont été réellement immenses. Le lycée a dû s'adapter à cette « kaléidoscopie » sans perdre pour autant son caractère propre. Ce fut, pour la direction, une tâche d'une extrême difficulté.

Les quatre premières années de l'histoire du lycée correspondent à la période de Vichy, de cet « État Français » antirépublicain, catholique, corporatiste, autoritaire, fascisant même, surtout dans sa toute dernière période, et collaborationniste. Ses deux dernières années, par contre, se sont déroulées dans le cadre d'une République restaurée, dominée par les partis de gauche.

On peut cependant diviser autrement, en segments plus petits, ces six années. Les deux premières années, le lycée se trouvait dans la zone « non occupée » d'un pays qui l'était mais qui, dans une certaine mesure, se gouvernait lui-même, sans surveillance directe ni présence quotidienne de l'occupant. Puis, en novembre 1942, soit très peu de temps après le début de l'année scolaire 1942-1943, cette zone non occupée fut investie par les armées allemande et italienne. L'Isère et les départements alpins limitrophes furent occupés durant dix mois, c'est-à-dire jusqu'en septembre 1943, par les troupes italiennes, après quoi le régime, relativement bénin, de l'occupation italienne a été remplacé, pour près de douze mois, jusqu'à la fin du mois d'août 1944, par celui de l'occupation allemande; et c'est dans les Alpes françaises, dans le Vercors en particulier, que celle-ci s'est le plus approchée à certains égards, par sa dureté, sa cruauté même, du style d'occupation que connaissait l'Europe orientale. Enfin, les deux dernières années d'existence du lycée furent placées sous le signe de l'indépendance retrouvée d'une France encore en guerre, certes, la première année, mais en paix la seconde malgré la misère et les privations.

Ce n'est pas sans raison que je rappelle en conclusion ces faits bien connus. Dans une situation aussi extraordinairement mouvante et complexe, réussir à faire fonctionner le lycée exigeait un effort sans relâche dans tous les domaines. La manière dont la direction a su naviguer entre les écueils du droit français et de l'arbitraire de l'occupant, entre le gouvernement polonais en exil à Londres (dont dépendait notamment le PCK-TOPF) et les autorités de Vichy, pour continuer d'assurer le fonctionnement du lycée et des internats, de nourrir, d'habiller et de blanchir plus de deux cents personnes, dont une majorité de jeunes gens affamés, doit être considéré comme une réussite exceptionnelle.

Le principe de base de Zaleski et de Godlewski, fondateurs et organisateurs du lycée, la philosophie propre de l'établissement, était de durer pour le bien de la jeunesse, pour le bien de l'éducation et de la culture nationales, c'est-à-dire de conduire un établissement libre et indépendant à travers toutes les tempêtes de l'histoire, et ce avec le moins de pertes possible. Sans l'opiniâtreté, l'ingéniosité, l'inventivité, l'art de dialoguer avec chaque partenaire et chaque autorité, sans cette action certes prudente et souple, mais fondée sur des principes

fermes, l'ambitieux dessein des fondateurs n'aurait jamais pu être mené à bien. On aurait pu croire, dans la première moitié de l'année 1944, que le lycée serait détruit, liquidé ou simplement fermé. Tel n'a pas été le cas. La persévérance, l'audace et l'opiniâtreté ont triomphé. Le lycée a été sauvé.

Dispenser le meilleur enseignement possible, doter la Pologne d'une jeunesse ayant reçu la plus solide formation qui soit, tel est le but, la raison d'être de tout établissement polonais d'enseignement secondaire, ainsi que de ses enseignants. À Villard-de-Lans, ce but est une mission quasi sacrée, un apostolat patriotique, une vocation. En dépit des difficultés de tous ordres, le lycée a su accueillir tous ceux qui aspiraient à le rejoindre, leur donner la possibilité d'apprendre, de passer leurs deux baccalauréats, en vue de poursuivre ensuite leurs études en France ou en Pologne.

Rares sont les établissements, tant parmi ceux destinés aux exilés et aux soldats qu'en Pologne même, qui pouvaient se prévaloir, pendant la guerre et l'immédiat avant-guerre, de la même réussite éducative que le lycée Cyprian-Norwid de Villard-de-Lans. Ce sont, en l'espace de six ans, près de 700 jeunes gens et jeunes filles qui se sont assis sur les bancs de l'établissement, dont 210 y ont passé leur baccalauréat, et nombreux sont les anciens Villardiens qui ont réussi dans les divers domaines de l'activité humaine : économique, technique, scientifique, culturel.

Grâce à une équipe d'enseignants plutôt jeunes, dont une partie était très bien formée et possédait des diplômes pédagogiques pour le niveau moyen et supérieur, et dont l'autre avait une pratique plus lointaine mais a su vite combler ses lacunes, le Villard polonais a mis sur pied un programme d'études original, adapté aux conditions de temps et de lieu, assorti de méthodes de travail tout aussi originales. Le programme « combiné » franco-polonais, qui accordait une particulière importance à des matières généralement opposées entre elles à l'époque, les mathématiques d'une part, la littérature et l'histoire polonaises d'autre part (notamment dans les années 1940-1944), a grandement renouvelé la physionomie de l'établissement. La nécessité, c'est-à-dire, pour parler concrètement, le manque de manuels et d'outils pédagogiques, a conduit les enseignants à adopter un style d'enseignement universitaire : cours magistraux, photocopiés,

abrégés, prise de notes, exposés, travail autonome des élèves, examens périodiques, interrogations portant sur des sujets peu scolaires, s'inspirant des exigences et des pratiques des lycées français. Le manque de manuels interdisait en effet que l'on exige des élèves qu'ils récitent leurs leçons par cœur, comme lors d'interrogations de type classique. L'élève, surtout dans les grandes classes, était déjà un étudiant.

Cette réussite éducative était étroitement liée à la qualité de la pédagogie. Celle-ci était remarquable, tant du fait des enseignants (Zaleski, Godlewski, Gerhardt, Harwas, l'abbé Bozowski, Zofia Łukasiewicz, Malbos et d'autres) que des circonstances, c'est-à-dire des facteurs objectifs qui imposaient la recherche d'un modèle éducatif nouveau. Celui-ci devait s'appuyer, et s'est appuyé dans une large mesure, sur les principes d'ouverture, de partenariat et de respect mutuel entre enseignants et élèves. La personnalité turbulente, la maturité précoce, tant intellectuelle que pratique, quotidienne, émotionnelle, culturelle, d'un grand nombre d'élèves dont certains avaient été soldats, ont fait naître des conflits entre la « base » et le « sommet ». Une étrange contradiction était à l'œuvre : d'un côté, en effet, les élèves refusaient vigoureusement le modèle disciplinaire et hiérarchique traditionnel, et de l'autre ils se pliaient d'eux-mêmes à un grand formalisme lors des rassemblements, se mettaient en rangs par quatre pour aller à l'église et étaient demandeurs d'instruction militaire. On ne savait jamais à l'avance ce qui risquait les blesser, tant ils attachaient de prix à leur dignité ainsi qu'aux liens de camaraderie et d'amitié. Reste que les conflits se résolvaient généralement dans un esprit de tolérance, les surveillants suivant une politique générale de « sévérité bienveillante », dans laquelle l'entretien individuel, débouchant éventuellement sur une réprimande, jouait un rôle décisif, tandis que la sanction restait l'exception, et était d'ailleurs atténuée ou annulée dans l'immense majorité des cas.

Une tâche éducative cruciale a été, surtout à partir de 1942, l'intégration des deux milieux d'origine, eux-mêmes non homogènes, des élèves : le milieu des réfugiés et celui des émigrés, qui différaient par la culture en même temps que par la conscience politique et sociale. L'amalgame ne s'est réalisé que partiellement, mais le rapprochement des deux univers fut une réalité indéniable, grâce à l'action des élèves



eux-mêmes, mais aussi et surtout des enseignants, dont le travail opiniâtre et délicat produisit des résultats positifs inespérés.

Différents procédés et méthodes ont été employés pour constituer cette communauté, cette *universitas* d'enseignants et d'élèves, solidaire et responsable de l'établissement. Il a fallu, cela va de soi, de la bonne volonté des deux côtés, de la part des adultes comme des jeunes, beaucoup de psychologie aussi. Mais, du point de vue éducatif, la symbiose adroite entre le style de pédagogie utilisée en classe, dans les internats, dans les activités physiques (à la ferme), culturelles ou récréatives (chorale, théâtre, sport), apparaît décisive. La continuité entre l'étude, le travail et le divertissement est un trait essentiel de la philosophie éducative du lycée. Rien n'était imposé, tout était volontaire, accepté. La discipline n'avait pas besoin de venir au secours de l'obligation. Il s'agissait d'une obligation consciente, librement consentie.

Cette réussite pédagogique, éducative, est étroitement liée à ce qu'on peut appeler la formation des attitudes sociales et nationales. J'entends par là l'ensemble des questions spirituelles, morales et politiques. Le lycée a donné à ses élèves – au-delà de leurs différences de ce point de vue – une conscience civique et patriotique ouverte, éloignée de tout chauvinisme ou exclusivisme, et dans laquelle l'amour de la patrie allait de pair avec une compréhension des autres peuples, et en particulier du peuple français qui avait accueilli les émigrés autrefois et les réfugiés plus récemment. Le patriotisme du Villard polonais était par ailleurs empreint d'une religiosité catholique étrangère aux formes conventionnelles de la dévotion, et de ce fait accessible à un certain nombre d'élèves agnostiques, voire athées.

On a parlé d'un lycée combattant, romantique, idéaliste, sacrificiel. Ce n'est qu'à moitié vrai. Le romantisme ardent de certains professeurs et élèves était ramené à la réalité par la plupart des pédagogues, ainsi que par les rationalistes et les réalistes de l'« ancienne émigration ». Personne ne refusait de verser son sang ni de souffrir pour la patrie, et plusieurs dizaines d'élèves et de professeurs périrent même tragiquement ou connurent l'enfer des camps de concentration, mais la philosophie du lycée était de type positiviste: d'abord faire de bonnes études, pour mieux travailler ensuite pour son pays; d'abord le baccalauréat, ensuite seulement la clandestinité et la

résistance, et si l'instruction militaire était indispensable en temps de guerre, elle n'était pas le but premier. Celui-ci était que le lycée vive, et il fallait pour cela tordre le cou aux proclamations grandiloquentes et aux prises de risque irresponsables.

Dans le processus de formation (ou d'autoformation) des attitudes sociales et nationales de la jeunesse, la repolonisation de centaines de jeunes filles et jeunes gens issus de l'ancienne émigration constitue à la fois un chapitre particulier et un succès indéniable. Peu importe au fond lesquels, après la fin de leur scolarité, sont rentrés au pays et lesquels sont restés dans l'émigration. Même chez ceux et celles qui ne faisaient pas montre d'une conscience nationale polonaise très avancée, on a observé, après Villard, des signes de « contagion par la polonité ». Pour une nette majorité de Villardiens, la Pologne indépendante et démocratique est devenue à jamais – en grande partie grâce au lycée – le grand amour de leur vie. Ils s'en faisaient des représentations diverses, aussi bien pendant qu'après leur séjour à Villard, aussi bien au pays qu'en émigration, et ce jusqu'à aujourd'hui. Il leur arrivait de se quereller à son sujet, mais elle revêtait toujours une extrême importance : dans la vie quotidienne, le travail, l'étude, dans les pensées, les sentiments, les rêves.

Que reste-t-il du Villard polonais ? Le souvenir chaleureux d'un lycée dans une bourgade des Alpes, au milieu de la population française. La légende des soldats devenus élèves et celle des élèves devenus soldats. Un lien qui persiste à travers le temps et malgré la barrière de la distance. Et, surtout, l'acquis protéiforme d'un lycée qui fut au service de la nation polonaise, de la culture polonaise, de l'indépendance polonaise. Au lycée Cyprian Norwid, on n'aimait ni les slogans, ni les grands mots, ni les larmoyantes incantations patriotico-religieuses, pour lesquelles nombreux étaient ceux qui ne cachaient pas leur aversion.

Les non-Villardiens ont pu parler, avec quelque exagération, de « lycée héroïque », mais personne à ce jour n'a songé à écrire tout simplement que le lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans avait servi la Patrie. Il me revient donc, parvenu à la toute fin de cet ouvrage, de le faire, sans craindre d'user et abuser d'un langage non scientifique, ni de commettre le péché d'apologie injustifiée, ni d'encourir l'accusation de vantardise.

## SOURCES ÉCRITES NON PUBLIÉES

La liste ci-dessous comporte exclusivement les sources non publiées. Il s'agit pour l'essentiel de documents d'archives ainsi que manuscrits contenant des informations ayant directement trait à l'histoire du lycée. Quant aux sources publiées, telles que journaux, ouvrages, articles, thèses, etc., elles font l'objet de notes de bas de page tout au long de l'ouvrage.

### *Archives des Actes Nouveaux (Archiwum Akt Nowych) à Varsovie*

- I. Fonds « Lycée polonais de Paris » : n<sup>os</sup> 1, 59, 61, 73, 77 à 126, 416 à 419, 421, 422, 439 à 463.
- II. Fonds « Croix-Rouge Polonaise. Délégation pour la France » : n<sup>os</sup> 135, 136, 139, 140, 144, 158, 179.
- III. Fonds « Groupement d'assistance aux Polonais en France » : n<sup>os</sup> 1 à 3, 6, 8, 9.
- IV. Fonds « Service du contrôle social des étrangers de Vichy » : n<sup>os</sup> 1 à 12, 14, 16 à 18, 20, 22 à 27, 29, 31 à 34, 37, 38.
- V. Fonds « Direction générale des bureaux polonais en France » : n<sup>o</sup> 1.
- VI. Fonds « Ministère du travail et de la protection sociale du gouvernement de la République polonaise à Londres » n<sup>o</sup> 117.
- VII. Fonds « Ambassade de la République de Pologne à Paris » : n<sup>o</sup> 317.
- VIII. Fonds « Consulat de la République de Pologne à Marseille » : n<sup>os</sup> 726, 784, 904, 805, 840, 842, 843, 864, 915, 958, 974, 976, 986, 994, 997.
- IX. Fonds « Consulat de la République polonaise à Nice » : n<sup>os</sup> 50, 89, 113, 283.
- X. Fonds « Lycée polonais d'Alger (1941-1945) » : n<sup>o</sup> 3.
- XI. Fonds « Consulat honoraire de la République de Pologne à Casablanca » : n<sup>o</sup> 111.
- XII. Fonds « Archives d'Ignacy Schwarzbart (Yad Vashem, Israël; microfilm aux Archives des Actes Nouveaux).

***Archives du comité central du Parti ouvrier unifié polonais (PZPR):***

Fonds « Parti socialiste polonais en France » : n<sup>os</sup> 351/II-1, 351/V-12.

Fonds « Organisations polonaises pro-Londres en France » :  
n<sup>o</sup> 407/1/28.

***Archives départementales de l'Isère (Grenoble) : n<sup>os</sup> 52-M-309, 21-J-58, 7-0-2352:***

***Archives municipales de Villard-de-Lans:***

Actes de décès

***Manuscrits et autres matériaux non publiés (hors archives d'Etat):***

Bibliothèque nationale (département des manuscrits), Varsovie:  
Zygmunt Lubicz-Zaleski, *Wspomnienia z lat 1940-1945*,  
Ak. 10022/1 et 10022/2.

Bibliothèque polonaise à Paris (département des manuscrits):  
Archives de Zygmunt Lubicz-Zaleski.

Archives des pères Pallotins de Varsovie: archives du père Bronisław  
Bozowski.

Archives privées de Marcel Malbos (Villard-de-Lans)

Archives privées d'André Ravix.

***Lettres en possession de l'auteur:***

Lettre de Waclaw Godlewski à l'auteur, 7 février 1961.

Lettre de Władysława Bizoń à l'auteur, 11 octobre 1944.

Lettre de Tadeusz Schaetzel à l'auteur, 18 août 1944.

Lettres de Zofia Łukasiewicz à l'auteur, 21 juin 1944, 7 août 1944,  
11 octobre 1944, 28 décembre 1944.

Lettres de Waclaw Binental à l'Office polonais de Marseille,  
20 novembre 1941.

Lettres de Janina Lamenta à l'auteur, 29 décembre 1945, 10 janvier  
1946.

Lettres de Jadwiga Pach à l'auteur, 22 avril 1945, 6 octobre 1945,  
10 novembre 1945, 16 novembre 1945.

Lettres de Wanda Bujok à l'auteur, 4 décembre 1944, 10 avril 1945, 31 mai 1945, 12 octobre 1945, 1<sup>er</sup> avril 1946.

Lettre de Lidia Przeździk à l'auteur, 19 décembre 1944.

Lettre d'Andrzej (sans nom de famille), 21 octobre 1945.

Lettre d'Edmund Cieślak à l'auteur, 6 octobre 1987.

Lettre de Michał Komarzyński à l'auteur, 2 avril 1988.

Lettre d'Edmund Krynicki aux Villardiens, adressée à l'Association d'amitié France-Pologne, 26 juillet 1978.

***Documents d'archives et autres matériaux non publiés en possession de l'auteur (non compris les copies ou photocopies de documents, attestations scolaires joints aux questionnaires):***

Photocopie d'un certificat délivré par les FTP à Andrzej (Lech) Zarzycki, soldat FTP du 1<sup>er</sup> juillet au 8 septembre 1944.

Photocopie d'une attestation de niveau en physique et chimie délivrée à Maria Przeździk, signée par Kazimierz Gerhardt, le 19 juin 1943.

Formulaire de « bulletin de notes » avec division en trois trimestres et place pour les appréciations.

Photocopie d'une attestation délivrée par les FFI-Vercors à Edward Renn pour la période du 17 juillet au 5 septembre 1944.

Photocopie du « procès-verbal d'inauguration du monument aux morts des Polonais » de Villard-de-Lans, 22 mai 1979.

Notes de l'abbé Bozowski sur Zaleski et annotations en marge des souvenirs de Zaleski (tapuscrit).

***Entretiens avec:***

Zygmunt et Barbara Bruzi, mai 1959.

Aleksander Metelski, juin 1959.

Zofia Łukasiewicz, juin 1960.

Henryk Jabłoński, novembre 1979.

Wiera Anisimow-Bieńkowska, février 1980.

Helena Zarzycka, avril 1980.

Wanda Bujok-Moody, novembre 1986.

Mieczysław Andryński, avril 1987.

Roman Ciemior, 1984 (recueilli et retranscrit par Zbigniew Zarzycki).

Henryk Bretsznajder, 1984 (recueilli et retranscrit par Zbigniew Zarzycki).

Michał Mierzwiński, janvier 1979 (recueilli et retranscrit par Zbigniew Zarzycki).

Kazimierz Szulmayer, juillet 1984 (recueilli et retranscrit par Zbigniew Zarzycki).

Stanisław Tarnowski, janvier 1968.

Marcel Malbos, octobre 1988.

Maryla Czarnul, octobre 1988.

Edward Renn, juin et octobre 1988.

André Ravix, octobre 1988.

Bernard Nowak, octobre 1988.

Marian Liber, novembre 1988.

André de Beaurain, décembre 1988.

B. Harwasówna, juin 1988.

Artur Jarmuła, juin 1988.

Lucjan Owczarek, novembre 1988.

***Ont répondu au questionnaire :***

Hilary Bakalarski, Leon Baran (Baranowski), Ryszard Józef Bogdański, Kazimierz Dębski, Kazimierz Dobrzęcki, Krystyna Florkowska, Jan Gajewski, Jadwiga Gostyńska, Tadeusz Graff, Marianna (Maria) Gyzy (Guzówna), Józef Harazin, Maciej Jastrzębski, Marianna Karbowska, Janina Lamenta, Tadeusz Leonowicz, Tadeusz Łepkowski, Zofia Łukasiewicz, Alojzy Jan Marchewicz, Jacques Adam Michalak, Michał Mierzwiński, Helena Milecka, Józef Młynarczyk, Franciszek Marian Nowak, Jan Rajfura, Stanisław Rajfura, Stanisław Sadowski, Jan Maciej Siebeneichen, Kazimierz Marian Siebeneichen, Adam Skinder, Irena Smutna, Zdzisław Stączek, Jadwiga Stefanowicz (rédigé par Jadwiga Gostyńska), Tadeusz Steffen (rédigé par Jadwiga Gostyńska), Stanisław Stupkiewicz, Hanna Świerbutowicz, Ewa Valentin, Piotr Wandycz.

**Texte du questionnaire** (diffusé entre 1979 et 1981, et auquel les intéressés ont souvent joint des documents ou reproductions de documents, tels que cartes d'identité, attestations, souvenirs, lettres, diplômes, coupures de journaux, photographies) :

- I. 1. Nom (actuel) et prénom(s).
2. Nom en usage à l'époque des études (ou du travail) à Villard (ou à Lans).
3. Pseudonyme(s) en usage à l'époque villardienne.
4. Date et lieu de naissance.
5. Profession des parents (effectivement exercée) avant 1939.
6. Profession de l'élève (ou de l'enseignant, ou de l'employé) avant 1939.
7. Appartenance à des organisations sociales, professionnelles ou de jeunesse avant 1939.
8. Sort entre le 1<sup>er</sup> septembre 1939 et l'arrivée à Villard (donner si possible la date de celle-ci).
- II. 1. *Pour les anciens élèves* :
  - a) Enseignement reçu avant l'arrivée à Villard (Lans) et degré de connaissance de la langue polonaise (pour les personnes ayant fréquenté des écoles françaises),
  - b) période de séjour au lycée (le plus précisément possible),
  - c) section fréquentée (sciences ou lettres modernes),
  - d) internat(s) fréquenté(s),
  - e) date d'obtention du petit baccalauréat,
  - f) date d'obtention du baccalauréat (en candidat interne ou externe),
  - g) fonctions sociales occupées (dans l'organisation des élèves),
  - h) participation à la chorale, aux troupes théâtrales, académies, etc.,
  - i) participation à la vie sportive (compétitions, résultats, etc.),
  - j) punitions et sanctions,
  - k) collègues connus antérieurement (à l'armée ou dans le cadre scolaire) et retrouvés à Villard.

2. *Pour les enseignants :*

- a) formation et diplômes avant l'arrivée à Villard (ou à Lans),
- b) formation pédagogique,
- c) période d'enseignement à Villard (ou à Lans),
- d) matière(s) enseignée(s),
- e) classes enseignées,
- f) surveillances assurées (dates, classes),
- g) tâches effectuées en dehors des cours,
- h) difficultés pédagogiques rencontrées, méthodes employées, attitude des élèves envers l'enseignement, discipline, résultats.

3. *Pour les surveillants d'internat :*

- a) formation avant l'arrivée à Villard (ou à Lans), formation pédagogique,
- b) durée d'exercice des fonctions de surveillant,
- c) lieu de travail (Villard ou Lans),
- d) conditions et difficultés de surveillance, méthodes employées, attitude des élèves envers les surveillants, discipline.

4. *Pour le personnel administratif, médical ou de service :*

- a) fonction exercée (et changements éventuels),
- b) durée du travail à Villard (ou à Lans),
- c) formation (générale, professionnelle).

III. 1. Appartenance à des organisations militaires clandestines, polonaises ou françaises, entre 1940 et 1944 (période, fonctions, activité).

2. Répression subie de la part de l'occupant : arrestations, incarcérations, internements en camp de concentration (donner, si possible, les dates précises).

3. Sort au moment de l'insurrection nationale et de la libération de la France (6 juin au 31 août 1944).

- a) en détail si vous étiez à cette époque à Villard ou dans le massif du Vercors,
- b) plus brièvement si vous étiez ailleurs en France,

4. Sort entre le départ du lycée et la fin de la Seconde Guerre mondiale,



5. Sort depuis la fin de la guerre : formations ultérieures suivies, lieu(x) de résidence, adresse actuelle, situation familiale (si votre conjoint est aussi Villardien, le mentionner), profession et type d'emploi exercé, date de retour en Pologne pays (pour les Villardiens y résidant en permanence).
- IV. Autres observations et informations sur le séjour au lycée : administration, internat, alimentation, sujets scolaires, niveau de l'enseignement, vie quotidienne, distractions, sport, relations entre surveillants, enseignants et élèves, vie culturelle, contacts avec les Français et les milieux polonais en France, etc. Répondre librement, de façon aussi détaillée que possible.
- V. La commission de rédaction souhaite que vous lui fassiez parvenir, éventuellement sous forme d'extraits ou de copies, les documents que vous auriez en votre possession, tels que :
  1. Matériaux et documents scolaires (notes de cours, photocopiés, certificats, lettres reçues de la direction, sujets d'examen, attestations).
  2. Journaux, souvenirs, notes prises pendant le séjour à Villard (à l'exclusion de ce qui est strictement personnel).
  3. Notes écrites spécialement pour les besoins documentaires de l'« Histoire » en préparation (version élargie de la réponse au point IV).
  4. Lettres (éventuellement photographiées, xérogaphiées ou recopiées à la machine) de la période 1940-1946 ayant trait, même partiellement, aux questions scolaires au sens large. Il peut s'agir aussi bien de lettres envoyées par la poste que de lettres ayant circulé entre les internats.
  5. Plans, cartes, esquisses cartographiques de Villard et de la région dans les années 1940-1946.
  6. Partitions, recueils de chants, textes de chants et de chansons exécutées par la chorale du lycée, carnets contenant des textes de chansons populaires chez les élèves.
  7. Exposés, poèmes et autres textes prononcés, présentés ou récités au cours des différentes académies et autres spectacles de type culturel.
  8. Coupures de journaux, surtout locaux, ayant trait à Villard et au lycée.

9. Photographies de personnes, de bâtiments, de paysages – avec mention de la date (même approximative), et, dans le cas de personnes, des noms et prénoms.
10. Toute sorte de notes ou de carnets contenant des informations, même infimes, sur les personnes ayant séjourné à Villard comme élèves, surveillants ou employés, et qui ont été tuées ou blessées pendant la guerre, tant au Vercors que sur le front.

## POSTFACE

Comme annoncé en début d'ouvrage, nous développons ici deux sujets relatifs aux faits passés sous silence par l'auteur du livre. Nous reproduisons un chapitre du livre *Des résistants polonais en Vercors*<sup>1</sup> : « Les départs vers Londres ». Puis nous publions le témoignage de Michał Markiewicz, un des élèves qui refuse de suivre le lycée à Paris : « Ceux qui ont dit non à Wrona ».

*Stéphane Malbos*

*Président de l'association*

*Mémoire du lycée polonais Cyprian Norwid*

### LES DÉPARTS VERS LONDRES

Dans un monde en guerre, il n'est pas question pour les lycéens les plus âgés de rester passifs. Tout contribue d'ailleurs à les maintenir mobilisés. La première forme de résistance à l'occupant consiste donc à s'échapper de France pour gagner la Grande-Bretagne, là où la guerre contre les Nazis continue : traversée des Pyrénées, Espagne, Portugal, Gibraltar, Algérie... Ils sont plus de quatre-vingt-dix élèves et au moins trois professeurs à tenter l'aventure. Certains connaissent, avant de pouvoir poursuivre leur chemin, la prison et le camp d'internement de Miranda del Ebro. D'autres sont interceptés et déportés en Allemagne ou en Autriche. D'autres réussissent et rejoignent école d'officiers et armée polonaise (terre, air, marine) en Grande-Bretagne. Ils participent en 1944 à la libération de la France dans les rangs de la 1<sup>re</sup> Division Blindée polonaise. Ils combattent en Normandie (à Falaise, Chambois, Abbeville...) puis en Belgique et en Hollande, ou en Italie au sein du 2<sup>e</sup> Corps polonais de l'armée du général Anders.

Stanislaw Kozłowski : « C'était le début de l'année 1944. J'étais alors étudiant à l'université de Grenoble. Je me suis mis en route avec mon camarade du lycée, Zdzisław Stączek, d'abord en train puis en

---

1. Presses Universitaires de Grenoble, février 2012.

bus jusqu'à Bagnols-les-Bains. Nous avons logé dans un petit hôtel en attendant le départ pour la zone frontière. Généralement, ces départs se faisaient deux fois par semaine par groupe de six à huit personnes. Nous devions d'abord gagner Carcassonne. Nous étions censés y retrouver, à la gare près du kiosque, un homme tenant à la main le journal *Le Signal*. S'il n'y était pas, il fallait revenir à Bagnols. C'est ce qui s'est passé la première fois. Le 25 mars nous avons repris la route. Cette fois notre rendez-vous a pu avoir lieu. Nous avons suivi le porteur du journal et sommes montés à bord du train pour Quillan. L'inconnu nous a remis aux bons soins d'une brunette pleine d'énergie qui nous a fait quitter la ville en voiture. Après, nous avons dû gravir une butte abrupte menant à un bosquet. La jeune fille nous a laissés là, en nous informant qu'à la nuit un guide espagnol viendrait nous chercher. Avec lui, nous nous sommes mis en marche dans l'obscurité. Après deux heures, nous avons été rejoints par un autre groupe d'aviateurs canadiens, britanniques et américains, sans compter quelques Polonais plus âgés que nous. »

Zdzisław Stączek : « Cette nuit-là nous avons marché jusqu'à cinq heures du matin en escaladant des monts enneigés et abruptes. Nous montions, nous descendions dans l'eau et dans la neige, c'était l'enfer. Les guides nous ont accordé un répit jusqu'à huit heures. Nous avons allumé un feu pour nous réchauffer et pour sécher nos affaires trempées avant de reprendre la route. Douze heures plus tard nous avons atteint une hutte trop petite pour les 28 personnes que nous étions. Nous nous sommes partagés en deux groupes : le premier dormirait pendant que le deuxième monterait la garde. Encore une expérience infernale. Les Anglais n'ont pas tenu le coup. Nous avons honte d'eux. Au changement de tour, il a fallu les faire lever de force, la bagarre était inévitable. À sept heures du matin nous avons repris la route. Encore toute une journée de marche et nous sommes arrivés près de la frontière. Le ciel était lourd, la pluie s'est mise à tomber. Nous nous sommes protégés sous un gros rocher en priant qu'elle ne s'arrête pas : avec un temps pareil, il n'y aurait pas un chat dehors. Nous avons été entendus : nous avons franchi la frontière sans problème et la pluie a cessé dix minutes après. Une fois en Espagne, après deux jours de repos, nous avons repris notre marche puis voyagé dans un camion surchargé jusqu'à Barcelone, sans peur des Allemands, sans penser à Miranda del Ebro, ce sinistre camp

de concentration où tant de nos camarades malchanceux avaient échoué. À Barcelone, nos guides nous ont conduits pour nous loger dans l'appartement d'une Espagnole, puis au consulat de Pologne pour obtenir vêtements et papiers. La vie à Barcelone était un conte de fée : excellente nourriture, lits confortables, suffisamment d'argent... Et la liberté! Le 28 avril, il fallut bien partir pour Madrid, et de là prendre le train pour le Portugal et enfin, à la frontière sud avec l'Espagne, embarquer à San Antonio sur un grand bateau de pêche pour Gibraltar. Là, au contrôle douanier, on nous a donné des uniformes et un peu d'argent mais on nous a pris tous nos papiers. Après une semaine, on nous a embarqués sur le navire Ville d'Oran, direction Oran. Nous y avons été transférés sur un camion qui nous a amenés à 30 km à l'est d'Alger dans un camp anglais pour prisonniers militaires italiens et allemands. Prisonniers! Le vent, le sable, la pluie, les nuits froides à geler, les journées chaudes à se dévêtir, les moustiques et les interrogatoires interminables qui nous ont fait maudire les Anglais autant que les Allemands! » Deux mois plus tard, Zdzisław débarque en Grande-Bretagne et est affecté au 16<sup>e</sup> Escadron indépendant de Liaison.

Stanislaw Rudkowski, dans une lettre à Zofia Łukasiewicz, son professeur de biologie : «Le 16 mars 1943 nous avons quitté Villard. Il nous a fallu dix jours pour escalader les Pyrénées et atteindre Barcelone où nous sommes restés un mois. De là, nous avons continué notre route et nous avons atteint les côtes de la Grande-Bretagne seulement en février 1944. Ici, je me suis engagé volontaire dans l'armée polonaise où l'on m'a incorporé dans la 1<sup>re</sup> Division Blindée, au sein de laquelle j'ai participé en Normandie aux batailles autour de Falaise. Le 21 août 1944 j'ai été blessé et évacué vers la Grande-Bretagne. Je suis resté deux mois à l'hôpital où j'ai subi deux opérations de la jambe. À ma sortie, j'ai décidé de reprendre mes études afin de passer le Bac. Au sujet de mes camarades, j'ai de très tristes nouvelles : Drohomirecki Marian, tué le 21 août 1944 à Falaise. Szybka Marian également, le même jour. Jaworzak Zdzistaw, tué en décembre en Hollande. Ciemor Roman gravement blessé à la jambe. Grelak Pawel gravement blessé au visage. Koczwara Jan a perdu une jambe mais a été promu sous-lieutenant. Drwiega Jurek est actuellement instructeur à l'école d'aspirants. De Łukasiewicz et Nowinski, je n'ai pas de nouvelles, mais ils seraient sur le front en Hollande.

Meres Zbigniew, Wielgomas Roland, Moczorodynski Marian sont dans l'aviation et vont bien, Gawlik Stanislaw et Skroba sont dans la marine. Des autres, je n'ai aucune nouvelle, mais ils sont, paraît-il, également dans l'armée. Entre Villardiens, sur le territoire de la Grande-Bretagne, on arrive toujours à donner des nouvelles et, pour l'instant, une partie d'entre nous tâche de tenir le coup. Mais que nous réserve l'avenir ? Cela, je ne peux le dire, car je sais maintenant ce que veut dire le mot "front". Veuillez me pardonner de vous avoir écrit une lettre si ennuyeuse et si peu intéressante, truffée de fautes d'orthographe et de style, mais, dans l'armée, on ne fait pas de progrès sur le plan intellectuel, au contraire, on régresse. »

Ce sont finalement neuf soldats « villardiens » qui meurent au combat sur les fronts de France, de Hollande et d'Allemagne.

## **CEUX QUI ONT DIT NON À WRONA**

« À la rentrée scolaire 1945-1946, Villard reçut un nouveau professeur chargé d'un cours intitulé « La nouvelle Pologne », Stefan Wrona. Ce professeur envoyé par l'ambassade polonaise de Paris venait directement de Pologne, et ceci après que la France eût reconnu la nouvelle République populaire de Pologne.

Dès ses premiers cours, la coloration communiste de son enseignement était limpide et il ne s'en cachait pas. À la question posée par l'un de nous pour connaître la position d'un Polonais en cas de guerre avec la Russie, sa réponse était formelle : une guerre contre la Russie était inimaginable depuis que la république bourgeoise avait été remplacée par une république populaire, etc.

J'étais alors en 1<sup>re</sup> Math-Physique et ma chambre, au Parc, était mitoyenne à la sienne. Souvent nous entendions Wrona marmonner à haute voix comme un homme ivre. En réalité, je ne pense pas qu'il fût ivre. Il était malheureux, sans amis, aucun professeur ne frayait avec lui. Des mots qui nous parvenaient à travers la cloison, nous comprenions qu'il se lamentait de ce que les élèves semblaient ignorer la réalité de la Pologne bourgeoise d'avant-guerre. D'autres rares élèves, par intérêt, jouaient les convertis. Marian J., qui voulait traîner au lit le dimanche matin, sollicita son approbation pour ne pas aller à la messe et naturellement il fut encouragé à ne plus y aller.

Pour comprendre l'ambiance qui existait dans ma classe de 1<sup>ère</sup>, il faut se souvenir de l'origine des élèves d'alors. Voyons la photo de ma promotion... Un effectif de quatorze élèves. Un ancien de la Wehrmacht originaire de Silésie qui se trouvait dans un hôpital militaire allemand à Aix-les-Bains au moment de la Libération. Quatre anciens plus ou moins A.K.<sup>2</sup>, arrivés de Pologne via l'Allemagne occupée par les Alliés. Un arrivé de Pologne avec sa mère, et dont le père fut retrouvé par la suite assassiné à Katyn. Et huit de l'ancienne immigration. Comme on peut l'imaginer, cette population était globalement peu favorable aux idées de Wrona.

Donc, durant l'année scolaire 1945-1946, la présence de Wrona montrait qu'il y allait avoir un changement dans la destinée de Villard, mais officiellement nous ne savions absolument rien. Chacun avait sa petite idée mais on n'en parlait pas, ni entre nous ni avec les professeurs qui semblaient figés dans l'incertitude de leur propre décision, tant la présence de Wrona était oppressante. La fin de l'année approchait, et je ne me souviens pas d'avoir été informé que j'aurai à effectuer ma 2<sup>e</sup> et dernière année de lycée à Paris, où devait se retirer l'école. Toujours cette ambiance pesante et étouffante.

Un camarade plus engagé que les autres, ayant décidé de son non-retour en Pologne, m'informa de la création « probable » d'un cours pré-baccalauréat au camp de La Courtine, où l'armée anglaise avait regroupé tous les Polonais qui s'étaient présentés à eux dans les derniers mois de la guerre et qui n'avaient pas été intégrés dans une unité combattante : prisonniers de guerre, déportés politiques ou du travail libérés par l'avance des forces alliées, anciens militaires réfugiés en France, etc. Imbibés de la culture patriotique et anti-bolchevique de Villard, nous fûmes finalement nombreux à nous sentir encore « en guerre » et à ne pas suivre Wrona, mais ceci à titre individuel, sans aucune entente mutuelle.

Une fois parti de Villard, il fallait se préoccuper de rejoindre le camp militaire de La Courtine, connu aussi sous le nom de camp du Larzac. Pour les vacances scolaires de 1946, je rejoignis mes sœurs qui constituaient l'essentiel de ma famille et qui étaient alors infirmières à l'hôpital polonais militaire d'Aix-les-Bains. De là, en septembre, en

---

2. Armia Krajowa, le plus important mouvement de résistance en Pologne. (N.d.T.)

me déguisant de bric et de broc en militaire et avec des papiers bidon, je gagnai La Courtine. Je fus surpris d'y retrouver six camarades de ma classe, dont une fille ! Franchement, je ne peux chiffrer l'effectif global de ces cours, uniquement 2<sup>e</sup> de lycée, mais nous devons être grosso modo quatre-vingts élèves dont une trentaine de Villard. Parmi ces derniers, il y en avait quelques-uns qui auraient dû normalement faire leur 1<sup>ère</sup>. En se présentant au bac, ils allaient gagner une année.

Le programme scolaire me semble avoir été sérieux et les professeurs compétents. Tadeusz Lepkowski aurait pu à juste titre ignorer ces cours si sur nos diplômes de baccalauréat reçus en fin d'année n'avaient figuré les signatures de Jadwiga Aleksandrowicz, Zygmunt Zaleski et Wacław Godlewski. À leur signature, ces deux derniers avaient accolé leur titre de *Directeur du lycée polonais de Villard-de-Lans!* »



# TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS . . . . .	3
À PROPOS DE L'AUTEUR . . . . .	5
À PROPOS DE CETTE ÉDITION . . . . .	7
AVANT-PROPOS . . . . .	11
PRÉFACE . . . . .	19
PREMIÈRE PARTIE	
Chapitre 1 : Paris 1939 – Première naissance du lycée . . . . .	29
Chapitre 2 : Villard-de-Lans 1940 Seconde naissance du lycée . . . . .	47
Chapitre 3 : 1940-1943 « Cette école qui n'était pas comme une autre » . . . . .	63
Chapitre 4 : L'année 1944 . . . . .	157
Chapitre 5 : Plus de changement que de continuité : 1944-1946 . . . . .	219
DEUXIÈME PARTIE	
Chapitre 6 : Portrait collectif du lycée. . . . .	241
TROISIÈME PARTIE	
Chapitre 7 : Les Villardiens après Villard. . . . .	315
Chapitre 8 : La légende, la mémoire, le lien . . . . .	331
CONCLUSION . . . . .	347
SOURCES ÉCRITES NON PUBLIÉES . . . . .	353
POSTFACE . . . . .	361

« Villard-de-Lans, petite station d'altitude sur le plateau du Vercors, dans les Alpes françaises. L'une des rues qui partent de la place de la Mairie s'appelle Rue du lycée polonais Cyprian Norwid 1940-1946. Sur un édifice voisin, une plaque commémorative porte cette inscription, en français et en polonais : Ici, dans l'ancien Hôtel du Parc, fut installé, d'octobre 1940 à juin 1946, le lycée polonais Cyprian Norwid, seul établissement d'enseignement secondaire en Europe occupée... »

Ainsi commence le livre de Tadeusz Łepkowski, ouvrage de référence sur l'histoire de cet établissement. Tadeusz Łepkowski poursuit :

« Ce livre est d'abord conçu comme une monographie scientifique, objective dans la mesure du possible, écrite par un historien de profession. Mais il n'est pas que cela. Il se trouve en effet que l'historien a été le témoin de l'histoire qu'il raconte, ce qui est pour lui à la fois une aide et un obstacle... Il s'agit également, dans une large mesure, d'un ouvrage collectif, aux nombreux auteurs, anciens élèves ou enseignants du lycée Cyprian Norwid... »

En traduisant et publiant *Une école polonaise en France occupée*, l'association Mémoire du lycée polonais Cyprian Norwid – Villard-de-Lans 1940-1946 met à disposition du public, spécialisé ou non, un ouvrage de référence indispensable à qui veut connaître l'histoire du lycée, de la résistance, de l'immigration polonaise et des relations franco-polonaises.



**Tadeusz Łepkowski** est né le 21 janvier 1927 à Wilno, Pologne. Au début de la Seconde Guerre mondiale, sa famille fuit à travers le sud de l'Europe jusqu'en France. Son père rejoint l'armée polonaise. Tadeusz entre au lycée polonais de Paris puis de Villard. Il retourne en Pologne en 1946 et y devient un historien reconnu. Il publie quelque 370 livres, essais, articles. Choisi par les anciens élèves pour écrire l'histoire du lycée, il décède brusquement en 1989, alors que le livre est sous presse.



Rhône-Alpes



isère  
ISÈRE 38000



Publié par l'association  
Mémoire du lycée polonais Cyprian Norwid  
Villard-de-Lans 1940-1946.